

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

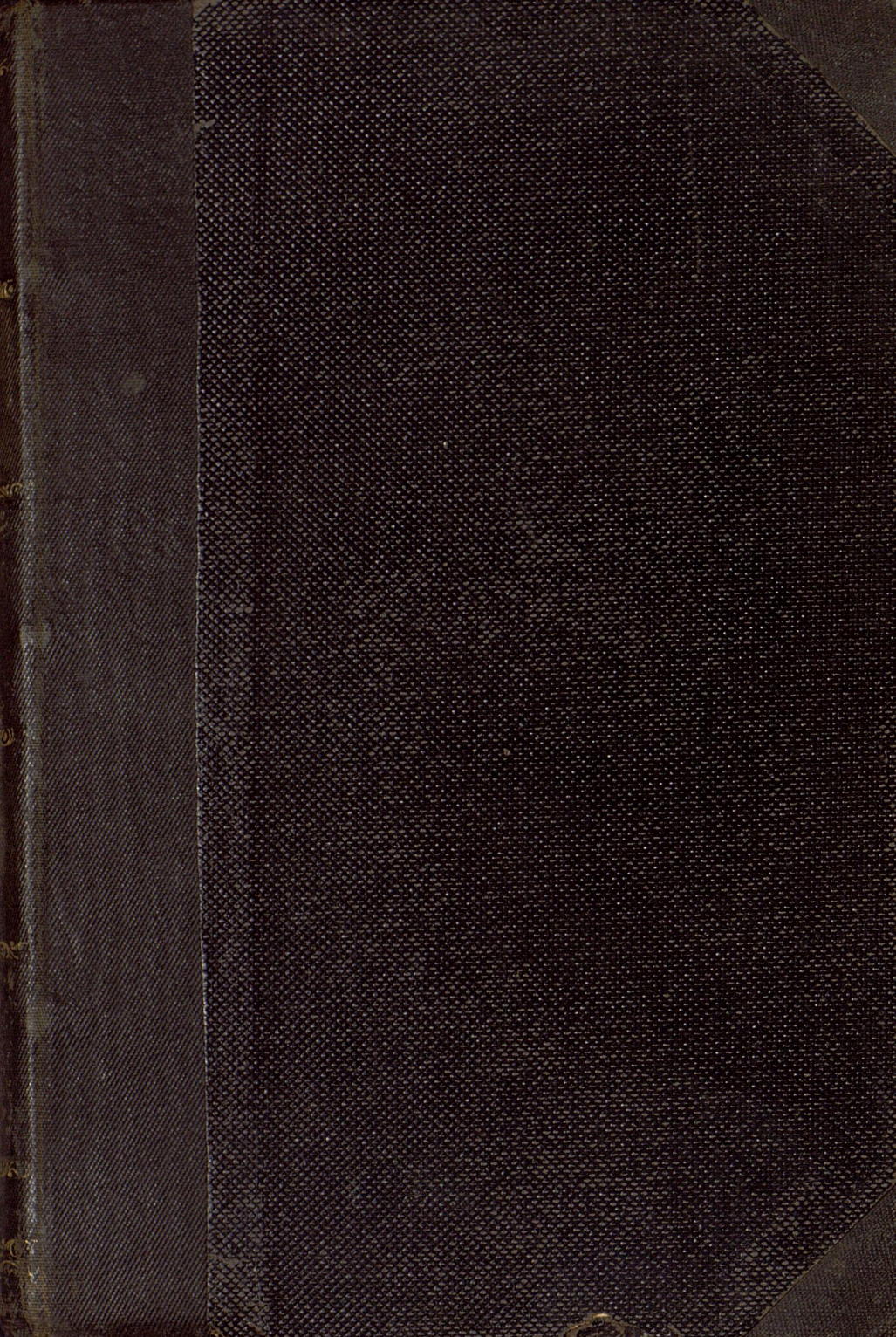
Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1895.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





UNIVERSITÉ.

DE GAND.



1895

11^e ANNÉE.



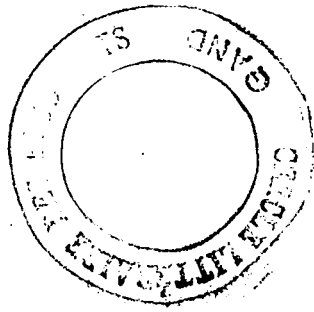
ALMANACH.



INTER
VTRVMQVE.

LITH. N. HEIJES. GAND





ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

GAND, IMPRIMERIE C. ANNOOT-BRAECKMAN, AD. HOSTE, SUCCF.



1895

ALMANACH
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(II^{me} ANNÉE)



GAND

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE AD. HOSTE, ÉDITEUR
rue des Champs, 47

à Monsieur

C. VAN CAUWENBERGHE,

Les Etudiants libéraux de Gand.

AVANT-PROPOS.

EN 1884, lorsque quelques uns de nos aînés eurent décidé de faire paraître un annuaire où pourraient s'affirmer hautement et librement les tendances politiques et littéraires des étudiants, ils ne songeaient peut-être pas que leur œuvre se serait maintenue si longtemps, et aurait conquis parmi les publications d'étudiants, une place aussi enviée.

Mais si nous sommes fiers de pouvoir constater la prospérité toujours croissante de l'*Almanach de l'Université de Gand*, nous sommes heureux aussi de pouvoir rendre un hommage mérité au dévouement et au généreux appui de tous ceux qui ont contribué au succès de notre annuaire.

Le Comité de Publication, a eu à cœur, de rendre l'exemplaire de 1895 digne de ceux des années précédentes. « Faites-mieux » nous avaient dit les rédacteurs de l'*Almanach* de 1884.

Nous n'osons espérer avoir complètement réussi, mais nous nous permettons d'affirmer que nous n'avons négligé aucun effort pour rester fidèles au mot d'ordre qui nous a été transmis.

Tenant compte des observations émises précédemment nous avons essayé de faire de notre annuaire une œuvre plus réellement *belge et universitaire*.

La partie littéraire de l'Almanach ne contient — à part une ou deux exceptions — que des pages d'écrivains et de jeunes poètes belges, qui, en très grande majorité, sont ou ont été étudiants de l'une de nos Universités.

Grâce aux renseignements qui nous ont été fournis par nos camarades des Universités étrangères, grâce aussi au précieux concours d'un de nos plus fidèles collaborateurs, nous avons pu réunir dans la partie académique de notre publication une série d'articles les plus intéressants concernant les choses universitaires.

Nous avons aussi apporté à l'exécution matérielle de notre recueil de notables améliorations, et tenté quelques innovations, qui, nous l'espé-

rons, trouveront un accueil favorable chez tous ceux qui s'intéressent à cette publication d'Étudiants. Mais, si nous avons réussi à donner à notre annuaire un cachet plus artistique, nous le devons au bienveillant et généreux concours de deux artistes de talent, MM. A. HEINS et G. VANAISE dont l'éloge n'est plus à faire. Nous sommes heureux de pouvoir leur exprimer ici tous nos sincères remerciements, et les assurer de notre vive et profonde sympathie.

Merci aussi à tous nos souscripteurs qui nous ont permis de mener à bien le travail qui nous avait été confié.

Nous espérons que ce volume sera le premier d'une nouvelle série. A ceux qui nous suivent à « faire mieux ». Nous comptons sur leur dévouement pour faire prospérer l'œuvre des Étudiants libéraux de l'Université de Gand!

LE COMITÉ DE PUBLICATION :

Les Membres

G. ANDRIANNE. M. LIPPENS.
R. DE SAEGHER. E. VAN DIEVOET.
V. GONGORA. J. VERDEYEN.

Le Secrétaire

JULIEN POLL.





PARTIE ACADÉMIQUE



UNIVERSITÉ DE GAND.

I. ADMINISTRATION.

ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR DE L'UNIVERSITÉ,
DIRECTEUR DES ÉCOLES SPÉCIALES.

A. Wagener, professeur émérite de la Faculté de philosophie
et lettres.

RECTEUR
pour les années 1894-1897.

C. Van Cauwenberghe, professeur ordinaire à la Faculté de
médecine.

SECRÉTAIRE DU CONSEIL ACADÉMIQUE
pour l'année 1894-1895.

H. Schoentjes, professeur ordinaire à la Faculté des sciences.

COLLÈGE DES ASSESSEURS
pour l'année 1894-1895.

- C. Van Cauwenberghe*, recteur.
A. De Ceuleneer, doyen de la faculté de philosophie et lettres.
V. De Brabandere, doyen de la faculté de droit.
J. Van Rysselberghe, doyen de la faculté des sciences.
C. Van Bambeke, doyen de la faculté de médecine.
H. Schoentjes, secrétaire du conseil académique.

INSPECTEUR DES ÉTUDES.

- G. Wolters*, inspecteur général des ponts et chaussées, avec rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures.
F. Dauge, ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures.

COMMISSAIRES POUR LES AFFAIRES DE LA BIBLIOTHÈQUE.

- H. Pirenne*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres.
R. De Ridder, professeur ordinaire à la faculté de droit.
G. Vander Mensbrugghé, professeur ordinaire à la faculté des sciences.
C. Van Bamkeke, professeur ordinaire à la faculté de médecine.

SECRÉTAIRE DE L'ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR.

- A. Verschaffelt*, docteur en philosophie et lettres, rue de Courtrai, 219.

RECEVEUR DU CONSEIL ACADÉMIQUE
pour l'année 1894-1895.

A. Verschaffelt, docteur en philosophie et lettres, rue de
Courtrai, 219.

COMMIS-RÉDACTEUR.

L. Hombrecht, candidat-notaire, rue des vanniers, 23.

APPARITEURS.

C. Vrebos, chaussée de Bruges, 13.

L. Willems, rue de Flandre, 64.





II. CORPS ENSEIGNANT.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

MM. *A. Wagner*, boul. du jardin zoologique 27, *professeur émérite*. — Notions sur les institutions politiques de Rome. — Institutions grecques et institutions romaines. — Epigraphie grecque et latine.

A. Motte, quai des moines 1, *profes. ordinaire*. — Histoire politique moderne. — Encyclopédie de l'histoire. — Institutions grecques et romaines. — Institutions des temps modernes. — Exercices pratiques sur l'histoire. — Critique historique et application à une période de l'histoire.

P. Fredericq, rue des boutiques 9, *profes. ordinaire*. — Histoire politique moderne de la Belgique. — Exercices pratiques sur l'histoire. — Critique historique et application à une période de l'histoire. — Notions sur les littératures modernes : romanes et germaniques. — Histoire approfondie de la littérature flamande (en fl.). — Exercices pratiques de critique littér. flamande (en fl.). — Exercices de lecture et diction flamandes (en fl.).

P. Hoffmann, b^d des hospices 116, *profes. ordinaire*, — Philosophie morale. — Exercices sur des questions

de philosophie. — Encyclopédie de la philosophie. — Histoire de la philosophie. — Étude approfondie de questions de morale. — Analyse critique d'un traité philosophique. — Histoire de la pédagogie et de la méthodologie.

MM. P. Thomas, rue Plateau, 41, *prof. ordinaire*. — Traduction à livre ouvert, d'un texte latin et explication d'un auteur latin ; explication approfondie d'auteurs latins. — Exercices philologiques sur la langue latine et la langue grecque (doctorat). — Histoire de la littérature grecque et de la littérature latine. — Encyclopédie de la philologie classique. — Éléments de paléographie grecque et latine.

E. Discailles, rue de Flandre, 35, *prof. ordinaire*. — Notions sur l'histoire contemporaine. — Histoire de la littérature française. — Exercices de rédaction à l'école du génie civil. — Exercices pratiques de critique littér. française. — Exercices de lecture et diction françaises.

A. De Ceuleneer, rue de la confrérie, 5, *professeur ordinaire*. — Histoire politique de l'antiquité. — Exercices pratiques sur l'histoire. — Critique histor. et application à une période de l'hist. — Géographie et histoire de la géographie (en fl.). — Exercices pratiques sur la géographie (en fl.). — Epigraphie grecque et latine en (fl.). — Histoire de l'art (en fl.).

H. Pirenne, rue neuve St. Pierre, 132, *prof. ordinaire*. — Histoire politique du moyen âge. — Histoire politique interne de la Belgique. — Exercices pratiques sur l'histoire. — Encyclopédie de l'histoire. — Institutions du moyen âge. — Critique historique et application à une période de l'histoire. — Diplomatique du moyen âge.

G. Hulín, place de l'évêché, 5, *prof. ordinaire*. — Logique. — Droit naturel. — Exercices sur des

questions de philosophie. — Étude approfondie de questions de logique. — Analyse critique d'un traité philosophique.

MM. *J. Van Biervliet*, rue Guinard, 18, *prof. ordinaire*. — Psychologie et notions élémentaires d'anatomie et de physiologie. — Exercices sur des questions de philosophie. — Méthaphysique. — Étude approfondie de questions de psychologie. — Analyse critique d'un traité philosophique.

F. Cumont, rue du soleil, 8, *prof. extraordinaire*. — Traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et explication d'auteurs grecs (candidature). — Traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et explication approfondie d'auteurs grecs (doctorat). — Exercices philologiques sur la langue grecque. — Histoire politique de l'Orient et de la Grèce. — Exercices pratiques sur l'histoire grecque. — Encyclopédie de l'histoire politique de l'antiquité. — Cours de critique historique et application à une période de l'histoire.

J. Vercoullie, rue du chantier, 18, *prof. extraordinaire*. — Traduction, à livre ouvert, de textes flamands et explication d'auteurs flamands (en fl.). — Exercices philologiques sur le flamand (en fl.). — Encyclopédie de la philologie germanique (en fl.). — Grammaire comparée et spécialement grammaire comparée des langues germaniques (en fl.). — Grammaire historique du flamand (en fl.). — Gothique (en fl.).

A. Bley, rue d'Egmond, 8, *prof. extraordinaire*. — Traduction, à livre ouvert, de textes allemands et explication d'auteurs allemands (en fl.). — Exercices philologiques sur l'allemand (en fl.). — Grammaire historique de la langue allemande (en fl.). — Histoire approfondie de la littérature allemande (en fl.).

H Logeman, rue Bréderode, 26, *prof. extraordinaire*. — Traduction, à livre ouvert, de textes anglais et

- explication d'auteurs anglais (en fl.). — Exercices philologiques sur l'anglais (en fl.). — Histoire approfondie de la littérature anglaise (en fl.).
- MM. *J. Michiels*, pêcherie, 71, *chargé de cours*. — Traduction à livre ouvert de textes flamands et explication d'auteurs flamands (en fl.).
- V. Vanderhaegen*, rue de la colline, 77, *chargé de cours*. — Paléographie du moyen âge (en fl.). — Bibliographie.
- I. De La Vallée-Poussin*, rue longue de la monnaie, 18, *chargé de cours*. — Grammaire comparée et spécialement Grammaire comparée du grec et du latin. — Langue et littérature sanscrites. — Exercices philologiques sur la langue grecque (doctorat).
- V. Preud'homme*, rue Nassau, 4, *chargé de cours*. — Exercices philologiques sur la langue latine et la langue grecque (candidature).

FACULTÉ DE DROIT.

- MM. *A. Callier*, chaussée de Courtrai, 98, *prof. ordinaire*. — Éléments de droit commercial. — Cours pratique de droit commercial.
- P. Van Welter*, rue Guinard, 3, *prof. ordinaire*. — Histoire du droit romain. — Institutes du droit romain. — Pandectes. — Cours pratique de Pandectes.
- J. Nossent*, rue haute, 23, *prof. ordinaire*. — Droit civil. — Notions de philosophie morale.
- V. De Brabandere*, rue neuve St.-Pierre, 89, *prof. ordinaire*. — Droit public. — Histoire parlementaire et législative de la Belgique.
- R. De Ridder*, chaussée de Courtrai, 77, *prof. ordinaire*. — Encyclopédie du droit. — Introduction historique

- au droit civil. — Économie politique. — Cours pratique d'économie politique. — Droit des gens (neutralité de la Belgique; Législation consulaire et matières spéciales). Exercices pratiques sur le droit des gens.
- MM. *L. Montigny*, rue neuve St.-Pierre, 118, *prof. ordinaire*. — Droit administratif. — Institutions provinciales et communales des principaux États (et matières spéciales).
- A. Rolin*, rue savaen, 11, *prof. ordin.* — Droit pénal et éléments de procédure pénale. — Éléments de droit international privé.
- A. Seresia*, rue courte du jour, 22, *prof. ordinaire*. — Droit civil. — Éléments de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile. — Cours pratique de droit civil. — Cours pratique d'organisation judiciaire, de compétence et de procédure civile.
- V. D'Hondt*, rue des sœurs noires, 11, *prof. ordinaire*. — Droit civil. — Lois organiques du notariat. — Lois fiscales se rattachant au notariat. — Cours d'application (en partie en fl.).
- H. Pirene*, rue neuve St.-Pierre, 132, *prof. ordinaire à la faculté de philosophie et lettres*. — Histoire économique (matières spéciales).
- G. Hulin*, place de l'évêché, 3, *prof. ordinaire à la faculté de philosophie et lettres*. — Histoire économique (matières spéciales).
- E. Dauge*, rue Plateau, 24, *chargé de cours*. — Exercices prat. sur le code civil.
- G. Claeys*, rue de la monnaie, 47, *chargé de cours*. — Droit pénal et éléments de procédure pénale (en fl.).
- F. Merten*, *chargé de cours à l'École spéciale des Arts et Manufactures*. — Comptabilité industrielle et commerciale.
- H. De Baets*, rue des boutiques, 11, *chargé de cours*. — Institutions civiles comparées (matières spéciales).

- MM. *E. Dubois*, place Van Artevelde, 6, *chargé de cours*. — Science financière. — Régime colonial et Législation du Congo. — Régime du travail en législation comparée.
- O. *Pyfferoen*, près St.-Jacques, 2, *chargé de cours*. — Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Vienne. — Droit constitutionnel comparé.
- Nicolaij*, *chef de division au département de l'Intérieur et de l'Instruction publique*, désigné provisoirement pour donner le cours de statistique.

FACULTÉ DES SCIENCES.

ÉCOLE DU GÉNIE CIVIL.

ÉCOLE DES ARTS ET MANUFACTURES.

- MM. *F. Dauge*, boul. Léopold, 57, *prof. ordinaire*. Géométrie analytique à 2 et 3 dimensions. — Astronomie physique. — Astronomie sphérique. — Astronomie mathématique. — Méthodologie mathématique.
- A. Vander Mensbrugge*, coupure, 131, *prof. ordinaire*. — Physique mathématique générale. — Physique expérimentale. — Exercices pratiques sur la physique. — Pratique de l'enseignement de la physique. — Éléments de physique mathématique.
- Th. Swarts*, boul. de la citadelle, 127, *prof. ordinaire*. — Chimie générale. — Manipulations chimiques.
- P. Mansion*, quai des dominicains, 6, *prof. ordinaire*. Éléments du calcul des probabilités y compris la théorie des moindres carrés. — Éléments de la théorie des déterminants. — Calcul différentiel, calcul intégral, éléments du calcul des variations et du calcul des différences. — Analyse supérieure. — Éléments de l'histoire des sciences physiques et mathématiques.
- J. Mister*, rue digue de Brabant 13, *prof. ordinaire*. —

- Pratique de l'enseignement des mathématiques élémentaires. — Statique analytique. — Dynamique.
- MM. *F. Plateau*, chaussée de Courtrai, 152, *prof. ordinaire*. — Zoologie. — Exercices pratiques de zoologie. — Géographie et Paléontologie animales. — Anatomie et physiologie comparées.
- G. Wolters*, rue de l'avenir, 47, *inspecteur général des ponts et chaussées avec rang de prof. ordinaire*. — Construction.
- L. Depermentier*, chaussée de Courtrai, 115, *ingénieur principal des ponts et chaussées avec rang de prof. ordinaire*. — Géométrie pratique. — Hydraulique. — Lever de plans, nivellement. — Stabilité des constructions.
- H. Schoentjes*, boulevard du fort, *prof. ordinaire*. — Physique expérimentale. — Astronomie physique. — Physique industrielle.
- J. Boulvin*, boulevard du fort, *ingénieur de la marine avec rang de prof. ordinaire*. — Machines. Applications des machines. — Calcul de l'effet des machines. — Construction des machines.
- J. Massau*, rue Marnix, 22, *ingénieur des ponts et chaussées avec rang de prof. ordinaire*. — Statique analytique. — Cinématique pure. — Dynamique. — Mécanique analytique et mécanique céleste. — Exercices pratiques d'analyse et de mécanique. — Éléments des machines. — Graphostatique.
- J. Van Rysselberghe*, rue de la sauge, 34, *ingénieur des ponts et chaussées avec rang de prof. ordin.* — Géométrie descriptive. — Application de la géométrie descriptive à la coupe des pierres, à la charpente etc.
- J. Mac-Leod*, chaussée de Bruxelles, 22, *prof. ordin.* — Botanique générale et spéciale. — Géographie et paléontologie végétales. — Exercices pratiques de botanique.

- MM. *A. F. Renard*, à Wetteren, *prof. ordinaire*. — Minéralogie. — Géologie et paléontologie stratigraphique. — Cristallographie. — Exercices pratiques de minéralogie. — Notions élémentaires de géographie physique.
- C. Servais*, coupure, 153, *prof. extraord.* — Géométrie projective. — Géométrie supérieure. — Exercices pratiques sur les mathématiques élémentaires. — Algèbre supérieure.
- L. Cloquet*, rue St.-Pierre, 2, *prof. extraordinaire*. — Architecture. — Histoire de l'architecture. — Exercices, projets d'architecture.
- Delacre*, chaussée de Courtrai, 129, *prof. extraord.* — Chimie analytique. — Direction des travaux chimiques à l'école du génie civil. — Chimie analytique quantitative et qualitative. — Éléments de chimie toxicologique. — Chimie pharmaceutique (partie organique). — Analyse et opérations toxicologiques. — Falsification des denrées alimentaires.
- D. Rottier*, rue des baguettes, 54, *prof. à l'École du Génie Civil*. — Chimie appliquée. — Travaux chimiques.
- H. De Wilde*, boulevard de l'école normale, 11, *prof. à l'école du Génie Civil*. — Mécanique élémentaire. — Mécanique industrielle. — Constructions industrielles. Technologie des matières textiles.
- L. Dusausoy*, chaussée de Courtrai, 107, *prof. extraordinaire*. — Astronomie physique. — Exercices pratiques d'astronomie et de géodésie. — Éléments d'astronomie et de géodésie. — Analyse.
- A. Flamache*, rue Stévin, 20, à Bruxelles, *ingénieur des chemins de fer de l'État*. — Exploitation des chemins de fer.
- F. Nélissen*, boul. de la citadelle, 2, *chargé de cours*. — Chimie inorganique et organique. — Manipulations chimiques.

- MM. *F. Merten*, rue digne de Brabant 83, *chargé de cours*. — Géographie commerciale. — Comptabilité commerciale et industrielle. — Conférences sur l'administration commerciale et industrielle.
- E. Van Aubel*, rue de Comines, 12, à Bruxelles, *chargé de cours*. — Physique expérimentale.
- L. Breda*, boul. de la citadelle, 123, *chargé de cours*. — Métallurgie. — Technologie des professions élémentaires.
- V. Foulon*, coupure, 104, *chargé de cours*. — Métallurgie. — Technologie des professions élémentaires.
- G. De Ryckere*, boul. Frère-Orban, 18, *chargé de cours*. — Application de l'électricité.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

- MM. *R. Boddart*, coupure, 46, *prof. ordinaire*. — Démonstrations microscopiques d'anatomie pathologique. — Clinique médicale.
- V. De Neffe*, rue de la station, 64, *prof. ordinaire*. — Théorie et pratique des opérations chirurgicales. — Ophthalmologie et clinique ophthalmologique.
- C. Van Cauwenberghe*, nouvelle rue du casino, 5, *prof. ordinaire*. — Théorie des accouchements. — Clinique obstétricale. — Clinique gynécologique.
- C. Van Bambeke*, rue haute, 7, *prof. ordinaire*. — Histologie générale et spéciale. — Embryologie. — Démonstrations anatomiques microscopiques.
- E. Bouqué*, rue des selliers, 3, *prof. ordinaire*. — Pathologie chirurgicale générale et spéciale.
- H. Leboucq*, coupure, 145, *prof. ordinaire*. — Anatomie humaine systématique. — Anatomie topographique. — Démonstrations anatomiques microscopiques. — Démonstrations d'anatomie des régions.

- MM. *A. De Cock*, rue St-Jean, 12, *prof. ordinaire*. — Clinique chirurgicale.
- C. Verstraeten*, place Van Artevelde, 16, *professeur ordinaire*. — Pathologie générale. — Clinique des maladies syphilitiques et cutanées. — Polyclinique médicale.
- E. Van Ermengem*, chaussée de Courtrai, 137, *prof. ordinaire*. — Hygiène publique et privée. — Bactériologie.
- C. De Visscher*, rue longue des pierres, 24, *prof. ordin.* — Médecine légale. — Polyclinique chirurgicale, bandages, etc.
- E. Eeman*, quai des récollets, 4, *prof. ordinaire*. — Pathologie médicale et thérapeutique spéciale des maladies internes, y compris les maladies mentales. — Otologie. — Laryngologie et rhinologie.
- E. Lahousse*, coupure, 27, *prof. ordinaire*. — Physiologie générale et spéciale.
- F. Plateau*, chaussée de Courtrai, 152, *prof. ordinaire* à la faculté des sciences. — Éléments d'anatomie comparée. — Exercices pratiques d'anatomie comparée.
- J. Van Bieruliet*, rue Guinard, 18, *prof. ordinaire* à la faculté de philosophie. — Psychologie.
- D. Van Duyse*, rue basse des champs, 65, *chargé de cours*. — Démonstrations microscopiques d'anatomie pathologique. — Anatomie pathologique.
- J. Heymans*, boulevard de la citadelle, 35, *chargé de cours*. — Éléments de pharmacologie. — Thérapeutique générale. — Pharmacodynamique.
- E. Gilson*, avenue de la place d'armes, 1, *chargé de cours*. — Pharmacognosie. — Altération et falsification des substances médicamenteuses. — Chimie pharmaceutique (partie inorgan.). — Opérations chimiques et recherche microscopique de la falsification

des médicaments. — Pharmacie pratique (galénique et magistrale). — Préparations pharmaceutiques.
MM. *Fr. Van Imschoot*, rue de la monnaie, 20, *agrégé spécial*. — Clinique chirurgicale.

PROFESSEURS ÉMÉRITES.

MM. *Burggraeve*, rue des baguettes, 50.
Soupart, rue neuve St.-Pierre, 67.
Wagener, boulevard du jardin zoologique, 27.
Donny, rue neuve St-Pierre, 99.
Valerius, rue basse, 45.
Dugniolle, coupure, 45.
Fuerison, rue du poivre, 32.
Pauli, place des fabriques, 1.

RÉPÉTITEURS.

MM. *E. Haerens*, ingénieur des ponts et chaussées, rue des deux ponts, 8.
H. Van Hyfte, conducteur principal, rempart de la byloque, 284.
W. De la Royère, ingénieur industriel, pêcherie, 56.
F. Keelhoff, ingénieur des ponts et chaussées, chaussée de Courtrai, 132.
F. Wolters, ingénieur des ponts et chaussées, rue du jardin, 55.
N. Vande Vyver, docteur en sciences physiques et mathématiques, boulevard de la citadelle, 11.
P. Swarts, docteur en sciences naturelles, boulevard du jardin zoologique, 46.
A. Robelus, rue Guillaume Tell, 46.
A. Demoulin, rue du soleil, 8.

CONDUCTEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES DÉTACHÉS A L'ÉCOLE
DU GÉNIE CIVIL COMME MAÎTRES DE TOPOGRAPHIE.

MM. *F. Cruls*, conducteur principal, boulevard de l'école
normale, 8.

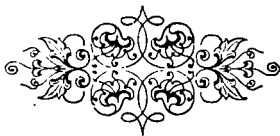
D. Toeffaert, conducteur principal, ancien chemin de
Bruxelles, à Gentbrugge.

E. Simonis, conducteur principal, rue de l'école, 88.

MAÎTRES DE DESSIN.

MM. *A. Robelus*, rue Guillaume Tell, 46.

J. De Waele, boulevard de la citadelle, 59.





DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

PAR arrêté royal du 20 avril 1894, M. BOULVIN, ingénieur principal de la marine, chargé de cours à l'Université de Gand, avec le rang de professeur ordinaire, a été nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

La classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique a alloué le prix De Keyn à M. VERCOULLIE, professeur extraordinaire à la Faculté de philosophie et lettres de notre Université, pour son ouvrage intitulé : *Nederlandsche Spraakkunst*.

MM. FREDERICQ (PAUL) et DISCAILLES (ERNEST), professeurs ordinaires à la Faculté de philosophie et lettres, ont été élus respectivement membre titulaire et membre correspondant de la classe des lettres prémentionnée.

M. SIMONIS, conducteur principal des ponts et chaussées, maître de topographie à l'Ecole du Génie civil a obtenu la médaille civique de 1^{re} classe.

Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne vient de conférer à M. WAGENER, administrateur-inspecteur de notre Université et à M. MOTTE, pro-recteur, respectivement le grade de chevalier de 2^{me} classe et celui de chevalier de 3^{me} classe de l'ordre de la couronne royale de Prusse.

CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR POUR 1893-1894.

Aux termes de l'article 44 de la loi du 20 mai 1876 des médailles d'or de la valeur de 100 fr. peuvent être décernées chaque année par le gouvernement aux Belges, quel que soit le lieu de leurs études, auteurs des meilleurs mémoires en réponse aux questions mises aux concours.

Ne sont admis à concourir que les jeunes gens qui ont terminé leurs études et seulement dans les 2 années qui suivent l'obtention du diplôme de docteur. Une récompense en livres d'une valeur de 400 frs est ajoutée à chaque médaille. Le gouvernement peut, en outre, conférer des bourses de voyage aux lauréats sur la proposition du jury du concours conformément à l'arrêté royal du 11 octobre 1877. Le concours de l'enseignement supérieur comporte les 3 épreuves suivantes :

1^o Rédaction à domicile d'un mémoire en réponse à une question désignée par le sort et annoncée par la voie du moniteur belge avant le 1^{er} mars de chaque année.

2^o Rédaction en loge d'un mémoire en réponse à une question se rattachant à la matière sur laquelle a porté la première épreuve.

3^o Défense publique du mémoire rédigé à domicile.

RÉSULTATS DES CONCOURS.

Monsieur CHRISTOPHE, PAUL-ISIDORE-AMAND, né à Verviers, ancien élève de notre École du Génie civil, reçu ingénieur honoraire des ponts et chaussées le 3 octobre 1892, après avoir obtenu dans les deux épreuves réunies des concours 80 points sur 100 et au moins les 3/5 du chiffre maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été

proclamé *premier* en constructions *civiles*, au concours universitaire pour 1892-1894.

Le jury a proposé l'impression, aux frais de l'État, du mémoire rédigé à domicile.



BOURSES DE VOYAGE.

Un arrêté royal du 18 décembre 1893 a conféré l'une des bourses de voyage de 4000 fr., prévues par l'article 55 de la loi du 10 avril 1890, à chacun des anciens élèves de notre Université dont les noms suivent :

1^o) M. VERSCHAFFELT, JULES, de Gand, docteur en sciences physiques et mathématiques, qui a obtenu au concours 95 points sur 100;

2^o) M. DE MOOR, LÉOPOLD, de Gand, docteur en médecine chirurgie et accouchements qui, ayant présenté deux mémoires, a obtenu respectivement 97 et 95 points sur 100.





INSCRIPTIONS AU RÔLE.

CONFORMÉMENT aux prévisions exprimées dans notre almanach de 1890, les exigences de la nouvelle loi sur la collation des grades académiques ont amené une diminution assez sensible dans le nombre des élèves qui abordent les études supérieures.

Le nombre des étudiants inscrits au rôle, qui était en 1892-93 de 672, ne s'est élevé pendant l'année 1893-94 qu'à 660.

Les inscriptions se sont réparties comme suit :

Faculté de philosophie et lettres	68
Faculté de droit	100
Faculté de médecine	180
Faculté des sciences	105
École du Génie civil.	132
École des Arts et Manufactures	<u>75</u>
Total.	660

De ces 660 étudiants, 520 sont nés en Belgique et 140 sont originaires de pays étrangers.



EXAMENS.

Pendant la session ordinaire d'octobre 1893 et les sessions de février et juillet 1894, 517 inscriptions ont été prises pour des examens à subir à l'Université de Gand.

476 récipiendaires se sont présentés aux examens, 41 ont fait défaut, ou ont été empêchés pour motifs légitimes. De ces 476 récipiendaires 336 ont été admis; 20 avec la plus grande distinction, 43 avec grande distinction, 94 avec distinction, 179 d'une manière satisfaisante. Le nombre des admissions dépasse donc la proportion de 70 0/0.

Aux écoles spéciales du Génie Civil et des Arts et Manufactures, 222 récipiendaires se sont fait inscrire pour subir des examens d'admission, de passage ou de sortie, 159 ont satisfait aux épreuves exigées par le règlement; de ce nombre 36 ont obtenu de 700 à 800 points sur 1000 ou la distinction, 7 de 800 à 900 points sur 1000 ou la grande distinction.

Les Facultés de Droit, des Sciences et de Médecine ont conféré, conformément aux arrêtés royaux du 29 juillet 1869, et du 11 octobre 1877, 12 diplômes scientifiques: Faculté de droit 6, Faculté des sciences 1, Faculté de médecine 5.

Parmi ces certificats ou diplômes deux ont été délivrés avec distinction.

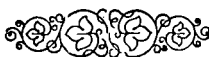


DIPLOME SCIENTIFIQUE SPÉCIAL.

Depuis la mise en vigueur de la loi du 10 avril 1890, les examens pour l'obtention, dans les Universités de l'État, du diplôme scientifique spécial n'étaient plus à la hauteur de l'enseignement, ni à celle de la science. Aussi une revision complète s'imposait.

Un arrêté royal en date du 5 mars 1894 est venu donner satisfaction aux désirs exprimés par toutes les Facultés. Il a notamment supprimé le huis clos et l'examen encyclopédique érigé par l'arrêté royal du 16 septembre 1853, cet examen étant devenu impossible en présence des développements de la science depuis cette époque.

Un arrêté ministériel en date du 10 mars 1894 a porté un règlement détaillé pour l'exécution de l'arrêté royal créant le diplôme de docteur spécial.



A LA MÉMOIRE DE

NICOLAS PETR. BOYADJIEW

Membre effectif de la Société Générale des étudiants libéraux

né à Karlovo (Bulgarie)

décédé à Gand le 24 octobre 1894

à l'âge de 28 ans





UNION DES ANCIENS ÉTUDIANTS.

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

CETTE société a été fondée le 3 février 1878. Son but est de nouer ou de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité ou de solidarité, et de contribuer, dans la mesure de ses ressources, à la prospérité de l'Université.

Le nombre de ses membres s'est accru rapidement; elle en compte aujourd'hui plus de neuf cents, et, grâce à cette situation florissante, elle est parvenue à fonder vingt bourses universitaires.

L'*Union* n'a jamais cessé de venir en aide à la Société Générale des Étudiants libéraux; récemment encore elle lui a accordé généreusement un large subside qui lui a permis d'inaugurer la première Maison des Étudiants qui ait été instituée en Belgique. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion d'exprimer aux membres de l'Union, toute notre gratitude et l'assurance de notre vive et profonde sympathie.

Les membres de l'*Union* se réunissent chaque année, en assemblée générale ordinaire, le troisième dimanche de novembre.

Nous engageons vivement tous les étudiants qui quittent l'Université à se faire membres de l'*Union*.

Le Comité pour l'année 1895 se compose de MM. E. WILLEQUET, *président*; G. ROYERS et E. VANDER HAEGHEN, *vice-présidents*; H. LEBOUcq, *secrétaire-trésorier*; G. GOEMAERE, *secrétaire-adjoint*; J. BOULVIN; CLAEYS; CH. DE POORTERE; J. KEELHOFF; A. KOPS; O. KOPS; LOGÉE; POIRIER; H. SCHOENTJES; VANDER STRICHT; VAN HYFTE; P. VAN WETTER.



CERCLES UNIVERSITAIRES.

A. FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

STATUTS.

ARTICLE 1. — Il est constitué entre les Sociétés universitaires libérales de l'Université de Gand une Fédération, sous le nom de *Fédération des Étudiants Libéraux* de l'Université de Gand.

ART. 2. — Elle a pour but :

A) D'entretenir des relations de fraternité et de solidarité entre les divers cercles universitaires libéraux, et d'en centraliser l'organisation.

B) de représenter officiellement le corps universitaire libéral en toutes circonstances, et spécialement de créer et d'entretenir des relations fraternelles avec les Étudiants libéraux des Universités belges et étrangères;

C) de veiller à la garde du Drapeau du corps des Étudiants libéraux de Gand.

ART. 3. — Pour qu'un cercle soit admis à faire partie de la Fédération il doit renfermer dans ses statuts ou son règlement, une disposition affirmant nettement le caractère libéral de ses tendances, et accepter les stipulations des divers articles des présents statuts.

ART. 4. — Le corps des Étudiants libéraux, reconnaissant en la *Société générale des Étudiants libéraux* la principale représentation de ses tendances, lui confie la garde de son drapeau et choisit son local comme siège social.

ART. 5. — Le corps des étudiants libéraux charge aussi la *Société Générale des Étudiants libéraux* de l'administration de la *Maison des Étudiants*.

Un règlement spécial, voté en assemblée fédérale, détermine les droits et les devoirs des divers cercles qui adhèrent à la dite Maison des Étudiants libéraux.

RÈGLEMENT.

A. — CENTRALISATION DE L'ORGANISATION UNIVERSITAIRE LIBÉRALE.

ART 1. — Toute invitation, acte officiel, avis, communication, etc. émanant de l'un des cercles affiliés porteront en titre la désignation : « Fédération des Étudiants Libéraux de l'Université de Gand, » — en français ou en flamand, — suivi du nom du cercle affilié.

ART. 2. — La Fédération est tenue de répandre, parmi les étudiants, notamment à l'ouverture de chaque année académique, par voie de brochure ou de publication quelconque, un aperçu de l'organisation universitaire libérale, caractérisant l'ensemble de celle-ci ainsi que le but et les tendances de chaque cercle affilié.

B. — REPRÉSENTATION OFFICIELLE DU CORPS DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

ART. 3. — La Commission de la Fédération est tenue de convoquer en temps utile le corps des étudiants libéraux, à l'effet de délibérer sur toute invitation ou communication intéressant celui-ci.

ART. 4. — Elle est chargée de répondre aux invitations et communications quelconques adressées à l'ensemble des étudiants libéraux, ou de lancer celles qui émanent de ce corps; elle doit également veiller à la représentation effective du corps dans toutes circonstances où il convient que celui-ci figure officiellement.

ART. 5. — A l'exception des cas mentionnés à l'art. 9, l'assemblée générale des membres de la Fédération a seule pouvoir pour déterminer les circonstances où celle-ci doit être représentée.

ART. 6. — Tout cercle fédéré est tenu de transmettre immédiatement au comité de la Fédération toute invitation ou communication de nature à intéresser celle-ci et qui lui aurait été erronément adressée.

C. — GARDE DU DRAPEAU.

ART. 7. — Au cas où la *Société générale des Étudiants libéraux* serait dissoute, la garde du drapeau sera confiée à la société la plus nombreuse.

ART. 8. — Le drapeau ne pourra figurer qu'aux manifestations intéressant toutes les sociétés fédérées; l'usage du drapeau ne pourra en aucun cas être accordé à une société ou à un groupe quelconque d'étudiants.

ART. 9. — A l'exception des cérémonies d'enterrement d'un professeur de l'université ou d'un membre de la fédération, l'assemblée générale détermine seule les circonstances comportant la présence du drapeau.

ART. 10. — Le drapeau ne pourra franchir sous aucun prétexte le seuil d'un temple d'un culte quelconque.

D. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ART. 11. — Les frais généraux seront supportés par les sociétés fédérées proportionnellement au nombre de leurs membres, par le prélèvement d'une cotisation personnelle de 10 centimes par membre.

ART. 12. — Une commission fédérale formée de la manière ci-après déterminée veillera à l'application du présent règlement.

ART. 13. — Cette commission sera composée des délégués des sociétés fédérées de la manière suivante :

Toute société comptant moins de cinquante membres aura droit à un délégué.

Toute société comptant de cinquante à cent cinquante membres aura droit à deux délégués.

Toute société comptant plus de cent cinquante membres aura droit à trois délégués.

ART. 14. — Les délégués seront choisis par les sociétés comme elles le jugeront convenable.

ART. 15. — La commission entrera en fonctions le 15 juin de chaque année.

ART. 16. — Le doyen d'âge des délégués présidera de droit la commission fédérale.

ART. 17. — Toutes les décisions de la commission peuvent être contrôlées par l'assemblée générale des membres fédérés.

Elle ne pourra être convoquée qu'à la demande de dix membres fédérés au moins

Elle ne pourra se réunir que vingt-quatre heures après la convocation affichée *ad valvas*.

Le droit d'appeler des décisions de la commission fédérale auprès de l'assemblée générale expire au bout de trois jours.

ART. 18. — Il ne pourra être apporté de modifications au présent règlement que pour autant que les deux tiers des membres fédérés présents à l'assemblée générale convoquée à cet effet y consentent.

ART. 19. — La commission fédérale statuera sur l'admission dans la fédération des cercles nouveaux qui pourraient se former à l'Université.

ART. 20. — Les cas non prévus par le présent règlement seront laissés à la décision de la commission fédérale.

La commission fédérale pour l'année 1894-95 se compose des délégués dont les noms suivent :

Société Générale des Étudiants libéraux :

L. NEELEMANS, LAMBORELLE P., JANSSENS.

't Zal Wel Gaan :

SABBE, TOEN.

Cercle des Étudiants Wallons libéraux :

VINCHENT.

Cercle littéraire des Étudiants :

VAN REGEMORTER.

Société libérale des Étudiants en Médecine :

KIELEMOES, SNOECK.

Doyen d'âge : KIELEMOERS.
Secrétaire : VAN REGEMORTER.
Trésorier : N...

I. SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

(Fondée le 17 décembre 1875).

ANNÉE ACADÉMIQUE 1894-95.

COMMISSION.

- MM. NEELEMANS, L., *Président*.
LAMBORELLE, P., *Vice-Président*.
VAN DIEVOET, E., *Secrétaire*.
VINCHENT, V., *Secrétaire-adjoint*.
JANSSENS, E., *Trésorier*.
NEDEVSKY, St., *Bibliothécaire*.
VAN REETH, »
DE NONANCOURT, *Commissaire*.
HUMBLÉ, »
TACK, P. »
TERLINCK, N., »
STADLER, »

LISTE DES MEMBRES.

I. MEMBRES D'HONNEUR.

- MM. Biddaer, E., ingénieur.
Bruneel, J., ingénieur.
Callier, A., professeur à l'Université.
Carmen, L., lieutenant d'Artillerie.
Claus, A., docteur en médecine.
Crombé, A., avocat.
Delepaulle, H., ingénieur.
Discailles, E., professeur à l'Université.
Dupureux, A., docteur en médecine.

- MM. Falmagne, E., élève-ingénieur.
Fevrier, A., notaire.
Gaspar, J., élève-ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Lembourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Massart, artiste lyrique.
Monfort, artiste lyrique.
Pineur, O., ingénieur.
Poirier, P., avocat.
Poissonniez, A., docteur en médecine.
Ruwet, M., chef de station.
Seran, artiste lyrique.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Waxweiller, E., ingénieur.
Willequet, E., avocat, ancien membre de la Chambre
des Représentants.

II. MEMBRES HONORAIRES.

- MM. Adam, A., ingénieur.
Aelterman, C., avocat.
Anglade, D.
Ardennois, Ach., docteur en médecine.
Arendt, P., docteur en médecine.
Balieux, E.
Baloux, E.,
Barré F., avocat.
Bauters, B.
Bayens, E., négociant.
Behaeghel, Th., docteur en médecine.
Bedinghaus, E.
Bernaege, V., candidat-notaire.
Biot, A., ingénieur.

- MM. Boddaert, H., avocat.
Boen, E., docteur en médecine.
Bultot, J., élève-ingénieur.
Burgraeve, P., avocat.
Buyssen, pharmacien.
Caramin, G.
Carbonelle, L., avocat.
Choquet, E., ingénieur.
Christophe, C., avocat.
Colot, G., ingénieur.
Conard, J., ingénieur.
Cottignies R., brasseur.
Coune G., ingénieur.
Courtois, A., conducteur des ponts et chaussées.
Crombez.
Crusener, avocat.
de Baere, J.
De Cavel, O.
De Clercq, C.
De Cock, J. B., candidat-notaire.
De Coninck, O., ingénieur.
De Heem, ingénieur en chef, directeur des ponts et
chaussées.
De Kegel.
De Keulenaere, A., candidat-notaire.
De Lanotte, G., pharmacien.
De Lattre, J., ingénieur.
Derbaudenghien, A.
De Ridder, C., ingénieur.
De Rudder, O., avocat.
De Schryver, C., avocat.
Deschlins, F., pharmacien.
Deuninck, A. avocat.
De Weert, O., candidat-notaire.
Discailles, L., avocat.

- MM. Doignies, A.
Dryepondt, C., pharmacien.
Dubois, A.
Dumont, P., ingénieur.
Dumortier.
Ephremidi, A.
Eleuthériade, J. C.
Everaert, E. avocat.
Faber, E.
Fanard, F., conducteur des ponts et chaussées.
Frings.
Frison J., candidat-notaire.
Ganshof, A., avocat.
Gevaert, C., docteur en médecine.
Goemaere, G., avocat.
Hallet, L., avocat.
Hambursin, F., lieutenant.
Hannikenne, G., ingénieur.
Ide, E.
Jacques, ingénieur.
Jouret, H., avocat.
Jouret, brasseur.
Lambert, G.
Lampens G., avocat.
Leblanc, E., ingénieur.
Lecrinier.
Le Preux, J., candidat-notaire.
Liefmans, C., avocat.
Lorent, H., professeur.
Lossent, Jossé.
Lummen, docteur en médecine.
Macq, ingénieur.
Maistriau, V., avocat.
Marquet, F., avocat.
Masquelier, L., ingénieur.

- MM. Menten, C., ingénieur.
Mergot, N., conducteur des ponts et chaussées.
Mertens, B., ingénieur.
Mombel, G., ingénieur.
Montangie, A., docteur en médecine.
Neelemans, J., ingénieur.
Noël, Charles, docteur en médecine.
Pauli, A.
Pauloff, S.
Pede, O.
Pennart, M.
Philippart, docteur en médecine.
Raguet.
Ramlot, R., ingénieur.
Roland, V.
Ronsse, A.
Ronsse, Ch., docteur en médecine.
Saffre, G., ingénieur.
Sapin, E.
Saroléa, J., ingénieur.
Seriacoop, docteur en médecine.
Sinave, L., ingénieur.
Stas, J., docteur en médecine.
Stas, O., candidat-notaire.
Steels, O.
Steenhaute.
Story, A., avocat.
Teirlinck, G.
Thiers, G., candidat-notaire.
Thiry, C.
Thyon, C.
Tontlinger, conducteur des ponts et chaussées.
Trillié, A., pharmacien.
Van Damme, A., ingénieur.
Vanden Bogaerde, A.

- MM. Vander Ougstraten, A., avocat.
 Van der Stegen, A., ingénieur.
 Van der Stricht, O., docteur en médecine.
 Vandavelde, A., assistant à l'Université.
 Van Dooren, G.
 Van Grave, H., avocat.
 Van Hove.
 Van Overschelde, J.
 Van Sielegem, W.
 Van Schoote, E., candidat-notaire.
 Varlez, L., avocat.
 Varlez, P., avocat.
 Verbeke, J., avocat.
 Versavel, L., industriel.
 Walton, F., avocat.
 Würth, G., avocat.

III. MEMBRES EFFECTIFS⁽¹⁾.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Adam, Léon.	boul. de Bruxelles, 25.	S.
Alexandrino, J.	rue de Courtrai, 80.	A. M.
Anastasiu.	rue de l'agneau, 15.	D.
Andrienne, G.	rue de Waarschoot, 6.	G. C.
Axelos.	Vieilsalm.	G. C.
Barbier.	rue Blandin, 8.	S.
Bardiaux.	chaussée de Courtrai, 1.	A. M.

(1) *Légende*: P. L. = Philosophie et lettres; D. = Droit; N. = Notariat; S. = Sciences; M. = Médecine; PH. = Pharmacie; P. C. = Ponts et Chaussées (*section des Ingénieurs*); C. C. = Constructions civiles (*grade légal d'Ingénieur*); G. C. = Génie civil; A. M. = Arts et Manufactures.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Berger, R.	chaussée de Courtrai, 1.	A. M.
Boddaert, E.	coupure, 46.	S.
Boginoff.	rue Guillaume-Tell, 4.	G. C.
Boboc, N.	rue de l'agneau, 19.	D.
Bolle, J.	rue neuve St.-Pierre, 140.	M.
Boone, R.	Ham-sur-Heure-lez-Charleroi	
Bossaerts, F.	Wetteren.	
Bourgoignie, A.	rue St.-Georges, 21.	M.
	boul. de la citadelle, 1.	S.
	Ostende.	
Brux, N.	rue du Saint-Esprit, 3.	A. M.
	Courcelles.	
Brys, Jean.	rue courte des chevaliers, 17.	G. C.
	Sas Slykens, Ostende.	
Bulteel, L.	rue des baguettes, 27.	S.
Burvenich.	Flessingue.	
	Gentbrugge.	M.
C ambier, R.	rue longue des violettes, 60.	C. C.
Carton	rue Van Hulthem, 7.	P. L.
Castiau, M.	rue des Prêtres.	G. C.
	Renaix.	
Coolen, E.	place de l'écluse, 19.	D.
Cornelis, A.	Melle.	
Crommelinck, Ch.	bd Frère-Orban, 19.	M.
	Mouscron.	
D 'almeida		G. C.
da Souza-Dantas	rue des annonciades.	G. C.
da Souza-Faria	rue Bénard, 30.	P. C.
da Trindad	rue du Hainaut, 25.	A. M.
De Beer	rue aux vaches, 19.	M.
De Blicck	rue digue de Brabant, 98.	C. C.
De Busscher, L.	rue neuve St.-Pierre, 71.	M.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Decroly, O.	rue de l'omelette.	M.
De Doncker	place de la Calandre, 7.	G. C.
De Geynst, P.	rue Ledeganck, 6.	G. C.
De Groo	rue neuve St-Pierre, 128.	P. L.
De Heem, F.	rue d'Abraham, 11.	P. L.
De Heem, G.	rue des serpents, 15.	G. C.
De Heem, P.	rue d'Abraham, 11.	C. C.
De Jonge, P.	fossé d'Othon, 24.	C. C.
	rue de l'hôpital, Grammont.	
	rue Van Hulthem, 47.	
De Koning, E.	Goes.	G. C.
	rue de l'Agneau, 6.	
Deleu, L.	rue d'Armentières, Messines.	P. H.
	chaussée de Courtrai, 32.	
Delvaux, G.	Mont. du parc, 5. Bruxelles.	A. M.
Demanet, N.	rue neuve St Pierre, 27.	G. C.
Demars, L.	rue de Belgrade, 2.	D.
Demasy, F.	rue basse des champs, 30.	A. M.
	rue du vanneau, 136, Anvers.	
de Mattos, J.	rue de l'Avenir, 44.	A. M.
De Meyere, A.	rue de la station, Wetteren.	A. M.
De Muynck, J.	rue savaen, 17.	P. L.
de Nonancourt, G.	boul. du château, 435.	S.
Denis, A.	rue de la croix, 42, Bruxelles.	D.
De Nobeles, A.	rue de la station, 14.	C. C.
De Pauw, L.	place impériale, Alost.	N.
De Ridder, J.	chaussée de Courtrai, 77.	P. L.
	coupure, 4.	
De Rote, R.	avenue Louise, 333, Bruxelles.	C. C.
De Rudder, E.	rue Charles-Quint, 94.	D.
De Saegher, O.	rue de Brabant, 25.	N.
	Bottelaere.	
De Saegher, R.	rue de Brabant, 25.	D.
	Gavere.	
De Smedt.	Meulestede, 43.	D.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Desmet, H.	rue St Michel, 13.	
de Torrès, J.-J.	rue nord du Sablon, 21, Bruges.	
De Waele, H.	rue de l'avenir, 44.	A. M.
De Windt, J.	boul. de la citadelle, 59.	S.
De Winter, E.	rue neuve, Alost.	S.
Dewisme, E.	rue des baguettes, 44.	M.
D'Hoore, C.	Contich.	M.
Ditratine Boris.	place de la Calandre, 7.	A. M.
Dubois, M.	rue Vandevelde, 8.	M.
Duez, G.	Thourout.	
Duez, J.	quai des Tonneliers, 29.	G. C.
Dumoleyn, F.	rue des baguettes, 13.	D.
Dumon, F.	boul. Lousbergs, 49.	A. M.
	pêcherie, 38.	A. M.
	rue de la forge, 24.	M.
	rue de Flandre, 9.	
	quai long, 53, Bruges.	P. L.
E stienne.	rue Ste Anne, 10.	C. C.
Evrard.	rue basse des champs, 1.	M.
F aure.	rue Bénard, 30.	A. M.
Ferreira-Azarias.	plaine St Pierre, 46.	G. C.
Felician.		
Finet, L.	rue basse des champs, 8.	A. M.
Fontaine, H.	rue de l'étoile, 6.	A. M.
Fontaine, L.	Goefferdingen-lez-Grammont	
	rue des Foulons, 26.	
	rue St Martin, 77, Tournai.	P. L.
Fontaine, J.	rue de l'étoile, 6.	
	Goefferdingen-lez-Grammont	
Fourmanois, A.	rue des femmes, 38.	P. L.
François, A.	rue aux Draps.	G. C.
		G. C.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté ou ils sont inscrits.
Gantois, L.	rue des champs, 38. boul. Léopold, 55, Anvers.	S.
Génard.	chaussée de Courtrai.	G. C.
Gongora, V.	rue des foulons, 18.	G. C.
Graziani, A.	quai des tonneliers, 29.	G. C.
Guénair, L.	rue de Flandre, 34.	M.
Hallet, P.	r. Eggermont, 22, Ledeberg.	G. C.
Hanoteau.	rue de l'omelette.	M.
Horwitz, M.	rue de la forge.	S.
Hoste, E.	chaussée de Courtrai, 131.	D.
Humblé, L.	quai de l'évêché, 14.	M.
Huysmans.	rue haute, 72. rue Simons, 52, Anvers.	A. M.
Ivanoff.		D.
Jacquet, A.	Laethem St.-Martin.	M.
Janssens, E.	rue neuve St.-Pierre, 1. r. province Nord, 165, Anvers.	M.
Jouret, E.	rue courte des peignes, 3. Flobecq.	D.
Kielemoes, E.	rue d'Ypres, 34. Bottelaere.	M.
Kremer.	boul. de la citadelle, 21. Couillet.	C. C.
Kindt, L.	place Laurent, 9. Etichove.	A. M.
Lahaye.	rue du jardin, 15.	C. C.
Lamborelle, A.	place de la Calandre, 7. Lokeren.	M.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Lamborelle, P.	place de la Calandre, 7. Lokeren.	M.
Lebrun, V.	boul. de la citadelle, 131. r. Lesbroussart, 80, Bruxelles.	G. C.
Lecocq, A.	rue des champs, 17.	G. C.
Lefèvre,	rue Blandin, 8.	
Lembourg, Ch.	Marché aux oiseaux, 14. Quiévrain.	S.
Lepreux, H.	rueneuve des Thérésiennes, 51	D.
Lippens, M.	quai au blé, 13.	P. L.
Lippens, P.	id.	G. G.
Lippens, R.	rue digue de Brabant, 5.	A. M.
M allebrancke, G.	quai du bas-Escaut, 12. Moerbeke.	A. M.
Maranincki.	quai des tonneliers, 29.	A. M.
Marichal, O.	rue de la vallée, 87.	M.
Matthys, P.	boul. Léopold, 35. grand'place, Bruges.	D.
Mertens, L.	rue neuve St-Pierre, 73.	D.
Milkoff.	boul. Léopold, 31.	
Mincoff, Th.	rue de l'école normale.	A. M.
Moison, A.	boul. des hospices, 343.	S.
Molitor, A.	rue Catalogne, 3.	S.
Monckarnie, L.	rue longue de la Monnaie, 45.	S.
Morleghem.	rue basse des champs, 39. Maulde-lez-Leuze.	P. L.
Morysse.	Marché aux Grains, 27.	ph.
Mostras.	rue courte du jour, 1.	G. C.
N edevsky, St.	boul. Léopold, 27.	G. C.
Neelemans, L.	boul. de l'abattoir, 8.	M.
Nering-Bögel.	rue digue de Brabant, 27. Bergnheld, 31, Deventer.	A. M.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Notebaert, G.	rue de la monnaie, 43. Blankenberghe.	D.
Ourmanoff	rue de l'école normale.	D.
Pachankoff W.	boul. de la citadelle, 48.	D.
Paternotte, H.	vieux rempart, 22.	G. C.
Pèche, L.	rue aux vaches, 19. Cerfontaine (Namur).	C. C.
Pècher.	rue du Hainaut, 8. avenue Rubens, 27, Anvers.	A. M.
Peeters, F.	rue basse des champs, 1.	G. C.
Peneff	rue des femmes, 123.	G. C.
Penesco, G.	rue Bénard, 30.	G. C.
Poirier, A.	boul. du béguinage, 44.	M.
Poirier E.	rue longue du Marais, 20.	M.
Poll, J.	boul. de la citadelle, 18.	D.
Poll, M.	id	P. L.
Predhon, E.	boul. Frère-Orban, 84.	S.
Ramaekers, A.	nouvelle promenade, 30.	G. C.
Rasquin, S.	rue courte des violettes, 8. rue damhouder, 16, Bruges.	P. L.
Reypens, A.	rue courte des violettes, 6.	M.
Ribeiro, Jos.	rue Roger, 2.	A. M.
Roelandts, A.	rue de la forge, 28.	C. C.
Rombaut.	rue des baguettes, 139.	N.
Ronsse, I.	rue de l'omelette, 7.	M.
Rudelsheim, M.	rue des foulons, 6. rue Terlist, 9, Anvers.	P. L.
Rychler.	place de la calandre, 7. rue de la régence, St Nicolas.	P. L.
Sabbe, H.	place de la calandre, 7.	S.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Sabbe, M.	place de la calandre, 7.	P. L.
Saverys, M.	rue d'assaut, 17.	P. L.
Schmit, A.	place Van Artevelde, 6.	A. M.
Schoentjes, J.	av. de l'arsenal, 4, Luxemb.	G. C.
Scholier, A.	boul. du fort.	S.
Segaert, J.	rue savaen.	S.
Snoeck, J.	rue Marnix, 9.	PH.
Stadler, G.	Blankenberghe.	M.
Steels, O.	boul. de la citadelle, 159.	C. C.
Stoïanoff, J.	boul. Léopold, 43.	A. M.
	Destelbergen.	A. M.
	rue Bréderode, 29.	A. M.
Tack, P.	rue de l'étoile, 6.	P. L.
Temmerman.	bassin de la campine, Anvers.	C. C.
Terlinck, H.	rue de l'école normale.	M.
Thooris, P.	rue Nassau, 8.	M.
Tiberghien, A.	boul. de la citadelle, 15.	M.
Tirou, R.	r. neuve de Gand, 31, Bruges.	S.
Toen.	boul. zoologique, 57.	C. C.
	r. du bonsecours, 2, Bruxelles.	M.
	quai de l'évêché, 16.	
	chauss. Berchem, 141, Anvers.	
Van Acker, E.	rue nord du sablon, 30, Bruges.	G. C.
Van Cauwenberghe, A.	rue magelein, 2.	M.
Van Cauwenberghe, P.	id.	M.
Vandaele,	rue de la crapaudière, 18.	M.
Van Damme, R.	boul. du béguinage, 9.	G. C.
Van de Velde, G.	ancien marché au bétail, 9.	D.
Van den Bulcke, P.	rue du pont madou, 9.	S.
Van der Biest.	place de la calandre, 7.	S.
Van der Borght, O.	Caprycke.	M.
Vandermeersch, P.	rue de Flandre, 49.	P. L.
	rue du verger, 13, Bruges.	

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Vanderstegen.	quai au blé.	C. C.
Van Dievoet, E.	Courtrai.	P. L.
Van Hollebeke, L.	rue d'assaut, 12.	P. L.
Van Impe, J.	boul. du béguinage, 99.	P. L.
Van Kerkhoven, J.	place aux foins, 6.	C. C.
	rue longue vie, 60, Ixelles.	C. C.
Van Kuyck, W.	place de la calandre, 7.	G. C.
	longuer. d'argile, 242, Anvers	G. C.
Van Marck, A.	rue des champs, 84.	P. L.
	rue de Lille, Courtrai.	P. L.
Van Reeth, A.	rue neuve St-Pierre, 1.	M.
	rue du bassin, 12, Boom.	M.
Van Regemorter, M.	rue de Flandre, 9.	C. C.
	rue de l'arc, 2, Anvers.	C. C.
Van Renterghem, A.	rue de Bruges, 30.	P. L.
	St-André-lez-Bruges.	P. L.
Van Wilder, H.	Coupure, 103.	S.
Verbrugghen, O.	rue de l'agneau, 19.	S.
Verbrugghen, A.	rue neuve St.-Pierre.	N.
Verdeyen, J.	rue des deux- ponts, 1.	C. C.
Vergracht, M.	rue de Courtrai, 1.	G. C.
	porte de Menin, 76, Ypres.	G. C.
Vernieuwe, J.	rue Liénart, 3.	S.
Vetter, H.	boul. Frère-Orban, 51.	M.
Vidal.	rue de Brabant, 20.	G. C.
Viachent, V.	rue du Hainaut, 13.	S.
	Frameries.	S.
Waedemon, L.	rue Guinard, 5.	M.
Waught.	rue de la biloque.	G. C.
Wouters, J.	rue de Louvain, 96.	G. C.

II. 'T ZAL WEL GAAN.

Clauwaert ende Geus!

(Cercle fondé en 1852).

L'année 1893-1894 a été des plus prospères et le nombre des nouveaux adeptes est considérable. Le *'t Zal Wel Gaan* compte actuellement de soixante à soixante dix membres, et un nombre très important de membres protecteurs.

Déjà l'année dernière nous étions heureux de pouvoir constater un regain d'activité dans notre cercle; cette activité n'a fait qu'augmenter depuis lors. Comme la plupart des cercles fédérés le *'t Zal Wel Gaan* a des séances hebdomadaires, consacrées à des conférences, discussions littéraires et politiques, et toujours suivies d'une partie amusante, où un rire franc éclate de toutes parts, où heureux de se sentir unis dans un même sentiment de confraternité, les membres se livrent tout à la joie.

Parfois aussi le comité invite certains orateurs de talent à donner des conférences; cette année nous avons eu le plaisir d'écouter tour à tour MM. MOORTGAT d'Anvers qui a lu sa dernière œuvre dramatique : « Enfants du malheur »; JOS. VERCOUILLIE, professeur à l'Université qui a tâché de démontrer l'inefficacité du latin dans l'enseignement moyen; JUL. SABBE, professeur à Bruges, a dit la haute signification du mouvement flamand; enfin M. JOZ. TEN BERGHE nous a donné une charmante causerie sur JUSTUS VAN MAURITZ.

Chacunes de ces soirées s'est terminée par une partie musicale très applaudie.

A côté de cette activité d'ordre intérieur, le *'t Zal Wel Gaan*, toujours fidèle à son passé, a fait une propagande vigoureuse à la campagne et dans les petites villes flamandes.

C'est ainsi que le Cercle a organisé des concerts-conférences à Nieuport, Blankenberghe et Avelghem. M^{rs} SABBE et FRANZ RETSIN s'étaient chargés de la conférence.

Les membres du *'t Zal Wel Gaan* l'an dernier s'étaient chargés de la rédaction du *Goedendag*, l'organe des Étudiants flamands libéraux. Cette année la rédaction de cette revue est confiée aux camarades de Bruxelles.

Signalons aussi comme preuve de l'activité de notre Cercle la publication de son trente-quatrième Almanach qui a vivement intéressé tous ses lecteurs et obtenu le plus vif succès. Une nouvelle brugeoise, écrite en patois brugeois et intitulé : *Cieltje, Frans en de Duuve*, a constitué un vrai régal pour les gourmets. Disons aussi, et ce pour terminer cette notice, que les relations du *'t Zal Wel Gaan* avec les autres cercles universitaires ont été des plus cordiales. Vers la fin de l'année un souper a réuni les membres du Cercle et les délégués des autres sociétés fédérées ; on y a bien mangé, bien bu, et la plus franche gaieté n'a cessé de régner pendant toute la soirée.

La Commission pour l'année 1894-1895 est constituée comme suit :

Président : M. SABBE.
1^{er} Secrétaire : TOEN.
2^e » THORIS.
Bibliothécaire : MATHYS.
Trésorier : NOTEBAERT.
Porte-Drapeau : DE KONING.
Commissaire : H. FONTAINE.

III. CERCLE DES ÉTUDIANTS WALLONS LIBÉRAUX.

Sous la présidence d'honneur de M. le professeur J. MASSAU.

(Fondé le 28 novembre 1868.)

Oh! l'esbaudissante société. Toujours jeune et prospère, toujours adorée par les Étudiants! Mais aussi combien joyeuses sont ses séances; quels gais lurons que ses membres!

Lors des fêtes qu'elle a organisées pour célébrer le 25^e anniversaire de sa fondation, les membres de la « *Wallonne* », les plus rieurs et les plus blagueurs de nos escoliers, ont pu constater combien leurs camarades avaient de sympathie pour leur société, représentant en quelque sorte dans notre vieille cité flamande une partie de cette Wallonie gouailleuse. Les délégués des différents cercles wallons des Universités belges ont trouvé non seulement parmi leurs copains, mais aussi parmi tous les étudiants libéraux le plus chaleureux accueil. On ne songeait guère à cette regrettable inimitié qui s'était manifestée quelquefois entre les deux fractions qui se partagent le peuple belge ; nous étions tous Étudiants, nous étions tous libéraux, réunis en un jour de liesse pour fêter notre vieille amie, la *Wallonne* ».

Et quel enthousiasme lors de l'inoubliable soirée passée dans la salle du Grand-Hôtel ! Nos plus sympathiques professeurs, eux aussi des wallons de vieille roche, avaient tenu à fraterniser avec la jeunesse universitaire à laquelle ils n'ont jamais manqué de montrer leur attachement. Quelques membres du cercle enlevèrent avec brio une piécette wallonne écrite en patois de Frameries par JOSEPH DUFRANE et intitulée « *Pierrot vit cò !* » Puis M. le prof. E. DISAILLES, de sa voix chaude et vibrante entonna l'air si populaire « *Les Tournaisiens sont là !* »... et quand les derniers échos du refrain eurent retenti, spontanément, un « ban » formidable éclata ; une ovation enthousiaste fut faite à M. DISAILLES montrant quelle affection sincère la jeunesse universitaire éprouvait pour « l'ami de l'Étudiant. » — Et la soirée se termina par des chansonnettes que nous fredonnons encore en nous remémorant cette joyeuse réunion où la gaieté fusait en un bon rire franc et joyeux.

Le lendemain les étudiants étaient réunis au *Café du Progrès* (ancien local du cercle) pour déguster le vin d'honneur offert par M. le professeur J. MASSAU. Dans un discours éloquent et humoristique, le dévoué président d'honneur

souhaita la bienvenue aux étrangers et aux anciens. Il but à la fraternisation des étudiants libéraux de Belgique ; et par *libéraux* il entendait tous ceux qui croient que la raison humaine doit pouvoir s'exprimer pacifiquement avec la liberté la plus complète.

Quand on eut applaudi le discours de M. MASSAU, les membres de la « *Wallonne* » et leurs invités se dirigèrent allègrement vers le restaurant Bouard. Jamais banquet ne fut plus animé, plus empreint de ce grand esprit de confraternité et de camaraderie qui fait la force et la gloire de la jeunesse universitaire libérale.

On dut manger ferme, boire idem, à en juger par l'animation extraordinaire qui régna au bal. Et lorsque le punch rutilant en les chopes eut fait épanouir les faces déjà pas mal rubicondes, les antiques dieux de l'Olympe ont dû trouver bien fades l'hydromel et le nectar dont ils ont coutume de se saouler dans leurs beuveries.

Et comme dernier écho de ces fêtes inoubliables, nous nous faisons un devoir de rappeler les éloges mérités que tous adressaient à notre ami VINCENT, président de la « *Wallonne* » dont le dévouement infatigable avait fait réussir ces fêtes au-delà de toute espérance.

La « *Wallonne* » ne s'est pas endormie sur ses lauriers. Régulièrement, elle s'est réunie, le vendredi, et pas un instant elle n'a failli à son ancienne et si enviable réputation.

Deux des anciens membres de la société qui avaient le plus travaillé à sa prospérité, VICTOR BLONDIAU et JOSÉ LLOSSENT, entraînés par les exigences de la vie, ont dû quitter la « *Wallonne* ». En une manifestation de sympathie les membres du cercle, reconnaissant les services rendus, ont proclamé leurs camarades Membres d'Honneur.

En terminant ces quelques lignes nous ne pouvons assez engager tous les wallons qui fréquentent les cours de l'Université de Gand, à se faire membre du cercle. Perdus en une

cité flamande, ignorants pour la plupart de la langue, ils retrouveront pour ainsi dire à la « *Wallonne* » un coin du pays où ils ont vécu, ils pourront s'y créer des amitiés solides, y trouveront toujours la plus inaltérable gaieté, la plus franche et la plus sincère camaraderie.

La Commission pour l'année 1894-1885 est composée de :

MM. V. VINCHENT, *président*.

G. ANDRIANNE, *vice-président*.

L. PÈCHE, *secrétaire*.

F. PEETERS, *trésorier*.

M. DUBOIS, *bibliothécaire*.

J. BOLLE, *cornifère*.

Ch. DE BEER, *porte-drapeau*.

IV. CERCLE LITTÉRAIRE DES ÉTUDIANTS.

(Fondé le 2 février 1880.)

La « *Littéraire* » a subi en ces derniers temps une transformation complète. Jadis ce cercle était pour ainsi dire un cénacle d'étudiants très comme il faut, portant des faux-cols invraisemblables mais admirablement empesés, des plastrons de chemise bombant comme des cuirasses! On y « faisait » de temps en temps de la littérature, et, une fois l'an, un souper très plantureux, réunissait les membres de la société beaux comme des Adonis. D'aucuns trouveront peut-être que ce cénacle avait son cachet d'originalité, et qu'il est regrettable qu'il n'ait pu subsister en conservant ce caractère. Ma foi! ils auraient sans doute raison, ces messieurs, car il faut avouer qu'il est souverainement désagréable pour ceux qui portent

chapeau haut de forme, bien lustré, de devoir frayer continuellement avec des individus aux casquettes poisseuses dont la couleur primitive s'est tonifiée au contact de la pluie et de la brune et délicieuse uitzet. Mais que voulez-vous ? En toutes choses, comme en politique, il y a des courants qu'on ne remonte pas. Les idées nouvelles étaient à la démocratie. Foin des vieux principes doctrinaires et aristocratiques ! Et la vieille « Littéraire » en faisant peau neuve, est devenue un bon petit cercle très estudiantin, où l'on travaille et où l'on rit souvent à gilet déboutonné, — ce qui, jadis, n'eut pas été permis.

C'est l'illustre *Conseil communal d'Etterbeck*, si justement fameux il y a quelque temps qui prit l'initiative du mouvement. On ne peut assez louer le courage dont il fit preuve, et l'inaltérable dévouement qu'il mit à défendre les idées généreuses qui inspiraient sa politique. Bravement, la bouffarde aux dents, tout comme les plus vulgaires prolétaires, les membres du *Conseil* firent un jour irruption dans la docte assemblée, et, tirant de leur vénérable pipe des nuages d'une floconneuse fumée, ils eurent tôt fait de disperser le tirebouchonnant filet de fumée que lamentablement exhalaient les mignonnes petites cigarettes des anciens... La cause de la démocratie était gagnée !

Ce n'est pas à dire que la « Littéraire » soit devenue une école de démagogues. On s'y occupe encore de littérature ; bien plus peut-être qu'autrefois à en juger par les conférences et comptes-rendus nombreux qui ont été faits pendant l'exercice écoulé. Citons, entre autres : *Les Etoiles* ; — *Les tendances actuelles de la Peinture* ; — *Choses du Mexique* ; — *La Légende d'Uilenspiegel* (DE COSTER) ; — *Le crime de Silvestre Bonnard* et la *Rotisserie de la reine Pédauque* (A. FRANCE) ; — *Scènes de la vie judiciaire* (E. PICARD) ; — *Les soirées de Médan* ; etc., etc...

Mais on ne peut pas toujours s'occuper de littérature. Et puis, il fallait montrer aux étudiants la transformation

qu'avait subie la « *Littéraire* ». Alors germa dans l'esprit de son président L. NEELEMANS, et aussi dit-on, dans l'esprit du bibliothécaire VAN TOM, l'idée d'organiser une fête comme jamais la « *Littéraire* » n'en avait donnée — et comme nous l'espérons elle en organisera encore. — Ce fût un succès énorme; toute la presse belge s'en occupa. Les numéros du programme comprenaient toutes choses neuves et originales. Pour la première fois il nous était donné d'admirer dans toute sa majesté notre incomparable chef d'orchestre M^r TER. Puis nous avons pu nous intéresser à un concours d'instruments de musique, tout à fait fantastiques; d'aucuns disaient erotiques. C'est possible, en tous cas, tout cela était bien extraordinaire : les airs joués, les joueurs et les jouets. (Nous n'osons plus donner à ces objets le nom d'instruments de musique, M^r TER, malgré son éclectisme, ne nous le pardonnerait jamais). Puis des silhouettes d'étudiants en projection lumineuse, un défilé très réussi de choses et de types encore plus extraordinaires. Le tout terminé par une tombola monstre! Nous ne pouvons que rappeler les noms de GUSTAVE, d'OSCAR et d'ALFRED. Ce sont ceux-ci qui ont eu tout le succès de la soirée, du lendemain et des nombreux jours suivants. Et quel succès! Malgré notre grand désir de conter les aventures qui leur advinrent, nous sommes obligés à ne pas en dire davantage; d'abord il y a un devoir d'humanité qui nous force au silence : nos trois camarades son morts! Et puis nous avons appris que parfois les « demoiselles » de nos professeurs feuilletaient notre Almanach (nous avons peut-être été induits en erreur, mais le fait pourrait se présenter); eh bien! nous ne voudrions pas, en leur contant certaines choses, les obliger à tourner vite, vite la page...

Nous constaterons donc simplement que cette inoubliable soirée et cette si émouvante odyssée que nous n'avons pas racontée, mais qui est très émouvante en vérité, ont décidé un grand nombre de « nouveaux » à se faire membres de la « *Littéraire* ».

Elle est entrée résolument dans une voie nouvelle; à nous, les jeunes, à lui maintenir sa gloire naissante.

La Commission pour l'année '94-'95 est composée de

MM. E. VAN DIEVOET, *président*.

N. VAN REGEMORTER, *secrétaire-trésorier*.

HORWITZ, *bibliothécaire*.

V. SOCIÉTÉ LIBÉRALE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE.

Sous la présidence d'honneur de M. le prof. CH. VAN BAMBEKE.

(Fondée le 15 décembre 1880).

Fidèle à son glorieux passé, la Société de Médecine a tâché d'avoir encore une année bien remplie; elle y a pleinement réussi.

L'année académique 1893-1894 est sans contredit une des meilleures que la société compte depuis sa fondation. Remarquable par l'activité qui n'a cessé de régner dans le cercle, remarquable par la Revue donnée par les membres, remarquable encore par les tonneaux si favorablement connus par la jeunesse universitaire. Mais parlons en détail de tous ces points.

Et d'abord, la « Revue » un succès sans précédent pour notre société, un succès dont on a parlé, dont on parlera longtemps encore. « *Un drame au sérail ou les vicissitudes d'un aide de clinique* » tel est le titre de cette revue, jouée avec entrain et qui a secoué d'un rire homérique toute l'assemblée, qui a fait « se tordre » professeurs et étudiants. C'est une coutume à la *Médecine* d'inviter les professeurs aux fêtes qu'elle organise; leur présence contribue au succès des soirées

et stimule l'activité des jeunes, heureux et fiers de trouver en leurs professeurs, des amis et des conseillers bien plutôt que des maîtres secs et sévères.

Pourtant on ne leur avait pas ménagé les plaisanteries ; les couplets, les saillies, les critiques spirituelles s'adressaient à eux comme aux étudiants, ils en ont ri de tout cœur. L'espace réservé à cette notice est trop restreint pour que je fasse l'analyse de cette « Revue » si hautement suggestive de franche gaité.

Disons simplement que le succès a été tel, qu'à la demande de tous les étudiants on a rejoué la pièce lors des fêtes de la Fédération et que l'enthousiasme qu'elle a provoqué touchait au délire. En un mot, un véritable triomphe.

Comme les autres années, les tonneaux se sont suivis presque régulièrement tous les quinze jours. Inutile de dire que chaque fois les étudiants y ont assisté nombreux, car ils savent que passer une soirée à la *Médecine*, c'est passer une soirée agréable, de franche joie et de bonne camaraderie dont on garde toujours un délicieux souvenir.

Aussi pouvons nous dire que le succès de la *Médecine* s'est encore accru cette année ; nous sommes heureux de le constater et heureux de le dire ici bien haut. Placée au premier rang des cercles universitaires, elle est bien digne de la place qu'elle occupe et constitue un exemple remarquable, dont toutes les sociétés doivent s'inspirer.

Faut-il dire que les membres sont franchement libéraux ? Ce serait émettre un axiome ! En toutes circonstances ils sont sur la brèche pour la défense des idées libérales, larges et démocratiques, puisant leur force dans une intime fraternité ils triompheront aisément de leurs adversaires et résisteront victorieusement à l'invasion cléricale qui menace leur faculté.

Au point de vue politique comme au point de vue estudiantin nous les citons en exemple, le sang leur coule dans les veines libre et bleu comme l'azur de leur bleu drapeau. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'eux.

Que tous ceuz qui ont de nobles aspirations aillent donc grossir leurs rangs, c'est leur devoir et notre souhait.

Commission pour l'année 1894-1895.

KIELEMOES, *président.*

SNOECK, J., *vice-président.*

LAMBORELLE, *secrétaire.*

JANSENS, *trésorier.*

POIRIER, AL., *porte-drapeau.*

BOLLE, *commissaire.*

HUMBLÉ, »

LIESSENS, »

SABBE, M., »

VAN CAUWENBERGHE, PAUL, *commissaire.*

VAN REETH, »

VINCHENT, »

VI. SOCIÉTÉ LIBÉRALE

POUR L'ÉTUDE DES SCIENCES ET DES ŒUVRES SOCIALES.

Local : *Café des Arcades*, Place d'Armes.

La section Universitaire qui s'est formée en février 1893 au sein de cette société a rapidement fait de nouvelles recrues ; beaucoup d'étudiants ont voulu, avant même que d'avoir fini leurs études, se préparer au rôle qu'ils seront peut-être appelés à jouer dans la société et cela en allant écouter les conférences aussi intéressantes qu'instructives qu'y viennent développer les économistes les plus en renom.

L'étude des moyens à employer pour arriver à l'amélioration de la situation de la classe ouvrière est le but que se propose la société « des sciences sociales » : les étudiants y trouvent donc tout ce qui leur est indispensable pour compléter leurs études d'une façon agréable et intéressante, pour

pouvoir entrer tout armé dans la vie politique à laquelle tout citoyen est de jour en jour plus mêlé.

Une bibliothèque très importante et des abonnements à toutes les meilleures revues nationales et étrangères permettent en outre aux membres de se tenir au courant du mouvement économique et social.

Parmi les conférenciers que nous avons entendu cette année, il faut citer M. ALGLAVE (Paris), VAN HAMMEL (Amsterdam), MM. les professeurs DE RIDDER et PIRENNE, M. ARTHUR VERHAEGEN (député permanent) et VARLEZ (avocat).

Dans le courant de l'année nouvelle, la société s'est assuré le concours de MM. JULES ROCHE (ancien ministre en France), DU MAROUSSEM et COLIN (professeurs à la faculté de Droit de Paris et de Caen), GIDE (professeur à l'Université de Montpellier), ELISÉE RECLUS (professeur à l'Université itinérante nouvelle de Bruxelles), le VICOMTE D'AVENEL (collaborateur de la *Revue des deux Mondes*) et d'autres encore, ce qui promet pour 1895 une série d'entretiens et de discussions au moins aussi intéressantes que les précédentes.

B. CERCLES NON FÉDÉRÉS.

VII. SOCIÉTÉ DES ÉTUDIANTS BULGARES.

Bългарска Студентска Дружина.

(Fondée le 17 octobre 1886.)

Local : au *Plumet d'or*, rue de la Catalogne.

Ce cercle, entré actuellement dans la neuvième année de son existence, a pour but de réunir les étudiants bulgares de notre université afin qu'ils puissent s'entretenir et s'occuper des sujets concernant particulièrement leur patrie.

La société des Étudiants Bulgares s'occupe aussi du déve-

loppement intellectuel et moral de ses membres; dans ce but elle a organisé des conférences et des discussions sur les sujets les plus variés, ainsi que des soirées intimes où la gaieté ne perd pas ses droits.

Comme le nombre des membres qui forment la société est assez restreint — les Étudiants bulgares fréquentant les cours de l'université n'étant qu'au nombre de 23 — ils ont jugé qu'il était inutile d'élire une commission permanente. Les membres de ce cercle y ont à tour de rôle la présidence des assemblées, et un seul d'entre eux, un secrétaire-trésorier, élu tous les six mois, compose la commission.

Secrétaire-trésorier pour le 1^{er} semestre 1894-1895 :

S. IVANOFF.

VIII. ASSOCIATION DES ÉLÈVES- INGÉNIEURS.

(Fondée le 7 décembre 1886).

Local : *Café Fauconnier*, rue de la Coriandre.

Créée dans un but absolument scientifique, fondée en dehors de tout esprit politique, l'Association des E. I. vient d'entrer dans la 9^e année de son existence.

Malgré la magnifique bibliothèque presque entièrement composé d'ouvrages scientifiques de la plus haute valeur, que la société possède, malgré le grand nombre de publications périodiques ayant toutes trait à l'art de l'ingénieur, qu'elle reçoit, il est vraiment triste et regrettable de devoir constater combien peu nombreux sont les membres qui la fréquentent avec quelque assiduité. Il est juste de dire que le comité est responsable en partie de ce manque de zèle et de ce commencement d'apathie, qui existent parmi nous. Plusieurs des membres de la commission, pour ne pas dire la totalité, se

sont occupés, ces derniers temps, de questions qui les intéressaient davantage, entre autres du souper annuel des E. I. Celui-ci a été superbe, et a surpassé de beaucoup ceux des années précédentes, nous nous plaisons à le reconnaître. Mais maintenant il serait temps de s'occuper de choses plus sérieuses; nul doute que les membres du comité ne déploient tous leurs efforts à faire prospérer une société qui leur est chère à tous.

Plusieurs conférences sont annoncées pour le mois de janvier; certains de nos plus sympathiques professeurs des Ecoles nous ont promis leur concours. Espérons que grâce à eux, que grâce aux Elèves des Ecoles que nous invitons à se faire membres de l'Association, celle-ci reconquerra bientôt son ancienne réputation.

La Commission pour l'année '94-'95 se compose de :

- MM. DE ROTE, R., *président.*
- TIROU, R., *vice-président.*
- VERDEYEN, J., *secrétaire.*
- LAHAYE, P., *secrétaire-adjoint.*
- LE BRUN, V., *trésorier.*
- FREMKOOSKI, J., *bibliothécaire.*
- LIBBRECHT, *bibliothécaire-adjoint.*
- AXELOS.
- PENESCO.
- FINET.
- GONGORA.

IX. LA MARNE.

(Fondée en 1890.)

Comme le faisait prévoir notre article de l'an dernier, la Marne ne compte plus qu'un seul adepte à l'Université: c'est le sympathique Biss-Kuiff.

La présidente d'honneur, après avoir fait une maladie assez grave, est redevenue plus jeune et plus jolie que jamais. Chaque fois qu'un Marneux va lui présenter ses respectueux hommages, elle le reçoit avec la grâce et l'affabilité qui constituent le fond de son caractère.

Le Président a toujours le même amour sans bornes pour les sciences sociales. Il leur sacrifie la plus grande partie de son temps. C'est pour ce motif que, véritable comète, il fait de loin en loin une rare apparition.

Le Porte-Verge — dont l'Almanach a la bonne fortune de reproduire les traits sévères, mais si sympathiques — devient populaire dans son canton : on lui a présenté une candidature libérale au Conseil provincial. Sa modestie lui a fait décliner cette offre. A tous les honneurs il préfère toujours la triple et son vieux képi d'étudiant.

Le Régisseur a quitté le pays de la Dyle pour la Ville-lumière. Il étudie à fond l'art de blanchir au faubourg Montmartre.

Les membres effectifs sont au nombre de trois : ALBERT fait des tapis que piétinent les membres, de la Chambre haute.

Le membre qui s'est rendu célèbre par ses études sur la *kavérine* est pour le moment au Brésil où il assure les populations... de son entier dévouement. Enfin le membre pianiste croque des locomotives.

Quant aux membres correspondants, on sait que STAM construisait l'année dernière des bateaux qui vont sur l'eau du Pirée. Actuellement il fait des études pour comparer l'hélice à l'aube au point de vue de leur effet sur les marées dans la Méditerranée. Son rapport est attendu avec anxiété par les nombreuses sommités scientifiques que la chose intéresse.

Le camarade FÉLICIEN a été chargé d'un cours de droit plus ou moins international et congolais. Inutile de dire qu'il y préconise le système marneux comme moyen éminemment puissant et moral pour civiliser nos frères noirs.

Il nous reste à parler de la dernière recrue de la Marne. C'est le camarade ULYSSE, dit BISS-KUIFF. Il a été proclamé hypo-marneux sans devoir passer par les grades subalternes pour avoir prouvé dans une circonstance mémorable qu'il avait de l'initiative et du talent.

X. SOCIÉTÉ DES CAVIARS.

Manger quand Caviar
Boire quand Cave y a.... rrrr.

Allons encore une de passée!...

Le GÉANT et PICCOLO, l'un président, l'autre galettifère, et aidés par TÉLÉPHONE, menèrent à bien la tâche lourde de faire éclore les antiques principes; si bien même qu'ils firent tache d'huile.

Banquets et ripailles, calembourgs et guindailles, n'eurent point de cesse et le nombre des membres devint infini.

La société sœur de Bruxelles, les « Nébuleux » ayant envoyé trois de ses beaux ténébreux, une lutte courtoise s'engagea, à la vieille triple, lutte tellement courtoise qu'ils allèrent la cour toiser au « Progrès. »

On les remit en file d'aplomb pour leur procurer un logement. Les Caviars victorieux deux jours de suite en la personne de GOLIATH et du MASSEUR acceptèrent un défi à Bruxelles et le CRAS alla les battre dans leurs eaux, pardon! dans leurs signaux, non dans leur faro!!!

Dans le domaine de l'élasticité des jarrets (puisque le calembourg est l'esprit des sauts) le GÉANT et le PICCOLO se distinguèrent, élaborant un prologue à la Revue de la Médecine, et le héros en rit tellement que chacun se rappelle de qué Gueule il en rit!

A la Fédération, transformés en Anarchiste et en Peene, ils jonglèrent avec les professeurs, amenant BODDAERT sur

COLSON et MAC LEOD à la queue! sans compter le boniment des photographies — au moyen duquel le Géant sut DE RIDDER la salle en exhumant des Mastodontes.

Et les vicissitudes de GUSTAVE, le jeune, le littéraire, pour ceux qui ne sont point intelligents! Après le concours de musique on l'a vu têter au Mameloker, galoper à la permanence, avaler de la tripiè au *Van Dyck*, s'abreuver d'un potage tortue, et finir en sauce piquante au milieu des caviars respectueux mais affamés,

On dit que quelques policiers le rencontrèrent le lendemain à moitié digéré dans un boyau de la Place d'Armes. Notre local aussi en avait mangé.

Passons aux choses sérieuses, nous avons assuré l'éclairage de notre galettifère, partout où il se trouve le Gaz y est.

Ils sont riches car vaste est l'or qu'ils ont et tout le monde sait que l'or fraie seul un chemin dans le monde.

La sonnette présidentielle va être remplacée par un gong, dans un bref délai, le président alors gong aura.

A la réception du dernier aspirant nous avons eu l'assurance d'un succès éclatant en son discours sur « *l'influence des Taupes d'Egypte sur les réverbères civilisés* », il s'est écrié que sa présence n'empêcherait pas la société de voler moïn haut.

Aussitôt on le mit dans le comité pour ne pas qu'il dégoise, et l'on établit aussi :

Chef : TÉLÉPHONE.

Sous-chef : GOLIATH.

Gallettifère : GAZIER.

Plumifère : MOINEAU.

Asses frères : COLLÈGUE, PICCOLO et GÉANT.

En 1895 on boira puisqu'on a bu sans cependant aucun abus.

CAVIARRR.

XI. SOCIÉTÉ ANTI-CLÉRICALE DES ÉTUDIANTS EN PHARMACIE.

SOUS LE TITRE DE *PHARMACO-CLUB*.

(Fondée le 25 novembre 1894.)

COMMISSION :

Le chef : VINCHENT, ULYSSE.

Le porte-mortier : DELEU, LOUIS.

Toujours sur la brèche pour tout ce qui concerne la cause des étudiants, toujours prêt à ajouter à leur renom, le camarade ULYSSE VINCHENT fonda le 25 novembre 1894 le « *Pharmaco-Club*. »

Inutile de vous dire que la jeune société est appelée dès maintenant au plus brillant avenir. A peine son apparition était-elle signalée qu'elle comptait déjà *deux* membres : le camarade WOIGNE venait renforcer les rangs.

Les bourgeois qui assistaient à la représentation gala qui eut lieu lors des fêtes organisées à l'occasion de l'inauguration de la Maison des Étudiants libéraux, voire même quelques néophytes de la Générale se demandaient avec étonnement quelle était la bannière nouvelle qui se mêlait fièrement aux drapeaux universitaires si vénérables en leur vétusté. C'était l'*étendard* du Pharmaco-Club, que son digne chef, le sympathique ULYSSE VINCHENT venait d'offrir généreusement à la jeune société. S'inspirant des emblèmes de l'art pharmaceutique, il l'avait fait surmonter d'un *mortier* garni de son pilon.

Société scientifique avant tout, le Club possède une bibliothèque, composée pour le moment d'une revue pharmaceutique des plus intéressantes. Nous ne doutons nullement que le public reconnaissant le but éminemment utilitaire de la société et voulant encourager ses vaillants promoteurs ne fasse des dons considérables à la bibliothèque du Pharmaco-

Club, qui, grâce à eux ne tardera pas à devenir une des plus célèbres, en Belgique.

Après les durs labeurs de l'étude, les membres aiment cependant à se distraire. Dans ce but, la Société se réunit en assemblée générale au moins une fois par an. Elle y convie tous ses membres honoraires et protecteurs. Et pendant que ceux-ci dégustent un excellent tonneau de triple-nitzet, un concert intime, où retentit toujours le *chant des Pharmadouilles gantois*, leur est généreusement offert.

De statuts, point; quelques règles concernant l'admission des membres : pour en faire partie, on exige seulement que le postulant soit *étudiant en Pharmacie* et membre de la *Générale* et de la *Médecine*. On accueille les membres *honoraires et protecteurs* à bras ouverts.

Souhaiter longue vie à une telle société serait chose inutile. Organisée sur des bases aussi solides, elle ne peut que croître et prospérer.

* **

P. S. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec plaisir que le Club compte déjà *cinq* membres.

2° P. S. Après de longues et nombreuses démarches, le comité est parvenu à obtenir une réduction assez sensible dans quelques unes des pharmacies les plus importantes de la ville. Nul doute que le nombre des membres s'accroisse considérablement.

XII. LA « NOIRE ».

(Société occulte.)

Ce cercle dont beaucoup ignorent même l'existence n'est pas sans avoir une très grande influence sur le monde universitaire libéral Gantois. Malheureusement les statuts de la « *Noire* » nous défendent de divulguer ici ce qui se passe en nos très nombreuses et non moins importantes séances. Le

règlement de notre Cercle doit rester inconnu, même des membres aspirants. Ceux-ci ne peuvent du reste devenir membres actifs qu'après avoir fait preuve d'un savoir suffisant qu'ils n'acquièrent qu'après une fréquentation plus ou moins prolongée de nos assemblées générales.

Nous croyons cependant pouvoir faire connaître aux étudiants que nous étudions pendant nos séances toutes les affaires qui méritent notre attention ; les choses estudiantines surtout ont l'heur de beaucoup plaire à nos membres. Lorsque l'un des adeptes a l'honneur de présenter une affaire (qu'il a soin de rendre au préalable aussi présentable que possible) elle est examinée d'abord par le chef des essais et l'inspecteur des cultes ; chaque membre a le droit et le devoir d'étudier la question à fond ; l'assemblée générale juge en dernier ressort. Le membre qui a fait la proposition monte ordinairement en grade, et ce d'un ou deux numéros à la fois. (Un des plus actifs parmi nos membres a le n^o XV).

Les statuts du Cercle de la *Noire* ne nous permettent pas d'en dire davantage. — Nous croyons cependant pouvoir annoncer que l'assemblée approfondit pour le moment une affaire excessivement grande et large, qui aura, pensons-nous, un immense retentissement dans le monde universitaire⁽¹⁾.

Le Comité :

GRAND FIJO.

CHEF DES ESSAIS.

INSPECTEUR DES CULTES.

RÉCIPIENT DE LA NOIRE (N^o XV).

ASPIRANT SILENCIEUX (N^o XII).

» EXIGU (N^o VII).

» RECALCITRANT (N^o XI).

(1) Nous apprenons à l'instant que le camarade J. fait de pressantes instances auprès du Comité pour être admis comme aspirant à ce cercle. Nous espérons que les qualités cachées que nous lui connaissons (mais que sa modestie et les convenances nous empêchent de dévoiler) seront un passe-droit suffisant pour son admission à la « *Noire* ».



LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

PENDANT L'ANNÉE ACADEMIQUE 1893-1894.

CETTE année ci encore la Générale n'a pu arborer son drapeau aux élections législatives; le suffrage universel consulté pour la première fois à donné raison aux partis extrêmes ne donnant au libéralisme qu'un nombre de sièges si restreint que ceux qui portent encore le drapeau bleu au Parlement forment une minorité presque complètement négligeable.

Outre la discorde qui divise ses forces la cause en est surtout dans l'apathie qui a engourdi le libéralisme pendant ces dernières années; oui, même chez les étudiants, une sorte de laisser aller regrettable a paralysé leur activité, et en fait de travail électoral, eux qui par leur position et leur instruction sont appelés à devenir les premiers des leurs, ont cru, à quelque rare exception près, que leur tâche se bornait à envoyer chez ceux qui ne peuvent s'y abonner les journaux libéraux qu'ils reçoivent eux-mêmes.

Si ce moyen de propager leurs idées produit quelques résultat les étudiants libéraux peuvent-ils penser leur devoir rempli? — Certes, non; ils l'ont d'ailleurs heureusement compris et ceux, qui, pendant la campagne électorale ont travaillé côte à côte avec les ouvriers libéraux, qui ont pu admirer, le dévouement, l'ardeur qui animent ces citoyens,

fatigués le soir de leur travail à la fabrique et se dévouant la nuit à leur parti, honteux de voir combien petite était l'ardeur et l'influence de l'élite de la jeunesse belge, sont parvenus à réagir et à décider leurs camarades à aller lutter pour leur parti là où le besoin s'en fait le plus sentir, dans les campagnes où les paroles de tolérance et de liberté sont les plus rares !

Les étudiants libéraux de la *Générale* ne se sont pourtant pas désintéressés des questions politiques et sociales, au contraire : pour preuve je n'ai qu'à rappeler les intéressantes conférences contradictoires que MM. les professeurs MASSAU et D'HONDT ont venus donner au sein de la société pour exposer et défendre leur système respectif de représentation proportionnelle dont les étudiants, dès le principe, ont acclamé l'esprit de générosité et de justice.

Puis ont suivi une série de causeries sur la question sociale : M. WAXWEILER, ingénieur, nous a parlé du socialisme chrétien et de « l'École nouvelle et de la démocratie » ; M. VARLEZ, avocat, nous a entretenus des « Ecoles économiques (aurore et déclin) ». On ne s'est naturellement pas fait faute d'applaudir nos anciens et sympathiques camarades, et à chaque séance les membres venaient plus nombreux écouter et discuter les idées qu'ils venaient développer. M. LÉON HALLET, conseiller provincial, a bien voulu, lui aussi, venir au milieu des étudiants mais il a choisi un soir où un tonneau et un concert intime réunissaient les trois quarts des membres : il a amusé autant qu'intéressé ses auditeurs en exposant l'affaire Campens dont les révélations ou plutôt les dénonciations sur la vie monacale avaient ému l'opinion publique.

En observant l'ordre chronologique j'aurais à citer maintenant la conférence littéraire que M. le profess. DISCAILLES a donnée pour réhabiliter le poète Ponsard (1814-67) dont le talent dramatique a été si longtemps méconnu. M. DISCAILLES a payé son tribut, comme il l'appelle, à la *Générale*, en inaugurant la chaire de conférence de la Maison des Etudiants.

Choisissant cette fois-ci un sujet politique le sympathique professeur nous a parlé du Libéralisme.

Avec la verve, et la voix chaude qu'on lui connaît, il s'est ri d'abord de ceux qui prétendent qu'un parti qui obtient aux élections 550.000 suffrages est mort. Le libéralisme ne peut mourir, s'est-il écrié, car la vérité est immortelle et le libéralisme est la vérité ! Il faudrait l'inventer s'il n'existait pas ! Mais la défaveur qu'il a subi provient de ce que l'éducation du suffrage universel n'est pas faite ; la jeunesse libérale doit contribuer à la faire et ramener le peuple à avoir confiance dans le parti dont le passé prouve le souci qu'il a toujours eu d'améliorer le sort des classes laborieuses.

A l'appui de cela faut-il citer les lois démocratiques votées sous les ministères libéraux ? Faut-il rappeler que c'est notre parti qui a constitué les conseils de prud'hommes, proclamé la liberté absolue d'association, le droit de coalition, créé des institutions d'enseignement gratuit, les bourses d'études, les caisses de retraite, le conseil de l'Industrie et du Travail, favorisé les sociétés de secours mutuels et les coopératives ? BARA n'a-t-il pas fait abolir l'article 1781 du Code civil établissant un odieux privilège pour le patron. FRÈRE n'a-t-il pas aboli l'octroi, l'impôt sur le sel, fait voter cette loi essentiellement démocratique sur les successions ?

Puis l'orateur montre le rôle des jeunes : faire mieux que les anciens sans dénigrer leur œuvre, et pour cela aller au peuple et aider à fortifier les sociétés d'ouvriers libéraux, haïssant au même titre la tyrannie que veulent imposer et les papistes et, d'autre part, les collectivistes.

Puis encore tout ému du souvenir de notre dernière défaite cet enthousiaste libéral déplore les dissensions qui auraient été le passé si dans un déplorable entêtement les progressistes n'avaient pas refusé d'inscrire dans leur programme le principe de la propriété individuelle dont ils veulent pourtant le maintien ! Et il est impossible que les libéraux marchent avec les collectivistes : la liberté est elle compatible avec un

État régulateur suprême du travail et de ses besoins, détenteur des objets de consommation, distributeur des produits?

Le libéralisme ne rejette pourtant pas toutes les réformes que les socialistes préconisent; celles qui sont conformes avec ses principes il les poursuivra; mais plus que jamais il doit arborer son drapeau de liberté s'élevant contre la tyrannie de l'État comme contre la tyrannie de l'Église!

La liberté pour tous, voilà son mot d'ordre et pour y arriver, il travaillera à rapprocher les hommes et non à les diviser comme le font d'ambitieux politiciens rageurs qu'il ne faut pas confondre avec les théoriciens convaincus dont nous respectons les idées tout en combattant leurs systèmes fleuris de rêves et d'impossibilités.

Que la jeunesse libérale aille aux ouvriers, que la bourgeoisie les aide à concentrer leurs forces, quelle lutte avec toujours plus d'énergie pour amener des réformes allégeant leurs maux, qu'elle continue à créer des écoles où l'on enseigne que la Liberté est le seul remède aux souffrances sociales. L'avenir peut alors être envisagé sans crainte.

Les vrais libéraux conservent une foi profonde, inébranlable dans l'efficacité de leurs doctrines au point de vue politique, économique et social. S'ils sont décidés « à défendre « jusqu'à leur dernier souffle (comme le disait le grand octogénaire que l'ingratitude électorale vient de frapper) à « défendre la liberté dans sa plus large expression, c'est qu'ils « sont convaincus qu'elle seule peut assurer la dignité de « l'homme en ne permettant pas de le ravalier au rang de « la brute, et que malgré l'usage abusif qu'on en peut faire et « qui doit être réprimé, elle restera quoi qu'on fasse l'instrument le plus puissant du PROGRÈS ! »

Ce discours que j'ai cru devoir résumer tant il était l'expression de nos opinions, a soulevé les applaudissements et l'enthousiasme que devaient provoquer les sentiments qui animent tous les membres de la *Générale*, énoncés et déve-

loppés avec l'éloquence que nous connaissons à ce libéral convaincu, à cet excellent professeur, à ce sincère et vieil ami de la jeunesse universitaire libérale.

A côté des occupations sérieuses, en joyeux étudiants, les membres de la *Générale* ont pu se délecter à plus d'un tonneau, à mainte guindaille et à des fêtes pleines d'entrain, dont le souvenir seul provoque encore le rire : celle de la Fédération des Étudiants Libéraux, et celles auxquelles les avaient conviés la *Littéraire*, la *Médecine*, la *Wallonne*.

Des bals et punchs monstres, une excursion à la campagne complètent cette série de festivités qui prouvent que la Zwanze existe encore et que le doduïsme sur la disparition duquel s'apitoyait dans son premier gonflement la tordante mais trop rare vessie (qu'on prend pour une lanterne) a ressuscité de ses cendres à la joie des étudiants, stupéfaction des bourgeois et terreur des veilleurs de nuit.

L'odyssée de certain pourceau dans notre bonne ville, les farces sans nom qui dans la nuit tard ou tôt (comme vous l'entendrez) faisaient retentir les rues de joyeux éclats de rire, lors des fêtes, semblent en être un témoignage; quoique maintenant des amusements plus sérieux : billard, échecs, dames captivent à la Maison des Étudiants plus d'un membre de la *Générale* jusqu'à des heures où de presque tout autre lieu de réunion on est mis à la porte selon un règlement honni de tout vrai étudiant.

Ce n'est pourtant pas seulement la gaité et l'entrain qui règnent à la *Générale* qui ont tant fait augmenter le nombre de nouveaux membres. Plus d'un étudiant est venu y chercher les avantages intellectuels et matériels dont ceux-ci jouissent. La *Générale* devient en effet de plus en plus un *home* pour les étudiants : la fraternité et la solidarité qu'elle crée parmi la jeunesse estudiantine, le libéralisme large et généreux auquel elle l'initie, l'éducation politique qu'elle entame en lui apprenant à développer, propager et

défendre ses idées, en la mêlant à toutes les œuvres grandes et généreuses, en fait une excellente école pour la vie publique. Les avantages matériels, d'un effet plus direct, plus immédiat, en font un précieux facteur dans la vie d'étudiant : véritable hôtel pour local, splendide jardin, abonnement à toutes sortes de journaux sérieux et amusants, littéraires et sportifs, prix de faveur dans les théâtres, cirques, musées, concerts, fêtes et même pour les cotisations dans les sociétés d'agrément (eh, oui les questions pécuniaires sont si importantes en ce pauvre monde!). Bonne mère de famille, la *Générale* encourage en outre ses enfants aux exercices physiques, escrime, canotage, vélocipédie, gymnastique et même à la musique, au triple point de vue d'assouplir les doigts, développer les poumons et fortifier les oreilles! Enfin la société exerce la philanthropie de ses membres actuels ou passés en leur faisant donner à leur camarade, des services médicaux, pharmaceutiques et même juridiques, à l'œil ou en tout cas à prix réduit.

Que dois je encore ajouter à ces quelques mots sur la vaillante *Générale*? Dois-je dire que l'accord le plus parfait, que la plus franche camaraderie n'a cessé d'y régner : que jamais même lors d'incidents tels que celui qu'a provoqués le cours de M. RECLUS à Bruxelles, la plus grande fraternité n'a cessé d'unir tous les membres?

Je ne puis que rendre ici hommage à ceux qui ont eu la charge difficile de diriger la société pendant cette année et tout particulièrement aux Présidents VERBEKE et NEELEMANS qui sont parvenus grâce à leur tenacité, l'un à créer la *Maison des Étudiants* et l'autre à l'organiser.

Avant de déposer la plume je ne puis faire que souhaiter que la société continue dans la voie où elle est engagée, qu'elle reste la société d'étudiants libéraux, professant le libéralisme dans le sens le plus large du mot, qu'elle reste la société de toute la jeunesse instruite qui poursuit dans la

vie un idéal noble et généreux et repoussant les questions de personnalité n'a pour but que de réaliser les principes épris d'une saine démocratie pour lesquels elle lutte à l'ombre du grand drapeau bleu au cri de Vive la Tolérance et la Liberté!

M. L.

AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES
ÉTUDIANTS LIBÉRAUX,

I. AVANTAGES INTELLECTUELS ET MORaux.

Fraternité entre étudiants libéraux de Facultés différentes, qui trouvent l'occasion de se rencontrer, de se connaître, de s'apprécier.

Relations plus suivies entre professeurs et élèves.

Facilité de protestations unanimes contre les abus et les atteintes à la dignité de l'étudiant.

• Développement des idées politiques de la jeunesse universitaire.

Diffusion des idées libérales au dehors: Service de la presse.

• — Organisation des conférences populaires dans les campagnes flamandes.

• Appui accordé à des œuvres de propagande et de charité par l'organisation de concerts, fêtes, etc.

Extension des études scientifiques et littéraires par la création de bibliothèques, par la fondation de journaux, revues et autres publications estudiantines.

Relations de camaraderie entre Universités, par participation aux fêtes, échange de revues, etc.

Organisation d'une série remarquable de conférences politiques, littéraires et scientifiques.

Élévation des sentiments artistiques par des soirées musicales et littéraires.

Création d'une salle d'Études et d'une bibliothèque exclusivement scientifique.

En outre, la *Société Générale des Étudiants libéraux* met à la disposition de ses Membres une Bibliothèque comprenant environ neuf cents ouvrages politiques et littéraires.

II. — AVANTAGES MATÉRIELS.

Local permanent (*Maison des Étudiants*) avec salle des fêtes, salle d'études, salles de Commissions, tabagie, salle de lecture où parviennent tous les grands journaux libéraux belges ainsi que les revues les plus intéressantes (v. page LXXX). Les membres y trouvent aussi des jeux divers (billard, échecs, trictrac, cartes, etc.) ainsi qu'un piano, un orgue, etc. Au jardin sont installés un jeu de boules et un jeu de quilles.

Réductions importantes aux théâtres, musées, concerts, cirques⁽¹⁾.

Diminution du prix des cotisations de membres de sociétés d'agrément, de sport ou autres⁽¹⁾.

Formation de sections de musique instrumentale, d'escrime, de gymnastique, de foot-ball. Encouragements donnés aux exercices physiques par l'organisation de régates, courses vélocipédiques, fêtes de gymnastique universitaires, etc.

Service d'information : quartiers à louer, pensions bourgeoises, ouvrages scientifiques à céder; places vacantes dans les professions libérales⁽¹⁾.

Service médical gratuit ou à prix réduit⁽¹⁾.

Service juridique gratuit⁽¹⁾.

Service pharmaceutique à prix réduit⁽¹⁾.

Liste des fournisseurs accordant aux étudiants des réductions importantes⁽¹⁾.

Réduction des prix d'entrée aux Kursaals, Casinos et aux principales stations thermales⁽¹⁾.

Organisation annuelle de bals, punch monstres, fêtes champêtres, excursions, réunions intimes, guindailles.

(1) Voir le tableau spécial affiché au Local. Toutes ces réductions s'obtiennent sur présentation de la carte de membre de la Société.

LOCAL.

Le local de la *Société Générale des Étudiants libéraux* est situé rue des Baguettes, 44. Il se compose, au rez-de-chaussée, des appartements du Concierge et de la salle d'administration.

A l'étage ; vestiaire, tabagie, salle de lecture, bibliothèque, salle d'escrime, installation de douches, salle de « tonnaux », salle de conférences et d'assemblées générales, salle de fêtes, jardin avec jeux et kiosque.

Les journaux et revues suivants sont déposés à la salle de lecture :

- | | |
|--------------------------------------|---|
| <i>La Flandre libérale</i> (5 num.). | <i>La Sentinelle</i> (Virton). |
| <i>Journal de Gand</i> (3 num.). | <i>Fliegende Blätter.</i> |
| <i>L'Indépendance belge.</i> | <i>L'Univers illustré.</i> |
| <i>La Gazette.</i> | <i>Le Guide musical.</i> |
| <i>La Réforme.</i> | <i>Le Réveil</i> (Gand). |
| <i>La Chronique</i> (4 numéros). | <i>L'Ermitage</i> (Paris). |
| <i>L'Etoile belge.</i> | <i>Le Mercure de France.</i> |
| <i>La Liberté.</i> | <i>La Jeune Belgique.</i> |
| <i>Le Peuple.</i> | <i>Bulletin mens. de l'Assoc.</i> |
| <i>Het Laatste Nieuws.</i> | <i>des Etudiants de Paris.</i> |
| <i>Het Volksbelang.</i> | <i>L'Echo des Ecoles</i> (Bordeaux). |
| <i>Journal Franklin.</i> | <i>Lyon Universitaire.</i> |
| <i>De Goedendag.</i> | <i>La paix par le droit</i> (Nîmes). |
| <i>Le Matin</i> (Anvers). | <i>La Revue socialiste.</i> |
| <i>Voorwaarts</i> (»). | <i>De Dageraad</i> (Amsterdam). |
| <i>Journal de Charleroi.</i> | <i>La représentation proport^lle.</i> |
| <i>Gazette de Charleroi.</i> | <i>Chronique estudiantine.</i> |
| <i>Gazette de Huy.</i> | <i>La Lorgnette.</i> |
| <i>L'Express.</i> | <i>Le Cycliste belge illustré.</i> |
| <i>La Meuse.</i> | <i>Bulletin de la Société libé-</i> |
| <i>L'Organe de Verviers.</i> | <i>rale d'Etudes sociales.</i> |
| <i>L'Economie.</i> | <i>Brouilles d'Art.</i> |
| <i>Journal de Bruges.</i> | <i>Nervie.</i> |
| <i>L'Echo d'Ostende.</i> | <i>Gazette du Borinage.</i> |



MAISON D'ÉTUDIANTS.

QUEL fichu temps ! Temps gris, temps de pluie, journée d'hiver triste et monotone... Il ferait si bon faire le bourgeois et rester au coin du feu à siroter une tasse de bon café bien chaud et à voir tourner la fumée délicate qui se sauve d'une pipe amie... Mais ce sont là des jouissances permises aux seuls rentiers et que ne peuvent connaître, ceux, qui comme moi, sont astreints au dur métier de journaliste.

Là, devant moi, s'étale impérieuse, une lettre de mon directeur qui me demande (et cette demande est un ordre), d'aller interviewer le Président et le vice-Président de la *Société Générale des Étudiants*.

A-t-on idée de pareille abération mentale ? Interviewer des étudiants ! Je m'étais toujours dit, moi, que les étudiants et les journalistes ne devaient avoir rien de commun. Il paraît que je me suis trompé, mon directeur ne l'entend pas ainsi.

Ces messieurs viennent de créer une Maison d'Étudiants ; le public gantois s'intéresse à l'œuvre, et pour le satisfaire je dois interviewer.

Oh ! ce public, hydre insatiable qui, avec délices, se gruge du sang, de la vie de ses journalistes victimes. Mais à quoi bon cette tirade ? Je dois obéir et j'obéis victime du devoir.

Au petit galop je me rends rue des Baguettes. Je sonne. Aussitôt la porte s'ouvre et je me trouve en présence d'un jeune homme à la barbe blonde, au nez légèrement en trompette, porteur d'un plumeau et d'une grande affiche.

Assurément ce devait être le concierge.

— « Mon ami, ne pourriez vous me dire si le Président de la Société se trouve au local en ce moment?... Vous êtes le concierge sans doute? »

J'avais à peine dit ces derniers mots que mon concierge me lance un regard foudroyant — oh! là! là! quelque chose de soigné.

— « Monsieur! sachez que je ne suis pas concierge, je suis étudiant et n'ai pas l'habitude de me laisser insulter — savez-vous? »

Je blémis, et faisant un salamalec jusqu'à terre, présentai humblement mes excuses, tâchant d'expliquer comment j'avais pu me tromper, ce plumeau... cette affiche... »

Enfin après moult explications, il voulut bien me pardonner *la suprême insulte...* (sic) et me conduire auprès du Président.

Tout en gravissant le grand escalier qui donne accès aux locaux, mon introducteur devenu loquace me raconta : qu'il s'appelait TOM, qu'il était l'ami intime du Président, qu'ensemble ils avaient travaillé à réaliser l'œuvre de la Maison d'Etudiants.

— « Ah, mon cher Monsieur me dit-il, (vous voyez qu'il n'était plus fâché du tout) si vous saviez comme j'ai lutté pour vaincre tous les obstacles qui nous séparaient du but. »

— « Je ne me permettrai pas de douter de votre zèle, Monsieur TOM! »

— « Heureusement, le Président — (il prononçait ce mot avec respect) a de la volonté, de l'énergie... de la poigne — grâce à lui j'ai pu triompher. »

Nous étions arrivés à la salle de lecture, comme l'appelle mon guide, qui me fait entrer et appelle son supérieur. Il me présente puis nous quitte en disant ;

— « Vous comprenez, mon cher Monsieur, il faut que tout soit en ordre, il faut que je veille à ce que rien ne manque au local, cela me donne de la besogne, vous permettez?? »

— « Comment donc..., ne vous dérangez pas, je vous prie... FAC... TOM. »

Et me voilà seul avec le Président... A la hâte je lui explique le but de ma visite, tout en l'examinant attentivement... Tournure élégante — figure distinguée, un peu hautaine; cheveux intelligents, œil vif, nez légèrement aquilin, nez typique, frémissant sans cesse d'intenses cogitations. Il en est très fier, m'a-t-on dit. C'est du reste un amateur de nez et, il paraît même, qu'il fait une étude spéciale sur ces appendices. La thèse qu'il soutiendra sera des plus intéressantes. Nous irons entendre cela.

— « Eh bien, Monsieur NEELEMANS, (il s'appelle NEELEMANS) vous voilà définitivement installés dans votre Maison d'Étudiants? »

— « Oui, Monsieur, mais cela n'a pas été tout seul, je vous l'assure. »

— « Je sais, le concierge, pardon! Monsieur Tom m'a dit la chose. »

— « Le concierge? »

Je dus expliquer mon erreur, ma confusion, la colère de Tom et le pardon final.

Un fin sourire se joua sur les lèvres présidentielles pendant que je lui racontai la mésaventure.

— « Ne vous préoccupez pas de cela, me dit-il, Tom est mon ami intime, nous nous connaissons depuis longtemps, il est très bon garçon, pas du tout rancunier... »

Je n'insistai pas, naturellement...

— « Y a-t-il longtemps que cette idée d'une Maison commune est venue à l'esprit des Etudiants gantois? »

— « Oui très longtemps, mais ceux qui ont voulu la mettre en exécution se sont heurtés à des obstacles dont ils n'ont pas su triompher. » Ici le président se redresse, ses yeux brillaient d'un feu intense.

Psuchè despodsonotos, pensai-je.

« Deux anciens, Messieurs WAXWEILER et BODDAERT s'étaient, eux aussi, beaucoup occupés de la chose. Ils savaient bien que pour réaliser leurs projets ils devaient tenir compte *de la question de fait, de la question de principe et de la question d'opportunité*; ils en tinrent compte, mais malgré cela ils ne purent réussir.

« Pourtant le premier magistrat de notre ville était tout dévoué à la cause des Étudiants, aussi le rêve caressé depuis longtemps, et auquel WAXWEILER et BODDAERT avaient donné plus de forme, ne devait pas se perdre. »

Ici la porte s'ouvre brusquement et le concierge, non Tom, toujours avec son plumeau et son affiche vient dire au président qu'il n'y a plus de charbon.

— « C'est bien Tom, je vais en commander dès ce soir. »

De nouveau un sourire effleure la bouche présidentielle et Tom disparaît accompagné de son plumeau et suivi de son affiche.

Le Président en ce moment tire de sa poche un magnifique étui à cigares.

Mais qu'était le contenant auprès du contenu! Monsieur NEELEMANS, me pressant, j'acceptai un cigare et, grâce à lui je fumai le plus délicieux havane qu'il soit donné à un humain de fumer.

Alors appelant la servante il commanda deux triples, j'étais confus, je voulus protester.

— « Laissez donc, me dit le Président avec son fin sourire, je vous reçois. »

Il avait un air royal et de fait n'est-il pas le roi des étudiants?

— « Non le rêve ne devait pas être irréalisable, reprend mon aimable interlocuteur.

« La grande difficulté était toujours de trouver un local, nous ne savions trop où nous adresser. C'est alors que l'idée qu'on pourrait, peut-être, entrer aux Chœurs, germa dans l'esprit de

M. G. L., homme de cœur, sans calembourg, ancien étudiant, et tout dévoué à notre cause. La société vivait depuis quelque temps, elle était dans de mauvais draps comme on dit communément. J'espérais pouvoir traiter et j'entamai immédiatement les négociations, elles ne devaient pas aboutir de sitôt. »

— « Pourtant le moment était bien choisi, dis-je ? »

— « Oui, mais j'appris qu'en haut lieu, on tenait à approprier le local à un autre but, on voulait favoriser une autre œuvre libérale qui par son importance devait passer avant celle des étudiants. »

— « Un local comme celui-ci serait admirable pour le groupement de toutes les sociétés libérales par exemple, interrompis-je ! »

— « Monsieur NEELEMANS sourit mais ne répondit pas. Cette œuvre était surtout soutenue par Monsieur LIPPENS et MECHLYNCK, dit-il, et j'avoue qu'en ce moment je me sentis découragé. »

— « Mais alors comment avez-vous pu finir par triompher ? »

— « Voici, dit-il, nos pourparlers n'étaient pas restés secrets, on parla de nous ; de nouvelles sympathies nous étaient acquises, et de notre côté, nous nous étions remis à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. »

— « Ah ! mon cher Président, c'est bien beau un pareil dévouement, il est rare, il est généreux. Les étudiants doivent vous être reconnaissants ? »

— « Oui, dit-il, j'ai beaucoup d'amis et leur nombre augmente journallement. Il n'en a pas toujours été ainsi et même une Tactique a failli pousser mes camarades à la plus noire ingratitude ; mais ne parlons pas de cela. »

Ici la Brabançonne des Etudiants éclate joyeuse, entraînante. Un bel éphèbe blond et la mine souriante l'avait entonnée à la joie de ses compagnons qui groupés autour de lui répétaient le refrain avec élan.

— « C'est mon ami, ULYSSE, me dit Monsieur NEELEMANS, le rayon de joie de la Société. Un charmant garçon, un cœur d'or, un fier enfant de Frameries. »

J'applaudis et mon interlocuteur continua.

— Nous cherchions toujours les moyens d'aboutir quand un jour un ami me suggéra que nous pourrions peut-être sous-louer le local des Chœurs.

Ce fut un trait de lumière. Jusque là notre volition n'avait poursuivi que le fantôme de la propriété, (sic) dès ce moment nous changeâmes de tactique. Travaillant d'arrache-pieds nous voulions présenter à nos camarades un projet clair, net, définitif. C'est alors qu'une assemblée générale convoquée pour discuter les plans nomma une commission des monuments composée de MM. LAMBORELLE, VAN DAELE, VERBEKE, NOËL. Et dont naturellement je faisais partie.

Dans la revue de la Fédération, on a même fait de gentils couplets sur la Commission des monuments. Vous devez les connaître ? »

— « Non, je vous avoue que je les ignore. »

— « Voici le refrain :

« Je viens de rencontrer Monsieur LÉON »

« Flanqué de WAX et de TOM. »

cela court les rues. »

Et il continue :

— « L'idée de la vente persistait toujours dans l'esprit des membres de la société chorale. J'ai omis de vous dire qu'entretiens on avait décidé la liquidation de la société. De plus les anciens projets subsistaient encore, on nous écoutait d'une oreille distraite et toujours on nous envoyait d'Hérode à Pilate. »

— « Franchement on aurait mieux fait de vous dire catégoriquement non ! »

— « Certes, aussi ne voulus-je pas rester plus longtemps dans l'indécision. Désireux d'aboutir je décidai de frapper un grand coup. »

(De nouveau le président, se redresse, ses yeux s'allument d'une lumière extatique; il était vraiment beau).

— « J'avais promis, à mes amis une maison d'Etudiants, je la voulais pour eux, je la voulais pour ceux qui nous suivent; une nouvelle génération s'est formée, je veux en être l'initiateur. »

Comme D'ARTAGNAN alors pensai-je...

« Je suis le premier né de ces races futures. »

— « J'obtins des liquidateurs une permission de traiter avec la société chorale. Je négociai, j'emportai la place d'assaut, plus d'obstacles, le bail fut conclu. Ces négociations nous amènent au mois de septembre. »

Monsieur NEELEMANS constate que nos triples sont vides, il en commande d'autres, j'étais tellement sous le charme de sa parole éloquente que je ne sus pas protester.

On m'a dit depuis, que c'est une tradition chez les étudiants de n'appeler à la Présidence que des beaux-parleurs, que des jeunes gens au langage, correct et châtié. Il paraît même que quand les présidents parlent en assemblée générale, *l'auditoire reste suspendu à leurs lèvres.*

— « Au mois d'octobre nous entrions au local, me dit Monsieur NEELEMANS, mais nous n'étions pas seuls. A côté de nous vivaient les membres de la Société Chorale et cela n'était certes pas l'idéal. »

— « Pourtant vous devez bien les admettre, dis-je. »

— « Nous devons. »

— « Comment vous deviez. »

— « Mais certes, mon cher Monsieur, en date du 20 décembre 1894, la Société Chorale a voté sa dissolution et nous voilà donc bien seuls. Nous le possédons ce beau local, nous la possédons enfin notre Maison d'Etudiants. Venez donc voir nos installations. »

Nous arrivons à la grande salle de concerts, très longue, très large. La Société des chœurs y donnait des fêtes, des bals, car de tous temps la salle a été réputée une des plus belles de la ville. J'ai beaucoup admiré ce vaste hall, très beau avec ses

deux rangées de colonnes, ses grandes fenêtres donnant sur le parc et laissant pénétrer les rayons bienfaisants d'un beau soleil couchant.

J'avais déjà vu la salle de lecture et le fumoir, très spacieux aussi, et où se tiennent d'habitude les étudiants qui maintenant fréquentent la société, très nombreux. Un buffet bien fourni leur permet même d'y prendre des consommations de toute nature et désormais, ils passent leur soirée à la maison des Étudiants.

A l'entrée du local, au bas de l'escalier deux places encore, l'une servant de loge au concierge, l'autre aménagée pour les séances du comité de la Générale et servant aussi de local au 't Zal wel gaan et à la Société littéraire. Nous parcourons encore les caves, très vastes, bien situées. Je suis émerveillé de cette profusion de salles toutes grandes et bien aménagées. Je comprends que les étudiants n'auraient jamais osé espérer un tel local. Mais si le résultat dépasse même les espérances des plus optimistes il nous force à admirer le zèle et le dévouement de ceux qui ont su réaliser l'œuvre d'une façon aussi remarquable.

Monsieur NEELEMANS me conduit de salle en salle, à commencer par la salle d'armes où se donnent des concerts très suivis et très esthétiques, m'assure-t-il; me parle des avantages réels qui résultent d'une Maison d'Etudiants, de l'influence heureuse que cette institution aura sur l'esprit des nouveaux venus surtout.

En traversant de nouveau la grande salle des concerts nous arrivons au parc.

— « Ici l'on pourra bloquer ses examens, en été, » me dit mon guide.

— « Hum ! hum ! »

Comme pour me donner raison, un merle se sauve d'un buisson voisin en poussant un sifflement moqueur.

— « Monsieur NEELEMANS rougit, et se hâte d'ajouter : on y dansera aussi, car désormais nos bals se donneront chez nous. Et vous en serez, me dit-il en souriant. »

— « J'accepte votre invitation et de tout cœur. »

Longtemps encore le Président me parle des Étudiants, de sa foi entière dans la pleine réussite de l'œuvre qu'il venait de créer.

La jeunesse devient plus politique, me dit-il, elle comprend davantage qu'il est de son intérêt d'avoir une Maison commune, où l'on puisse se retrouver pour s'amuser et travailler. Notre œuvre prospérera, se développera, et avec elle se développeront les idées libérales parmi la jeunesse universitaire. C'est ce que nous devons espérer et c'est ce que j'espère fermement. Les bases sont jetées et il ne nous reste qu'à pourvoir à l'organisation définitive. »

Le soir tombait. J'avais encore à rendre visite au Vice-Président, aussi je quittai mon hôte après l'avoir remercié chaleureusement du charmant accueil qui m'avait été fait.

Au bas de l'escalier je retrouvai le concierge, ah ça, suis-je donc comme le vieux Moka, dans *Leurs Gigolettes*? — Je retrouvai Tom, qui me donna une vigoureuse poignée de mains et m'ouvrit la porte en disant : « La Société a aussi des membres protecteurs. »

Je lui promis de ne pas l'oublier, et je regagnai, mon home, enchanté de la réception qui m'avait été faite et bien décidé à fraterniser davantage avec nos bons étudiants.

J'étais gagné à leur cause.

Monsieur SIDI LAMBO-REL que j'ai l'honneur et le bonheur de connaître depuis longtemps, me reçoit dans son merveilleux hôtel de la Place de la Calandre. Je ne vous décrirai pas cette merveille du style Byzantin; allez le voir, il vous recevra au mieux et se fera un plaisir de vous montrer ses appartements.

Sa très riche collection de turbans et de cimeterres vaut seul qu'on se dérange, elle est de toute beauté et unique dans le pays. Orientaliste distingué, l'aimable Vice-Président a toujours montré un penchant particulier pour tout ce qui touche cet Orient d'une attirance si troublante, si pleine de

mystères. Il a séjourné longtemps à Constantinople, s'y livrant à une étude minutieuse et intelligente des mœurs et de l'art musulmans et y commençant cette richissime collection dont je parlais tantôt.

L'appartement où un serviteur noir m'introduit est luxueusement tendu d'étoffes et de draperies orientales; un moelleux tapis de Smyrne étouffe le bruit des pas, et dans un des angles de la place, un ravissant brûle-parfums, combuste des plantes aromatiques dont l'âme ascende lentement et vient flotter autour de moi.

Coiffé d'un fez à l'écarlate intense, aux pieds, de délicates babouches syriennes, le vice-président, de la Société Générale des Etudiants fait son entrée. Deux adorables leviers turcs à l'œil noir et rêveur comme celui des sultanes de là-bas le suivent.

Avec la gravité d'un padischah il me tend la main, m'invite à prendre place sur un coussin et s'assied lui même, gravement, les jambes croisées.

Il n'est pas grand, le Vice-Président, mais il a l'œil grand et l'éclat d'ébène de ses prunelles révèle un esprit ouvert aux vastes concepts, aux larges cogitations.

A peine arrivé à la Générale (il venait de faire un long séjour à la Sublime-Porte où il était traité d'égal à égal par le sultan qui l'appelait mon frère) il se distingua par son activité dévorante et acquit bientôt avec la sympathie, l'admiration de tous ses camarades.

Quand je lui eus dit pourquoi je me permettais de le déranger, il sembla charmé.

— « Oui, dit-il, notre rêve est devenu réalité et j'attends tout de l'œuvre nouvelle. Dès qu'il fut question d'une Maison d'Etudiants, je me ralliai hardiment au projet et, je puis le dire, j'en fus un des plus fervents propagateurs. »

— « Et vous avez foi en son maintien ? »

— « Certes, ou plutôt, oui, si les Etudiants sont à la hauteur de la tâche nouvelle qui leur incombe, et, je crois qu'ils le seront. »

— « Auriez vous parlé ainsi il y a deux ans? »

— « Pas tout à fait, me répond le Vice-Président, en riant. Les étudiants de ma génération se désintéressent trop de tout ce qui touche à la Générale. Ils ne mettent pas assez d'amour propre à veiller à leurs propres intérêts. Je ne sais! on dirait qu'un vent d'inaction a soufflé sur eux, ils se complaisent dans leur torpeur, dans leur paresse bien blâmable, ils sont tous plus ou moins atteints, du *nirvana du passivisme*, me dit mon ami, qui se souvient de JOSÉPHIN PÉLADAN. Ceux qui nous suivent manifestent d'autres tendances; jusqu'ici ils sont restés calmes, mais on voit déjà que leur puberté estudiantine commence à opérer. »

Je partis d'un éclat de rire.

— « Ne riez pas, ce que je dis est fort sérieux. Ainsi, pour vous donner un exemple, ils n'osent pas encore postuler des places à la Commission de la Générale; avant les vacances de Pâques, il y aura trop de candidats. Ils se démèneront nos successeurs, ils mettront leur honneur à être commissaires et c'est ce qu'il faut. C'est leur zèle, leur activité qui peut et qui doit sauver l'œuvre que nous avons créée, mais dont nous ne pouvons rester les soutiens à perpétuité. Cette œuvre leur prouve qu'ils ne sont pas une quantité négligeable dans la société, qu'on doit compter avec eux, qu'ils ont des droits et ces droits, ils tendront à les affermir davantage.

— « Je partage absolument votre manière de voir, mon cher Lamborelle. »

— « Au reste une Maison d'Etudiants n'est pas seulement un lieu où l'on va pour s'amuser, on doit aussi y aller pour travailler et c'est ce que tous nous devons comprendre.

Les concerts, c'est parfait, il en faut, et je ne refuse jamais mon concours, ainsi l'an dernier j'ai rempli un rôle dans la Revue jouée à la Médecine!

— « Oui, SIDI, oui. Je sais que vous êtes celui, sur qui l'apothéose en rayons d'or à lui. »

— « Comme d'Artagnan alors, reprend mon ami, seulement

c'était une apothéose zwanze, une apothéose éclairée par le *Peuple*. Et il continua en riant : à côté des concerts il faut des occupations intellectuelles plus sérieuses.

Dans le discours que notre vénéré recteur a prononcé au banquet des dernières fêtes, il a fait allusion à la création d'une bibliothèque. Voilà une œuvre noble et qui contribuera largement au soutien de notre Maison d'Étudiants. Tous les professeurs se feront un plaisir de l'augmenter cette bibliothèque, les ouvrages qu'ils possèdent en double ils pourront nous les donner et ils le feront.

Et le résultat sera qu'au lieu de devoir courir à la bibliothèque située à l'extrémité de la ville, on pourra travailler à la maison d'Étudiants.

— « Je trouve l'idée excellente, lui dis-je, mais comment le service sera-t-il organisé ? »

— « Rien ne vous empêcherait de préposer le concierge à la garde des ouvrages prêtés. Mais c'est là une question à examiner. Je crois d'ailleurs que les membres de la société mettront leur amour propre à veiller à la conservation des livres qui du reste leur appartiendront collectivement. »

— « Vous parliez tantôt de concerts. N'y aurait-il pas moyen de faire de la propagande libérale au moyen de concerts-conférences donnés à la campagne, dans les petites villes. »

— « J'allais vous parler de la chose ; il faut que la générale sorte de l'engourdissement dans lequel elle se complait depuis trop longtemps. Elle doit faire de la politique et suivre l'exemple des camarades du « 't Zal wel Gaan » qui, eux comprennent fort bien le rôle qu'ils ont à jouer. »

— « En parlant tantôt de propagande libérale, ne perdons-nous pas de vue que vous allez vous heurter, peut-être, à des difficultés intérieures. »

— « Comment-cela ? »

— « Mais voici : je suppose qu'à la Générale tous les libéraux ne sont pas de la même nuance. Il doit y avoir des radicaux, peut-être même des socialistes. »

— « Je ne crois pas qu'il y ait des socialistes, mais des radicaux il y en a certainement. Mais croyez-vous que ce soit là un obstacle à la propagande politique? Je ne le pense pas et voici pourquoi. On donnerait des conférences à la campagne, dans les petites villes, seulement le sujet de ces conférences serait désigné à l'avance et, vous comprenez, qu'elles ne traiteraient que les points sur lesquels toutes les fractions du parti, que j'appellerai anti-clérical sont d'accord. Par exemple cette année nous pourrions fort bien traiter de l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire.

« D'ailleurs on pourrait diviser les membres de la Générale en plusieurs sections, chaque section choisirait un sujet, et de cette façon il nous serait possible de faire un même dimanche, des causeries en quatre ou cinq localités différentes des Flandres et de la province d'Anvers. »

— « Voilà ce qui vous vaudra bien des sympathies. »

— « C'est ce qu'il faut mon ami, ce n'est que par les sympathies que nous pouvons continuer à subsister et c'est surtout en faisant de la politique que nous acquerrons ces sympathies. »

« Tantôt je donnais comme exemple de sujet de conférences *l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire.*

« C'est que, et je redis ici une phrase dite souvent, la jeunesse c'est l'avenir, tout dépend d'elle. Les convictions des jeunes gens d'aujourd'hui seront celles des politiciens de demain. Eh bien! le gouvernement catholique prépare une loi scolaire, si l'opposition ne parvient pas à en empêcher le vote, tout est perdu. »

« L'enseignement sera cléricalisé, on étouffera dans l'âme des enfants tout germe de libéralisme et on se trouvera finalement devant une génération ultra réactionnaire. »

J'écoutai cette prophétie bouche bée et pourtant tout cela était possible, bien possible, d'une possibilité effrayante côtoyant de très près la réalité.

— « C'est pour empêcher cela que nous devons lutter. La

jeunesse est l'avenir, elle doit aussi être le présent. C'est à nous qui aimons la liberté, à lutter pour elle. C'est à nous à contribuer à son triomphe.

« Dites bien cela, dans le compte-rendu de votre interview, mon cher RODOLPHE, dites le hardiment, franchement. »

— « Je le dirai, dis-je très ému. »

— « Nous serons écoutés, les conférenciers se lèveront nombreux et en luttant pour leur Maison d'Étudiants, pour leur œuvre propre, ils lutteront pour une œuvre plus élevée, pour la noble cause du Libéralisme même. »

Très ému je serrai la main du bon Sidi et en le quittant je lui dis simplement : « Vous triompherez, ce que vous venez de dire est beau, ce que vous entreprenez est sublime. Comptez toujours sur le concours de la presse libérale, ce concours ne vous fera jamais défaut. »

Je le quittai en lui renouvelant la promesse déjà faite, de répéter tout ce qu'il m'avait dit.

Cette promesse je l'ai tenue.

R. DE SÆGHER.

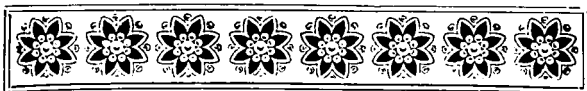
NOTE.

La Maison des Etudiants est placée sous la direction du Président de la *Générale* assisté du comité de cette Société. Le comité de la Fédération des étudiants libéraux exerce un contrôle sur cette gestion.

Administration des finances : E. JANSSENS.

ECONOMES ; G. NOTEBAERT et G. VAN DAELE.





FÊTES UNIVERSITAIRES DE CAEN.

1, 2, 3 et 4 juin 1894.

LE dixième anniversaire de l'Association Générale des Etudiants de Caen a été pour nos frères du Calvados l'occasion de fêtes splendides auxquelles ils ont invité gracieusement les Universités françaises et étrangères.

Presque toutes les Associations s'étaient fait un devoir de s'y faire représenter, et les délégations d'Aix, Lille, Marseille, Montpellier, Nancy, Nantes, Paris, Rennes, Toulouse pour la France, d'Upsal, Cambridge, Oxford, Pavie, Lausanne, Le Caire, Liège et Gand pour l'étranger, affirmaient par leur présence la solidarité qui unit chaque jour davantage les étudiants de tous les pays.

Nos frères de Caen ont su nous recevoir avec cette affabilité, cette cordialité, cet enthousiasme qui caractérisent nos voisins d'outre Quiévrain, et si c'est une tâche lourde autant qu'agréable d'entreprendre le récit de ces quatre joyeuses journées, c'est une réelle utopie que de vouloir exprimer toute la reconnaissance, toute la gratitude de ceux qui ont eu le bonheur d'assister à ces fêtes.

J'étais parti seul de Gand. Après une bonne soirée à Paris, où j'avais retrouvé de vieux amis, adorateurs de triple et de spéciale, je pris le train pour Caen. Six heures de trajet! Heureusement, à chaque arrêt, les voyageurs descendaient

prendre un peu d'air, car le temps était délicieux. C'est ainsi qu'à Nantes, j'avais déjà serré la main de LEPAGE et PERROT (Lille), DELPEUT (Paris), MARTINI et ROSSO (Pavie) et SCHREIBER (Lausanne). Interrompu par ces présentations nullement cérémonieuses le trajet semble moins long. Enfin nous voici arrivés! Tous les Etudiants sont sur le quai, nous saluant de hourrah! frénétiques auxquels, en débarquant, nous répondons de notre mieux. Des voitures et des omnibus attendent les délégations, et conduit par ALBERT ESSELIN, une vieille connaissance des fêtes de Liège, je prends place dans un coupé avec SCHREIBER et son drapeau. Fouette cocher!

Nous voilà à l'École Normale d'instituteurs, vaste bâtiment dont les dortoirs sont réservés en partie, aux membres des délégations étrangères. Je fraternise avec Cambridge et Oxford, Pise et Upsal et dès ce moment le couloir du second devient une véritable Tour de Babel.

Un coup d'éponge, chacun passe son habit et ajuste son écharpe, et en route pour l'Hôtel d'Angleterre où dans un petit salon, je trouve DELAITE, SCHMIDT et DECHESNE, les camarades de Liège, que quelques amis de Caen ont invités, ainsi que moi, à un dîner intime.

Je fais la connaissance de GAUTHIER, de LEVILLAIN, de LEMONNIER et de sa charmante compagne, une hollandaise avec laquelle j'eus le plaisir d'échanger quelques paroles en Moedertaal. Ces messieurs furent nos Ciceroni pendant tout notre séjour et c'est avec une amabilité au-dessus de tout éloge qu'ils s'acquittèrent de cette tâche.

ESSELIN ordonne un menu, exquis, que nous dévorons avec ensemble, nous désaltérant au détriment de quelques bonnes bouteilles de cidre du pays et de ce vin généreux dont la terre de France a le monopole.

A noter pour les gastronomes : C'est là que j'ai mangé pour la première fois une vraie sole Normande ! Les estomacs récalcitrants feront bien de suivre la coutume à laquelle, là aussi, on nous initia : cela s'appelle le *trou Normand*. Quand

l'appétit est calmé et qu'un plat succulent sollicite votre gourmandise, vous êtes bien embarrassés en Belgique. Les Romains usaient de leurs doigts et de bassins d'argent. Ce n'était guère select et les Caennais ont imaginé mieux. Un petit verre de bonne et forte eau-de-vie de pomme appelée Calvados est introduit délicatement dans l'oesophage, et agit à la façon d'une vrille ; il creuse un trou, par lequel on peut introduire le mets le plus indigeste sans difficulté et sans autrement s'en ressentir. Mais ne nous attardons pas trop longtemps à table : la soirée de gala, au Cirque nous réclame, et bientôt, installés dans les hauteurs des gradins, nous applaudissons les excellents artistes de Caen et de Paris, engagés spécialement pour la circonstance. Remarqué les délégués de Marseille, avec leurs grands chapeaux de feutre gris qui, avec le fez des envoyés du Caire, tranchent parmi les bérêts noirs plus que nos casquettes belges. Le second délégué de Lausanne M. PEYROLAS est en grande tenue, culottes de peau, grandes bottes, tunique à boutons de métal, casquette rigide et immense écharpe rouge et blanche. La représentation, comme toute fête qui se respecte, ayant été clôturée par la Marseillaise et l'hymne Russe, les étudiants se rendent au local de l'Association où ont lieu les présentations officielles. DELPEUT (Paris) remercie le premier nos hôtes, et boit à la prospérité de leur association. DELAITE (Liège) boit « à la fraternité des Étudiants, qui prépare la fraternité des peuples.» NATHAN SÖDERBLOM (Upsal) exprime en termes émus les sentiments amicaux des frères Suédois. Après lui, MARTINI (Pavie), REYBAUD (Aix) en un mot tous les chefs de délégation, moi compris.

Pendant ce temps on buvait du *punch* !

C'est une liqueur douce, couleur d'ambre, que l'on sert tiède en de petits verres à vin, et que l'on déguste comme du porto. Point de chaudrons de cuivre ! Point de grandes louches ! Aucune cloche n'annonce l'entrée de l'estudiantesque produit, aucun punchiste en tenue de sacrificateur ne l'entoure,

aucune flamme bleue, aucune chanson lugubre ne viennent frapper l'esprit et réchauffer le cœur des assistants ! Heureusement les discours débordants d'enthousiasme suffisent à maintenir l'effervescence, et c'est par des applaudissements chaleureux, saluant le speech de POCHON, président de l'A. de Caen, quæ se clôture cette séance mémorable !

Mais il ne fait pas encore clair. C'est pourquoi on décide une visite aux monuments de la ville, et Belges et Italiens, avec leurs guides, boivent de « Grands Distingués » chantent, rient et ne se souviennent pas des fatigues du voyage. Enfin l'on se couche.

DEUXIÈME JOURNÉE, 2 JUIN 1894.

A sept heures et demie du matin réveil douloureux. Les élèves de l'école industrielle se font le malin plaisir de sonner la Diane à l'aide d'un trombonne, devant chacune de nos portes. A cette aubade matinale répondent des « Caramba ! Gcddam ! Nondidji ! der Teufel ! Allah ! per Bacco ! Potferdekke ! » qui font réfléchir les gêneurs, et tout rentre dans le calme devant cette manifestation des peuples, alliés pour le maintien de la Paix.

On se lève naturellement tard. DELAITE, SCHMIDT et DECHESNE, LEVILLAIN, GAUTIER, ESSELIN et moi, allons déjeuner chez LEMONNIER. Dans son quartier, ce camarade nous sert un repas délicieux arrosé de cidre bouché, de bordeaux et de champagne ! DELAITE remercie en un toast, en notre nom, et boit à la charmante compagne de notre hôte, qui nous a fait les honneurs de la maison avec une grâce et une cordialité auxquelles nous ne saurions trop rendre hommage.

Nous étions très gais, et c'est en chantant « Sur la dalle, sur la dalle de l'Hôpital » que nous nous rendons à la gare, en cortège, saluer à son arrivée Monsieur VIGER, Ministre de l'agriculture, venu à l'occasion du Grand Concours Agricole de la Normandie, sorte d'exposition de tous les produits de

la flore et de la faune de cette riche contrée. Pendant que M. VIGER se rend à la Préfecture, pour assister à la réception officielle, nous nous dirigeons vers le Concours Agricole, car les exposants nous ont invités à déguster leur cidre et leur Calvados. Ayant fait mon possible pour m'habituer, en Caviar, à ces nouvelles boissons, j'avais oublié assez rapidement le goût de l'Uitzet et du Hasselt, et il ne me reste qu'un vague souvenir de chevaux galoppants, de taureaux prodigieux, de vaches mignonnes, de brebis sans queue, et de porcs aux oreilles droites, au poil long, touffu et frisé. Je me retrouve en un interminable monôme d'au moins quatre cents étudiants, allant à l'Hôtel de Ville faire honneur au banquet que l'A. de Caen offre à ses honorés professeurs, et aux étrangers. Menu succulent, vins exquis, trou Normand nécessaire.

Monsieur COLLIN, président d'honneur de l'A. nous souhaite la bienvenue en termes chaleureux, fréquemment interrompu par des salves d'applaudissements, et boit « aux hôtes d'aujourd'hui, aux amis de toujours ! »

Un triple ban au galop.

Puis Monsieur BUFNOIR, délégué par le Conseil Général des facultés de Paris, prononcè au nom des Universités Françaises un éloquent panégyrique de l'Union des maîtres et des élèves, basée sur une estime et une confiance réciproques.

J'avais oublié de vous dire qu'avec le dixième anniversaire de l'A. coïncidait l'inauguration des nouveaux locaux Universitaires, et qu'à cette occasion les corps professoraux des facultés françaises et étrangères étaient également représentés à Caen. J'ai eu ainsi l'honneur de me retrouver au banquet, avec Messieurs HULIN et DE BRABANDERE, professeurs de notre Alma Mater, et MM. DELBOENT, LEQUARRÉ et GALOPIN de Liège.

Monsieur GALOPIN, recteur de Liège, succède à Monsieur BUFNOIR et, en termes émus, remercie nos hôtes au nom des professeurs étrangers de l'accueil charmant et magnifique que nous avons trouvé parmi eux. Il lève son verre aux Universités françaises.

C'est SCHREIBER, de Lausanne, que le sort a désigné pour parler au nom des Étudiants étrangers. Les Étudiants français ont REYBAUD pour interprète. Ce « Papa des Étudiants » qui ne manque pas une fête est tellement sympathique à tous, avec sa belle tête de méridional et son parler de Provence que des applaudissements éclatent dès qu'il se montre. Discours chaleureux !

Mais la température, chauffée de tout cet enthousiasme, est devenue suffocante. On se hâte de sortir... pour se rentasser au local de « l'Union Sportive des Étudiants » où un punch nous est offert. Les anglais y sont au grand complet, vu qu'il s'agit de sport, et leur schapska domine la situation. Les toast se sont succédés nombreux, cela va sans dire. On se sépare pour revisiter les monuments. Un des Liégeois fait la connaissance de Bob, et hérite de son nom, un autre reconduit M^{lle} RENÉE. On rentre très tôt. Mais à 7 heures du matin le trombonne malencontreux nous fait sursauter à nouveau. Les peuples ne protestent plus..., ils songent à la revanche !

TROISIÈME JOURNÉE 3 JUIN.

La troisième journée commence à onze heures par l'inauguration officielle du nouveau palais de l'Université. Ayant vidé de Grands Distingués la veille (vivent les Caviars !) je n'entend guère les discours que prononcent Messieurs LEBRET, maire de Caen et député (thème N^o 1 de Monsieur LIPPENS) ZEVORT, recteur, LEYGUES, ministre de l'instruction publique depuis trois jours, CALLEMER professeur à Lyon. A ce moment les professeurs des autres Universités, tous en robe, remettent au ministre les adresses en parchemin, contenant des vœux pour la prospérité de la Faculté de Caen. Cérémonie touchante autant qu'officielle, et d'un aspect inoubliable. Cela me faisait l'effet, avec ces bannières d'Étudiants rangées en demi-cercle, d'une remise de charte aux communiens flamands, car il y avait là des toges noires, rouges, violettes, vertes et jaunes,

des toques à crevés à double et même triple étage, de toutes les nuances, couvrant de vénérables têtes blanches; les parchemins, aux larges sceaux de cire rouge étaient remis avec des airs nobles et solenne!s... mais l'habit noir de Monsieur LEYGUES, et le lorgnon de Monsieur HULIN gâtaient l'illusion!

Le soleil torride qui, depuis deux heures nous cuit lentement, fait que je m'assoupis sur l'épaule de MARTINI. Un triple ban et des hurrahs! frénétiques me réveillent : Monsieur le ministre de l'instruction publique remettait les palmes académiques à POCHON, le dévoué président de l'A. de Caen, que les amis portent immédiatement en triomphe. Marseillaise et Hymne Russe.

Après cela on va déguster à l'Hôtel d'Angleterre un déjeuner que nous offre l'Association des Etudiants. Ce déjeuner, sans aucune cérémonie, vu qu'aucune autorité académique n'y assistait, fut pour moi une véritable jouissance. La gaité, l'esprit et l'enthousiasme de nos vingt ans se donnèrent là libre carrière. Les bans de zwanze éclataient de toutes parts. DELAITE leur apprit le banchinois, puis il inventa le ban Pochon en l'honneur du nouveau décoré. Je les initiai de mon mieux aux beautés du ban Buffalo, qui eut un succès retentissant! LEPAGE, en un toast spirituel, s'intitule le commissaire voyageur de la fraternité estudiantinesque, et fait l'article, en invitant tous les présents à assister aux fêtes que l'Université libérale de Lille donnera l'hiver prochain. On jure de s'y retrouver! — Les speeches continuent. REYBAUD, d'Aix, complimente, DELAITE fait rire, par sa verve endiablée, POCHON remercie, et les autres boivent... et mangent.

Pour les gourmets : j'ai goûté là les véritables tripes à la mode de Caen! Délicieuses!

Le déjeuner fini, nous allons dans le grand réfectoire historique du Lycée Malherbe vider une coupe de Champagne à la santé de Messieurs les ministres LEYGUES et VIGER.

Monsieur COLLIN souhaite la bienvenue parmi les Étudiants au grand maître de l'Université. Les hurrahs retentissent (ils

commencent à se ressentir de la fatigue des cordes vocales et ont des sonorités étranges, ces hurrahs!)

Monsieur LEVGUES nous adresse alors avec conviction le discours N° 3 de Monsieur LIPPENS. On l'acclame avec frénésie. Alors on présente individuellement les chefs de délégation à Messieurs les ministres, qui ont une parole aimable pour chacun.

La cérémonie terminée, les délégués se rendent à la Faculté, où POUCHON ouvre la séance du Congrès.

A l'ordre du jour figure la fondation d'une Fédération internationale d'Étudiants. Dès l'abord on décide qu'aucune résolution décisive n'interviendrait. Nous avons pourtant pleins pouvoirs de nos Associations respectives, et MARTINI, de Pavie, avait des lettres patentes de toutes les Universités d'Italie. Mais les Français ne possédant pas encore d'association nationale (pas plus d'ailleurs, que les autres pays) on a jugé cette concentration partielle indispensable à la formation d'une ligue internationale. On se donne rendez-vous à Lyon, en octobre pour discuter à nouveau sur ce point.

Le soir, nouveau Banquet... je prévois une gastrite ! C'est la Municipalité qui l'offre aux professeurs, hauts fonctionnaires et chefs de délégation. Et elle a bien fait les choses, la Municipalité ! Ce que nous avons mangé ! Et bu donc ! Demandez à DELPEUT, à MARTINI, à DELAITE, aux Anglais, aux Suisses ! Pendant ce temps, les autres étudiants organisaient un cortège aux flambeaux, qui vint, musique en tête, passer sous les fenêtres de la salle où nous étions attablés. Discours inévitables : Monsieur le maire brode éloquentement la thèse N° 2 de Monsieur LIPPENS. Les hurrahs deviennent de plus en plus rauques. On se disperse.

Autour d'une table de café, dans un coin, une affreuse coalition internationale se complète.

Pour la première fois depuis bien longtemps l'Angleterre, la Belgique, l'Égypte, l'Italie, la Suède et la Suisse, s'entendent comme larrons en foire. Sinistres et mysté-

rieux, les agents de ces puissances se glissent en monôme par les rues écartées et pénètrent un à un dans les couloirs de l'École Normale. Il fut terrible, le réveil des jeunes qui dormaient tranquilles sur la foi des traités. La Belgique se distingua! Elle s'empara de l'instrument du délit le transformant en instrument de torture et sous son souffle vigoureux d'éclatantes fanfares sortirent du malheureux trombone épouvanté! Un autre faisait résonner des ferailles, SCHMIDT tenait la chandelle. L'Italie, chantait Funiculi-Funicula! la Suisse enfonçait les portes et l'Angleterre, se souvenant du truc des Hollandais lors de l'invasion célèbre, inondait tout! Cette scène de dévastation était éclairée par les torches que brandissaient les janissaires d'Egypte! Pour clôturer tous se mirent à chanter, et ce concert des Nations fut des plus discordants!

QUATRIÈME JOURNÉE, 4 JUIN 1894.

Le lendemain, les vaincus ne peuvent prendre leur revanche, car, à 8 heures, nous étions déjà aux quais, prêts à partir pour Le Havre. Nous embarquons, et nous voilà naviguant sur l'Orne, à travers d'innombrables cadavres de chiens, puis en pleine mer. La traversée est heureuse, presque pas de roulis. Elle est égayée par les chansons Toulousaines de l'ami CANTENAC, un joyeux Copain! Des vivats enthousiastes saluent notre arrivée au Havre. Drapeaux en tête, nous défilons dans la rue de Paris, ovationnant nos hôtes et surtout les Havraises, qui sont, ma foi les plus jolies femmes de Normandie!

A l'hôtel de ville du Havre, Grand Banquet! Aïe mon tube digestif! Tant pis : je commence par un trou normand, et je recommence ce système à chaque plat, car je suis devenu d'une force épatante à ce jeu. Aussi mon estomac, soumis, accepte tout ce qu'on lui offre, même les discours de Messieurs BRIDEAU, maire du Havre, ZEVORT, recteur de Caen, POCHON et NICOLE. Ce dernier, membre de la

société des Gens de Lettres, parle en Latin ! Il termine : « Propino hoc omnium universitatum discipulis ! » Cela lui vaut un triomphe romain ! M^r ZEVORT répond dans le même style. Monsieur GALOPIN reprend la langue Gauloise pour remercier la ville du Havre de son hospitalité. Puis LEPAGE, remet à POCHON les palmes d'officier d'Académie. Ces palmes, en diamant, sont offertes par toutes les délégations comme témoignage de leur estime et de leur reconnaissance.

L'émotion sincère produite par la remise de ces insignes est tôt dissipée par les toast, de Messieurs DELPEUT et HENELÉ, préfet de la Seine Inférieure. C'est tout ! Marseillaise et Hymne russe retentissent. Puis tout à coup, la Brabançonne ! Surpris au plus haut degré DELAITE, SCHMIDT, DECHESNE et moi, nous soulevons Monsieur GALOPIN de terre et le portons en triomphe vers la musique du 129^me, qui nous fait l'honneur de connaître l'hymne de la petite Belgique !

Pour nous remettre de toutes ces émotions, nous allons en voiture à Sainte-Adresse, pilotés par un ancien étudiant de Liège si je ne me trompe, dont je regrette d'avoir oublié le nom. Visite d'un phare, rencontre de deux charmantes Carolégiennes, achat de souvenirs pour nos familles, un regard vers le pain de sucre en pierre blanche dominant la rade, un autre à la maison qu'habitait ALPHONSE KARR, et nous rentrons en ville. A six heures, nous reprenons le bateau lançant de nos voix — très endommagées — un merci sincère à cette population Havraise qui nous a fait un accueil si cordial, si sympathique. Vive le Havre !

Dès notre sortie du port, la mer, en bonne mère qu'elle est, nous berce doucement, d'abord, puis avec plus de vigueur. Le temps a changé et le résultat n'est point douteux. Reste à savoir qui gardera le plus longtemps son sangfroid... — et son dîner ! NICOUL (Toulouse) faiblissant se fait arroser par une vague et se remet. Cependant, il ne nie plus les effets de la houle ! Enfin un Caennais se décide ! C'était écrit, il devait canner ! Quant à moi, grâce au trou normand, j'ai conservé ma dignité.

Rentrée à Caen par le Decauville. Le soir Punch d'adieu. Après plusieurs harangues exprimant la fraternité, la gratitude et l'enthousiasme, je demande la parole, et, rassemblant tout ce qui me reste de voix, avec tout ce qui me reste de souffle, je pousse un formidable Buffalo! Bill! Far West en l'honneur des frères de Caen. Ce fut mon chant de Cygne! Je n'aurais plus su ajouter une syllabe, j'étais aphone!

Le lendemain, les délégués belges invitaient leurs Ciceroni Caennais, Esselin, Gautier, Levillain, Lemonnier, devenus des amis intimes, et un déjeuner où la gaité et la cordialité furent constamment à l'ordre du jour, marqua la fin de ces agapes fraternelles, de ces fêtes de l'amitié, dont ceux qu'un voyage effraye ne peuvent estimer la valeur, ni la portée!

Merci à nos hôtes, merci surtout à ces bons amis qui nous ont donné tout leur temps et qui ont si bien su remplir les devoirs de l'hospitalité. C'est en criant Vive la France, Vive Caen, Vive le Havre! que j'ai perdu la voix là-bas, et maintenant que je l'ai retrouvée, c'est à plein gosier et de tout cœur que je crie encore et toujours : Vive Caen, Vive le Havre, Vive la France!

J. VERBEKE.

Gand ce 11 janvier 1895.





BIBLIOGRAPHIE

DES THÈSES DE DOCTORAT SPÉCIAL

SOUTENUES DEVANT L'UNIVERSITÉ DE GAND⁽¹⁾.

1. LEYNZEELE (CHARLES VAN). De l'accouchement dans les présentations de la face.

Gand, I.-S. Van Doosselaere, 1855. In-8^o, 64 pp.

Au faux-titre : Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté de médecine, en sa séance solennelle du 27 février 1855, à 11 heures du matin... pour obtenir le diplôme spécial en sciences chirurgicales, par M. CHARLES VAN LEYNZEELE,

(1) Le doctorat spécial a été créé par un arrêté royal du 16 septembre 1853, qui institue « un diplôme scientifique spécial en faveur des personnes qui, après avoir obtenu le grade légal de docteur, se seront appliquées à certaines spécialités de la science. » La faculté de philosophie peut conférer trois diplômes : pour les sciences philologiques, pour les sciences philosophiques, et pour les sciences historiques. La faculté des sciences peut en conférer six : pour les sciences mathématiques, pour les sciences physico-mathématiques, pour les sciences physiques, pour les sciences chimiques et minéralogiques, pour les sciences botaniques, et pour les sciences zoologiques. Trois diplômes sont à la disposition de la faculté de droit : ceux de droit romain, de droit moderne, et de droit public et administratif. Enfin, la faculté de médecine confère quatre diplômes : pour les sciences physiologiques, pour les sciences médicales, pour les sciences chirurgicales, et pour les sciences pharmacologiques.

d'Avelghem, docteur en médecine, chirurgie et en l'art des accouchements, à Gand; lauréat du concours universitaire de l'année 1851-1852.

Introduction. Causes. Diagnostic. Mécanisme. Variétés. Pronostic. Indications. Thèses (20).

2. POIRIER (ÉTIENNE). De la pyoémie ou infection purulente envisagée spécialement au point de vue de l'anatomie pathologique.

Gand, Léonard Hebbelynck, 1857. In-8°, 103 pp.

Au faux-titre : Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté de médecine en sa séance solennelle du 14 décembre 1857, à 11 heures du matin... pour obtenir le diplôme spécial en sciences médicales, par M. ÉTIENNE POIRIER, de Gand, docteur en médecine, en chirurgie et en l'art des accouchements, à Gand, lauréat du concours universitaire de l'année 1852-1853.

Introduction. De l'anatomie pathologique, des symptômes et de l'étiologie de l'infection purulente. De la nature de l'infection purulente. Du traitement de l'infection purulente; de la curabilité de l'infection purulente. Thèses (22).

3. MORREN (ÉDOUARD). Dissertation sur les feuilles vertes

Les épreuves pour l'obtention du diplôme spécial sont, d'après l'arrêté royal, au nombre de quatre : la rédaction d'une dissertation inaugurale; un examen sur les matières relatives au diplôme qu'il s'agit de délivrer; une leçon orale sur un sujet indiqué par la faculté; la défense publique de la dissertation et des thèses qui doivent y être annexées.

Un arrêté ministériel du 17 septembre 1853 donne un règlement détaillé au sujet des épreuves à subir par les récipiendaires, du cérémonial de la séance publique et de la délivrance du diplôme. Je crois pouvoir me borner à renvoyer le lecteur au *Recueil des lois et arrêtés relatifs à l'enseignement supérieur* (Bruxelles, 1881), pp. 38-43.

Ces dispositions n'étaient plus en rapport avec la nouvelle organisation de l'enseignement universitaire; un arrêté royal du 5 mars 1894 les a modifiées, en supprimant notamment l'examen encyclopédique. Un arrêté ministériel du 20 mars 1894 contient le règlement détaillé des examens du doctorat scientifique spécial.

et colorées envisagées spécialement au point de vue des rapports de la chlorophylle et de l'érythrophylle.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1858. In-8°, vi-222 pp., av. 2 pl. lithogr. par G. Severeyns.

Au faux-titre: Dissertation inaugurale... présentée et soutenue devant la Faculté des sciences, en sa séance solennelle du 8 mai 1858, à 10 heures du matin... pour obtenir le diplôme spécial en sciences botaniques, par M. ÉDOUARD MORREN, ancien élève de l'Université de Liège.

Introduction, Recherches anatomiques sur la chlorophylle. Recherches chimiques sur la chlorophylle. Formation de la chlorophylle. Mode de coloration des feuilles vertes. Des matières colorantes rouge et bleue des feuilles; érythrophylle et anthocyane. Feuilles maculées, striées, discolores et colorées de rouge ou de bleu. Théorie de la coloration. Revue bibliographique. Thèses (21).

4. LIMBOURG (HENRI). Théorie de la fonction gamma.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1859. In-8°, 143 pp.

Au faux-titre: Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté des sciences, en sa séance solennelle du 29 janvier 1859, à 10 heures du matin,... pour obtenir le diplôme spécial en sciences physico-mathématiques, par M. HENRI LIMBOURG, ancien élève de l'Université de Gand.

Définition et propriétés de la fonction Γ . Du calcul approximatif de $\log \Gamma(a)$; formation et usage des tables. Application de la théorie de la fonction Γ . Notes. Thèses (23).

5. GOTTAL (EDMOND DE). Du partage du passif de la communauté.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1859. In-8°, 176 pp.

Au faux-titre: Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté de droit, en sa séance solennelle du 9 juillet 1859, à 10 heures du matin... pour obtenir le diplôme spécial en

droit moderne par EDMOND DE GOTTAL, avocat près la Cour d'appel de Gand.

Introduction. *De la communauté légale.* Du cas où la femme accepte la communauté; de la contribution aux dettes; de l'obligation aux dettes; du bénéfice d'émolument; des recours entre les époux. Du cas où la femme renonce à la communauté. *De la communauté conventionnelle.* De la communauté d'acquêts. De la clause d'ameublissement. De la séparation de dettes. De la reprise d'apport. Du préciput conventionnel. Des clauses déroatoires au partage égal de la communauté. De la communauté à titre universel. Thèses (20).

6. BODDAERT (RICHARD). Recherches expérimentales sur les lésions pulmonaires consécutives à la section des nerfs pneumogastriques.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1862. In-8°, 113 pp.

Au faux-titre: Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de médecine, en sa séance solennelle du 23 juin 1862, à 10 heures du matin,... pour l'obtention du grade de docteur spécial en sciences physiologiques, par RICHARD BODDAERT, de Gand, docteur en sciences naturelles, en médecine, en chirurgie et en l'art des accouchements; chargé du cours de zoologie et conservateur du musée d'anatomie comparée à l'Université de Gand.

Introduction. Étude physiologique de la paralysie des nerfs laryngés inférieurs; expériences; résumé anatomo-pathologique. Étude physiologique de la paralysie des branches pulmonaires cardiaques et œsophagiennes du nerf pneumogastrique; expériences; résumé anatomo-pathologique. Effets de la section d'un seul pneumogastrique chez les mammifères, des deux pneumogastriques chez les oiseaux; expériences. Exposé critique des principales théories. Théorie proposée ou mode de production des lésions pulmonaires par les troubles fonctionnels. Résumé et conclusions. Thèses (20).

7. DENEFFE (VICTOR). De la punction de la vessie et de ses applications à la rétention d'urine produite par le rétrécissement infranchissable de l'urètre.

Bruxelles, Alp. Carel; imp. Devleeschouwer, s. d. (1864).
In-8°, II-181- III pp.

Au faux-titre : Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de médecine de Gand en sa séance solennelle du 18 mars 1864, à 10 heures au matin... pour l'obtention du grade de docteur spécial en sciences chirurgicales, par VICTOR DENEFFE, docteur en médecine, en chirurgie et en l'art des accouchements, chef de clinique obstétricale à l'université de Gand.

Introduction. Des rétrécissements de l'urètre; définition et classification. Des rétrécissements permanents. Rétrécissements par hypertrophies de l'épithélium. Rétrécissements valvulaires. Rétrécissements bridiformes. Carnosités de la muqueuse urétrale. Rétrécissement cicatriciel. Rétrécissement par hypertrophie de la muqueuse. Rétrécissement du tissu spongieux. Du rétrécissement traumatique. De la contusion. De la déchirure. Perte de substance. Des plaies de l'urètre. De quelques qualités des tissus qui constituent les rétrécissements. Du siège des rétrécissements. Nombre des rétrécissements. Longueur des rétrécissements. Degré du rétrécissement. Situation de l'ouverture du rétrécissement. Cause des rétrécissements. Du rétrécissement transitoire de l'urètre. Du rétrécissement spasmodique. Du rétrécissement inflammatoire. Des altérations pathologiques déterminées par les rétrécissements de l'urètre. Inflammation de la muqueuse derrière le rétrécissement. Dilatation de l'urètre en arrière du rétrécissement. Lésions de la prostate. Ruptures de l'urètre. De l'infiltration d'urine. Des fistules urinaires. De l'hypertrophie vésicale. Muqueuse vésicale. Du décollement complet de la muqueuse vésicale. Uretère et reins. De la rétention d'urine. Rupture de la vessie. Rupture de l'urètre. Gangrène

de la vessie. De quelle manière le rétrécissement de l'urètre provoque-t-il la rétention d'urine ? Du traitement de la rétention d'urine. Traitement médical. Du cathétérisme. Du cathétérisme forcé. De la ponction de la vessie. De la ponction pubienne. De la ponction périnéale. De la ponction rectale. De la ponction hypogastrique. Thèses (20).

8. MERTEN (OSCAR). Étude critique sur Maine de Biran.

Namur, Ad. Wesmael, fils, 1865. In-8°, iv-134-11 pp. et 1 f. de thèses.

Au faux-titre : Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de philosophie et lettres, en sa séance solennelle du 21 juin 1865, à 10 heures 1/2 du matin... pour l'obtention du diplôme spécial en sciences philosophiques, par OSCAR MERTEN, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal de Namur.

Introduction : de la philosophie en France au commencement du XIX^e siècle. Du point de départ de Maine de Biran. Du mémoire de *la Décomposition de la pensée*. Du point de vue général du spiritualisme moderne. Des faits primitifs du sens intime. Du système affectif et du système sensitif. Du système perceptif et du système réflexif. Des lacunes de l'*Essai sur les fondements de la psychologie* et de la filiation de l'Éclectisme français. De l'apparition de l'élément divin dans la doctrine de Maine de Biran. Des *Nouveaux Essais d'Anthropologie*. Conclusion. Thèses (20).

9. WETTER (POLYNICE VAN). Dissertation inaugurale pour le doctorat en droit romain. Traité de la possession en droit romain. Défense publique le 15 juin 1868, à 11 heures du matin.

Gand, C. Annot-Braeckman, 1868. In-8°, vi-311 pp.

Avant-propos. *Nature de la possession*. Observations générales. Des diverses espèces de possession. Des personnes capables de posséder et des choses susceptibles d'être possé-

dées. *Acquisition et perte de la possession*. Acquisition de la possession. Perte de la possession. *Des actions possessoires*. Des interdits en général. Des interdits possessoires. Table des sources. Thèses (25).

10. PLATEAU (FÉLIX). Études sur la parthénogénèse.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1858. In-8°, 118 pp.

Au faux-titre : Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté des sciences, en sa séance solennelle du 5 novembre 1868, à 11 heures du matin... pour l'obtention du grade de docteur spécial en sciences zoologiques, par FÉLIX PLATEAU, docteur en sciences naturelles, professeur à l'Athénée royal de Bruges.

[Examen de tous les exemples de parthénogénèse cités dans les annales de la science. Sur 58 cas examinés, six seuls sortent intacts, mais à cause du manque de renseignements, ce qui les rend nuls. La parthénogénèse, comme l'hétérogénie, doit disparaître de la science sérieuse.] Thèses (20).

11. RIDDER (REMY DE). De la monnaie, du crédit et des titres de crédit.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1869. In-8°, 283-11 pp.

[Thèse soutenue devant la Faculté de droit, le 23 juin 1869, à 11 heures du matin, pour l'obtention du grade de docteur spécial en droit public et administratif, par R. DE RIDDER, substitut du procureur du Roi à Audenarde.]

Notions générales. Définition du crédit. Effets du crédit. Opinion des auteurs sur les effets du crédit. Distinction entre la monnaie et le crédit. Les divers titres de crédit. Thèses (20).

12. CAUWENBERGHE (CHARLES VAN). Sur l'anatomie physiologique et la pathologie du placenta.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1871. In-8°, 203 pp.

Au faux-titre : Dissertation inaugurale... soutenue devant

la Faculté de médecine, en sa séance solennelle du 23 février 1871, à 10 heures du matin,... par M. CHARLES VAN CAUWENBERGHE, docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, chargé du cours théorique des accouchements à l'Université de Gand.

Anatomie; origine et mode de formation. Pathologie; notice historique; des troubles circulatoires; placentite; dégénérescences. Index bibliographique. Thèses (20).

13. CALLIER (ALBERT). Des sursis de paiement d'après la loi du 18^e avril 1851.

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1871. In-8^o, 147 pp.

Au faux-titre: Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de droit, en sa séance solennelle du 29 juin 1871, à 11 heures du matin... pour obtenir le diplôme spécial de docteur en droit moderne, par ALBERT CALLIER.

Introduction. Notions générales sur le sursis. Des conditions du sursis. De la procédure pour l'obtention du sursis. Du sursis provisoire. De l'effet du sursis. De la fin du sursis. Thèses (20).

14. LE FRANÇOIS (ALFRED). Des sociétés considérées au point de vue de la personnification civile.

Bruges, Edw. Gailliard et comp., 1872. In-8^o, 302 pp., 1 f. pour le faux-titre et 1 f. pour les thèses.

Au faux-titre (volant): Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de droit, en séance solennelle du 8 mai 1872, à 11 heures du matin... par ALFRED LE FRANÇOIS en vue d'obtenir le diplôme spécial de docteur en droit moderne.

Chapitre préliminaire. I. *Ancien droit*. Des sociétés commerciales: de la société en général; de la société en commandite; des sociétés anonymes. Des sociétés civiles: coutumes; droit écrit. II. *Droit moderne*. Des sociétés civiles: état de la question d'après les documents législatifs; controverses; état de la jurisprudence; obligations des associés entre eux; nature

du contrat de société; analyse de ce qu'on est convenu d'appeler l'*actif social*; influence exercée par le contrat de société sur les rapports des associés avec les tiers: la société défenderesse; la société demanderesse; du droit qu'ont les créanciers de disposer du fonds social; action des créanciers sur le fonds social; des sociétés civiles reconnues sous le régime de l'ancien droit; liquidation des sociétés civiles. Des sociétés de commerce: de la société en nom collectif; de la société en commandite; de la société anonyme; de l'association en participation. De l'alliance du droit civil et du droit commercial en matière de sociétés: des sociétés contractées en vue d'exploiter les mines; des sociétés civiles contractées dans l'une des formes organisées par le code de commerce; des sociétés civiles par actions; de la commandite civile; de la société anonyme civile. Thèses (20).

15. MOTTE (ADHÉMAR-FRANÇOIS). Études sur Marcus Agrippa.

Gand, C. Muquardt; Paris, Maisonneuve et C^{ie} (imp. W. Drugulin, à Leipzig), 1872. In-8^o, xv-256 pp. et 1 f. d'errata.

Au faux-titre (volant): Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de philosophie et lettres, en sa séance solennelle du 14 mars 1874, à 11 heures du matin, pour obtenir le diplôme spécial de docteur en sciences historiques, par ADHÉMAR-FRANÇOIS MOTTE.

Préface. *Introduction*: État politique et social de la république romaine depuis la conquête de la Macédoine jusqu'à la mort de César. Depuis le retour d'Octave jusqu'à la bataille de Philippi. *La Conquête*: Des guerres d'Octave et d'Auguste en général. Partage des provinces entre Octave, Antoine et Lépide; Guerre de Pérouse. Paix de Brindes et de Misène. Guerre des Gaules et de Germanie; Guerre contre Sextus Pompée. Guerre d'Illyrie et de Dalmatie. Rupture avec Antoine; édilité d'Agrippa. Guerre d'Actium; événements jusqu'au retour d'Octave à Rome. *La réorga-*

nisation de l'État : Aperçu général des institutions impériales. Deuxième et troisième consulats d'Agrippa ; monuments élevés par lui. Retour d'Auguste à Rome ; maladie du prince ; Agrippa en Orient ; Rappel d'Agrippa ; il gouverne Rome, se rend en Gaule et en Espagne. Agrippa à Rome pendant les années 735 et 736. Agrippa en Orient. Retour d'Agrippa à Rome ; sa mort ; ses funérailles. *Conclusion. Appendices* : Opinions politiques d'Agrippa. Exposé et critique de l'opinion de Frandsen. Exposé et critique de l'opinion de M. Beulé. Les œuvres littéraires d'Agrippa. *Notes*.

Les 20 thèses forment 4 pp. volantes ajoutées à la dissertation.

16. BOUQUÉ (ÉDOUARD-FRANÇOIS). Du traitement des fistules uro-génitales de la femme par la réunion secondaire. (Cautérisation simple. Cautérisation suivie de l'application des instruments unissants).

Gand, C. Annoot-Braeckman, 1875. In-8°, iv-261 pp., 1 f. pour le faux-titre et 1 f. pour les thèses.

Au faux-titre (volant) : Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté de médecine, en sa séance solennelle du 18 mars 1875, à 11 heures du matin... pour obtenir le diplôme de docteur spécial en sciences chirurgicales par M. ÉDOUARD-FRANÇOIS BOUQUÉ, docteur en médecine, en chirurgie et en l'art des accouchements, chef de clinique chirurgicale et prosecteur du cours de médecine opératoire, à l'université de Gand.

Introduction. *De la réunion secondaire spontanée*. État local. État général. Observations. *De la réunion secondaire par cautérisation*. Notice historique. Observations. Objections contre la méthode par cautérisation. *De la réunion secondaire immédiate*. Notice historique. Observations. Remarques. Thèses (20).

17. FREDERICQ (PAUL). Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas.

Gand, Ad. Hoste (imp. C. Annoot-Braeckman), 1875. In-8°, x-230 pp. et 2 ff. de thèses.

Au faux-titre (volant): Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de philosophie et lettres en sa séance solennelle du 19 juin 1875, à 11 heures du matin,... pour obtenir le diplôme spécial de docteur en sciences historiques, par PAUL FREDERICQ.

Introduction. Le rôle politique des quatre ducs en Europe. Luxe et richesses des ducs. Influence antinationale et corruptrice des ducs, leur despotisme. Le clergé et la noblesse. Les communes. Réformes militaires et financières. Réformes judiciaires. Réformes politiques. Conclusion. Thèses (20).

18. LEBOUQ (HECTOR). Recherches sur le développement des vaisseaux et des globules sanguins dans les tissus normaux et pathologiques.

Gand, F. Clemm; Paris, J.-B. Baillière et fils; Leipzig, F. Clemm (imp. C. Annoot-Braeckman, à Gand), 1876. In-8°, 11-vii-128 pp. et 1 f. volant de thèses; 2 pl. lithogr. par G. Miry.

Au faux-titre (volant): Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté de médecine en sa séance solennelle du 22 juin 1876, à 11 heures du matin,... par M. HECTOR LEBOUQ, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, chef des travaux anatomiques et préparateur du cours d'histologie humaine à l'Université de Gand.

Introduction. *Vascularisation des tissus normaux*: Circulation sanguine primordiale. Formation et évolution des voies circulatoires définitives. Vascularisation du cartilage en voie d'ossification. *Vascularisation des tissus pathologiques*: Développement des vaisseaux sanguins dans les tissus embryonnaires accidentels. Phénomènes d'organisation des

thrombus vasculaires. Conclusions. Explication des planches. Thèses (20).

19. VERSTRAETEN (CAMILLE). Traité des anévrysmes de l'aorte thoracique.

Gand, J.-B.-D. Hemelsoet, 1877. In-8°, 11-142 pp., 1 f. pour la table, 1 f. pour les thèses et 1 f. pour l'explication des planches; 2 pl. lithogr. par J.-B.-D. Hemelsoet.

Au faux-titre (volant) : Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté de médecine en sa séance solennelle du 26 juin 1877, à 11 heures du matin... pour obtenir le diplôme de docteur spécial en sciences médicales par CAMILLE VERSTRAETEN, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, chef de clinique à l'Université de Gand.

Avant-propos. Historique. Anatomie. Pathogénie. Étiologie. Symptômes. Marche et durée. Terminaison. Diagnostic. Traitement. Observations. Thèses (20).

20. FREDERICQ (LÉON). Travail du laboratoire de physiologie de l'Université de Gand et du laboratoire de la Faculté des sciences de Paris. Recherches sur la constitution du plasma sanguin.

Gand, F. Clemm; Paris, J.-B. Baillièrè et fils; Leipzig, F. Clemm (imp. C. Annoot-Braeckman, à Gand), 1878. In-8°, 1v-56 pp. et 1 f. pour le faux-titre.

Au faux-titre (volant) : Dissertation inaugurale présentée à la Faculté de médecine de Gand pour obtenir le grade de docteur spécial en sciences physiologiques, par LÉON FREDERICQ, docteur en sciences naturelles, docteur en médecine, préparateur à l'Université de Gand.

Introduction historique. Les substances albuminoïdes du plasma. La coagulation de la plasmine. Influence des gaz sur la coagulation. Résumé.

21. NAMUR (JULES). Dissertation inaugurale pour l'obtention du diplôme spécial de docteur en droit romain. Des pactes

ajoutés aux contrats de bonne foi, et spécialement des pactes ajoutés aux contrats de vente. Défense publique le 21 juin 1883, à 11 heures du matin.

(Liège), imprimerie liégeoise, 1883. In-8^o, 124 pp.

De la différence entre les contrats et les pactes. Des pactes ajoutés aux contrats de bonne foi. Des pactes accessoires à la vente : *pactum de retrovendendo et de retroemendo*; *pactum additionis in diem*; *pactum commissorium*; *pactum protimeseos*; *pactum displicentiae*; *pactum reservati dominii*; *pactum reservatæ hypothecæ*; *pactum de non alienando*. Appendice commun aux pactes ajoutés au contrat de vente. Thèses (20).

22. WILLEMS (CHARLES). De la périnéotomie et de ses applications. Avec 4 planches en phototypie.

Gand, H. Engelcke; Paris, v^e Babé et C^{ie} (imp. Michiels, Em. Adriaensens, succ^r, à Gand), 1892. In-8^o, VI-123-11 pp., 1 f. pour l'explication des planches et 1 f. volant pour les thèses; 4 pl. photot. par Kühl et C^{ie}, à Francfort s. M.

Au faux-titre (volant): Dissertation inaugurale... soutenue devant la Faculté de médecine en sa séance solennelle du 12 juillet 1892, à 10 1/2 heures du matin,... pour obtenir le diplôme de docteur spécial en sciences chirurgicales par M^r CHARLES WILLEMS, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, assistant du cours de médecine opératoire à l'Université de Gand.

Avant-propos. Définition, aperçu historique, division. Application de la périnéotomie à l'extirpation du rectum. Application de la périnéotomie au traitement opératoire des maladies de la prostate. Application de la périnéotomie au traitement des fistules recto-urinaires et recto-vaginales. Application de la périnéotomie à l'extirpation de l'utérus. Application de la périnéotomie au traitement opératoire des tumeurs intrapelviennes. Explication des planches. Thèses (20).

23. BIDEZ (J.). La biographie d'Empédocle.

Gand, librairie Clemm, H. Engelcke, successeur (Bruxelles, imp. Polleunis et Ceuterick), 1894. In-8°, XII-176 pp.

A la p. 3 : Dissertation inaugurale soutenue devant la Faculté de philosophie et lettres, en sa séance du 9 juillet 1894, à 10 heures du matin... pour l'obtention du diplôme de docteur spécial en philologie classique par J. BIDEZ, docteur en philosophie et lettres, docteur en droit.

Étude préliminaire : la vie d'Empédocle par Diogène Laërce. Histoire de la tradition : Avant Héraclide Pontique; Héraclide Pontique; Timée; Diodore d'Éphèse; Le Pseudo-Télaugès; Xanthus; Néanthe; Hermippe; Satyrus; Apollodore; Hippobotos, et autres biographes anciens d'Empédocle.

Biographie d'Empédocle : la famille et la ville natale d'Empédocle; son éducation; son rôle politique. Empédocle apôtre et thaumaturge; l'art magique et médical d'Empédocle. Empédocle et la rhétorique. Ses derniers voyages et son exil. La rédaction de la *Physique*. La mort d'Empédocle.

Cette thèse a également paru dans le *Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres*, dont elle forme le 12^e fascicule.

INDEX⁽¹⁾.

<i>Accouchement</i> ; présen-		BOUQUÉ (ÉD.).	16
tation par la face	1	<i>Bourgogne</i> (ducs de)	17
<i>Agrippa</i> (Marcus)	15	CALLIER (A.)	13
<i>Anévrismes</i> de l'aorte		CAUWENBERGHE(CH.VAN)	12
thoracique	19	<i>Chlorophylle</i>	3
BIDEZ (J.)	23	<i>Communauté</i> (partagedu	
BODDAERT (R.)	6	passif de la)	6

1) Les noms imprimés en capitales sont ceux des auteurs; les sujets sont imprimés en italiques. Les nos renvoient aux nos des thèses.

<i>Contrats de bonne foi</i>		<i>Partage du passif de la</i>	
(pactes ajoutés aux) . . .	21	communauté	5
<i>Crédit</i>	11	<i>Parthénogénèse</i>	10
DENEFFE (V.)	7	<i>Pays-Bas sous les ducs</i>	
<i>Empédocle</i>	23	de Bourgogne	17
<i>Érythrophylle</i>	3	<i>Périnéotomie</i>	22
<i>Feuilles vertes et colo-</i>		<i>Personnification civile</i>	
<i>rées</i>	3	des sociétés	14
<i>Fistules uro-génitales de</i>		<i>Placenta</i>	12
la femme	16	<i>Plasma sanguin</i>	20
<i>Fonction gamma</i>	4	PLATEAU (F.)	10
FREDERICQ (L.)	20	POIRIER (ÉT.)	2
FREDERICQ (P.)	17	<i>Ponction de la vessie</i>	7
<i>Globules sanguins</i>	18	<i>Possession (dr. romain)</i>	9
GOTTAL (E. DE)	5	<i>Poumons (lésions du)</i>	6
<i>Infection purulente</i>	2	<i>Pyoémie</i>	2
LEBOUCQ (H.)	18	<i>Rétention d'urine</i>	7
LE FRANÇOIS (A.)	14	<i>Rétrécissement de l'urè-</i>	
<i>Lésions pulmonaires</i>	6	tre	7
LEYNZEELE (CH. VAN)	1	RIDDER (R. DE)	11
LIMBOURG (H.)	4	<i>Sociétés</i>	14
<i>Maine de Biran</i>	8	<i>Sursis de paiement</i>	13
<i>Mariage. Voir Commu-</i>		<i>Titres de crédit</i>	11
<i>nauté</i>	6	<i>Urètre (rétrécissement</i>	
MERTEN (O.)	8	de l')	7
<i>Monnaie</i>	11	<i>Urine (rétention d')</i>	7
MORREN (ÉD.)	3	<i>Vente (Pactes ajoutés</i>	
MOTTE (ADH.)	15	aux contrats de)	21
NAMUR (J.)	21	<i>Vaisseaux sanguins</i>	18
<i>Nerfs pneumo-gastriques</i>	6	VERSTRAETEN (C.)	19
<i>Pactes ajoutés aux con-</i>		<i>Vessie (ponction de la)</i>	7
<i>trats de bonne foi</i>	21	WETTER (P. VAN)	9
<i>Paiement (sursis de)</i>	13	WILLEMS (CH.)	22

LA VIE DES ÉTUDIANTS

AUX

UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES.



AVANT-PROPOS.

Il nous a paru intéressant de publier dans un annuaire fait par des Étudiants tous les renseignements que nous avons pu réunir sur le genre de vie que mènent nos camarades étrangers. Le sujet est neuf; aucun ouvrage spécial n'a été écrit, croyons-nous, sur la matière. Nous n'avons pas eu la prétention, en publiant cet essai, de nous ériger en historiographe des Étudiants. Nous nous sommes personnellement adressés à nos camarades, nous leurs avons demandé d'être nos collaborateurs, de nous donner certains renseignements dont les livres et relations de voyage parlent peu ou prou, renseignements qui nous auraient permis de tracer une esquisse aussi fidèle que possible de la vie estudiantine dans les différents pays du monde. Notre seul mérite, à nous, est d'avoir collationné ces documents, de les avoir publiés en tâchant de leur conserver tout leur cachet d'originalité, et en nous forçant à la plus stricte impartialité.

Mais ce n'a pas été là notre seul but. Nous avons voulu montrer, comme nous l'écrivions à nos camarades, qu'entre Étudiants, à quelque pays qu'ils appartiennent, existe un

lien de confraternité plus fort que ne sont les intérêts de race, les opinions politiques ou les croyances religieuses qui trop souvent nous divisent et éparpillent nos forces. Oui, cette solidarité existe, latente ! Elle ne demande qu'à s'affirmer ! Il ne faut plus que nos camarades de France ignorent les Étudiants des États-Unis, que les Étudiants d'Allemagne ignorent ceux du Canada ou d'ailleurs. Nous devons être unis. Et alors nous nous sentirons forts ; alors nous saurons que nous sommes capables de grandes choses !...

Nous tenons à adresser nos plus vifs remerciements aux nombreux camarades qui ont bien voulu répondre à notre appel et nous témoigner leur sympathie ; nous ne pouvons assez leur dire combien nous avons été heureux de voir que les sentiments qui nous animent, avaient trouvé un écho en eux....

J. P.



ALLEMAGNE.

Greifswald (Poméranie). — L'Université de Greifswald, fondée en 1456, n'a rien perdu de son antique renom. Aujourd'hui encore le nombre relativement considérable d'étudiants qui la fréquentent, et le caractère de son enseignement lui font une réputation des plus enviabiles. Il est vrai que la modicité des prix est peut-être faite pour attirer dans la vieille cité poméranienne, un certain nombre de jeunes gens peu fortunés mais désireux d'entreprendre des études supérieures. Avec 100 marks par mois l'étudiant peut très bien se tirer d'affaire, surtout que l'Université accorde aux étudiants pauvres un sursis de six années après leur sortie, pour l'acquittement des droits universitaires et des honoraires des professeurs (20 marks en moyenne par cours).

L'étudiant se loge généralement chez des employés ou des artisans, soit dans la nouvelle, soit dans l'ancienne ville. Le prix de la location de la chambre est de 60 à 75 marks par semestre. Celle-ci, sans être luxueuse, est cependant assez confortable; aux murs sont appendues des gravures et des chromolithographies; dans un coin, l'immense poêle de faïence montant jusqu'au plafond; une bibliothèque, un secrétaire, quelques guéridons, une armoire, un lit, et toujours un canapé ou une chaise longue; puis une panoplie de grandes pipes, des chopes, les insignes et les couleurs de la société à laquelle appartient l'étudiant, les casquettes qu'il a trouées dans ses jeux d'escrime: tout cela met dans ce cadre un peu banal, une note très personnelle. Le service de l'appartement est fait gratuitement par le propriétaire. Quant aux frais de chauffage, ils s'élèvent pendant le semestre d'hiver à 15 ou 30 marks.

Les prix de la nourriture sont en rapport avec ceux du logement. Le plus souvent l'étudiant prépare lui-même son déjeuner et son souper, ce qui lui occasionne une dépense journalière de 45 Pf. Quant au dîner il se prend en ville au

prix de 60 à 80 Pf. Les étudiants pauvres peuvent obtenir de l'Université la gratuité ou la demi-gratuité du repas d'une heure.

En arrivant à l'Université, le premier souci de l'étudiant est de faire l'apprentissage de la vie. Il s'inscrit à deux ou trois cours, à sa convenance, tout en étant bien résolu à ne pas pâlir, dès les premiers jours, sur les feuillets d'un bouquin honni. Il est tout à la joie de se sentir son maître, d'aller et de venir où bon lui semble; il veut s'initier à cette joyeuse vie d'étudiant; et très vite il oublie et ses cahiers, et ses paperasses, tout ce vieux fatras sentant le moisi et suintant l'ennui; et au lieu d'étudier les graves philosophes et les non moins réjouissants auteurs latins ou grecs, il fait ses premières armes à la salle d'escrime, il essaye ses muscles au gymnase, et en de longues beuveries il apprend à boire la bière suivant certaines règles traditionnelles codifiées dans le *Comment*, et à chanter les chansons du *Kommersbuch*. « La bière et les chants jouent un grand rôle dans la vie de l'étudiant allemand. C'est l'âme de ses réunions, dont les plus solennelles portent le nom de *Kommers*. Tout s'y fait d'après un ordre établi et au commandement d'un président. Parmi les usages anciens que l'on conserve sans en pénétrer le sens, il faut noter le *salamandre*. L'exercice du salamandre comporte quatre mouvements: au premier commandement, on boit; au second on commence à exécuter un roulement avec le verre; au troisième on s'arrête; au quatrième on frappe un coup sur la table. Les *Kommers* se divisent en deux parties: l'une officielle et sérieuse à laquelle des professeurs sont invités, l'autre, appelée *gaudium* ou *fidulitas*, où la joie, continue jusque là, se donne libre carrière(1). »

(1) M. P. ROUSSELOT: « Une Université Allemande », articles parus dans le *Bulletin de l'Institut Catholique de Paris* » (1894). M. RISCHINTZ, notre correspondant de Greifswald, nous a envoyé, en réponse à notre lettre, un numéro du Bulletin (25 mai) où nous avons trouvé ces renseignements.

Dès son arrivée à Greifswald, le nouveau venu, est recherché par les sociétés d'étudiants désireuses de se l'attacher. Les anciennes corporations, fameuses au moyen-âge, les *Corps* existent encore à Greifswald sous les noms de *Pomerania*, *Borussia*, *Guestphalia*. Les membres des *Corps* sont tous des jeunes gens appartenant à la noblesse, ou des fils de familles riches. La bourgeoisie libérale compose les *Burschenschaften*, qui ont joué, sous Napoléon, le rôle politique que nous avons tous admiré; mais aujourd'hui, que l'unité de l'Allemagne est faite, ces sociétés, en même temps que les *Landsmannschaften* de création plus récente, ont simplement pour but de former leurs membres à la vie publique. Greifswald ayant une Faculté de Théologie, les Etudiants ont formé différentes sociétés religieuses protestantes et catholiques. En outre, poussés par les idées nouvelles, convaincus de la nécessité de se sentir forts et unis, ils se sont constitués en *Société des Etudiants Allemands*.

Parmi ces sociétés, il y en a qui portent couleurs, mais toutes ont leur blason et leur lieu de réunion, leur *Kneipe*, les plus riches en pleine propriété, les autres occupant comme locataires, une ou plusieurs salles dans un restaurant.

Le jeune étudiant n'est pas admis d'emblée dans ces sociétés. Il est soumis à un certain temps d'épreuve, pendant lequel il porte successivement les noms plus ou moins dédaigneux de *Füchs* (renard), *Brandfuchs* (renard charbonnier), *Bürsch* (jeune homme). Avant de pouvoir être admis d'une façon définitive, il est soumis à certaines obligations et doit être ferré sur le *Comment* et le *Kommersbuch*.

Les membres actifs des sociétés portant couleurs ont une double tenue. « La petite tenue se compose d'une casquette, d'un grand ruban qui se porte en sautoir sur le gilet, et du *Biezipfel*, petit ruban orné de lames d'argent avec le cercle de la société, qui pend au gousset droit. Le tout est aux couleurs de la société. La grande tenue, ou *Wichs* (cirage), comprend de grandes bottes (canons), souvent par économie

de simples guêtres, qui montent jusqu'au dessus du genou, des culottes de cuir blanc, une veste noire ou en couleur avec brandebourgs (*Pekesehe*), une toute petite toque ronde (*Cerevis*), une rapière de parade, enfin une grande écharpe qui se porte en sautoir⁽¹⁾. »

Nous ne dirons qu'un mot de l'organisation de ces Corps. Le pouvoir disciplinaire appartient au *Corps convent* (« C. C. »). S'il y a plusieurs Corps dans une même Université, chacun élit trois députés qui forment le *Senioren convent* (S. C.). Tous les S. C. des Universités allemandes envoient des délégués au S. C. de Koesen, petite ville de Thuringe, pour traiter des affaires de majeure importance, et juger les causes graves.

Le membre d'un Corps est très occupé, et pendant les trois ou six semestres que dure l'activité dans ces sociétés, il ne peut guère songer à l'étude. En effet « il se lève à neuf heures (c'est pour lui un point d'honneur), il prend son café et se rend à la salle d'escrime. De là, il passe chez le coiffeur, puis il va prendre la chope du matin (*Fruhschoffe*) qui dure officiellement une heure, mais qui se prolonge d'ordinaire jusqu'au dîner. La chope du matin est obligatoire, on n'y peut manquer sans s'excuser. Après le dîner, *Korpsbummel* (petite promenade, « flânerie » dans la ville), ou *Korpspritze* (excursion dans les environs en voiture ou en chemin de fer). Les promenades ne sont pas obligatoires, mais si on y manque souvent, on est mal vu. Le soir, réunion officielle quatre fois la semaine, non officielle les autres jours. Ces réunions durent régulièrement de neuf heures à minuit; d'ordinaire, elles se prolongent jusqu'à deux heures. »

Ce sont surtout les étudiants en droit qui forment les Corps. Les autres appartiennent plutôt à la *Burschenschaft*. Cette société a un but utilitaire; ses membres s'exercent à la parole, en faisant des conférences sur les sujets les plus divers. Cependant la manie du duel y règne aussi intense que dans

(1) M. P. ROUSSELOT.

les Corps. Les membres de la *Burschenschaft* sont astreints à moins d'obligations que ceux des Corps; la chope du matin est moins en honneur, les promenades moins fréquentes et partant les cours moins négligés.

Quant aux sociétés religieuses, en général elles sont moins estimées que les autres, parce qu'elles ne se composent que de théologiens pauvres refusant le duel par principe.

Il y a lieu de remarquer que tout étudiant est moralement tenu de faire partie d'une société. Un bon nombre d'entre eux restent cependant libres, préférant consacrer leur temps à l'étude, ou n'ayant pas les moyens de subvenir aux dépenses qu'entraîne cette vie de plaisir; on les appelle des *sauvages*, des *pinsons*, des *chameaux*. La même animosité existe d'ailleurs entre les étudiants portant couleurs et ceux qui n'en portent pas.

On ne pourrait inférer de ce qui précède que l'étudiant allemand ne travaille pas. Dans les premiers semestres il est tout entier à sa Société, il jette sa gourme; mais le premier feu passé, il se consacre sérieusement à l'étude, se retranchant dans la solitude et n'en sortant que pour prendre part aux fêtes organisées de temps en temps par sa Société. Au reste l'étudiant allemand n'est pas talonné par la perspective d'un examen à subir à date fixe; « il se présente quand il est prêt, et il a même l'avantage de ne pas subir toutes les épreuves dans l'espace de quelques jours ».

Certaines sociétés d'étudiants font paraître des publications, mais au dire de notre correspondant, « ces journaux qui s'occupent plus ou moins exclusivement des intérêts de ces grandes unions, ne sont lus que par les membres actuels ou les anciens membres de ces sociétés. »

L'étudiant allemand s'occupe très peu de politique: « Tous nos étudiants sont de bons patriotes. En général, ils ne s'occupent guère de politique, et quand ils s'en occupent comme les « Etudiants Allemands » ce n'est que d'une manière très abstraite, sans se mêler des questions actuelles

de la politique. Il n'y a pas de « démocrates sociaux », ou s'il y en a, leur influence ne se fait guère sentir⁽¹⁾. »

Göttingen et Rostock. Nous avons cru pouvoir résumer ici les lettres que nos correspondants ont bien voulu nous envoyer en réponse à la demande de renseignements que nous leur avons adressée, ces lettres présentant entre elles beaucoup de similitude, et contenant plusieurs indications dont nous avons déjà parlé, au sujet de l'Université de Greifswald.

A Rostock, comme à Göttingen, les étudiants ont adopté un uniforme semblable à celui que nous avons décrit plus haut. Ce sont surtout les délégués des différentes sociétés, qui portent le costume d'apparat lors des fêtes organisées par les Étudiants, les solennités académiques, funérailles de professeurs ou de camarades, etc.

Mr BOEKER, notre correspondant de Göttingen, divise les sociétés d'étudiants en quatre groupes : les Corps, les *Burschenschaften*, les sociétés portant couleurs (*farbentragende Verbindungen*), et les sociétés qui ne portent pas de couleurs spéciales. La plupart de ces associations ont un caractère social très prononcé, pour ne pas dire exclusif; d'autres, au contraire, tout en tenant largement compte de cet esprit de solidarité qui pousse nos camarades allemands à s'unir et à former des sociétés puissantes, créant entre leurs membres des liens d'une amitié qui ne se relâchent jamais, se sont proposés soit un but scientifique, soit un but littéraire.

A Rostock, les Corps existent encore sous les noms de *Obritia*, *Baltia*, *Wingolf*, *Visigothier*, chacune de ces sociétés réunissant les étudiants originaires d'un même pays. Nous nous contentons de les énumérer ici, nous réservant de parler plus en détail de ces associations quand nous nous occu-

(1) Extrait de la lettre de notre correspondant, Mr E. RISCHINTZ.

perons des étudiants d'Heidelberg. Nous devons encore citer un certain nombre de sociétés *sérieuses* : la *Theologisch Stuet-Verein*, l'*Akademischer Gesang Verein*, l'*Akad. Chemiker Verein* etc. Malgré le nombre relativement considérable de ces associations, la majorité des étudiants de Rostock, au dire de notre correspondant, vivent libres et ne s'affilient à aucune société.

Il n'y a pas à Rostock et à Göttingen, de ces Associations puissantes qui, comme en France, réunissent tous les Etudiants, sans distinction d'opinions, et constituent un des plus beaux et des plus utiles résultats auxquels ait atteint la jeunesse universitaire.

Lorsqu'il faut faire participer tous les étudiants à une cérémonie (funérailles d'un professeur ou d'un camarade, fêtes d'adieu organisées en l'honneur d'un professeur qui quitte l'Université) quelques-uns d'entre eux (ou bien l'une ou l'autre société) prennent l'initiative de convoquer une assemblée générale qui prend les dispositions nécessaires ou nomment un comité chargé d'organiser la cérémonie.

La presse universitaire se réduit à très peu de chose en Allemagne. Seules les « corporations » publient une ou deux fois par mois des revues spéciales qui ne présentent guère d'intérêt que pour les membres de ces sociétés. A Göttingen les Corps font paraître les « *Akademischen Monats Blätter* », les Burschenschaften, les « *Burschenschaftlichen Blätter.* » — A Rostock il n'existe même aucune publication de ce genre. Seulement les étudiants ont le droit de collaborer aux revues périodiques et surtout aux publications et journaux universitaires qui leur sont envoyés à la demande du conseil académique.

Les étudiants se logent chez les habitants de la ville et prennent leurs repas tantôt chez leurs hôtes, tantôt dans des restaurants. Ils sont absolument libres pour autant que la société dont ils sont membres, et les règlements disciplinaires ne leur imposent certaines obligations.

Quant à la politique c'est le moindre de leur souci. Ce n'est pas à dire qu'ils s'en désintéressent absolument, mais, en tant qu'étudiants ils ne prennent jamais position dans les luttes des partis. A Göttingen cependant le parti antisémite s'est efforcé de gagner les faveurs de la jeunesse universitaire, et depuis quelque temps est parvenu à faire de nombreux prosélytes.

Heidelberg. (1)

C'est au commencement de ce siècle que les « Corps » prirent naissance en Allemagne. Ils sont directement issus des *Landsmannschaften* et des *Orden*, associations qui reposaient essentiellement sur un formalisme et un esprit de discipline exagérés. Les Corps fusionnèrent en quelque sorte ces deux institutions, conservant la base de l'organisation des *Landsmannschaften*, mais en rejetant l'autocratie qui les caractérisait. En réalité, il fallait être membre d'une *Landsmannschaft* pour pouvoir faire partie d'un Corps; mais il ne fallait pas que cela; on opéra une sélection parmi les étudiants originaires d'une même contrée; dès lors le hasard de la naissance ne fut plus le seul titre nécessaire à l'obtention de la qualité de membre d'un Corps; il fallait encore avoir une certaine valeur personnelle pour être jugé digne de cet honneur. — Aux *Orden* on emprunta leur organisation sévère, leurs emblèmes et surtout ce grand principe « que dans un corps chacun répond pour tous et tous pour chacun. »

Pour faire partie d'un Corps il faut avoir été élu à l'unanimité. Avant l'élection l'aspirant est toujours soumis à une série d'épreuves, véritables brimades, mais qui n'ont plus rien de vexatoire ni d'odieux. A vrai dire le « Renonce-Fuchs »

(1) Nous avons trouvé ces renseignements dans une très intéressante brochure qui nous a été envoyée : « *Das Corpsleben in Heidelberg während des neunzehnten Jahrhunderts.* (Heidelberg 1886).

fait déjà partie de la société; il jouit de sa protection, prend part à la vie commune de ses membres. Mais là se bornent ses droits. Quant aux obligations qu'il doit remplir elles ont pour but d'affermir son caractère en stimulant sa propre initiative; le jeune étudiant doit par son énergie personnelle, son courage, sa force de caractère mériter l'amitié et l'estime de ses compagnons; il doit apprendre à représenter *seul* le Corps dont il fait partie, à éviter tout acte malhonnête ou reprehensible qui serait de nature à discréditer sa Société; il doit surtout tâcher de conserver intact le sentiment de l'honneur qu'il se doit à lui-même.

En général on tolère volontiers et l'on excuse les écarts qu'on peut attribuer à la jeunesse, à l'inexpérience. On permet aussi aux Étudiants, en tant qu'Étudiants, beaucoup plus qu'à n'importe qui « La vie estudiantine ne doit avoir rien de commun avec le puffisme et les exagérations mondaines; elle veut la liberté et le naturel. »

Les Corps revendiquèrent ce principe. Ils voulaient conserver à la vie que mènent les étudiants allemands, tout son cachet d'originalité; mais en même temps, ils tâchaient d'enlever à la jeunesse universitaire le reste de barbarie et de grossièreté que reflétaient ses mœurs.

L'influence moralisatrice des Corps n'a pas produit que ces effets; elle a inculqué à ses membres des principes viriles, des idées grandes et généreuses les poussant à s'armer pour conquérir une place honorable, voire éminente dans la société. Mais il est à remarquer que si les Corps ne s'occupent pas des études, ils ne leur sont pas hostiles. Travaille qui veut. D'ailleurs il est prouvé que les étudiants qui font partie d'un Corps ne mettent pas plus de temps que les autres à terminer leurs études, et que parmi les hommes marquants de cette époque beaucoup ont fait partie de ces associations.

Pour former le caractère des membres et stimuler leur courage, on a institué le *Studentische Duell* ou *Mensur*, qu'on a si souvent attaqué, et qui n'en est pas moins encore

en vigueur dans la plupart des Universités allemandes. On n'est pas sacré étudiant lorsqu'on ne s'est pas mesuré sur le terrain. Jadis, la manie du duel était poussée beaucoup plus loin, et il n'était pas rare de trouver des étudiants qui avaient à leur actif 50 ou 100 duels. Aujourd'hui, si l'on est revenu de ces exagérations, l'étudiant tient cependant encore à avoir la figure couturée, ces balafres étant pour lui la consécration de sa valeur personnelle, et le faisant admirer des gentes jouvencelles! Au reste, du moment qu'on fait partie d'un Corps on ne peut se soustraire à l'obligation du duel; le nouveau venu, s'il sort d'une Université où le duel est interdit, a quatre semaines pour se mettre au courant; dès lors il ne peut plus se récuser. Les étudiants ne peuvent jamais se battre sans témoins; de plus il faut qu'un de ceux-ci, juge impartial, dirige le combat d'après des règles insérées dans le *Comment*, et après avoir, au préalable, prêté serment.

Le *Comment* est l'ensemble de toutes les règles imposées aux étudiants en tant que membres d'un Corps. Le *Comment* est aussi vieux que la vie estudiantine elle-même et comme elle, il est soumis aux fluctuations qui marquent la marche en avant du progrès et de la civilisation; il n'est donc pas, comme on le prétend souvent, un vestige des temps passés. Le premier *Comment* de l'Université de Heidelberg a été rédigé le 1^{er} juin 1810.

A Heidelberg, les étudiants qui ne sont pas affiliés à un Corps, les Sauvages, les Pinsons, ou les Caffards, sont peu nombreux. On ne les maltraite plus comme jadis, car ceux qui font partie des Corps, tout en ne les considérant pas comme leurs camarades, voient cependant en eux des membres de la grande famille universitaire.

Tous les Corps envoient deux délégués au *Senioren-Convent* dont le rôle essentiel est de veiller à ce que les règles inscrites dans le *Comment* soient strictement observées, et d'aplanir les difficultés qui pourraient surgir entre étudiants ou entre les différents Corps. Il n'est lié que par les dispositions du

Comment et par les résolutions prises par l'assemblée de tous les Etudiants appelés « *Kösener Verbands*. »

Chaque Corps a à sa tête un *senior* assisté d'un *consenior* auxquels dans ces derniers temps on a adjoint un secrétaire. Le senior est moins un autocrate qu'un *primus inter pares*. C'est lui qui maintient la discipline dans les assemblées et représente ce Corps au S. C.

Grâce à la générosité des anciens membres (*Alte Herren*) les Corps ont depuis quelques années un local destiné à leur « *Kneipe* » comprenant des salles de réunions, des salons de lecture, des jardins etc. Ce fait montre assez le dévouement des « anciens », le plaisir qu'ils éprouvent à se retrouver, lors des fêtes organisées par les Etudiants, au milieu de cette bruyante jeunesse groupée autour du drapeau, dont ils ont jadis défendu les couleurs.

Les Corps correspondent chacun à une circonscription géographique; c'est ainsi qu'à Heidelberg nous trouvons les noms de *Suevia*, *Guestphalia*, *Saxoborussia*, *Vandalia*, *Rhenania* etc.

Les nouveaux Corps peuvent se constituer quand ils comptent 10 membres et 4 Burschen; les anciens peuvent se reconstituer avec 6 membres et 3 Burschen. En outre les statuts du nouveau Corps doivent être approuvés par le S. C.

L'histoire de ces Corps est des plus intéressante, malheureusement la place dont nous disposons ne nous permet pas d'entrer dans les détails. Nous tenons cependant à dire quelques mots d'anciens usages, dont quelques-uns sont encore restés en vigueur. Les étudiants organisaient parfois des retraites aux flambeaux, surtout lorsqu'ils voulaient donner à l'un de leurs professeurs un témoignage de respect et d'affection. Puis c'étaient des tonneaux de vin, plus tard des tonneaux de bière qu'on vidait au *Sättlermüllerei* (café des soulards) en chantant les vieilles chansons, dont une des plus populaires est le *Weg mit den Grillen und Sorgen*. Pour chaque tonneau on nommait une commission chargée d'acheter le

vin, de sceller le tonneau, et de le garder jusqu'au jour de la fête. — Puis encore le souper semestriel des *senioren*, dont les amendes versées par les membres servaient à couvrir les frais; il est juste d'ajouter que le *vulgum pecus* pouvait participer à ces gueuletonnades en acquittant un droit de 9.30 marks. Enfin les protestations tumultueuses, les menaces fréquentes de quitter l'Université, si les autorités académiques ne donnaient pas satisfaction aux Etudiants. Et les patriciens universitaires finissaient par céder devant ces retraites de la plèbe estudiantesque sur le mont Aventin !...

Marburg :

TRÈS CHER MONSIEUR,

A mon grand regret je n'ai pu répondre plus tôt à votre aimable lettre; j'espère néanmoins que les indications suivantes vous arriveront assez à temps pour que vous en puissiez tirer quelque profit.

D'un uniforme spécial, adopté par les Étudiants, il peut à peine être question. Chacun s'habille suivant la mode ou son goût personnel. Il convient cependant de remarquer que les membres des *Farbentragende Verbindungen*, portent une petite casquette ronde à courte visière, et un ruban aux couleurs de la Société.

Lors des solennités, il est de règle que les commissaires (*chargierten*) soient en habit, coiffés de la cerevis, et ceints de l'écharpe. La cerevis est une petite casquette sans visière, ronde, et ornée à profusion de galons d'or. A cette occasion, les *Fuchse* revêtent leur uniforme : la *Kneipsjacke*⁽¹⁾, les grandes bottes à éperons et le pantalon de cuir blanc.

(1) Dans les « Kneipe » se sont les « Fuchse » qui ont le rôle d'échantillons; il est probable que pour remplir ces fonctions, ils endossent une veste spéciale qui serait la *kneipsjacke*.

Les *Farbentragende Verbindungen*, c'est-à-dire les sociétés dont les membres portent en public le ruban et la casquette se répartissent comme suit :

3 Corps : *Teutonia***, *Hasso-Nassovia***, *Guestphalia**.

2 Burschenschaften : *Alemannia**, *Arminia***.

1 Turn-Verein (société de gymnastique) : *Philippina**.

1 Landsmanschaft (société régionale) : *Germania***.

1 Reformburschenschaft : *Sigambria*.

1 Freischlagende Vereinigung⁽¹⁾ : *Hasso Guestphalia*.

1 Kathol. Verbindung : *Rhenania*.

1 Christ. evang. Vereinigung : *Wingolf***.

Les *Nicht-Farbentragende Verbindungen* c'est-à-dire, les sociétés qui en règle générale ont adopté comme signe distinctif certaines couleurs, portées lors des *Bier* et *Weinkneipe*, mais non pas le ruban qui distingue les membres des sociétés précédentes, se répartissent comme suit : *Der Verein deutscher Studenten** (V. D. St.), l'*Akademischer Turn-Verein* (A. T. V.), la *Pharmazeutische Verbindung Hasso-Borussia***, la *Kath. Stud. Verbindung Thuringia**, plus de nombreux cercles scientifiques qu'il serait trop long d'énumérer ici, et dont nous indiquerons seulement les principaux : « le cercle choral Fridericiana », le *Stenographen Verein*, le *Richard Wagner Verein*.

Pour ce qui concerne les Corps, ils sont généralement considérés comme des associations d'élite, cherchant surtout à conserver parmi les étudiants, et ce en maintenant immuable l'ancienne réglementation chevaleresque du duel, un esprit de dignité, de loyauté et d'honneur. Les membres des Corps sont tous inébranlablement dévoués à l'Empereur et à la Patrie.

Les *Burschenschaften*, à l'époque de leur fondation, avaient pour but l'unification de l'Allemagne. Depuis que

(1) Par *Freischlagende Vereinigung*, il faut entendre, une société qui admet le duel libre, c'est-à-dire sans réglementation, ni codification.

celle-ci est faite, on considère souvent ces sociétés comme n'ayant plus de raison d'existence, et on leur adresse le reproche de n'être que de véritables « doublures » des Corps. Leur devise est : Dieu, Honneur, Patrie.

Quant aux travaux en commun entrepris par les Etudiants, au sein de ces sociétés, je ne puis qu'en constater l'absence pour les corporations que j'ai rangées dans la première catégorie. Les cercles scientifiques au contraire s'efforcent d'augmenter les connaissances pratiques et théoriques de leurs membres en organisant des conférences, des discussions etc.

A Marburg, il n'y a pas de « Maison d'Etudiants ». Les sociétés marquées d'un astérisque ont loué une immeuble; celles marquées de deux astérisques en ont acheté un.

Je ne connais aucune publication d'Etudiants.

Les étudiants sont libres de suivre ou de ne pas suivre les cours; aussi ne peut-on constater aucune uniformité dans le genre de vie qu'ils mènent. Tandis que les uns ont tous les jours jusqu'à 10 heures de cours et se contentent, le soir, de prendre un ou deux verres de bière, les autres ne se lèvent qu'à 11 heures, et vont prendre la chope du matin, avant leur dîner. Après avoir siroté leur café, ils font souvent une petite promenade; le soir ils ne manquent jamais de se rendre à leur *Kneipe* de prédilection où ils restent jusqu'à 3 ou 4 heures du matin.

Ce sont-là les deux extrêmes. Vous pourrez ainsi facilement vous faire une idée de la vie des Etudiants Allemands. Seulement il convient de remarquer que les membres de tous les cercles, vont tous les jours à la salle d'escrime, apprendre à manier la rapière(1).

(1) Nous avons demandé à nos correspondants de bien vouloir nous indiquer les tendances politiques de la majorité des Etudiants. Mr F. Rackhorst répond à la question par plusieurs points d'interrogation. Nos camarades d'Outre-Rhin ne s'occupent guère de politique et n'aiment pas à faire étalage de leurs opinions.

L'Université de Marburg comprend les différentes Facultés traditionnelles

.... J'espère que les renseignements que je vous ai donnés vous seront suffisants; en tout cas je me tiens entièrement à votre disposition pour le cas où vous désireriez certaines indications supplémentaires.

Agréé, Monsieur, l'expression de ma parfaite considération.

FREDERICH RACKHORST.

AUTRICHE-HONGRIE.

Université de Clausembourg :

Clausembourg 1894 27/IX.

MONSIEUR et CHER CAMARADE,

Votre très aimable lettre nous ayant trouvés en pleine vacances, il ne nous a pas été possible jusqu'ici de vous répondre. Mais maintenant les cours ayant commencé, nous nous hâtons de vous donner les renseignements que vous exigez.

Les Etudiants de Clausembourg, comme les Etudiants hongrois en général n'ont point adopté de costume spécial.

Nous avons à notre Université cinq différentes sociétés. L'une de ces sociétés, le « Cercle Universitaire » (*Egyetemi Kör*) a pour but d'instruire ses membres; il leur fournit des journaux, des revues etc., et il met aussi à leur disposition une petite bibliothèque. Les membres se réunissent pour écouter la lecture d'études scientifiques ou de quelques travaux politiques, que font de temps en temps quelques-uns d'entre eux. Ce

en Europe, plus une Faculté de Théologie. Il y a 82 professeurs. Quant aux étudiants leur nombre varie de 800 à 1000. C'est pendant le semestre d'été que le chiffre de la population universitaire atteint son maximum.

cercle est le centre de la vie universitaire à Clausembourg.

En outre les Etudiants de chaque faculté forment une société spéciale qui a pour but d'aider les étudiants pauvres. Quatre facultés existant à notre Université, il y a aussi quatre sociétés auxiliaires.

Seul le « Cercle Universitaire » a un local distinct qu'il loue. Quand la nouvelle Université sera bâtie, il y aura un beau local mis à sa disposition et qu'il occupera comme propriétaire.

Nos Etudiants ne font paraître ni journaux, ni publications, ni revues. L'unique gazette universitaire hongroise paraît à Budapesth; elle est l'organe de toutes les Universités de la Hongrie. Elle a pour titre : « *Diak Zövetségi Lapok* » (Feuilles de l'Association des Etudiants) et paraît toutes les semaines en langue hongroise (1).

En dehors de l'Université, nos Etudiants aiment le sport et aussi le jeu. Ils jouent surtout au billard, dans un café ou au « Cercle Universitaire. »

L'esprit politique qui anime la majorité des Etudiants — l'unanimité des Etudiants peut-on dire — est expressément libéral. La jeunesse universitaire a plusieurs fois pris position dans les projets de réformes libérales qui occupent à présent l'opinion publique en Hongrie, et a toujours protesté énergiquement contre toute tentative de réaction ou d'ultramontanisme.

Notre Université compte quatre facultés : le droit, la médecine, les belles-lettres et les mathématiques et sciences naturelles. Il y a deux grandes bibliothèques dans notre ville, la bibliothèque universitaire compte près de 35,000 livres; la bibliothèque du Musée en compte presque autant.

L'année dernière 582 étudiants s'étaient inscrits à l'Université dont 301 étudiants en Droit, 129 étudiants en Médecine, 82 étudiants suivant les cours de la faculté des Belles-Lettres,

(1) Depuis le mois de novembre 94 ce journal a pris pour titre « *Egyetemi Lapok*. »

39 mathématiciens, et 31 pharmaciens qui appartiennent à la faculté des Mathématiques et Sciences Naturelles.

La faculté de Droit compte 16 professeurs, la faculté de Médecine en compte aussi 16, la faculté de Belles-Lettres 21, la faculté des mathématiques etc. 11. Les cours sont donnés en langue hongroise.

Telle est notre réponse. Si vous avez besoin d'autres détails, ou des renseignements plus exacts, veuillez nous écrire, nous vous rendrons volontiers ce service.

Agréé, Monsieur et Cher Camarade, nos salutations cordiales.

VALENTIN KOLOSVARI DE GYÉRESSRENTKIRÁLY,
président.

ANDRÉ DE KOZMA,
*Secrétaire général de l'Association des
Etudiants Hongrois.*

A la réception de la lettre que nous venons de transcrire, nous nous sommes adressés à M^r DE KOZMA pour avoir quelques renseignements complémentaires; nous venons de recevoir d'un de ses amis, M^r GUSTAVE GRATZ, une longue missive dont nous nous plaisons à extraire quelques passages;

« Les Étudiants hongrois n'ont point un genre de vie spécial. Rien ne les distingue des jeunes gens qui ne sont pas inscrits à l'Université. Les uns fréquentent beaucoup les cafés où le billard est leur principal amusement; d'autres s'amuse dans des petits cercles d'amis; d'autres encore s'occupent de sport, et il y en a beaucoup qui consacrent leur temps à des études spéciales. Les Etudiants hongrois fréquentent beaucoup le monde et il n'y pas de bal, de soirée, de fête publique auxquels la jeunesse universitaire ne participe.

« Les logements ne sont pas trop chers dans la ville. Pour six florins par mois on trouve déjà une chambre simplement meublée, et pour 10 à 12 florins une chambre assez conforta-

ble. Les étudiants pauvres se contentent d'un lit, d'une table, d'une armoire et de quelques chaises; souvent il arrive aussi que les chambres soient situées près de la cuisine, ce qui rend le poêle superflu. Chez les étudiants plus aisés on trouve naturellement plus de confort.

« Le service dans ces chambres est fait par des femmes, généralement de vieilles femmes, qui pour 2 ou 3 florins par mois mettent la chambre en ordre chaque jour, nettoient les habits etc. La même femme sert souvent une douzaine de jeunes gens.

« Le budget annuel des dépenses d'un étudiant appartenant à la classe aisée est à peu près le suivant :

Nourriture	300 florins
Logement.	100 »
Habillement	100 »
Service, blanchissage	50 »
Chauffage, éclairage	30 »
Prix de l'école	60 »
Amusements	<u>150 »</u>
Total :	790 florins

« Mais il n'est pas absolument nécessaire de dépenser cette somme, et je connais assez de jeunes gens qui n'ont pas plus de 300 à 400 florins à dépenser. Dans ce cas leur budget est le suivant :

Nourriture	150 florins
Logement.	60 »
Habillement.	50 »
Service, blanchissage	20 »
Chauffage, éclairage	20 »
Amusements	<u>20 »</u>
Total	320 florins

« Comme il y a beaucoup d'étudiants qui ne disposent même

pas de cette somme, ils cherchent une occupation avec l'aide de laquelle ils se peuvent procurer de l'argent. Beaucoup d'entre eux sont occupés dans les bureaux des avocats, où ils reçoivent un salaire mensuel de 15 à 20 florins; d'autres donnent des leçons à raison de 30 à 50 kreutzer par heure. Il y a des familles, qui pour des leçons privées données à leurs enfants accordent aux étudiants le logement ou le dîner. Plusieurs étudiants se soutiennent de cette manière. Il y en a parmi eux un assez grand nombre qui sont attachés aux journaux qui paraissent dans notre ville. Moi-même j'ai été longtemps collaborateur et même second rédacteur d'une des feuilles politiques de Clausembourg. A présent un de nos premiers journaux a pour rédacteurs un étudiant en droit et un étudiant des belles-lettres.

« La politique est d'ailleurs toujours la principale passion de l'étudiant hongrois. Il n'y a pas d'évènement politique de quelque importance où il ne manifeste ses sympathies ou ses antipathies d'une manière ou de l'autre. Les questions patriotiques, qui sont chez nous constamment à l'ordre du jour, sont celles qui l'agitent le plus, — souvent plus qu'il ne faut. Il manifeste ses opinions politiques par des démonstrations bruyantes dans les rues, par des dépêches de salutation aux hommes d'État qui lui sont sympathiques et par des assemblées de protestation contre toutes les tendances antipathiques. La jeunesse est et a toujours été libérale.

« Il n'y a pas de restaurants fondés spécialement pour la jeunesse universitaire, mais il y en a qui ne sont presque fréquentés que par des étudiants. Dans ces restaurants on reçoit seulement 3 ou 4 plats et une bouteille d'eau; le vin, le café, le fromage etc. sont choses inconnues.

« Depuis quelques mois nous nous occupons de fonder une table gratuite (*mensa academica*) pour faciliter l'alimentation des étudiants pauvres. Nous étudions pour le moment les institutions qui existent à l'étranger et qui poursuivent le même but. »

Université de Léopol (Galicie Orientale) :

Léopol, le 22 Octobre 1894.

MESSIEURS ET CHERS CAMARADES !

Votre lettre portant une adresse inexacte, nous ne la reçûmes que très tard. Vous voudrez donc bien nous excuser de n'y avoir pas répondu plus tôt, surtout si vous considérez que nous avons dû prendre beaucoup d'informations pour que notre réponse fût digne de l'œuvre que vous préparez.

Votre lettre, chers camarades, nous a causé un grand plaisir. Nous aussi nous nous sentons liés à vous, ainsi qu'à tous les académiciens, par des liens de solidarité et d'amitié. Aussi l'idée que vous avez conçue, l'idée de faire connaître au public comment vivent et travaillent les Étudiants du Monde entier, a-t-elle trouvé une vive sympathie parmi nous.

Nous Polonais, nous avons encore davantage compris la grandeur de cette idée. Cent fois plus que vous, cent fois plus que Tous, nous voulons montrer au monde, ce que notre nation privée injustement de sa liberté peut attendre de ses fils. C'est pourquoi nous nous rendons avec empressement à votre invitation ; c'est pourquoi nous tâcherons de vous donner une réponse précise sur chacun des points de votre lettre.

Nous commençons par les idées politiques qui animent nos étudiants.

Vous connaissez par l'histoire le passé de la nation polonaise.

Vous n'ignorez pas qu'après les partages de la Pologne, nous avons, quoique en vain, essayé, les armes à la main, de lui rendre la liberté. Aussi, après la malheureuse insurrection de 1863, nous avons été convaincus que pour le moment, nous n'arriverions pas par la force à notre but. Alors nous avons commencé à étudier sérieusement les matières économiques et scientifiques. Accroître la prospérité du pays, éclairer les

masses du peuple, afin d'obtenir par elles et avec elles la liberté de la nation, c'était là notre but à tous. La jeunesse académique imbuë des idées de patriotisme, et reconnaissant que c'était là l'unique moyen d'arriver à la délivrance de la patrie, commença à travailler dans cette voie.

Tel était l'état de choses quand le premier souffle du socialisme se fit sentir chez nous. Tandis que la vieille génération lui résistait de toutes ses forces, la jeune génération qui veut connaître tout ce qui est nouveau, s'y montrait moins hostile. Elle accueillit le socialisme, mais pas à bras ouverts, parce qu'il violait par son cosmopolitisme son plus cher sentiment : l'amour de la patrie. Aussi, elle resta fidèle à ce sentiment, mais comme elle ne pouvait rejeter tout à fait le socialisme, elle en élimina le cosmopolitisme, et l'accepta sous la forme de socialisme national. La plupart des Etudiants reconnaissent les tendances, les idées du socialisme national; il y a cependant parmi eux des conservateurs et des cléricaux.

Les sociétés académiques « *Czytelnia akademicka* » (Cabinet de lecture des Académiciens), « *Bratnia pomoc sluchaczy politechniki* » (Aide fraternelle des Etudiants de l'Ecole technique), « *Bratnia pomoc sluchaczy szkoly lasowej* » (Aide fraternelle des Etudiants de l'Ecole Forestière) *Bratnia pomoc sluchaczy szkoly weterynargi* » (Aide fraternelle des Etudiants de l'Ecole Vétérinaire) *Bratnia pomoc sluchaczy szkoly rolniczej w Dublanach* (Aide fraternelle des Etudiants de l'Ecole de l'Agriculture à Dublany (près de Léopol) sont toutes des sociétés libérales. — De même les sociétés polonaises « *Watra* » et *Akademikie bractwo* », ainsi que les sociétés ruthènes (pas russes).

Les membres du « *Klub szermierzy* » (club d'escrime) qui appartiennent aux classes plus riches, sont presque tous conservateurs, et les « *Filomati* » cléricaux.

Outre ces sociétés académiques il y a encore la « *Jowarzystwa bratniej pomocy akademikow* » (Aide fraternelle des

Étudiants de l'Université) et la « *Biblioteka sluchaczow prawa* » (bibliothèque des Étudiants en droit). La première de ces sociétés a un but exclusivement humanitaire en ce qu'elle prête de l'argent aux Étudiants pauvres et leur procure des leçons ou des emplois dans des bureaux. La seconde prête des livres nécessaires à la préparation des examens.

Chez nous les Étudiants ne portent pas de costume spécial mais ils ont des signes distinctifs (selon qu'ils appartiennent à l'une ou l'autre société). Le signe distinctif de la « *Czytelnia akademicka* » se compose d'un bouclier d'argent oxydé portant l'aigle blanc polonais, et en dessous le monogramme de la société C. A. en lettres d'or. Le « Club d'escrime » a comme signe distinctif une épingle aux emblèmes de la chevalerie : casque, bouclier et deux sabres croisés. Pour la société « l'Aide fraternelle des Étudiants de l'Université » il n'y a que les membres du comité qui aient un signe distinctif : les lettres initiales J. B. P. A. entourées d'une guirlande.

La plus importante des sociétés académiques, celles dont toutes les autres reconnaissent l'autorité est la « *Czytelnia akademicka* ». Cette autorité provient tout d'abord de ce que cette société existe depuis plus de vingt-septans et que pendant tout ce temps elle a été le véritable foyer intellectuel de la jeunesse universitaire ; ensuite de ce qu'elle a la sympathie des professeurs de l'Université et de toute la société polonaise. Aucun événement de quelque importance ne se passe soit à l'Université, soit en dehors de l'Université sans que la « *Czytelnia* » n'y prenne part ; bien plus, c'est elle qui prend l'initiative de toutes les fêtes nationales. Le président de la société y prononce un discours reflétant les sentiments et les idées qui animent les académiciens. L'autorité dont jouit la *Czytelnia* provient enfin de ce que le Congrès des Étudiants de l'Université de 1879 l'a reconnue comme la représentation de tous les académiciens polonais de la Galicie orientale. Telles

sont les raisons pour lesquelles la *Czytelnia* jouit d'une réputation et d'une considération universelles. Elle les a conquises en s'efforçant d'éveiller et de conserver chez la jeunesse l'esprit national et l'amour du travail, en formant des caractères solides, en faisant sentir son influence morale sur tous les académiciens. Elle est pour ainsi dire l'école préparatoire de la vie qui attend nos étudiants. Ici les jeunes gens acquièrent des idées et apprennent à les défendre; ici ils apprennent à penser et à travailler sérieusement. Quand, il y a deux ans, la *Czytelnia* célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son existence, toute la société polonaise se réjouissait avec nous, parce qu'elle reconnaissait et approuvait l'influence moralisatrice de la « *Czytelnia* » préservant la jeunesse du scepticisme et du cynisme, cette pourriture morale.

La « *Czytelnia akademicka* » compte de 250 à 300 membres. Il est vrai qu'il y a à l'Université près de 1300 étudiants, mais en considérant qu'il y a parmi eux 400 étudiants en théologie plus de 100 étudiants extraordinaires, et que le reste se partage entre les autres sociétés académiques, on peut dire ce total considérable.

La « *Czytelnia* » possède une bibliothèque comptant à peu près 10,000 ouvrages formant plus de 15,000 volumes. On y trouve des œuvres importantes, polonaises, françaises, allemandes, anglaises, ruthènes et russes du domaine des belles-lettres, de l'histoire, du droit, de la philosophie, etc... Le nombre de livres empruntés annuellement est d'environ 4000. Au cabinet de lecture (c'est là l'origine du nom de la société) il y a près de 150 journaux politiques, scientifiques et humoristiques dont la jeunesse fait abondamment usage.

La bibliothèque et les journaux, ce sont là deux facteurs qui ont une grande influence sur la vie intellectuelle des Etudiants. Mais il y a un facteur beaucoup plus important encore : « les cercles scientifiques. » Il y a un grand nombre de ces cercles au sein de la « *Czytelnia* » tels, les cercles historique, littéraire, philologique, etc.

Deux cercles ont soin d'entretenir la vie sociale et collégiale, ce sont, le « *cercle musical* » et le « *cercle des Déclamateurs.* » Ils organisent des soirées en l'honneur de nos héros nationaux. Ces soirées qui ont lieu dans les locaux de la « *Czytelnia* » sont très fréquentées par les Étudiants et les professeurs de l'Université. Les numéros du programme sont exécutés exclusivement par des académiciens. En hiver on organise aussi des « *journaux parlés* » ou soirées humoristiques.

La « *Czytelnia* » possède également un billard, autour duquel principalement le midi, se réunissent tous les adhérents de ce sport.

Le cercle des joueurs d'échecs est très florissant.

Au plus grand avantage des membres, pendant l'hiver, un buffet est installé dans une des salles de la société; on peut s'y procurer toutes espèces de choses, à un prix très modéré.

Toutes les sociétés académiques publient annuellement des comptes-rendus de leurs travaux. Ce sont-là les publications les plus fréquentes. En outre la « *Czytelnia* » voulant montrer comment ses membres travaillent sérieusement publie leurs ouvrages soit séparément, soit dans des « *référés* » annuels. (1)

N'émanant d'aucune des sociétés académiques paraît tous les

(1) Suit une longue énumération des différents travaux qui ont été publiés par les soins des diverses sociétés. Ces publications ne ressemblent en rien à nos revues et journaux universitaires; ce sont plutôt des brochures, quelquefois de véritables ouvrages écrits tantôt par des professeurs, tantôt par des étudiants. Il nous a paru intéressant d'indiquer ici quelques uns des sujets traités par ces derniers: La *Czytelnia* a publié les « *Poésies* » et une comédie « *La vengeance du comte Fredo* » par BOLESŁAW CZERWIŃSKI. — « *Hugo Kollataj et la confédération de Jargowica* » par MICHAŁ CHYLŃSKI. — « *Kasimir Brodzinski* » par BRONISŁAW GUBRYNOWICZ. — « *L'Album de Kraszewski* » collection d'articles écrits par des étudiants en l'honneur de l'illustre écrivain JOSEPH IGNACE KRASZEWSKI, lors du cinquantenaire de son entrée dans la vie littéraire, — une brochure écrite par KONSTANTY WOJCIECHOWSKI lors du 25^e anniversaire de la fondation de la *Czytelnia*. Nous possédons un exemplaire de cette brochure et quelques numéros de bulletins publiés annuellement par différentes sociétés.

quinze jours un journal intitulé *Zycie* (La vie), organe des étudiants polonais progressistes. Il reflète à peu près leurs opinions politiques et il les exprime avec une telle énergie que des 21 numéros parus, 18 ont été confisqués par le gouvernement.

Parmi les sociétés académiques celle qui vient au second rang est « l'Aide fraternelle des Etudiants de l'Ecole technique ». Cette société qui existe aussi depuis plus de vingt-sept ans poursuit le même but que la *Czytelnia*.

Elle a une bibliothèque de 5000 volumes. Deux cercles, l'un « Incitation aux études, » l'autre « Le Foyer, » un cercle social, tâchent d'animer et d'entretenir la vie collégiale tout en faisant une large place aux travaux intellectuels. « L'Aide fraternelle » a aussi pour but de secourir les jeunes gens pauvres et de faciliter leurs études; elle distribue annuellement deux bourses de 180 florins⁽¹⁾. Elle a également organisé pour ses membres un restaurant où ceux-ci peuvent recevoir à dîner et à souper aux prix de 20, 30 et 40 centimes. Comme on voit, la sphère d'activité de cette société est très étendue. En ce qui concerne les idées politiques, c'est une société d'Etudiants polonais radicalement progressistes.

Le « Club d'escrime » est une société d'étudiants conservateurs chrétiens (on n'y accepte que des chrétiens). Fondée il y a à peine quatre ans, elle compte aujourd'hui plus de 70 membres et possède une bibliothèque d'à peu près 300 volumes, qui pour la plupart traitent de l'escrime. La société entretient à ses frais un maître d'armes, et organise des assauts. Les membres vivent en bonnes relations avec les Etudiants libéraux.

La plus jeune de toutes les sociétés académiques est celle des

(1) Depuis 1866 date de la fondation de la société celle-ci à distribué plus de 60,000 florins aux étudiants pauvres. En 1893 elle leur a prêté 2,964 florins et fourni plus de 50 emplois rémunérés.

« *Filomati*. » Elle a été fondée par un prêtre; au début les réunions se tenaient dans le logement privé de celui-ci. De là sa couleur cléricale prononcée. Elle n'a pas beaucoup de partisans parmi les Etudiants à en juger par le nombre de ses membres qui ne dépasse pas vingt. Aujourd'hui on peut remarquer que là aussi il y a une orientation nouvelle des idées vers le libéralisme.

Toutes ces sociétés se réunissent dans des locaux loués. La création d'une « Maison d'Étudiants » est seulement projetée.

Il nous reste à vous donner quelques renseignements sur notre « Alma Mater ».

Notre Université a été fondée en 1784 par l'empereur Joseph II. Jusqu'à l'année dernière il n'y avait que trois facultés; les facultés de Droit, de Philosophie et de Théologie. On y a récemment adjoint la faculté de Médecine. Les professeurs donnent leurs cours en polonais ou en ruthène, et dans la faculté de Théologie ils donnent une partie des cours en latin.

Pendant le premier semestre de l'année dernière il y avait 1337 étudiants inscrits à l'Université, dont 338 suivaient les cours de la faculté de Théologie, 813 de la faculté de Droit et 186 de la faculté de Philosophie. Il y avait parmi eux 908 Polonais, 424 Ruthènes, 3 Allemands, 1 Italien et 1 Russe.

Les professeurs sont au nombre de 73 dont 38 professeurs ordinaires, 11 professeurs extraordinaires, 17 professeurs agrégés et 7 instituteurs.

A L'Université sont annexés de nombreux établissements scientifiques. La Bibliothèque de l'Université contient 70.000 volumes. En 1849 lors du bombardement de la ville, un incendie a détruit de nombreux livres et manuscrits importants.

Voilà une courte description de notre « civitas academica ». Nous avons tâché de nous acquitter consciencieusement de notre devoir; au reste nous sommes toujours prêts à vous fournir toutes les indications que vous pourriez désirer.

Et maintenant, chers camarades, nous vous souhaitons de tout cœur, que l'œuvre que vous avez entreprise, réussisse, et nous vous rendons le salut collégial de la part de tous les Étudiants de Léopol.

Pour le comité de la *Czytelnia akademicka* :

JEAN PIEPES.
Secrétaire,

CONSTANTIN WOJCIECHOWSKI.
Président,

Université de Zagreb :

Zagreb (Agram), le 3 Novembre 1894.

MESSIEURS ET CHERS CAMARADES!

Les étudiants de l'Université croate se sentent honorés de votre appel, appel fait par des membres de la grande nation, à laquelle appartient la gloire d'être initiatrice de grandes idées. Il n'est pas jusqu'à ce projet-là qui ne vous fasse honneur. Voilà pourquoi les étudiants croates sont bien aises de pouvoir collaborer à votre œuvre, en donnant ces renseignements qui seront peut-être incomplets. Par là ils espèrent vous assurer de leur vive sympathie.

Les étudiants n'ont adopté aucun costume particulier; ils s'habillent à la française, sauf les croates mahométans qui portent le turban. Ce n'est qu'aux jours de fêtes nationales que les étudiants mettent la « *Capizza* » (coiffure nationale) au lieu du « cylindre ».

Il y a deux sortes de sociétés académiques: les unes ont pour but d'encourager l'étude des belles-lettres et de resserrer les liens d'amitié qui unissent leurs membres, les autres de secourir les étudiants pauvres. La principale société académique est « *Zastava* » (Le drapeau). Presque tous les étudiants en font partie; c'est là qu'on s'amuse, qu'on s'instruit: c'est de là que part tout le mouvement qui caractérise la vie universitaire. La société fait paraître des Almanachs, donne

des bals et des concerts au profit des pauvres. L'instrument le plus favori est la « *tambourizza* » (instrument national ressemblant à la mandoline.)

Les étudiants en théologie ont leurs sociétés particulières nommées « *Zbor dnhoone mladdzi* » (sociétés des séminaristes). Du reste, dans chacune des facultés il existe une société qui a pour but de venir en aide aux étudiants pauvres.

La plupart des étudiants se réunissent au local de la « *Zastava* » qui se trouve dans les bâtiments mêmes de l'Université.

Les étudiants font paraître des Almanachs « *Hrvatskidom* » (La Patrie Croate), des brochures relatives aux questions qui sont d'un intérêt actuel pour la société croate. La dernière est intitulée : « Mémoires du comte Janko Drasskovich ». Le 1^{er} janvier paraîtra une revue mensuelle. Toutes ces publications sont rédigées en langue croate.

Le genre de vie des étudiants correspond parfaitement à celui de la nation croate. Caractère gai, facile, sociable, démocratique. C'est pourquoi les étudiants sont toujours les bienvenus dans toutes les sociétés, dans toutes les coteries. Quoique les étudiants appartiennent à des provinces et à des religions différentes, un grand nombre d'entre eux sont liés d'une amitié cordiale, d'une intimité particulière à la nation croate et qu'on appelle « *pobratimstvo* » (la plus douce confraternité, plus forte que la parenté). Les étudiants entrent presque dans toutes les sociétés philharmoniques, gymnastiques etc., ainsi que dans tous les clubs. L'étudiant croate est le véritable soutien de la Société de Zagreb.

Tous les étudiants, sans exception, sont des adhérents zélés du nationalisme et appartiennent à l'opposition fondée sur le droit historique. Il n'y a, à proprement parler, ni cléricaux, ni libéraux. Tout bien considéré, les étudiants ne s'occupent pas de questions sociales mais de questions nationales.

L'Université compte trois facultés; les facultés de Droit, de Philosophie et de Théologie. Elle possède une Bibliothèque

de 100,000 volumes environ; en outre, deux autres Bibliothèques sont mises à la disposition des étudiants, celle du Chapitre de Zagreb contenant 50,000 volumes et celle de l'Académie croate contenant 30,000 volumes. L'Université possède aussi des instituts de physiologie, de météorologie, un jardin botanique etc. La clinique pour la nouvelle école de médecine va être bâtie. L'Université compte 50 professeurs et 500 étudiants. Tous les cours sont donnés en langue croate.

Camarades, nous vous demandons pardon de n'avoir pas répondu plus tôt. Votre chère lettre est arrivée pendant les vacances. Mais aussitôt que nous avons été réunis, nous vous avons donné de grand cœur les renseignements demandés. A nous aussi l'honneur académique est sacré; nous le respectons non seulement en nous mais aussi chez tous ceux qui s'y intéressent. Voilà pourquoi nous comprenons qu'une solidarité des étudiants peut exister, qu'elle doit exister!

Vivent la solidarité des étudiants ainsi que leurs promoteurs!

Pour les étudiants de l'Université de Zagreb :

VLADISLAV POLIC.

CANADA.

Sur ce territoire encore relativement neuf vivent deux populations absolument distinctes ayant chacune adopté ou conservé, les mœurs, les coutumes, voire les habitudes de parler et de penser propres aux deux patries-mères. L'élément anglais est de loin le plus important; presque tout l'enseignement supérieur est placé sous sa direction; les Universités de Toronto et d'Ottawa, Victoria University, Mc Master University reflètent pour ainsi dire dans leur organisation le caractère de la race anglaise, tout en subissant déjà l'influence de la puissante nation voisine. Les Franco-Canadiens, au contraire, n'ont conservé la majorité que dans la province

de Québec; ils sont les humbles esclaves de leur clergé et de leurs congrégations, et s'il est juste de dire que le clergé et les congrégations sont à l'abri de toute attaque en ce qui concerne les mœurs et la vénalité, il est également juste d'ajouter qu'ils dirigent la politique assez mal et qu'ils enchaînent les esprits en prétendant les guider⁽¹⁾. Cette immixtion du clergé dans l'enseignement supérieur est loin d'être favorable; les jeunes intelligences sont forcées « à se mouvoir dans un cercle étroit d'où ne peut sortir rien de grand et d'original. » Le clergé ne se préoccupe guère de l'éducation, ne favorise pas les exercices physiques, ni les luttes athlétiques. Les Anglais au contraire, s'exercent journellement dans leurs gymnases et sur leurs « campi »; l'enseignement qui leur est donné a revêtu ce caractère pratique qui les arme pour la lutte économique qu'ils sont appelés à soutenir contre leurs voisins, qui leur permet de faire dominer leurs idées, et d'accaparer la plupart des affaires commerciales et industrielles qui commencent à prendre au Canada une importance considérable.

University of Bishop's Collège (Lennoxville-Que.).

Elle a été fondée en 1843 par l'évêque MOUNTAIN et est placée, actuellement encore, sous le patronage et la direction de l'Église anglicane. Cette Université comprend 4 facultés, les facultés de Théologie, des *Arts*, de Médecine et de Musique. La faculté de Droit qui avait son siège dans la « City of Sherbrooke » vient d'être suspendue. Quant à la faculté de Médecine elle est établie à Montréal où les nombreux hôpitaux qui y ont été construits permettent aux étudiants d'acquérir des connaissances pratiques qu'il aurait été impossible de leur donner dans le pauvre village perdu de Lennoxville. Le nombre des étudiants est d'ailleurs très peu élevé; ils se

(1) F. DE COUBERTIN: Universités Transatlantiques (Paris, Hachette) p. 332.

répartissent comme suit : Facultés des Arts et de Théologie 38; Faculté de Médecine 60, Faculté de Musique 80. L'Université compte 25 professeurs environ.

Ces étudiants ont cependant trouvé le besoin d'adopter un uniforme. Tous portent la même coiffure, le bonnet d'étoffe ou soie noire orné d'une floche rouge. Quant à la toge elle diffère suivant le grade de celui qui en est revêtu, les bacheliers ès-arts portent la toge noire bordée de violet et frangée de fourrures; les maîtres ès-arts la robe de soie noire bordée de rouge cardinal; les bacheliers en théologie, une toge noire bordée d'écarlate; les docteurs en théologie, ont adopté la toge écarlate bordée d'une bande de soie de même couleur.

Il existe à Bishop's Collège plusieurs sociétés formées par des étudiants. Leur premier souci a été de créer une « Reading Room » salon de lecture, où ils trouvent à leur disposition plusieurs journaux et revues périodiques. Puis ils ont organisé une « debating society », où, en traitant les sujets les plus divers dans des conférences contradictoires, ils apprennent peu à peu à parler en public et à défendre leurs idées, — une société religieuse ayant pour but d'encourager les missions chrétiennes. A côté de ces sociétés, il convient de citer les différents clubs athlétiques, cricquet, football, hockey, lawn tennis etc., qui, pour les matchs, ont presque tous adopté les règles anglaises beaucoup moins dangereuses que celles qui sont en usage aux États-Unis.

Les étudiants résident à l'Université même, sauf ceux qui suivent les cours de la faculté de Médecine, obligés de se loger à Montréal, chez des particuliers. Deux corps de bâtiment sont affectés au logement des étudiants, l'un destiné à ceux qui appartiennent à la faculté des Arts, l'autre aux élèves en Théologie. Ces bâtiments comprennent outre une chambre commune où tous les étudiants se réunissent à certaines heures du jour, un appartement pour chaque étudiant, ainsi que pour un des professeurs de l'Université, probablement chargé de la surveillance.

Malgré leur petit nombre, nos camarades de Bishop's College, ont leur organe, intitulé « *The Mitre* » paraissant huit fois par an. Notre correspondant a bien voulu nous en envoyer un exemplaire. C'est une revue de 16 à 18 pages, ne contenant guère que des renseignements universitaires et des articlets témoignant de l'activité et de la vitalité des différents cercles d'étudiants. A Lennoxville où la vie sociale n'existe pas aussi intense que dans beaucoup d'autres Universités, cette publication est d'une réelle utilité : nous ne pouvons que féliciter nos camarades de l'avoir entreprise, et former des vœux pour sa prospérité.

La vie de l'étudiant, à Bishop's College, est fort calme. La politique n'offre pour eux aucun attrait; au reste « presque tous les étudiants ont adopté les idées du parti conservateur, ce parti étant au pouvoir depuis 1878(1). » Durant l'année académique ils ne quittent guère la ville; ils vivent leur vie de collège, ne trouvant d'ailleurs à Lennoxville aucune occasion de former une association quelconque absolument indépendante de l'Université. Pendant les vacances, presque tous regagnent le domicile paternel; quelques étudiants de la faculté de Théologie charment leurs loisirs en prêchant dans les paroisses voisines.

University of Toronto. — Toronto, la plus anglaise des villes du Canada est celle où l'enseignement supérieur a pris le plus de développement. Il n'y a pas moins de quatre Universités à Toronto, l'University of Toronto, Victoria University, Mc Master University et Trinity University. Si ces différentes institutions ne peuvent encore être considérées comme autant de collèges dont l'ensemble formerait un corps unique appelé Université, on constate cependant un mouvement très accentué vers la centralisation. Déjà en 1887

(1) Extrait de la lettre de notre correspondant, Mr ARTHUR St. MOORE.

« l'University Federation Act », a remanié complètement l'organisation des Universités.

Le but de la nouvelle législation était de donner à l'enseignement supérieur un caractère plus uniforme en affiliant à l'Université provinciale les différentes institutions similaires éparses dans la province de l'Ontario. C'est ainsi qu'en 1890 Victoria University fut réunie à l'Université de Toronto. On en a confié la direction à un Sénat unique où siègent les délégués non seulement des deux Universités susmentionnées, mais encore des nombreux collègues qui se sont affiliés avant et depuis 1890 à l'Université de Toronto. Quant à l'enseignement, il est donné par le corps professoral des deux Universités.

L'Université de Toronto occupe de superbes édifices, distincts de ceux qui sont affectés à Victoria University. En très peu de temps, l'institution est devenue très prospère, et a vu le nombre de ses élèves croître dans des proportions considérables; aujourd'hui 1280 étudiants suivent les cours des facultés des Arts, de Médecine et du Génie Civil (Applied sciences).

Ces étudiants ont formé plusieurs sociétés, les unes ayant pour but de propager les idées religieuses parmi les jeunes gens et les jeunes filles qui composent le corps des étudiants, les autres de resserrer les liens d'amitié entre leurs membres ou d'encourager l'étude des lettres et des sciences. Parmi les cercles les plus connus citons la Y. M. C. A., la Y. W. C. A. *The Literary and scientific society, the Women's Literary society, the Classical association, the modern Language club, the Mathematical and Physical society*, et les différents clubs athlétiques. Les étudiants font paraître hebdomadairement un journal littéraire et estudiantesque.

L'Université n'a pas organisé le système résidentiel sur une très grande échelle. Les installations « d'University college » ne peuvent guère recevoir plus de quarante étudiants de la faculté des Arts. University College occupant une aile des

bâtiments universitaires est placé sous la surveillance du Doyen de la Résidence (the Dean of Residence). Quant aux frais, ils sont peu élevés; ils varient de 3 3/4 à 4 dollars par semaine. Ces étudiants sont très sévèrement tenus. Il leur est défendu d'introduire dans leurs chambres du vin, de la bière, ou des spiritueux. Ils doivent assister régulièrement aux prières du matin et du soir à moins d'en avoir été expressément exemptés par leurs parents, ou à leur défaut, par leurs répondants. A minuit, il faut qu'ils aient réintégré leur chambre; un registre spécial mentionne l'heure à laquelle ils ont quitté l'établissement. Aucun étranger n'est admis à l'University College après la fermeture des portes, et ne peut y séjourner après minuit. L'étudiant résident qui néglige continuellement ses études, ne peut plus continuer à demeurer dans l'établissement(1).

Il n'existe pas encore de « résidence » pour les Etudiantes. Mais pendant l'année qui vient de s'écouler, s'est formé à Toronto, un comité de dames, qui tâche de réunir les fonds nécessaires à l'érection d'une « Women's Residence » annexée à l'University Collège.

Le gros des Etudiants est logé en ville. Ceux-ci peuvent se procurer des appartements convenables et une nourriture saine dans de nombreuses pensions privées, situées à une petite distance de l'Université, au prix de 3 dollars par semaine. Le prix de l'appartement n'est que d'un dollar lorsqu'on prend ses repas ailleurs.

Victoria University. La création de l'Université fut décidée à la Conférence des Églises Méthodistes du Canada, tenue à Kingston en 1830. Les premiers étudiants furent inscrits en 1836. Une lettre patente de Guillaume IV avait reconnu l'Université comme établissement d'instruction pour

(1) Nous avons puisé ces renseignements dans le *Calendar of the University of Toronto, For the Year 1894-95*. Appendix p. 44.

la province du Haut-Canada, et lui avait donné le titre d'Académie du Haut-Canada. Victoria University après s'être fédérée avec plusieurs collèges, notamment Albert college (Belleville) et Victoria college (Cobourg) fut elle même réunie en 1890 à l'Université de Toronto. Aujourd'hui on peut la considérer comme une section de cette dernière institution, ayant cependant un corps professoral distinct chargé de l'enseignement de certaines matières spéciales (latin, grec, anglais, français, allemand, littératures orientales, histoire de l'Antiquité, morale et théologie) et envoyant certains délégués siéger au Sénat chargé de la direction de l'Université.

Les étudiants ne sont guère nombreux; la Faculté des Arts en compte 167, la Faculté de Théologie 105. Ils se sont groupés en sociétés dans le but non seulement de parfaire leur éducation, mais encore de resserrer les liens de camaraderie qui les unissent. *L'Union Literary society* se réunit toutes les semaines; elle s'est formée une Bibliothèque déjà très riche, et, pour stimuler le zèle de ses membres, a institué un prix annuel qu'elle décerne à celui qui a le mieux traité le sujet imposé par la Société. — Les étudiantes ont formé une société similaire, la *Woman's Literary Society*.

Les étudiants étant imbus de sentiments religieux très vivaces, devaient naturellement accueillir avec enthousiasme l'idée de former des sociétés religieuses. *La Young Men Christian Association* au sujet de laquelle nous donnerons de plus amples détails quand nous parlerons de l'Université de Yale, a établi une section à Toronto. Mais le but social et humanitaire que poursuit la Y. M. C. A. ne suffit pas aux étudiants de Victoria, esprits ardents, aux aspirations généreuses, et rêvant de choses plus grandes. Cette sphère d'action était trop limitée pour eux. Ils créèrent la *Missionary society* espérant pouvoir intéresser tous leurs camarades à l'organisation de missions religieuses, non seulement dans la contrée même, mais aussi à l'étranger. Le succès a souri à ces audacieux. Grâce à l'aide des anciens étudiants, grâce

aux donations pécuniaires qui affluaient de toute part, les membres de la *Missionary society* ont pu envoyer au Japon un certain nombre de « gradués » pour y faire de la propagande religieuse. La société se prépare d'ailleurs à y envoyer en 95 une nouvelle mission....

L'*Union Literary society* fait paraître tous les mois, les *Acta Victoriana*, publication mi-littéraire, mi-universitaire.

Quant au logement des Etudiants, à Victoria University pas de système résidentiel. Il paraît cependant que l'Université a décidé la construction de « dormitories » qui pourront recevoir une centaine d'étudiants. En attendant, ceux-ci « sont priés de chercher des appartements dans telles maisons *autorisées* par la Faculté, de rentrer à des heures convenables, et de se conduire toujours en jeunes gens chrétiens. »

Mc Master University — (Toronto)⁽¹⁾.

Toronto 24 octobre 1894.

CHER MONSIEUR,

C'est avec grand plaisir, qu'au nom de la *Société Littéraire et Scientifique de Mc Master University* je répons à la lettre que vous nous avez adressée et qui nous est parvenue par l'intermédiaire du Consul de Belgique à Toronto. J'espère avoir bien interprété les questions que vous nous avez posées et y avoir répondu dans le sens voulu.

Le projet que vous avez conçu a toutes nos sympathies et nous partageons avec vous l'espoir que sa réalisation contribuera pour beaucoup à consolider les liens d'amitié qui unissent les Etudiants du monde entier.

En vous priant d'agréer les salutations cordiales des

(1) N'ayant pas reçu de renseignements complémentaires, et la réponse de Mr S. R. IARR étant d'ailleurs suffisamment complète, nous nous sommes fait un plaisir de donner ici la traduction de la lettre qu'il a bien voulu nous envoyer.

étudiants de Mc Master University, et leurs vœux les plus sincères pour le succès de l'œuvre difficile que vous avez entreprise, croyez-moi,

Votre tout dévoué

S. L. IARR.

Le costume officiel adopté par la Faculté et par les Étudiants, et porté lors des solennités académiques, se compose d'une longue robe noire aux manches flottantes; la coiffure qui complète l'uniforme est le « mortar-board » en usage dans toutes les universités Anglaises. Ce costume est porté tant par les Étudiants que par les Étudiantes.

Nous avons plusieurs sociétés universitaires :

La *Literary and Scientific Society*. Tous les étudiants sont considérés comme en faisant partie. Elle a pour but de développer parmi les étudiants le goût des choses intellectuelles, et ce au moyen de publications, de conférences contradictoires etc. Pendant l'année académique, les membres de la Société se réunissent tous les quinze jours, le vendredi. — La *Sennysonian Society* est une subdivision de la société générale; elle s'occupe spécialement de Littérature et de Rhétorique. Peuvent en être membres tous les étudiants des deux premières années de la Faculté des Arts. — La *Theological Society*, autre subdivision de la société prémentionnée, se compose des étudiants de la Faculté de Théologie. En se réunissant ils ont eu pour but de parfaire leur éducation en étudiant d'une manière approfondie certains sujets religieux ou d'intérêt général. — La *Ladies Literary*. — La *Fyfe Missionary Society*, qui a pour but de développer le goût des missions, et d'encourager les travaux de celles-ci tant dans la contrée même qu'à l'étranger. — La *Mathematical Society* comprenant tous les étudiants qui s'occupent spécialement des études de mathématiques et de physique. — La *Classical Society* institution similaire pour les étudiants qui se vouent aux études classiques. — Le *Science Club* dont les membres ont pour but l'étude des matières inscrites au

programme du cours des sciences naturelles. — Le *Foot Ball Club*. — Le *Glee Club*. — Les *Class Organisations*. Chacune des quatre années de la Faculté des Arts a ses « class officers » et est organisée dans un but utilitaire et social. Actuellement, nous appelons ces « classes » les promotions de '95, '96, '97, '98 indiquant ainsi l'année où les membres de chacune d'elles subiront leur examen de gradués. — Le *Student-body* dont nous parlerons en détail au paragraphe suivant.

Chaque étudiant est libre de se loger soit à la *Residence* de Mc Master Hall, soit dans la ville de Toronto. Les Étudiantes n'habitent pas le Hall, mais sont logées à Moulton Colledge — école préparatoire à l'Université. La *Residence* est placée sous la dépendance directe des autorités académiques; le prix de la pension et le loyer de la chambre sont payés à un employé salarié par le Board of Governors (conseil des gouverneurs).

Toutes les affaires concernant le *Student-Body* sont soumises à l'autorité d'un comité exécutif dont les membres sont des étudiants nommés par leurs camarades. C'est à ce comité, dans la personne de son président (appelé familièrement *High Kackiach*) que les autorités académiques ont confié le maintien de la bienséance et de la discipline dans le Hall. A Mc Master University il n'y a pas, comme dans les autres Universités du Canada, de professeur résident ou Doyen; de plus le *Stewart* et la *Stewardess* n'ont qu'à s'occuper de l'entretien du Hall. Les Étudiants jouissent ainsi d'une administration on ne peut plus démocratique. Le sentiment d'égalité domine parmi eux. Les Freshmen, les Sophomores, les Juniors et les Seniors sont mis absolument sur le même pied en ce qui concerne les intérêts communs.

L'Université fait paraître une revue mensuelle : *The Mc Master University Monthly*. Ce magazine est publié par les

soins d'un comité où sont représentées les Facultés et les Sociétés littéraires (sociétés principales et non les sections d'une société générale) de l'Université et des Écoles préparatoires.

Comme, en dehors des heures de cours, les Étudiants sont absolument libres, chacun dispose de son temps à sa guise et s'amuse comme il l'entend. Mc. Master étant une institution confessionnelle (Baptist) les influences religieuses s'y font fortement sentir, sans qu'il y ait cependant, de la part des autorités aucune coercition exercée sur les convictions des étudiants.

Ceux qui désirent s'occuper de littérature, de théâtre ou de musique trouvent de grands avantages à Toronto. En ce qui concerne les exercices physiques, c'est le Foot ball, qui pendant la saison a toutes les faveurs. On s'occupe beaucoup de vélocipédie et cela pendant toute l'année. En hiver on se livre au patinage et à la gymnastique.

Quant aux opinions politiques, la grande majorité des Étudiants se sont ralliés au programme du parti libéral ou de l'opposition, au Parlement du Dominion.

L'Université de Mc. Master se compose d'une Faculté combinée de Théologie et des Arts; ce sont là les deux « départements » qui confèrent des grades (B. A. et M. A. Bachelier, Maître ès-Arts; B. Th. et B. D. Bachelier en Théologie et Divinité).

Woodstock, pour les jeunes gens, et Moulton, pour les jeunes filles, sont deux collèges préparatoires ayant chacun des Facultés séparées.

La Bibliothèque de l'Université compte au-delà de 10.000 volumes.

La Faculté se compose de 11 professeurs et de 2 lecteurs.

Les étudiants sont au nombre de 131. Nonante-cinq suivent les cours de la Faculté des Arts, et les autres, les cours de la Faculté de Théologie. Il y a environ 200 élèves dans les collèges préparatoires.

Les cours, lectures etc, sont faits en anglais. Les langues classiques, l'hébreu, le français et l'allemand sont inscrits au programme des cours de notre Université.

University of Ottawa (Ontario). L'Université remonte, sous le nom de collège à l'année 1848. Ottawa n'avait pas à cette époque l'importance qu'elle a de nos jours; c'était un simple village appelé By-Town. Les pères Oblats de Marie Immaculée, originaires de France, avaient installé dans cette bourgade un établissement d'instruction qui ne tarda pas à devenir très prospère; en 1866, l'Institution reçut, avec le titre officiel de Collège d'Ottawa, le pouvoir de conférer les grades universitaires, et en 1889, le Pape Léon XIII l'éleva au rang d'Université Catholique.

Aujourd'hui, l'Université compte environ 400 étudiants presque tous catholiques. Rien que le nom de certaines des sociétés qu'ils ont formées, suffirait à le prouver; telle : *the Sodality of the Blessed Virgin* (la confrérie de la Sainte Vierge). A côté de cette société religieuse, il convient de citer *St Thomas Academy* réunissant les étudiants et anciens étudiants de la Faculté de Philosophie; elle a pour but de « développer en eux le goût des études philosophiques, de les diriger dans leurs lectures, de leur venir en aide dans leurs doutes⁽¹⁾ »; — les « debating societies » dont les membres, en leurs séances hebdomadaires, discutent certains points d'histoire controversés, la politique du jour, l'homme en vue, le livre ou l'article de journal qui a produit quelque sensation; — *the dramatic Association*, comprenant une section française et une section anglaise; tous les ans, l'Association donne un certain nombre de représentations publiques dans la capitale et dans les villes environnantes; — les sociétés de musique et de chant : *Cecilian society*, qui compte actuellement parmi ses membres le plus célèbre joueur de cornet du Canada⁽¹⁾,

(1) Extrait de la lettre de M. GAGNON

l'*Orchestre de l'Université d'Ottawa*, et le *Glee Club*; — la *Reading Room* (cabinet de lecture) où se trouvent journellement mis à la disposition de ses membres les principaux journaux du Canada, des États-Unis, d'Angleterre, de France, d'Allemagne et d'Italie.

La société la plus importante est l'*Athletic Association* qui a la direction de tous les sports en vogue à l'Université. Elle possède un magnifique gymnase, un vestiaire, des salles de bains et un très vaste « Campus ». Le sport le plus en vogue est le foot ball. Pendant 7 années consécutives, les équipes d'Ottawa n'ont jamais essayé une défaite; après un intervalle de trois ans pendant lequel la fortune leur a été infidèle, elles ont de nouveau conquis le titre glorieux de « champions du Canada » pour 1894. Les jeux de Base ball et Lacrosse, au printemps, de Hockey, d'Echecs et de Dames en hiver, comptent également de nombreux adeptes.

Les Étudiants, sauf ceux qui ont leur famille à Ottawa sont obligés de se loger dans l'enceinte de l'Université. Sous ce rapport leur vie ressemble beaucoup à celle que mènent leurs camarades des Universités des États-Unis; ils ne jouissent cependant pas d'une aussi grande liberté que les Américains de leur âge.

L'organe des Étudiants est *The Owl*, paraissant tous les mois sous forme de brochure d'une cinquantaine de pages environ. C'est incontestablement la publication la meilleure, la plus caractéristique, la plus vraiment universitaire de toutes celles que nous avons reçues. C'est un véritable magazine, où, à côté de ravissantes poésies et de nouvelles gentiment racontées, l'on trouve des articles sérieux (philosophie, histoire, religion), des études littéraires, des relations de voyage. Les choses universitaires y trouvent aussi leur place, mais elles ne remplissent qu'un nombre de colonnes relativement restreint, mais suffisant pour pouvoir donner, de la vie universitaire, une esquisse complète.

L'Université compte trois Facultés complètement organi-

sées : les Facultés des Arts, de Philosophie et de Théologie. Les professeurs de la Faculté de Droit ne donnent pas de cours; ils font subir les examens et confèrent les grades universitaires.

M^r GAGNON nous a envoyé un certain nombre de brochures⁽¹⁾ plus ou moins officielles, ayant trait à la manière dont l'enseignement supérieur est organisé à Ottawa. La place nous manque malheureusement pour pouvoir développer ce point. Bornons-nous à dire que le programme d'études, basé exclusivement sur les besoins de l'époque, tend surtout à former des hommes pratiques⁽²⁾.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ces quelques lignes qu'en transcrivant ici une page de la lettre de notre correspondant, à l'amabilité duquel nous nous plaisons à rendre hommage : « Permettez-moi de vous féliciter hautement d'avoir eu l'idée d'une telle entreprise et de travailler avec tant de zèle à sa réalisation. Etudiants de l'Amérique, nés ou élevés dans un pays aux larges espaces et aux ressources financières sans limites, nous aimons les projets grandioses; le vôtre l'est; c'est pourquoi il a toutes nos sympathies. Nous sommes aussi extrêmement curieux de pénétrer dans le « sanctum » de vos vieilles universités d'Europe. Nous nous imaginons, sans doute à faux, que leur organisation se rapproche encore plus de celle qu'elles avaient au 14^e ou 15^e siècle, que de nos jeunes universités américaines

(1) *The Calendar of the University of Ottawa for 1894-95*; — *Aperçu du plan d'études*, brochure adressée aux Canadiens-Français, lors de l'exposition de Chicago (1893); — *Annual Examinations* (juin 1894) contenant les questions posées aux examens.

(2) A Ottawa, il existe une *Business class* (classe d'affaires), vrai monde commercial. Il y a là une série de guichets qui représentent des Banques, bureaux de Télégraphe, d'Assurances, etc. Chaque élève a à sa disposition un capital déterminé qu'il doit faire fructifier par l'achat et la vente de marchandises représentées par des morceaux de carton; pour faciliter ces transactions commerciales, on remet à chaque élève, des carnets de chèques en blanc, de reçus, de traites, dont il fait un usage journalier.

qui n'ayant pas de passé se sont mises franchement à la tête du mouvement progressiste de notre siècle, soit sous le rapport du « Curriculum », soit sous le rapport des méthodes etc., etc. Ajoutons que de ce côté de l'Atlantique, Français, Allemands; Belges, Hollandais; Anglais et Russes nous sommes tous Américains ayant les mêmes coutumes, la même langue, le même gouvernement, nous connaissant et nous estimant les uns les autres. Il nous semble que si chacun nous avons nos défauts, chacun aussi nous avons nos qualités, qualités et défauts qui s'unifient, s'identifient et font de nos Universités des Corps tout à fait différents de ceux de toutes les autres parties du monde où il n'y a en général qu'un seul élément national, avec ses seuls défauts et ses seules qualités, dont l'influence ne peut manquer de donner la note nationale aux Universités de chaque pays. Cette note nationale nous vous serons très reconnaissants de nous en donner la perception. »

ÉTATS-UNIS.

Cornell University, Ithaca, N. Y.⁽¹⁾

L'Université Cornell, ainsi appelée du nom de son fondateur, EZRA CORNELL, ne date guère que d'une trentaine d'années.

EZRA CORNELL était l'homme de ses œuvres; la fortune lui avait souri mais au prix de quels efforts, de quelle persévérance! Convaincu, que l'instruction était au bout du compte ce qu'il y avait de meilleur pour pousser l'homme dans la vie, pour lui permettre d'engager avec quelque chance de succès cette lutte pour l'existence qui en meurtrit tant, CORNELL consacra tous ses efforts à créer, à organiser un centre d'instruction supérieure qui aurait permis aux jeunes gens de

(1) Nous avons puisé les renseignements suivants dans la réponse de M. WEBER, et dans le « Cornell University Register (1893-94) ».

s'armer pour le combat qui les attendait. Empli d'une foi ardente, d'une pitié sans bornes pour les déshérités, s'abandonnant volontiers aux idées toutes de générosité qui guidaient sa conduite mais qui présentaient souvent quelque chose d'utopique, CORNELL n'aurait pu réussir dans l'œuvre qu'il avait entreprise, sans le concours de M. WHITE, sénateur de l'État de New-York, dont l'esprit pratique et judicieux, apporta un tempérament à l'enthousiasme d'EZRA CORNELL. Son influence fut considérable. Au reste les circonstances semblaient propices pour la réalisation du vœu qu'ils berçaient depuis longtemps. On était en pleine guerre de Sécession. Les États de l'Union préoccupés des vicissitudes de la lutte, désireux d'avoir des soldats sur lesquels ils pourraient compter dans l'avenir, prirent la résolution de doter richement les établissements d'éducation qui consentaient à donner l'instruction militaire à leurs élèves. L'État de New-York disposait d'une grande étendue de terres qu'il avait l'intention d'affecter à cet usage. CORNELL parvint à décider l'État à donner la totalité de ces terres à une Université qu'il avait l'intention de créer, et à l'organisation de laquelle lui-même affecterait une somme de 2,500,000 francs. Un acte de la Législature de New-York daté du 27 avril 1865 décréta la création de l'Université; celle-ci ne fut ouverte qu'en 1868. CORNELL était animé des idées les plus larges; il avait dit : « I would found an institution where any person can find instruction in any study. » Les débuts de la jeune Université furent peu prospères, mais actuellement l'on peut dire que si le rêve de CORNELL ne s'est pas complètement réalisé, l'Université qu'il a fondée n'en est pas moins une des plus célèbres des États-Unis⁽¹⁾.

L'enseignement qui y est donné embrasse une foule de matières les plus diverses. Mais il est à remarquer que la plus

(1) Cornell University compte actuellement 1801 étudiants et 151 professeurs.

grande liberté préside aux choix des études. Celles-ci d'ailleurs sont rendues beaucoup plus faciles et moins coûteuses que dans les autres universités américaines. Outre les nombreuses bourses qui sont vivement disputées par les concurrents, l'Université, grâce à des dons considérables qui lui ont été faits est parvenue à diminuer les dépenses de ses étudiants; ceux-ci ne payent pour l'enseignement que 375 francs.

L'Université ne possède pas de *dormitories*, bâtiments affectés au logement des étudiants, qu'on retrouve dans un certain nombre d'établissements similaires. Les étudiants, peuvent cependant se loger à *Sage Hall* dépendant de l'Université. Le prix de la pension, de la location de l'appartement, du chauffage et de l'éclairage y est de 5 à 6 $\frac{1}{2}$ dollars par semaine. L'appartement se compose d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail. — Quant aux étudiants beaucoup vivent dans la ville, un certain nombre d'entre eux occupent les jolis cottages des sociétés secrètes, disséminés au milieu des bâtiments universitaires. Ces maisons élégamment construites, ne contiennent guère qu'une dizaine ou une quinzaine d'étudiants. Le rez-de-chaussée se compose ordinairement d'une grande salle, où les jeunes gens, pendant l'hiver, organisent des soirées dansantes; aux étages se trouvent les chambres destinées aux étudiants. Grâce à cette heureuse initiative, le prix de la pension, de l'appartement etc., qui à Ithaca varie de 4 à 10 dollars par semaine, n'atteint, pour les membres de ces clubs, que la somme minime de 3,50 dollars.

Ces sociétés secrètes, connues également sous le nom de sociétés grecques sont très nombreuses et très prospères à Cornell University. Ces sociétés qui étendent leurs ramifications sur toutes les Universités américaines, ne sont en définitive que des clubs ayant un but social très caractérisé. On les désigne par des lettres grecques qui sont les initiales d'une maxime quelconque qui leur sert de devise; c'est là tout

le mystère qui les entoure. Pendant ces dernières années ces sociétés grecques ont pris une très grande extension. Plusieurs de ces « fraternities » ont des « chapters » dans les principaux collèges et Universités des Etats-Unis, et un nombre de membres qui s'élève à plusieurs centaines. Les « chapters » d'une même « fraternity » varient souvent dans leur organisation. Dans plusieurs des collèges de la Nouvelle-Angleterre ils comptent comme membres un certain nombre d'étudiants d'une seule et même « promotion » et prennent la forme « d'honorary societies ». Ailleurs au contraire, ces sections ne comptent en moyenne qu'une vingtaine de membres, choisis en nombre égal parmi les étudiants de chacune des quatre promotions : Seniors, Juniors, Sophomores et Freshmen. Telle est la forme qui existe à Cornell pour chacun des 27 chapters of fraternities qui y ont été créés (parmi ces chapters 4 sont des sociétés de femmes). Rien d'étonnant à ce que ces sections soient si nombreuses; Cornell University n'a pas en effet de *dormitories* qui dans des institutions similaires fournissent aux étudiants le moyen de se réunir fréquemment.

Comme nous l'avons dit plus haut, les sociétés grecques ont souvent une maison, les unes en pleine propriété, les autres en location. La plus récente de ces maisons, dont la construction a coûté la jolie somme de 50,000 dollars est considérée comme une merveille du genre. Les frais sont le plus souvent couverts par les dons des anciens élèves restés membres de la société.

A côté de ces 27 sections particulières, Cornell a des « chapters » des sociétés honorifiques Sigma X (scientifique), Phi, Beta, Kappa (littéraire) la plus ancienne société grecque du monde.

Les étudiants de chacune des quatre « classes » ont en outre formé des sociétés spéciales, correspondant à chacune de ces promotions, telles sont : *Sphinx Head, Quill and Dagger* (plume et poignard; pour les seniors); *Chancery* (senior law)

Theta, Nu, Epsilon (sophomore), *Aleph Samach* (junior) puis, *The Mermaid* (la Sirène) *Bench and Board*, *The Undine*, la *Fruija*.

Bien que l'Université Cornell soit *unsectarian* c'est-à-dire ne subisse l'influence d'aucune secte religieuse, les étudiants qui appartiennent à l'une ou l'autre secte ont formé des associations particulières qui témoignent d'un sentiment religieux très vivace. La plus importante de celles-ci est l'*University Christian Association*. Un généreux donateur a construit à son usage un local spacieux comprenant salles de réunions, bibliothèque, salles de lecture, etc. La *Christian Association* compte environ 500 membres, étudiants et professeurs; elle a pour but l'étude de questions religieuses et tâche aussi de faire de la propagande chrétienne. Elle n'est cependant pas d'un exclusivisme outré, elle s'efforce autant que possible de rendre service à tous les étudiants; c'est ainsi que pendant la première semaine de chaque session, un comité de cette Association siège en permanence à Barnes Hall dans le but de donner aux nouveau-venus tous les renseignements qu'il a pu réunir sur le prix des appartements, des pensions, quant à l'époque à laquelle ont lieu les examens, etc.

Les sociétés sont innombrables à Cornell. Il serait fastidieux de les énumérer. Bornons nous à constater l'existence de sociétés qui ont pour but d'aider leurs membres dans leurs études respectives, un club de journalistes (*Kwill club*), plusieurs « debating societies » dont les membres s'exercent à la parole dans des conférences contradictoires, des sociétés régionales réunissant les étudiants d'un même pays ou d'une même ville, des sociétés dramatiques et musicales, donnant annuellement plusieurs concerts et représentations, très goûtés du public; et un nombre assez considérable de sociétés athlétiques (football, lacrosse, baseball etc).

Nous avons dit précédemment quelle avait été l'attitude de la plupart des États de l'Union vis à vis des institutions qui consentaient à donner l'instruction militaire à leurs élèves. L'acte du Congrès accordant à l'Université d'Ithaca une concession de terres, et l'acte de la Législature de l'État de New-York délimitant l'étendue des terres données à l'Université nouvelle ont spécifié la nature de cette instruction militaire. Tous les étudiants, sauf les étrangers et les étudiants en droit, sont tenus d'assister aux exercices. Tous ces jeunes gens, placés sous le commandement d'un lieutenant de l'armée régulière, nommé pour trois ans, sont obligés de se procurer l'uniforme imposé par l'Université (pantalon bleu à bande blanche, dolman bleu, casque blanc). Lors des examens de chaque « classe » les noms des étudiants qui ont montré de réelles aptitudes pour le service militaire sont transmis aux autorités militaires de l'État, et les noms des trois étudiants les plus capables sont inscrits au Registre de l'Armée des E. U. — Ajoutons encore que quelques-uns de ces étudiants-soldats ont formé un corps de musique réputé la meilleure musique militaire qu'on puisse trouver aux États-Unis.

L'activité intellectuelle qui caractérise l'étudiant américain se manifeste autrement que par la création de cercles littéraires ou scientifiques. Il est à l'université pour apprendre, non seulement les matières inscrites au programme, mais encore une foule de choses qui lui seront utiles dans la vie. Suppléant par son initiative personnelle aux lacunes forcées que comporte l'enseignement officiel, il organisera des clubs, il créera des journaux et des revues où il apprendra à émettre clairement ses idées, et à discuter celles des autres. Dans aucun pays la presse universitaire n'a pris un aussi grand développement qu'aux États-Unis. A Cornell il n'y a pas moins de 7 publications dont une quotidienne. Ce sont : *The Era* (hebdomadaire), *The Sun* (quotidien), *The Magazine* (mensuel,

littéraire), *The Sibley Journal of Engineering*, *The Bulletin of the Christian Association*, *The Law-Journal* (mensuel), *The Widow* (satir.-illustré, bi-hebdomadaire). Quelques-unes de ces publications ne donnent que des renseignements universitaires; c'est la « gazette du jour » annonçant les réunions des différentes sociétés, les résultats d'un match de football, les mutations dans le personnel enseignant etc.; d'autres sont des recueils littéraires ou scientifiques.

Ces différents renseignements diront assez combien est occupée la vie d'un étudiant à l'Université Cornell. En dehors des heures qu'il consacre à l'étude, tantôt c'est une partie de football qui le retient, tantôt une partie de base-ball ou de cricquet. Le soir, l'une ou l'autre des fraternités, quelquefois plusieurs à la fois, se réunissent. Et puis durant l'année, plusieurs festivités, qui font époque dans la vie universitaire : le « sophomore cotillon, » les bals organisés par les Juniors. et les Seniors, le Cadet Bataillon. En somme chacun arrange son existence comme il l'entend et bien difficile serait celui qui ne trouverait pas à Cornell le moyen de se divertir.

Harvard University (Cambridge) (1).

Harvard, la plus ancienne Université des États-Unis, a été fondée en 1636 par Sir JOHN HARVARD, diplômé du College Emmanuel de Cambridge (Angleterre). HARVARD n'a cependant conservé aucun cachet spécial remémorant son ancienneté.

Ici, comme à Cornell, ce qui frappe tout d'abord lorsqu'on cherche à pénétrer les mœurs des étudiants, c'est le grand

(1) Nous avons extrait ces renseignements du « Harvard University Catalogue » (1893-94), de « Harvard University » et « Student's Expenses », deux brochures écrites par M. FRANK BOLLES, le secrétaire de l'Université. L'ouvrage très intéressant « The Harvard Club Book » qui nous a gracieusement été envoyé par un des auteurs, M. WILLIAM D. ORCUTT, nous a permis de donner quelques indications complémentaires sur les sociétés d'étudiants.

nombre de sociétés qu'ils ont formées. Avant tout, il convient de signaler l'existence de plusieurs cercles athlétiques, *the Harvard Athletic Association* (1874), *the Harvard Baseball Association* (1862), *the Harvard Boat-Club* (1844), *the Harvard Cricket-Club* (1863), *the Foot-ball Association*, etc., etc. Toutes ces sociétés se sont entendues ou sont sur le point de s'entendre avec la plupart des associations similaires existant dans d'autres Universités, pour la création et l'organisation de luttes périodiques intra-universitaires.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que ces associations aient pris une extension aussi considérable. Elles ont, la protection des autorités académiques. Celles-ci attachent presque autant d'importance au développement physique qu'au développement intellectuel de leurs élèves. A son arrivée à l'Université, l'étudiant est soumis à un examen médical très sérieux, de la part du directeur du gymnase; on mesure ses forces, on l'ausculte, on prend autant que faire se peut, une série d'informations concernant sa constitution et ses antécédents. — D'après ces renseignements, on le soumet à des exercices modérés, on lui indique les engins dont l'usage lui sera le plus avantageux. Six mois après, un nouvel examen permet de constater les effets du régime qui a été imposé.

Mais là ne se borne pas l'intervention des autorités académiques. A côté de ces conseils donnés à tout étudiant, à côté de ces exercices qui lui sont imposés dès son entrée dans la vie universitaire, il y a des cours de gymnastiques régulièrement organisés et que peuvent suivre tous les étudiants.

Les installations athlétiques de l'Université sont des modèles du genre. Harvard possède quatre locaux spécialement destinés aux exercices du corps : *the Hemenway Gymnasium*, *the Carey Athletic Building*, *the University Boat House*, et *the Weld Boat House*. Le premier de ces édifices, bâti en 1879, a été aménagé de façon à pouvoir servir à 2 ou 3000 personnes. Le « Carey Athletic Building » mesure 1848 pieds carrés; les jeunes gens qui s'adonnent au canotage y

trouvent à leur disposition une barquette fixée dans un bassin qu'alimente continuellement une eau courante; une vaste salle en terre-plein est aménagée de façon à ce qu'en automne et pendant l'hiver on puisse s'exercer au cricket et autres jeux de balle. Le « Weld Boat House » met à la disposition des étudiants faisant partie d'un club nautique ou non, un nombre très considérable d'embarcations de tous genres.

Pour les sports de plein air il y a des *campi*, vastes terrains spécialement aménagés pour contenir, outre les joueurs, la foule des spectateurs qu'attirent toujours ces luttes. A Cambridge, le « New Soldiers Field » qui mesure 27 acres, a été donné à l'Université par le Major HENRY L. HIGGINSTON en mémoire de ses amis tués pendant la guerre civile.

Tous ces sports sont soumis à une réglementation spéciale, confiée à un comité, absolument indépendant de toute Faculté, et dont font partie, 3 gradués, 3 professeurs et 3 étudiants. En outre aucun étudiant ne peut prendre part à un match public, sans avoir, au préalable, passé un examen médical et en avoir reçu l'autorisation du directeur du gymnase.

Les sociétés ayant un but religieux sont moins nombreuses et moins importantes que celles qui existent dans d'autres Universités, à Yale, notamment. La plus ancienne est la *Young Men's Christian Association* fondée en 1802. L'activité de ces différentes sociétés, quelle que soit d'ailleurs la secte à laquelle appartiennent leurs membres, se manifeste par des entretiens, lectures, prières en commun. Quelques-unes d'entre elles, ont entrepris l'organisation de missions non seulement dans la contrée avoisinant l'Université, mais encore à l'étranger.

Quelle sera l'attitude de l'Université vis-à-vis de ces sociétés religieuses? — Un certain nombre d'Universités transatlantiques sont confessionnelles, c'est-à-dire qu'elles subissent l'influence d'une secte déterminée. Harvard est absolument hostile à tout esprit de secte. Jusqu'en 1886 les étudiants étaient obligés d'assister aux prières du matin; depuis cette

date ces exercices religieux existent encore, mais sont tous facultatifs. Ce n'est pas à dire que l'Université se désintéresse absolument de l'éducation religieuse des étudiants; non, elle leur donne toutes les facilités possibles, mais les laisse absolument libres d'en profiter ou non. Tous les jours, à des heures déterminées le prédicateur officiant se tient à la disposition de tous ceux qui désirent son assistance ou ses conseils; ces entretiens sont éminemment utiles et font peut-être plus dans le domaine religieux que les sermons et les conférences dont le grand nombre dit assez combien vivace est à Harvard le sentiment religieux.

Il existe encore à Harvard plusieurs sociétés qui ont un but purement éducatif; telles les associations suivantes: *Natural history Society; the O. K. Society* (littéraire) *Harvard philosophical club, Deutscher Verein, Conférence Française, Englisch club, Civil service Reform club*, etc., etc. Il convient de citer spécialement la *Harvard Union*; grâce à elle une page nouvelle peut être jointe à l'histoire des cercles d'étudiants. L'Union fondée en 1832 avait simplement pour but de permettre à ses membres de s'exercer dans l'art de la parole. Comme telle elle rendait certainement de grands services, mais c'était là une sphère d'action trop limitée pour des esprits aussi entreprenants et aussi pratiques que le sont les Américains. Aussi depuis 92, *Harvard Union* a conclu avec Yale une « debating union ». On choisit des délégués dans chacune des sociétés rivales; les uns sont chargés de défendre telle question proposée, les autres de la combattre; véritable joute oratoire très disputée, permettant à certains talents de se produire, et dont les effets favorables ne peuvent être contestés. — Nous tenons à dire quelques mots de *l'Institute of 1770*, la plus ancienne et la plus importante des sociétés qui existent à Harvard. Elle a pour but, d'après les termes mêmes de ses statuts « to oppose the cold indifference, to the practice of oratory ». Son histoire est des plus mouvementées. Elle eut à lutter non seulement contre

les autorités académiques hostiles à l'établissement de sociétés secrètes, mais encore contre des clubs rivaux. Heureusement une entente se produisit; ces différentes sociétés se fusionnèrent et dès lors la vitalité de l'*Institute of 1770* fut assurée. C'est le poète LONGFELLOW qui en 1837 proposa le sceau encore en usage aujourd'hui et portant la devise « *Hoec studia adolescentiam alunt.* »

Nous ne ferons que rappeler l'existence des sociétés musicales, et des sections des sociétés grecques. Il y a cependant à Harvard certaines sociétés secrètes qui n'ont rien de commun avec les « chapters » dont nous avons parlé précédemment. Tels sont *the A. D. Club*, *the Porcellian Club* et *the Hasty Pudding Club*. Parmi ces clubs il y en a qui poussent l'amour du mystérieux jusqu'à cacher les noms de leurs membres; ceux-ci sont en général peu nombreux. Au début ils se réunissaient dans l'appartement d'un de leurs camarades, y parlaient de choses et autres, faisaient de la musique, et ordinairement finissaient leurs réunions bi-mensuelles par un souper intime ou un bol de punch. Tout en conservant leur caractère de club social, certains sont devenus si importants que de pouvoir devenir propriétaires de très jolies « club-houses. »

À Harvard, comme à Cornell, la presse universitaire est devenue très prospère. Citons d'abord le *Harvard Crimson* journal quotidien absolument universitaire, donnant toutes les nouvelles du jour qui peuvent intéresser ses lecteurs⁽¹⁾.

Cette publication n'a pas succédé immédiatement au périodique qui paraissait précédemment sous le même nom. Le journalisme quotidien commença à Harvard avec l'appari-

(1) Nos camarades de l'Université de Gand peuvent se rendre compte de l'utilité que présente une pareille publication, depuis que ses administrateurs ont poussé l'obligeance jusqu'à nous en assurer le service gratuit.

tion du premier numéro du *Harvard Echo* (9 décembre 1879). A l'Echo succéda le *Harvard Herald* prédécesseur immédiat du *Crimson*. Aujourd'hui ce dernier journal possédant des fonds solidement établis, est devenu une chose indispensable à la vie de l'étudiant. A côté du *Crimson* il y a encore le *Harvard Lampoon* dont le 1^r numéro parut en 1876, la *Harvard Law Review* qui débuta en février 87. Cette revue mensuelle publie des essais dus à des étudiants en droit, une bibliographie des principaux ouvrages juridiques, et les arrêts les plus importants qui ont été rendus par les tribunaux des États de l'Union. Conjointement à cette publication paraît le *Harvard Advocate* dont les origines remontent à 1865 et qui conformément à sa devise : *Veritas nihil veretur* permet aux étudiants d'exprimer librement leurs pensées et leurs aspirations. Ce journal malgré ses débuts plus que modestes est devenu très populaire parmi les élèves de Harvard; en devenir un des administrateurs est considéré comme un aussi grand honneur que de remporter une victoire à la varsity. Citons enfin le *Harvard Monthly*, journal littéraire auquel collaborent depuis '85 les étudiants et quelques gradués d'Harvard.

Nous nous étendrons un peu longuement sur la vie matérielle des étudiants d'Harvard, le sujet étant intéressant par sa nouveauté, et les renseignements que nous avons reçus nous permettant de traiter la question avec quelques détails.

L'Université a adopté le système résidentiel; elle possède 12 « dormitories »; 973 étudiants peuvent y loger pour autant que les « chambres doubles » soient occupées par deux personnes; il est à remarquer cependant que beaucoup d'étudiants préfèrent payer un supplément de prix et occuper seuls ces chambres. Ces « dormitories » sont placés sous la surveillance directe de l'Université; le prix du loyer, variant de 25 à 350 dollars par an doit être payé au « bursar ». — Ces

installations qui au début répondaient à tous les besoins sont devenues absolument insuffisantes maintenant que Harvard compte 3160 étudiants⁽¹⁾. Aussi, la majeure partie d'entre eux sont obligés de s'inscrire comme locataires et comme pensionnaires dans des « dormitories » privés ou dans des maisons particulières, soit à Cambridge, soit à Boston; ces appartements sans être luxueux sont confortablement meublés et peuvent s'obtenir moyennant un prix qui varie de 35 à 75 dollars par an. Mais chose étrange, dans un pays où l'on fait tant de cas de la liberté individuelle, l'Université conserve sur ces « dormitories » privés un certain droit de surveillance. Le Regent de l'Université a sous ses ordres des gradués nommés *proctors* qu'il a le droit de placer dans n'importe quelle maison particulière où logent des étudiants si le maintien du bon ordre semble le réclamer.

Les dépenses annuelles d'un étudiant économe qui arrive à Harvard muni d'un bon trousseau ne peuvent guère être inférieures à 400 dollars. Tel sera du moins le budget d'un étudiant de première année, les frais allant en augmentant, à mesure qu'il avancera dans ses études. Voici d'ailleurs, extrait du rapport du secrétaire, un relevé des dépenses faites par les élèves de la promotion de 1891 qui montrera combien sont variables les frais qui incombent aux étudiants :

Au-dessous de 500 dollars	25
Vivant chez eux	14
De 500-700 dollars	49
De 700-1000 »	58
Au-dessus de 1000 dollars	83
» 2000 »	11
» 3000 »	3

L'esprit éminemment pratique et entreprenant des Américains a donné naissance à une série d'institutions dont le but

(1) Les professeurs sont au nombre de 249.

est de réduire autant que possible les frais que doivent supporter les étudiants. C'est cette idée qui a présidé à l'organisation des différentes associations dont nous allons parler, associations qu'il serait difficile, croyons-nous, d'établir chez nous.

La *Harvard Dining Association* qui occupe dans « Memorial Hall » la grande salle à dîner, fournissait en 1887 une excellente pension pour environ 4 doll. par semaine à 650 personnes; aujourd'hui le nombre des pensionnaires, professeurs et étudiants, s'élève à 1085 et le prix de la pension est descendu à 3,98 $\frac{2}{3}$ dollars.

La *Harvard Cooperative Society* fournit au prix de revient à ses membres, les livres, objets classiques et de fantaisie dont ceux-ci pourraient avoir besoin.

Le *Foxcroft Club* fondé en 1889 est également une société coopérative dont font surtout partie les étudiants vivant en famille ou habitant à une grande distance de l'Université. Cette société possède une bibliothèque, des salles d'étude, un restaurant, où grâce aux repas qu'on prend à la carte, la dépense hebdomadaire ne dépasse pas 2,80 dollars par semaine.

Une institution tout à fait américaine celle-ci est la *Loan Furniture Association* qui loue aux étudiants les meubles dont ils ont besoin pour garnir leurs chambres. Le prix de location qui ne dépasse d'ailleurs pas 5 dollars par an, est calculé d'après la somme nécessaire pour le remplacement du mobilier mis hors d'usage.

Ces différentes associations sont dirigées par une commission composée d'étudiants et de professeurs.

Les étudiants ont toutes les facilités pour se choisir un appartement à leur convenance. Tous les ans un comité d'étudiants publie une liste complète des appartements à louer, accompagnée d'une description sommaire des chambres et de l'indication du prix du loyer. Grâce à cette publicité, les prix des appartements sont devenus plus uniformes et plus stables, au grand avantage des élèves de Harvard.

Par les renseignements qui précèdent on peut constater que la vie matérielle est relativement plus chère à Harvard que chez nous. Mais cette cherté est compensée par les nombreux avantages dont les étudiants peuvent profiter. Outre les sociétés coopératives dont nous venons de parler, outre les nombreuses bourses mises annuellement au concours⁽¹⁾, les étudiants de Harvard ne dédaignent pas de remplir, dans le cours de leurs études, certaines fonctions plus ou moins lucratives qui leur permettent d'exonérer d'autant leur budget. Un bureau d'emplois est installé à l'Université même; les étudiants nécessiteux s'y font inscrire, et aussitôt qu'une place quelconque est renseignée au bureau celui-ci en donne avis aux plus méritants des élèves inscrits. Cette institution permet ainsi, même aux étudiants qui sont sur le point de quitter l'Université et dont la situation financière est peu brillante, d'envisager l'avenir avec plus de sécurité, et de se créer dès leur entrée dans la vie réelle, une position qui les met à l'abri du besoin.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette Université; nous pourrions notamment tâcher d'étudier les Summer's schools, l'extension universitaire, etc., toutes choses très intéressantes et peu connues en Belgique. Malheureusement nous devons, dans le cadre qui nous est assigné, nous borner à donner les traits caractéristiques de ce monde universitaire si différent du nôtre.

University of Minnesota (Minneapolis, Minn.)⁽²⁾.
L'Université de Minnesota est de création récente; elle a été fondée en 1851. Elle compte actuellement 1828 étudiants dont 501 femmes.

(1) L'Université distribue tous les ans en bourses, prix, secours de toute nature, plus de 89,000 dollars.

(2) Mr SOREN P. REES, outre une très intéressante lettre, nous a envoyé le « Catalogue of the University of Minnesota » (1894).

Nous retrouvons à Minneapolis les greek letters fraternities, les sociétés athlétiques, les associations purement sociales, les sociétés scientifiques ou littéraires dont les plus importantes sont : *The Hermean and Delta Sigma*, *The University Senate*, organisé comme l'est le Sénat des États-Unis, *The Philosophical Club*, *The Knights of English Learning* ayant un but social et littéraire à la fois et dont les membres sont tous des étudiants diplômés, *The Philological Society*, etc. Nous ne ferons que les mentionner, ces sociétés rappelant par leur organisation et leurs tendances, celles dont nous avons parlé plus haut.

Les sentiments religieux très vivaces des étudiants ont porté ceux-ci à former plusieurs sociétés religieuses. La plus importante est la Y. M. C. A. ayant pour objet « the promotion of growth in grace and christian fellowship among its members and aggressive christian work, by and for students. » Poursuivant le même but, mais revêtant un caractère plus social est la *Student's Christian Association* qui possède en pleine propriété un immeuble très confortable et admirablement aménagé pour les exercices religieux. Les étudiantes y ont également été de leur société religieuse; elles ont fondé la Y. W. C. A. qui poursuit le même but que la Y. M. C. A.

Une chose qui est faite pour nous étonner, c'est l'absence complète de clubs politiques parmi les étudiants. N'exagérons pas cependant; durant la période électorale, les étudiants se partagent en différents groupes correspondant aux partis nationaux, chacun de ces groupes soutenant dans des meetings, dans les réunions électorales, les candidats du parti dont il a épousé le programme. Mais en temps ordinaire, les étudiants américains ont bien autre chose à faire que de s'occuper de politique ou de manifester bruyamment et souvent intempestivement leurs opinions. Ce n'est pas à dire qu'ils soient absolument indifférents à la vie publique, car, comme tous les Américains, ils sont animés d'un amour intense pour la liberté de pensée et d'action. Mais il n'y a jamais entre eux de

ces inimitiés, de ces haines qu'engendre inévitablement la politique; toujours la plus grande courtoisie règne dans leurs rapports.

La presse universitaire est représentée à Minneapolis par le *Quarterly Bulletin*, publication plutôt officielle qu'estudiantine, contenant outre certains renseignements sur l'Université, un tableau synoptique des ouvrages écrits par les professeurs, anciens étudiants et étudiants; *The Ariel*, journal hebdomadaire, publié sous les auspices d'une société d'étudiants; *The Gopher*, annuaire publié par la classe des juniors et représentant le côté estudiantinesque de la vie universitaire; *the Year Book of the Society of Engineers* contenant une série d'articles dus à des professeurs et à des étudiants.

L'Université n'a pas adopté le système résidentiel. Ici pas de « dormitories »; l'étudiant est obligé de louer un appartement et de prendre sa pension chez les particuliers. Quelques-uns habitent ces jolis cottages appartenant aux sociétés grecques, dont nous avons déjà parlé. La vie semble être ici beaucoup moins coûteuse qu'à Harvard, à en juger par les budgets de deux étudiants, qui, au dire des rédacteurs du *Catalogue of the University of Minnesota* étaient des étudiants « ordinaires »; en prenant leur pension dans des clubs, ils auraient pu encore réaliser un bénéfice de 50 à 70 cents par semaine. Nous avons trouvé intéressant de reproduire ces comptes :

1^{er} ÉTUDIANT.

Pension et appartement	160 dollars.
Blanchissage	15 »
Soins médicaux	20 »
Habillement	50 »
Livres	30 »
Divers (chemin de fer etc) . . .	30 »
	<hr/>
	305 dollars.

2^e ÉTUDIANT.

Pension, appartement	}	208.75 dollars.
Blanchissage et cotisations div.		
Habillement		74.25 »
Livres etc		37.35 »
Timbres-poste		3.41 »
Eglise, aumônes, amusement		24.90 »
Chemin de fer.		16.25 »
Omnibus		4.95 »
Coiffeur		14.20 »
Divers		13.03 »
		<hr/>
		397.69 dollars.

A Minneapolis comme à Cambridge, les étudiants exercent certains métiers dont la rémunération leur permet de couvrir une partie de leurs dépenses. C'est ainsi que le second étudiant dont nous venons de parler était parvenu au bout de l'année à rassembler la somme de 272 dollars. Le premier avait 50 dollars en arrivant à l'Université; à la fin de ses études il se trouvait encore à la tête d'un capital de 10 dollars, le métier d'imprimeur qui lui était très familier et qu'il avait exercé pendant les quatre années qu'il passa à l'Université, lui ayant permis de subvenir à tous ses besoins. Ce sont là peut-être des cas isolés, mais il n'en est pas moins vrai qu'un étudiant peut à Minneapolis, tout en suivant régulièrement les cours, couvrir la moitié de ses dépenses en remplissant, chez des particuliers ou dans des restaurants, les fonctions de jardinier, palefrenier, cuisinier, garçon de café etc. Quelques-uns de ces jeunes gens ont, paraît-il, fait si souvent ces mêmes travaux qu'ils ont absolument perdu de vue le but pour lequel ils étaient venus à l'Université.

Les étudiantes sont également obligées d'élire domicile chez des particuliers. Leurs dépenses sont sensiblement les mêmes que celles des étudiants. Nous avons sous les yeux le relevé des dépenses faites par deux jeunes filles, les unes

atteignant la somme de 356,30 dollars, les autres 240,05 dollars seulement.

Le système résidentiel n'est pas absolument inconnu à l'Université de Minnesota; il vient d'être introduit à l'Ecole d'Agriculture, annexée à l'Université. Les étudiants qui sont astreints aux exercices militaires, sont logés et nourris dans l'établissement.

L'Université étant une institution de l'Etat, aucune contrainte n'est exercée; les étudiants peuvent aller où ils veulent et s'amuser comme bon leur semble. On n'exige d'eux que l'assiduité et une conduite irréprochable aux cours. Les différents sports athlétiques ont de nombreux et fervents adeptes parmi la jeunesse universitaire; un match bien mené produit une excitation extraordinaire, une espèce de gaieté folle (*fun*) qui trouve son écho jusque dans le Collège même. Outre ces jeux qui occupent une grande partie de la journée, les étudiants ont encore la faculté de suivre les réunions et d'assister aux festivités qu'organisent les différents cercles universitaires. En été, pendant les vacances, ils voyagent, se rendent aux lacs, ou bien travaillent, s'occupent d'études spéciales.

University of Pennsylvania (Philadelphia-Penna). — Mr MUMFORD, à l'extrême obligeance duquel nous nous plaignons à rendre hommage, nous a envoyé en réponse aux renseignements que nous lui avons demandés une longue et très intéressante lettre. Nous regrettons vivement de ne pouvoir la reproduire in extenso ayant cru devoir compléter les indications qu'elle contenait en compulsant les nombreux ouvrages et journaux qu'il a joints à sa réponse.

Notre aimable correspondant nous décrit d'abord le costume que portent les étudiants lors des solennités universitaires, et quand ils paraissent en corps en public; c'est l'uniforme

adopté par leurs camarades d'Oxford; le bonnet carré et plat appelé vulgairement *mortar-board*, et la robe noire descendant jusqu'au-dessous des genoux.

Quant aux sociétés d'étudiants, M^r MUMFORD les divise en plusieurs groupes : 1^o les sociétés sérieuses formées par les élèves des différents « départements » et ayant pour but de faciliter leurs études ; — 2^o les sociétés de musique comprenant le *Glee Club*, le *Banjo and Guitar Club*, le *Mask and Wig Club*. Cette dernière société est réputée être une des meilleurs troupes d'amateurs des É.-U. Tous les ans ses membres composent et jouent une pièce burlesque; les dépenses s'élèvent à 12,000 dollars mais tel est l'engouement du public pour ces représentations que malgré les frais considérables que le club doit supporter, les bénéfices sont en moyenne de plusieurs milliers de dollars. C'est ce qui a permis au *Mask and Wig Club*, de se construire un magnifique immeuble. — 3^o les Greek letters Fraternities. — 4^o les sociétés diverses telles que le *Field Club* (botanique), *Camera Club* (photographie), *School Clubs* réunissant les étudiants qui ont fait leurs études préparatoires dans une même école, *City Clubs* formés d'étudiants originaires d'une même contrée ou d'une même ville. — 5^o les sociétés religieuses : *Newman Club* (catholiques romains) *Church Club* (protestants épiscopaliens) Y. M. C. A. — 6^o les sociétés littéraires dont les plus importantes sont *The Philomathean Society* fondée en 1813. L'« University Courier » dans un de ses numéros rend compte des travaux de cette société pendant l'année académique 93-94. Nous y voyons que c'est la *Philomathean* qui a eu l'idée, et qui a réalisé cette idée, de créer avec l'Université Cornell une ligue parlementaire. C'est elle aussi qui a créé une « debating union » avec Harvard, Yale, Princeton et Columbia; — la *Zelosophic Society* fondée en 1829 et possédant comme la société précédente, un local situé dans l'Université même et donné par les autorités académiques; le *College Congress* composé des promotions de Freshman et des

Juniors; les premiers forment la Chambre des Représentants, les seconds, le Sénat; toutes les semaines ils se réunissent et s'occupent des questions qui font l'objet des discussions les plus importantes au Congrès national. Ces jeunes gens acquièrent ainsi l'habitude de parler en public et la connaissance des procédés parlementaires.

Comme journaux universitaires, nous devons citer le *Pennsylvanian* jadis bi-mensuel et qui depuis le mois d'octobre paraît tous les jours, pendant l'année académique. Une publication quotidienne ne pourrait exister chez nous, la vie universitaire trop calme et trop uniforme que nous menons ne donnerait guère matière à de longs développements. Mais en Amérique, rien que le grand intérêt que les étudiants portent aux différents sports athlétiques justifie l'existence et explique la prospérité de pareils journaux. Le *Pennsylvanian* ne s'occupe guère que des sociétés athlétiques, les autres clubs n'ont dans les colonnes du journal qu'une très petite place. Ajoutons encore que le grand nombre d'annonces, réclames, etc., dont les Américains font un usage extraordinaire doit procurer à ces différentes publications des ressources pécuniaires très importantes. — The *University Courier* est un journal hebdomadaire de 16 à 18 pages reflétant mieux la vitalité des différentes associations d'étudiants. Souvent, le numéro est illustré de dessins très humoristiques et contient des vers d'une belle allure. — Citons enfin comme périodique le *Red and Blue* publication littéraire bi-mensuelle. Dans le numéro qui nous a été envoyé nous avons lu certaines nouvelles dénotant un vrai talent d'écrivain et beaucoup d'originalité, ainsi que des poésies où passe un souffle jeune, spirituel et primesautier. Nous tenons à mentionner spécialement le *Record*, dont M. MUMFORD a bien voulu envoyer plusieurs exemplaires à la *Société Générale des Étudiants libéraux*. C'est un annuaire publié tous les ans par la promotion des diplômés, mais autrement luxueux que notre modeste petit Almanach. En vérité, ces volumes de plusieurs centaines de pages sont,

superbes tant comme exécution matérielle que comme œuvre littéraire. C'est un vrai régal que de feuilleter ces annuaires qui, dans leur conception générale, sont moins une œuvre reflétant la vie de tout le corps des étudiants que l'odyssée d'une promotion déterminée. Outre les noms des étudiants qui forment la promotion sortante, nous y trouvons inévitablement, décrite en un style élégant et tant soit peu moqueur, l'histoire de la promotion pendant les quatre années qu'elle a passées à l'Université, une ode chantant l'hossanah de la « classe » et une « class prophecy », dont la dénomination indique suffisamment le caractère, et dont nous reparlerons d'ailleurs plus loin ; puis la relation des soupers, des bals, des multiples festivités qu'organisent les différentes sociétés, la plupart de ces sociétés ayant d'ailleurs leur histoire relatée brièvement dans le *Record* ; enfin une partie satirique où les plus petits travers physiques, intellectuels et moraux de certains professeurs et étudiants les plus populaires ... et pour cause, sont impitoyablement mis en relief. Le tout agrémenté de dessins magnifiquement enlevés où pétillent cet humour propre à la race, une espèce de raillerie gouailleuse, aisée, fine et incisive qui amène infailliblement le sourire sur les lèvres des plus moroses.

L'Université de Pennsylvanie, comme beaucoup d'Universités transatlantiques ne s'occupe pas du logement des étudiants. Ceux-ci trouvent à se loger dans les maisons particulières situées dans le voisinage de l'établissement. Quant à leurs repas ils les prennent tantôt chez les personnes qui les hébergent, tantôt dans des restaurants. Le prix de la pension varie de 5 à 7 dollars par semaine. En s'adressant au bureau du Doyen, à College Hall, les étudiants peuvent s'y procurer une liste des personnes qui prennent des pensionnaires chez elles. Toutes ces maisons sont visitées par les membres d'un comité permanent qui peuvent exercer ainsi une surveillance constante sur ces pensions privées. Les frais

incombant aux étudiants, pension, enseignement, livres, etc., est, d'après la brochure officielle que nous avons compulsée, de 285 dollars minimum, 500 dollars maximum.

Tel est le système encore en vigueur aujourd'hui à l'Université de Pennsylvanie. Mais, les autorités académiques ont jugé que les résultats obtenus n'avaient guère été satisfaisants. Convaincues de la supériorité du régime résidentiel, elles ont décidé de revenir sur l'ancien état de choses et de bâtir des «dormitories» où les étudiants pourront résider et se créer des relations qui avec le système actuel sont rendues beaucoup plus difficiles. L'Université a déjà ouvert un restaurant très spacieux où plusieurs centaines d'étudiants prennent actuellement leurs repas. Ces installations vont être considérablement agrandies. Il y aura 52 quartiers à quatre étages, chacun des quartiers étant aménagé de façon à pouvoir loger 16 étudiants. Chaque étage comprendra 6 chambres et un hall; quatre de ces chambres donneront sur la façade du bâtiment et serviront de chambres à coucher; les deux autres serviront de salle d'étude. Le corridor qui conduit au Hall se trouvera entre ces 2 chambres, de façon à ce que les étudiants ne soient pas troublés dans leurs études par de continuelles allées et venues.

Il y a un grand nombre d'étudiants qui ont leur famille à Philadelphie-même; ceux-là sortent peu, vivent dans leur home ou fréquentent le monde. Quant aux autres, leurs soirées sont généralement prises par l'étude, à moins que la société dont ils sont membres, ne se réunisse et n'organise une «class-party». Les étudiants vont aussi assez souvent au théâtre, en bandes. L'Université voulant autant que possible favoriser le groupement de ses élèves, a décidé d'ériger sur les terrains de l'Université un «Student's Hall» qui contiendra des locaux pour un grand nombre de sociétés, des salons de lecture, des sales de billards, tabagie, salles de jeux, un bassin de natation et un gymnase.

Ce bâtiment, véritable maison d'étudiants, contiendra aussi un hall où se tiendront les réunions publiques, et de très beaux locaux destinés à la Y. M. C. A. qui s'est le plus dépensée pour recueillir l'argent nécessaire à la construction de ce Students' Hall.

A l'Université de Pennsylvanie les associations athlétiques ont pris un très grand développement. Tous les ans, celles-ci forment des équipes qui se mesurent avec les équipes rivales d'autres Universités importantes. Rien de plus émouvant que ces luttes auxquelles assiste une foule immense et enthousiaste. « Souvent dix mille personnes assistent à des régates ou à une partie de base-ball; vingt-cinq mille à un match de football. Ce grand nombre de spectateurs donne une idée de l'intérêt que présentent ces luttes pour le public. C'est un spectacle de toute beauté de voir chacun des spectateurs arborant les couleurs de son université favorite, former, après qu'une partie a été bien menée, comme un immense parterre ondoyant de jolies fleurs. »⁽¹⁾ Des sommes folles sont placées sur ces équipes, toute la presse chante leur victoire. Mais par contre *voe victis!* On ne leur ménage ni les plaisanteries, ni les quolibets. Nous avons reçu un numéro de l'*University Courier* (14 novembre 1894) tout empli de louanges pour l'Université de Pennsylvanie qui dans un match récent a battu l'équipe de Princeton par 12 points contre 0. Le dessin de la première page nous montre un tigre vautré dans le sable, plaqué d'emplâtres, la queue pantelante, la patte ligotée et l'œil bandé. Il a l'air piteux, le pauvre tigre qui doit représenter l'équipe de Princeton, surtout qu'au flanc une flèche dont les barbes portent le nom honni de Pennsylvanie, a fait une échancrure d'où le sang s'écoule à gros bouillons. Au lointain, gravitant lentement à l'horizon dans toute sa

(1) Extrait de la lettre de M. MUMFORD.

majesté et sa gloire, le soleil irradiant, avec, au milieu, la placide et douce figure de B. FRANKLIN un des fondateurs de l'Université de Pennsylvanie, et les nombres 12-0. — Une autre gravure du même numéro nous représente le « campus » de Princeton transformé en jardin d'enfants. Les étudiants y jouent aux billes et au crockett!

Ces défaites ne portent pas seulement atteinte à la réputation de l'équipe malheureuse; le déshonneur en rejaillit jusque sur l'Université à laquelle elle appartient. Aussi lorsqu'il s'agit de former l'équipe qui aura à entrer en lice, il n'y a pas de sacrifices qu'il ne faille s'imposer; le campus est aux champions, les autres étudiants n'ont qu'à s'exercer au gymnase ou ailleurs, peu importe. Bien plus, l'entraîneur refusera pour ses hommes toute espèce de repas ou de fête. Tout pour le tournoi athlétique dont il faut sortir vainqueur!

L'excitation occasionnée par ces luttes finit cependant par se calmer, le Collège reprend sa physionomie habituelle et l'étudiant, comme de coutume, vaque à ses affaires, se rend au club, vit sa vie journalière. Et dans la tranquillité relative de l'existence qui lui est faite, il songe au « Junior Ball » ou à « l'Ivy Ball » que va organiser l'une ou l'autre promotion et qui réunira tout ce qu'il y a de plus huppé à Philadelphie; ou bien il se remémore les « class-suppers » auxquels il a assisté, ces réunions où la gaieté fusait en un bon rire franc, en saillies spirituelles et drôles; et, s'il appartient à la promotion des seniors, il sourit déjà aux deux soirées mémorables qui clôtureront dignement sa vie d'étudiant, le *Class-Day* et la *Cremation*.

Au commencement de juin, les membres de la « classe » se réunissent en séance solennelle. Un public nombreux parmi lequel on remarque les amies des étudiants qui viennent d'obtenir leur diplôme, se presse dans la salle. L'orchestre débute; le président de la promotion lit une adresse de bienvenue,

après quoi il laisse la parole à quelques-uns de ses camarades. L'un fait l'histoire de la promotion, un autre déclame le « class-poem, » un troisième fait entrevoir à l'assistance le chemin que vont suivre dans la vie les élèves « illustres » qui composaient la promotion. Lorsque le prophète a fait miroiter aux yeux de ses camarades un avenir tout rose mais souvent trop illusoire, le président de la promotion présente à l'Assemblée quelques étudiants dont il raconte les amours ou qu'il dépeint tels qu'ils sont avec leurs défauts et leurs ridicules. Puis il distribue aux étudiants les plus populaires de la « classe » des souvenirs précieux, témoignant de la sympathie qu'ils ont su acquérir parmi leurs copains pendant le temps qu'ils ont passé à l'Université. Lors du dernier « Class-day » ces souvenirs étaient respectivement une cuillère, un bol, une canne et une bêche. Et pour clôturer la séance, le président remet solennellement à celui qui est appelé à lui succéder la robe présidentielle...

Une autre cérémonie plus intéressante est ce qu'on appelle la *Cremation*. A côté des jours ensoleillés et joyeux qu'on a passés au collège, il serait bien extraordinaire qu'on n'eût pas eu des heures de suprême ennui en écoutant le verbiage de quelque professeur pédant, ou en « bloquant » un manuel soporifique quelconque. Et lorsqu'on quitte ce collège, à qui de nous n'est-il pas arrivé de brûler ce livre ou ce cahier qui nous a tant crispés. Mon Dieu! nous le savons bien, le livre n'en peut mais, et le professeur en question n'en continuera pas moins à ennuyer nos successeurs! Mais après tout c'est une vengeance bien légitime et très inoffensive! — Eh bien! ce désir d'affirmer bien haut cet ennui qu'on a dû cacher jusqu'alors et qui n'en est devenu que plus pesant, est la genèse de la *cremation*. Seulement les Américains avec leur désir de faire grand, ont donné à cet autodafé des proportions extraordinaires; ils ne se sont plus contentés de livrer aux flammes du bûcher certains livres, mais ils ont brûlé, oui brûlé vifs, des professeurs de l'Université!! Voici, d'après le

Courier comment se sont passées les choses... Il fait nuit, une nuit noire, roulant en ses ténèbres un je ne sais quoi de mystérieux et de terrifiant. Et lentement s'avance le funèbre cortège, éclairé par des torches dont les flammes vacillantes et fumeuses jettent une clarté fauve. En tête, marche majestueux OOSAROO III, roi des Flunkids, le corps admirablement tatoué, et la tête ornée de plumes superbes ; toute la tribu suit, traînant à sa suite les malheureux prisonniers, BARKER, professeur de physique flanqué de ses deux assistants. Deux sauvages portent les bagages des trois blancs : un immense in-folio, œuvre de BARKER. Fermant le cortège, un corps de musique. Nous ignorons si le malheureux physicien était venu dans l'intention de civiliser les Flunkids ; en tout cas nous devons constater à leur honneur qu'il n'étaient pas d'un barbarisme outré puisqu'ils consentirent à entendre la défense de BARKER avant que de l'occire. Mais le plaidoyer quoique très émouvant et empli de pathos n'eut pas l'heur de convaincre les juges ; ce voyant, les prisonniers en une révolte dernière de l'être, brisent leurs liens et tâchent de gagner le large. Toute la tribu les suit. On les rattrape ; on les ramène sur le lieu du supplice ; mais la chaleur de la lutte, la désespérance ont abattu complètement le courage des prisonniers ; l'horreur du bûcher les a hébétés à tel point qu'ils ne songent même plus à s'enquérir du point de savoir s'ils allaient être rôtis ou mangés vifs. Le bûcher dresse dans la nuit noire sa masse auréolée de flammes. On y place un peu brusquement, le livre, l'auteur et les deux assistants ; et pendant que les feuillets s'enflamment, pendant que BARKER communique à ses assistants des notes destinées à une nouvelle étude qu'il compte faire sur la combustion des corps, tout autour du bûcher les sauvages dansent une sarabande effrénée, en poussant des hurlements répercutés par les échos... Et soudain, dominant le vacarme — on entendit, comme venant du ciel, une voix vengeresse, crier : « Qui veut une tranche de BARKER ? » « Qui veut une étuvée de GOODSPEED ? »...

Yale University (New-Haven).

En fait de documents originaux nous n'avons reçu qu'un élégant petit *handbook*, recouvert d'une très gentille couverture de cuir bleu où flamboie, en lettres d'or, le nom fameux de Yale. Ce coquet livret est publié tous les ans par la Y. M. C. A., et distribué gratuitement à tous les nouveaux étudiants. C'est dire, que tout en donnant certains renseignements universitaires généraux, ce livret s'occupe surtout des sociétés religieuses et du but qu'elles poursuivent.

Les Y. M. C. A. sont devenues très prospères en Amérique ; il y en a partout. Elles comprennent ordinairement deux espèces de membres, les étudiants « *who are members in good standing of an evangelical church* » et qui ont exprimé le désir de prendre part d'une façon très active aux travaux de la société, puis toute personne attachée à l'Université (university man) qui a témoigné de l'intérêt pour l'association.

Ordinairement les Y. M. C. A. possèdent un hôtel des mieux aménagés et dont la construction a coûté souvent des sommes considérables. L'Association de Yale est installée dans « *Dwight Hall* » qui a pu être bâti grâce à l'aide pécuniaire des *alumni* (anciens étudiants) et surtout à la généreuse intervention de M. E. MONROE. Dwight Hall comprend, outre de nombreuses salles de réunions affectées aux travaux de l'Association, une bibliothèque dont les ouvrages essentiellement religieux peuvent être consultés par tous les étudiants, et un salon de lecture où sont mis à la disposition des membres, 8 journaux quotidiens, 18 journaux hebdomadaires et 28 publications mensuelles.

Ce ne sont pas évidemment les 2 dollars de cotisation versés annuellement par chaque membre de la société qui permettent aux Y. M. C. A. de devenir propriétaires d'immeubles aussi confortables et aussi luxueux. Mais l'argent vient de partout pour soutenir une œuvre qui présente une telle utilité.

Les travaux de « l'Association des jeunes gens chrétiens, » à Yale, sont nombreux et témoignent d'une grande activité.

Un « lecture-course » a été organisé dans les locaux de la société par quelques *alumni*; ce cours particulier est donné par des hommes éminents qui font autorité en la matière, et a pour but de faire connaître aux étudiants les questions religieuses les plus importantes. En outre chacune des promotions se réunit toutes les semaines pour faire des prières en commun, ou pour étudier la Bible. Les dimanches, le soir, tous les membres de l'Association sont rassemblés à « Dwight Hall » pour écouter l'un ou l'autre conférencier religieux.

Quelques membres de la Y. M. C. A. ont créé en 1888 la *Yale Mission* qui a pour but de propager les idées chrétiennes non seulement parmi les étudiants, mais encore dans la contrée avoisinant New-Haven. En 1889, la promotion de '92 a formé le *Boy's Club* qui depuis s'est rendu acquéreur d'une maison où l'on a organisé un véritable jardin d'enfants pour les « moutards de la rue » (urchins).

Les différentes sections de la Y. M. C. A. ne vivent pas d'une vie isolée. Les étudiants ont essayé d'entretenir des relations suivies entre ces diverses sections de l'Association établies dans la plupart des universités américaines, et ont formé dans ce but l'*Intercollegiate Y. M. C. A.* Trois secrétaires itinérants et un secrétaire résident en constituent la cheville ouvrière. Le secrétaire résident rassemble et dispose les statistiques en tableaux synoptiques, fait la correspondance et veille à la publication des différents journaux, revues, brochures de l'Association. Les secrétaires itinérants ont pour mission de visiter les multiples sections de la Y. M. C. A., d'en créer de nouvelles dans les Universités où elles ne se sont pas encore établies, d'étendre la sphère d'action de celles qui existent déjà.

Ainsi organisée l'œuvre ne cesse de grandir. Les chiffres suivants donneront une idée de cette prospérité constante et vraiment extraordinaire. En 1877, il y avait 26 associations universitaires comptant 1300 membres; aujourd'hui, disséminées par toute l'Amérique, on compte plus de 450 sections de

la Y. M. C. A. avec un total d'adhérents qui s'élève à plus de 30,000 !

Nous ne nous arrêterons pas aux diverses sociétés littéraires, athlétiques, etc. qui existent à Yale. Elles ressemblent, quant à leur organisation aux clubs que nous avons rencontrés dans les Universités précédentes.

Nous tenons à consacrer quelques lignes à la presse universitaire représentée à Yale par de nombreuses publications. *Yale Literary Magazine* journal, mensuel, publié par un comité élu parmi les membres de la promotion des seniors (abonnement 3 dollars); — *Yale scientific Monthly* publié par la promotion des seniors de la « Sheffield scientific School » (abonn. 2.50 dollars); — *Yale News* paraissant tous les jours ouvrables et publié par les étudiants des « Academic et Scientific departments » (abonn. 4 dollars); — *Yale Courant* (abonn. 2 dollars) et *Yale Record* (abonn. 2 1/2 dollars) journaux bi-hebdomadaires que font paraître les étudiants de « l'Academic department »; — *Yale Law journal* (abonn. 2 dollars); — *the Association Record*, publié dans le but de faire prospérer à l'Université les œuvres chrétiennes, est envoyé gratuitement à tous les membres de la Yale Y. M. C. A.; — *the student's Hand-Book* dont nous avons parlé; — *the Yale Banner* et *Pot Pourri*, publications annuelles donnant une série de renseignements universitaires.

L'Université de Yale n'a pas adopté le système résidentiel. Les étudiants logent dans des maisons particulières dont la liste est déposée à la bibliothèque de « Dwight Hall » et qui ont été au préalable inspectées par les membres d'un comité d'étudiants nommés par la Y. M. C. A. Ce comité, au commencement de l'année académique se tient pendant une semaine à la disposition des nouveau-venus auxquels il fournit non seulement des renseignements concernant les pensions, mais encore toutes autres informations relatives aux choses universitaires.

Les étudiants trouvent, à Yale, de nombreux avantages pécuniaires. « *The Andrews memorial Library* » prête gratuitement aux étudiants pauvres les manuels et autres livres dont ils ont besoin pour leurs études; au « *Dinning-Hall* » ils peuvent obtenir une nourriture simple mais substantielle à raison de 4 dollars environ par semaine; « *l'Employment bureau* » leur procure gratuitement certains emplois rémunérés; en se faisant membres de la « *Yale Co-operative Society* »; à raison de 2 dollars par an ou de 4 dollars pour les quatre années qu'ils passeront à l'Université, ils peuvent se procurer dans les magasins de la Société toutes les fournitures d'étudiants, qui leur sont cédées au prix de revient; quant aux objets peu usuels que la « *Co-op* » ne vendrait pas, ils n'ont qu'à s'adresser aux « *Associated tradesmen's stores* », qui les leur fournissent avec un escompte de 5 à 15 pour cent sur le prix normal de vente au détail.

FRANCE.

Lyon.

Lyon, 16 décembre 1894.

*Lettre ouverte au Secrétaire du Comité de
publication de l'Almanach.*

MON CHER CAMARADE.

Avant de vous donner des détails sur l'Université Lyonnaise et ses étudiants, permettez-moi de féliciter du fond du cœur la *Société des Étudiants libéraux* de l'intelligente initiative qu'elle a prise. Cette publication d'un almanach réunissant des renseignements venus de toutes les Universités du monde, rendra j'en suis certain, d'utiles services aux étudiants de tous les pays. Et, à un point de vue plus élevé, je me plais

à y voir comme un symbole d'Union ; tous les pays, toutes les opinions apporteront leurs pages, et pourtant elles formeront, j'en suis sûr, un tout harmonieux et complet où nul n'aura songé à faire entendre l'écho des intérêts particuliers, des discussions irritantes. Il aura suffi de faire appel aux étudiants pour un ouvrage destiné à des étudiants et fait par certains d'entre eux pour qu'aussitôt chacun ait voulu collaborer, donner une preuve de sympathie à des camarades et proclamer hautement que dans n'importe quel pays il suffit de se réclamer du titre d'étudiant pour qu'aussitôt des mains amies se tendent, et que l'étranger inconnu il y a quelques minutes, devienne l'objet de touchantes attentions amicales, de chaudes et spontanées sympathies.

Voilà ce que je me plais d'avance à voir dans votre almanach ; une synthèse de tous les sentiments de camaraderie épars dans le monde entier, ou tout au moins en Europe, une preuve de l'union fraternelle entre tous ces corps d'étudiants, de cette union qui fait la force, la vitalité et la beauté toute particulière de cette grande République supérieure des Lettres et des Sciences, dont tous les étudiants, de quelques pays qu'ils soient, sont les citoyens.

Nous n'avons pas voulu nous, étudiants Lyonnais, laisser échapper l'occasion de venir affirmer nos sentiments sympathiques de camaraderie fraternelle pour une œuvre destinée à être lue par des étudiants de nations différentes et qui leur portera l'expression de notre franche amitié. — Mais en dehors de ces considérations vous avez voulu, mon cher secrétaire, faire une œuvre utile, dont le besoin était vivement senti en réunissant des renseignements sur toutes les Universités. Je vais vous satisfaire du mieux que je pourrai :

Supposons qu'un étranger vienne faire ses études à Lyon. Il arrive sans connaître personne, et, s'adressant de côté ou d'autre, il demande où se trouve l'Université. Rarement on lui répondra qu'on ne sait ce que c'est. En effet, le corps de nos facultés ne forme point encore un tout homogène, une per-

sonne morale à laquelle on donne le nom d'Université. Ceci en droit, car en fait nous avons à Lyon une véritable Université qui attend la bonne volonté du législateur pour porter ce titre. Or donc, voilà notre étranger bien embarrassé; mais s'il explique qu'il est étudiant, aussitôt on lui indiquera le chemin des facultés. Elles se dressent au bord du Rhône, bâtiments magnifiques, sur un quai superbe, comprenant les Facultés de Lettres, de Droit, de Sciences, de Médecine et Pharmacie. Une vaste salle contient la bibliothèque universitaire dans laquelle sont venues se fondre les bibliothèques de facultés installées à part avant la réunion des bâtiments. Outre les quatre facultés, Lyon possède l'École du service de santé militaire, un Institut chimique, une Université catholique, des hôpitaux admirablement aménagés où les étudiants en médecine font leur externat et leur internat, une École vétérinaire, une École normale d'instituteurs, une École supérieure de commerce, une École des Beaux Arts etc... De nombreux cours publics de toutes sortes sont organisés, de très riches musées mis à la portée de tout le monde; enfin de nombreuses et savantes sociétés favorisent le développement intellectuel de la jeunesse.

Plus de 200 professeurs se font entendre dans les différentes chaires, et leurs cours sont suivis par près de 2000 étudiants.

Cette énumération un peu sèche et sûrement incomplète suffira pour vous démontrer l'importance de ce que nous appelons par anticipation l'Université de Lyon.

Lorsque l'étudiant étranger dont nous parlions tout à l'heure aura pris ses inscriptions dans la faculté qu'il aura choisie, son premier soin sera de chercher des camarades qui puissent lui donner des renseignements sur la vie qu'il va mener, et lui aplanir les difficultés de sa première installation.

Pour cela il s'adressera à l'*Association Générale des Étudiants*, qui possède un vaste local assez bien aménagé. Là il trouvera tout ce qu'il lui faut et y liera connaissance avec les étudiants de toutes les facultés. Pour le moment l'Association est dans une époque de transition, préparant une

transformation complète, et sur le point de s'installer dans un nouveau local construit pour elle spécialement à proximité des nouveaux bâtiments des facultés. C'est pourquoi je ne puis vous parler d'elle longuement, car elle va changer à un tel point, que le portrait que je vous en tracerais actuellement, ne serait plus ressemblant dans six mois. Quant à vous dire ce qu'elle deviendra, je ne le puis, son comité actuel ne s'en étant pas encore préoccupé, et n'en sachant rien lui-même.

A part l'Association, les sociétés d'étudiants à Lyon sont peu nombreuses. Il y a la *Conférence des Étudiants en Droit* qui fournit à ses membres les occasions de parler en public, de vaincre la timidité des premiers débuts, et de développer chez eux l'art oratoire que l'on acquiert surtout par la pratique. Il y a encore l'*Association d'études et d'activité sociales* qui a pour but de permettre aux étudiants d'employer utilement leur activité et leur science au rapprochement des classes et à une œuvre charitable d'instruction populaire. Cette association a fondé un cercle populaire où étudiants et ouvriers se réunissent, s'instruisent réciproquement, apprennent à se connaître et à s'estimer.

A Lyon point de sociétés littéraires ou musicales d'étudiants. Depuis cette année seulement un petit journal rédigé par ses derniers paraît, le *Lyon Universitaire*. Il s'est présenté à ses lecteurs avec un programme très net tendant à tracer une nouvelle voie vers le développement social de ses lecteurs, cherchant à les intéresser aux questions humanitaires et à opérer un rapprochement de plus en plus intime des classes ouvrières et bourgeoises. Ses colonnes sont aussi ouvertes aux productions littéraires, mais il nous semble plutôt attiré vers un idéal social très-juste et très-charitable. Et ceci en dehors complètement de tout intérêt, sans aucune préoccupation politique ou religieuse, sans attache à aucune société d'étudiants, ayant une liberté complète d'allures et d'opinions, disant franchement ce qu'il pense.

Vous voilà connaissant toutes les sociétés et toutes les

œuvres des étudiants lyonnais. Vous vous figurez peut-être connaître le caractère de ceux-ci en le déduisant du but qu'ils cherchent à atteindre en se réunissant. Eh bien, vous vous tromperiez beaucoup car l'étudiant lyonnais a un caractère qui échappe à l'analyse, et que pourtant je veux essayer de vous dépeindre. Il est d'abord peu sociable mais quand il a donné son amitié, elle est sincère et durable. Aussi à Lyon point de grandes sociétés, mais de petits groupes d'étudiants bien unis, ne se séparant jamais, fusionnant parfois, mais si rarement, pour quelque manifestation, et se séparant de suite après pour aller chacun de leur côté. L'étudiant lyonnais est surtout très travailleur. On ne peut pas dire qu'il y ait une brasserie attirée où on est sûr d'en trouver en quantité. Si tel café est un lieu de réunion d'étudiants, ce sont toujours les mêmes qui y vont à telle heure fixe, avec des habitudes de rentiers maniaques. De même pour ce que nous appelons la vadrouille, promenade nocturne agrémentée de toutes les excentricités auxquelles les fumées de l'alcool peuvent donner naissance. Ce sont toujours les mêmes qui vadrouillent, formant une minorité qui aux yeux des habitants passent pour la majorité, grâce au grand bruit qu'elle mène. Mais en somme Lyon pour une ville universitaire est une ville très tranquille malgré ses 2000 étudiants. Pas de cohésion entre eux, une certaine indifférence qui les rend apathiques. Lyon est une Université où l'on peut beaucoup s'amuser, les éléments ne manquent pas pour cela, mais si l'on veut on peut s'isoler et travailler dans la plus parfaite tranquillité.

Voilà, mon cher camarade, à peu près tous les renseignements que vous me demandez. Je vous les donne en toute franchise, estimant qu'il est préférable de dire la vérité en toutes choses, pour éviter les méprises et les fausses appréciations. Je m'empresse de terminer cette trop longue lettre en vous priant d'agrèer pour vos camarades et vous, l'assurance de la plus fraternelle sympathie des étudiants lyonnais.

BRAUDOT D'ARLANC.

Montauban. — (Faculté de Théologie protestante).

La faculté de théologie protestante de Montauban, fondée en 1810, appartient à l'Université de France et ressort de l'Académie de Toulouse. Les études durent quatre années et se terminent par la soutenance publique d'une thèse. Cette épreuve confère le diplôme de bachelier en théologie.

Il n'y a guère à Montauban qu'une cinquantaine d'étudiants, mais suppléant à ce petit nombre par leur valeur et leur énergie, ils sont parvenus à prendre dans les rangs de la jeunesse universitaire de France une place des plus enviables. Toute leur conduite semble inspirée de ces beaux principes bibliques infusant dans les cœurs un sentiment intense de l'amour du prochain.

C'est cette idée d'humanité qui a présidé à la création d'un certain nombre de sociétés charitables qui ne vivent que par le dévouement et le zèle infatigables déployés par nos camarades. « Telle, la *Société des amis des Pauvres* qui dépense largement pour soulager les nombreuses infortunes qu'elle rencontre autour d'elle. Son budget fort raisonnable lui permet de répandre régulièrement d'assez larges aumônes. Administrée par un comité d'étudiants, cette société exerce une action bienfaisante, et par le rayonnement de la charité, elle vise non seulement à relever les familles momentanément tombées dans la misère, mais elle tente encore de les moraliser. » (1)

Toujours désireux d'apporter quelque soulagement aux déshérités, de faire prédominer les idées de justice et le sentiment de l'égalité, les étudiants de Montauban, ont résolument entrepris l'étude des questions sociales. Ils ont fondé le *Cercle populaire* afin de « créer un rapprochement des classes, renverser les préventions stupides qui séparent les

(1) Extrait de la lettre qui nous a été envoyée par le secrétaire de l'*Union des Étudiants en Théologie de Montauban*.

individus de la société, aider à l'instruction et à l'éducation des masses. » (1)

Tout cela pour être l'œuvre d'une cinquantaine d'étudiants n'en est que plus beau. S'ils ont réussi dans la plupart de leurs généreuses tentatives, c'est qu'ils se sentaient forts par leur union, par les liens d'une amitié durable qui les unissaient tous. Resserrer ces liens d'amitié, défendre les intérêts communs des étudiants tels avaient été les motifs qui dès 1877, avaient décidé nos camarades à fonder *l'Union des Étudiants en Théologie de Montauban*. « Elle a vécu jusqu'à ces dernières années d'une vie très modeste et cachée ; peu à peu sous l'impulsion de souffles nouveaux, elle s'est ouverte à la vie du dehors et a su donner plus d'extension à ses moyens d'action ; finalement l'acte de reconnaissance officielle lui a permis d'agrandir ses cadres et de pouvoir accroître son œuvre. » (1)

Aujourd'hui, des relations de franche camaraderie unissent *l'Union de Montauban* à toutes les associations d'étudiants. Son drapeau et ses bérets violets ont paru avec éclat à la plupart des fêtes universitaires. Puisseons-nous les acclamer un jour dans notre bonne vieille ville flamande ! C'est notre plus vif désir.

Montpellier.(2)

L'Association Générale des Étudiants de Montpellier est devenue l'une des plus importantes associations d'étudiants de France. Elle a été des premières à avoir en pleine propriété une « Maison », créant ainsi parmi la jeunesse universitaire un centre de relations amicales et intellectuelles, permettant à

(1) Extrait de la lettre qui nous a été envoyée par le secrétaire de *l'Union des Étudiants en Théologie de Montauban*.

(2) Nous avons extrait les renseignements dans deux publications que notre camarade L. VIÉ, secrétaire de l'Association a bien voulu nous envoyer : *l'Annuaire* et le *Bulletin de l'Association générale des Étudiants de Montpellier*.

tous les étudiants de se grouper pour la défense de leurs intérêts communs ; elle a sauvegardé elle-même ces intérêts, en s'efforçant d'assurer à ses membres tous les avantages possibles, tant intellectuels que pécuniaires ou physiques.

La Société littéraire, scientifique et artistique, fondée sous le patronage de l'Association, a pour objet l'organisation de conférences gratuites qui portent sur des sujets de médecine, de droit, de pharmacie, lettres et sciences.

Dès la naissance de l'Association, une conférence fut fondée, pour chaque faculté ; mais il va sans dire que tout membre de l'Association peut se faire inscrire à son choix à telle ou telle conférence. Ces conférences, ayant chacune son règlement particulier, sont au nombre de cinq : conférence PLACENTIN (Droit) ; conférence COMBAL (médecine) ; conférence GERHARDT (Sciences et Pharmacie) ; conférence GERMAIN (Lettres.)

Il est créé aussi une section de Lecture et Déclamation, et une section de musique.

La « Société littéraire et scientifique » a un organe qui porte le titre de *Bulletin de l'Association générale des Étudiants de Montpellier*. C'est une publication essentiellement universitaire, paraissant mensuellement. Le comité de Rédaction est exclusivement composé d'étudiants. Ce bulletin renferme une série d'articles des plus intéressants sur des sujets qui ont trait à l'enseignement supérieur et aux choses universitaires en général. Nous y avons trouvé aussi des pages littéraires d'une réelle valeur et des vers finement ciselés. Mais il est à remarquer que cette publication est absolument neutre en matière politique et religieuse.

Les étudiants de Montpellier publient en outre un *Annuaire*. Œuvre éminemment utile, cet annuaire comprend un court résumé de l'histoire de l'Association, une foule de renseignements sur le but que poursuit l'Association, sur les avantages sociaux, intellectuels et matériels qu'elle offre à ses membres, l'horaire des cours qui sont donnés dans chaque Faculté, des renseignements généraux sur les Facultés et Écoles, des

renseignements militaires etc. C'est en quelque sorte le *vade mecum* de l'étudiant ; nous sommes heureux de pouvoir, à ce point de vue, constater une certaine ressemblance entre l'Annuaire des étudiants de Montpellier et *l'Almanach de l'Université de Gand*, tout en reconnaissant que le premier est beaucoup plus complet.

L'Association possède une bibliothèque des plus importantes, et une salle de lecture admirablement aménagée. Nous reviendrons sur ce point en parlant de la « Maison des Étudiants de Montpellier. »

Outre les avantages intellectuels que nous avons énumérés, il en est d'autres qui, pour être d'un ordre moins élevé, ne manquent pas cependant d'attraits pour bon nombre d'étudiants. Nous voulons parler de l'organisation des sections comprenant les exercices physiques. L'Association des Étudiants, en effet, réunion de jeunes gens avant tout, ne pouvait pas rester étrangère au mouvement si nettement accentué depuis ces dernières années, et qui tend à donner dans l'éducation une place immense aux exercices physiques de tout genre.

Citons d'abord une section d'escrime dont le fonctionnement est assuré d'une façon continuelle et vraiment remarquable par les meilleurs prévôts d'armes de la garnison. Une salle, spécialement aménagée à cet effet dans « l'Hôtel des étudiants » est mise à la disposition de la section. La cotisation mensuelle est de deux francs.

Les étudiants de mœurs plus paisibles, mais désireux cependant d'entretenir leur force musculaire, trouvent également à l'Association une section de gymnastique. Actuellement les membres de la section s'exercent au gymnase de la ville, mais les étudiants de Montpellier s'occupent pour le moment du projet d'annexer une installation de ce genre à l'hôtel de l'Association.

Citons encore les sections de tir, de photographie et de canotage qui comptent chacune de nombreux et fervents adeptes.

L'Association a des fournisseurs de toute sorte, faisant des réductions spéciales à ses membres (art. 17). L'Association s'efforce d'obtenir des réductions de prix importantes dans les divers théâtres, cirques etc.... (art. 18). Nous tenons à signaler l'existence d'une œuvre que nous voudrions voir introduire chez nous. Nos camarades de Montpellier ont organisé une Caisse de secours qui a pour but de venir en aide aux Étudiants peu fortunés, et en particulier de les secourir en cas de gêne momentanée. Indépendante de la caisse de l'Association, ses ressources consistent en dons, subventions et particulièrement en un prélèvement fait sur la recette des fêtes payantes données par l'Association.

Grâce à l'esprit de solidarité qui unit nos camarades de Montpellier, grâce au dévouement absolu de quelques uns des membres de l'Association, grâce aussi à la généreuse protection de la municipalité, les étudiants de Montpellier ont été les premiers en France à posséder une maison d'étudiants. L'Hôtel de l'Association est situé sur l'Esplanade, un des plus beaux quartiers de la ville. « Après avoir franchi, par la porte de droite, la clôture en bois qui entoure notre domaine, nous nous trouvons dans un jardin ⁽¹⁾. Nous admirons un moment la façade néo-grecque, couronnée d'un buste de femme représentant la Science, dû à l'habile sculpteur Baussau, et le péristyle, précédés d'une immense terrasse sur laquelle nous aurons le plaisir de nous arrêter dans un instant.

« Poursuivant notre visite par l'allée située à gauche du bâtiment, nous nous trouvons bientôt devant l'entrée principale, porte monumentale surmontée d'un écusson portant le monogramme de l'Association, A. G. E. Voici, à droite, le laboratoire du gérant, l'officine où se manipulent les excellentes choses qu'il nous sert. Dans le sous-sol, les caves, le

(1) Extrait de l'Annuaire (1893-1894) publié par l'Association générale des Étudiants de Montpellier.

calorifère, et le laboratoire de la section de photographie, — l'utile et l'agréable, comme vous le voyez, — et au premier les appartements du gérant et les loges qui, les soirs de fêtes, sont mises à la disposition des charmantes artistes toujours gracieusement autorisées par la direction du Grand Théâtre à nous prêter le concours de leur talent. A gauche du vestibule, le secrétariat où se tiennent tous les jours, à des heures déterminées, le commissaire de semaine, le comptable et l'appariteur.

« Ouvrant la porte située dans cette dernière pièce, nous pénétrons dans la salle du comité. Le visiteur est tout d'abord surpris par l'élégance et la richesse de cette salle, puis cette surprise va en augmentant lorsqu'il en considère un à un tous les détails. Voici d'abord un superbe cartonnièr-bibliothèque dont la vitrine, au lieu de livres, contient tous les souvenirs chers à l'Association : une coupe en argent, offerte par les étudiants suisses; des livres d'or aux reliures artistiques, des toques, des casquettes, des insignes de toutes les formes et de toutes les couleurs, etc., etc., échangés entre étudiants, lors des visites que fit l'Association de Montpellier à diverses Associations de France et de l'étranger, ou qu'elle-même a reçus en son hôtel de différentes délégations.... Viennent ensuite les bureaux du président du comité, et du secrétaire puis la table du comité autour de laquelle prennent place ceux qui viennent y discuter les questions à l'ordre du jour. Accrochées aux murs sont les adresses, artistement enluminées, envoyées par les délégations des étudiants étrangers venues à Montpellier à l'occasion des fêtes du VI^e centenaire de la fondation de l'Université....

« Revenant dans le vestibule, nous entrons enfin dans la grande salle de consommation. C'est sans contredit la plus belle salle de Montpellier.

« C'est là que, lors de l'inauguration du Cercle, plus de mille personnes ont pu trouver place et que sont données, dans le courant de l'année, les fêtes offertes à nos Maîtres

et à nos Bienfaiteurs, et les soirées amicales réservées aux Étudiants.

« Une scène très bien agencée, pouvant se monter et se démonter en une journée, est installée à ces occasions au fond de la salle.

« Continuant notre visite, nous nous arrêtons un instant sous le péristyle du Cercle, dont nous remarquons le plafond décoré, puis nous nous avançons vers l'immense terrasse d'où nous jouissons du plus remarquable panorama. C'est de cette terrasse, abritée dans la journée contre les ardeurs du soleil par un immense velum, que, les soirs d'été, tout en prenant une glace, on goûte les charmes des concerts que nous donnent alternativement les excellentes musiques de la garnison. Revenons dans la grande salle et ouvrons la première porte que nous trouvons à notre gauche. C'est la salle des conférences, dite *Salle du Rapin*, ainsi dénommée parce que la décoration est l'œuvre gracieuse de notre excellent ami Jules Cayla, dit « *Le Rapin* » Les chaises nombreuses et si bien alignées, et la table recouverte de serge verte, indiquent bien la destination de cette salle. C'est là que les futurs maîtres du barreau viennent exercer leur éloquence, et nos docteurs en herbe discuter gravement les nouvelles questions médicales.

« Pénétrons maintenant dans la salle de lecture. Une bibliothèque de plus de 2 mètres de hauteur, aux rayons chargés de volumes, entoure cette salle. Elle est ornée des bustes de PASTEUR et de PAUL BERT, dus à la générosité de M. le Ministre de l'Instruction publique. Quatre tables heureusement disposées, surmontées chacune d'une lampe à gaz, permettent aux membres de l'Association de prendre à l'aise, dans les livres mis à leur disposition, les notes dont ils ont besoin. Sur ces tables sont également disposés : 1^o les journaux locaux ; 2^o les principaux journaux de Paris et quelques journaux étrangers ; 3^o les journaux illustrés et artistiques, et enfin, 4^o les diverses revues littéraires ou

scientifiques, chaque catégorie ayant une table spéciale. Deux bureaux sont en outre aménagés pour la correspondance particulière des membres de l'Association.

« De la bibliothèque, nous passons à la salle des sections, qui sert à la danse, à la musique et à l'escrime. C'est là, en effet, que les meilleurs maîtres et prévôts de nos régiments viennent nous enseigner leur art. C'est aussi la salle « des noces », celle où, les jours d'examens, les candidats heureux, en compagnie de leurs camarades, fêtent leur succès par d'abondantes libations et des chansons de circonstance ».

Tel est succinctement décrit, l'Hôtel de l'Association générale des Étudiants. C'est une œuvre grandiose que nos camarades ont pu mener à bien; aussi nous sommes heureux de pouvoir répéter avec eux « Honneur à ceux qui ont fait que l'Association générale des Étudiants de Montpellier a été la première Association française propriétaire d'un immeuble. »

Paris.

La vie de nos camarades de Paris se résume presque toute entière dans l'histoire de leur Association, toute jeune encore, mais qui n'en est pas moins devenue une des plus puissantes institutions de ce genre qui existent de par le monde universitaire. Cette œuvre n'a pas été accomplie en un jour; aujourd'hui, elle a pour elle la consécration du succès; mais que d'efforts il n'a pas fallu faire !

Tout était à créer, à organiser. Les anciens usages, ce grand esprit de solidarité qui unissait jadis les membres de la moyenâgeuse Université dont la renommée avait rayonnée glorieusement, sur toute l'Europe, s'étaient perdus. Il ne restait rien de l'antique vie universitaire. Les Étudiants ne se connaissaient guère; loin de se fréquenter journellement, de nouer des relations d'amitié, ils se méprisaient d'École à École. C'était une inimitié systématique, invétérée. — Les

relations avec les maîtres n'étaient guère meilleures; aucun milieu social où ils auraient pu se rencontrer, apprendre à se connaître et à s'apprécier.

C'est aux étudiants de Nancy que revient l'honneur d'avoir créé, parmi la jeunesse universitaire, ce mouvement d'association qui a pris depuis un si grand développement. En 1877 ils avaient déjà formé une société d'étudiants. Peu de temps après, nos camarades de Bordeaux et de Lille, suivant l'exemple que leur avaient donné leurs frères de la vieille cité lorraine, constituèrent les uns le « Cercle des Étudiants, » les seconds, « l'Union des étudiants des Facultés de l'État. »

On ne tarda pas à se rendre compte des avantages énormes que présentaient de pareilles associations. A Paris, l'idée nouvelle faisait lentement son chemin parmi la jeunesse universitaire, mais il est probable que l'apathie qui avait gagné les élèves des Écoles depuis que toute trace de vie sociale avait disparu, aurait retardé pendant longtemps la réalisation de ce projet, si un événement fortuit n'était venu précipiter les choses. Au lendemain de l'enterrement de JULES VALLÈS le *Cri du Peuple* publia un article qui contenait, à l'adresse des étudiants, des attaques violentes et des injures grossières. Le quartier Latin s'émut, protesta contre l'emploi de procédés aussi inqualifiables. Mais que pouvaient ces protestations parties d'un agrégat d'étudiants sans organisation aucune, sans représentants autorisés à faire valoir et respecter l'honneur de la jeunesse universitaire? De ce moment l'Association exista. Ses débuts furent plus que modestes, mais elle avait à sa tête des hommes énergiques qui voulaient à tout prix atteindre le but qu'ils s'étaient proposés; mais elle s'appuyait sur un petit noyau d'enthousiastes qui avaient foi en l'avenir. L'avenir leur donna raison, et aujourd'hui le programme qu'ils avaient formé — programme tellement large qu'il parût chimérique à plusieurs — se trouve être presque complètement réalisé.

M. LECLAIRE, ancien étudiant de Nancy, le véritable promoteur des associations d'étudiants, s'était déjà rendu à Paris en 1880 et en 1883 dans le but de décider ses camarades à se constituer en société. Il échoua dans ses tentatives, mais lorsque la jeune association eut été formée en 1884, LECLAIRE retourna à Paris apporter à ses camarades l'appui de sa chaude et éloquente parole. Les adhésions arrivent nombreuses; des savants illustres, les maîtres les plus aimés s'intéressent à la société naissante; dès lors, assurée de la sympathie des étudiants et du corps professoral, l'Association, voulant attirer à elle la bienveillance du public ne néglige aucune occasion d'affirmer sa vitalité. Elle prend part à une série de manifestations ne revêtant aucun caractère politique ou religieux; elle envoie des délégations aux fêtes universitaires organisées en France et à l'étranger, y recueille des marques de sympathie et des encouragements; elle élargit sa sphère d'action, réforme ses statuts, complète son organisation, agrandit ses locaux, prend définitivement le caractère d'une véritable association d'étudiants établie sur les principes les plus larges et les plus indépendants. Dès lors, la protection des pouvoirs publics et du monde savant lui est acquise; les maîtres de la Littérature et de la Science tiennent à honneur de présider les banquets annuels qu'elle organise; à ses bals donnés dans les salons du Ministère des Affaires Étrangères, toute la société mondaine se donne rendez-vous; le conseil municipal de Paris lui vote une importante subvention annuelle; des professeurs, des savants, des ministres, le Président de la République lui-même, le regretté M. CARNOT et tout récemment M. C. PERIER, s'inscrivent comme membres sur les registres de l'Association, et rehaussent par leur présence l'éclat de certaines des fêtes qu'elle organise; et enfin le succès est complet, éclatant, lorsque le Gouvernement, par décret du 25 juin 1891, reconnaît l'*Association générale des Étudiants de Paris* comme établissement d'utilité publique.....

L'Association a son siège social, rue des Écoles nos 41-43⁽¹⁾. Elle occupe deux immeubles où ont été aménagés des salles de lecture, des journaux, des romans, des revues, des salles distinctes de bibliothèque pour chacune des sections qui se sont formées au sein de l'Association, un fumoir, une salle de conférences, des bureaux pour les différents services administratifs, un laboratoire de photographie etc. Une salle d'escrime a été splendidement installée rue des Carmes.

L'Association n'a pas de président. L'administration est dirigée par un comité élu annuellement, et où sont représentées les différentes Facultés et Écoles de Paris, proportionnellement au nombre de leurs étudiants inscrits comme membres actifs. Le comité élit, pour exécuter ses décisions, et veiller à l'expédition des affaires courantes, un Bureau dont les pouvoirs durent une année.

Le Comité est aidé dans sa tâche administrative par de nombreuses Commissions qu'il nomme ou qui sont élues par la généralité des membres actifs. Les unes sont instituées suivant que le besoin s'en fait sentir, les autres fonctionnent d'une manière permanente ou à des intervalles périodiques.

Parmi ces commissions nous citerons :

La commission du bal, nommée par le Comité et ayant pour mission d'organiser le bal annuel que donne l'Association. Cette fête a un caractère tout à fait mondain. Le Président de la République et la plupart de ses ministres y assistent. Le bal est donné dans le but de rassembler les fonds nécessaires à l'édification d'une Maison des Étudiants, siège social définitif de l'Association;

La commission du banquet, composée ordinairement de 3 membres nommés par le Comité, organise le banquet qui réunit tous les ans les membres honoraires et les membres actifs. La présidence en a été conférée successivement à

(1) Nous empruntons ces renseignements à l'Annuaire de « l'Association générale des Étudiants de Paris ».

MM. DE QUATREFAGES, RENAN, LAVISSE, BRÉAL, DE VOGUÉ, BOURGEOIS, PUVIS DE CHAVANNES, ZOLA et LEMAÎTRE;

Les commissions d'admission, de la bibliothèque, du budget, de vérification des comptes;

La commission du Bulletin qui arrête la composition du Bulletin mensuel intitulé *L'Université de Paris* (fondé en 1886). Ce Bulletin contient les différents actes officiels de l'Association, ainsi que des articles sur les Universités et les Associations de France et de l'étranger et sur toutes les questions intéressant l'enseignement supérieur. C'est cette même commission qui est chargée de la rédaction de l'*Annuaire*. Cette publication, distribuée gratuitement aux membres de l'Association est d'une utilité qui n'échappera à personne. Elle contient l'historique de l'Association pendant l'année qui vient de s'écouler, le texte des statuts et du Règlement général, les communications relatives aux sections, commissions, cours, conférences et groupes, la liste des membres de l'Association, les renseignements concernant les Facultés et Écoles supérieures de Paris, les renseignements militaires intéressant les étudiants, l'exposé des avantages de tout genre réservé aux membres de l'Association, et enfin le catalogue résumé de la bibliothèque;

La commission des fêtes, organise au moins une fois par mois des « Réunions amicales » ayant un caractère artistique et littéraire et où sont applaudis les premiers artistes de Paris. Outre ces soirées mensuelles, l'Association donne de temps à autre des réunions et fêtes extraordinaires organisées par des commissions spéciales, telles les grandes conférences, les fêtes universitaires du mois d'août 1889 dont tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister ont conservé un ineffaçable souvenir.

L'Association compte aujourd'hui environ 1500 membres actifs. Appartenant à des Écoles différentes, ils ont naturellement des intérêts spéciaux à sauvegarder, des goûts et des aspirations qui les poussent à rechercher la société de leurs camarades qui font les mêmes études qu'eux. Aussi l'Asso-

ciation a permis à tous ses membres faisant partie d'une même École, ou suivant les cours d'une même Faculté de se constituer en section. Chaque section a son règlement, compose son bureau, dispose au siège social d'une salle distincte servant de bibliothèque et de salle de travail, et a un fonds particulier formé au moyen d'un prélèvement de 1 franc sur la cotisation annuelle de chacun de ses membres.

La section de droit est de loin la plus importante. Elle s'occupe des affaires générales de l'Association, mais plus spécialement de celles des étudiants en droit. C'est cette section qui a institué un service de consultations juridiques, chargé de résoudre les questions de droit pratique qui peuvent embarrasser les étudiants. En outre elle a organisé la Conférence du droit qui a lieu toutes les semaines et permet aux jeunes étudiants de vaincre la timidité qui paralyse la plupart d'entre eux lorsqu'ils parlent pour la première fois en public. La section voulant créer entre professeurs et étudiants des relations plus étroites, les a conviés, cette année, à un punch qui a admirablement réussi.

La section de médecine se réunit tous les mois. Ces séances sont empreintes de la plus franche camaraderie. Outre les conférences et les cours qu'elle a organisés, cette section a assuré un service médical gratuit ou à prix réduits et un service de remplacements de médecins, d'internes et d'externes.

La section de pharmacie, organisée d'une façon analogue possède actuellement une très riche collection de produits pharmaceutiques.

La section des lettres comprend une bibliothèque de littérature, une bibliothèque d'histoire et une salle de travail. Elle s'occupe de l'organisation de grandes conférences littéraires en dehors même de l'Association, et de conférences intimes entre étudiants.

La section des sciences, organise également des conférences, et visite de nombreux établissements industriels.

Les sections des sciences politiques, de l'Ecole centrale, de l'Ecole coloniale, et de photographie sont de formation récente, mais les travaux qui ont marqué les débuts de ces différentes sections fait bien augurer de leur avenir.

Nos camarades de Paris ne dédaignent pas comme la plupart des étudiants des Universités françaises et belges, les exercices physiques si en honneur en Angleterre et en Amérique. Deux sections viennent de se former au sein de leur Association, le *Club Athlétique* et le *Cercle de l'Aviron*. Ces deux sociétés sont devenues très prospères; aussi ne désespèrent-elles pas de pouvoir, dans un bref délai, organiser un match universitaire de football et des régates internationales universitaires.

Ainsi organisée l'*Association générale des Étudiants de Paris*, offre à ses membres des avantages considérables. Au siège social, lieu de réunion journalier, les étudiants trouvent à leur disposition les principaux journaux et les meilleures revues du pays et de l'étranger⁽¹⁾; les sections fournissent à leurs membres l'occasion d'un rapprochement continu; les Conférences et les cours sont en quelque sorte le complément nécessaire de l'enseignement officiel. En instituant les services des clerks d'avoués et de notaires, des remplacements en pharmacie et en médecine, des postes médicaux, des répétitions et des préceptorats, l'Association a permis aux Étudiants peu fortunés d'envisager l'avenir avec une certaine sécurité, l'espoir de trouver au sortir de l'Université un emploi quel que faiblement rétribué qu'il soit, étant un encouragement moral très efficace. En outre, l'Association assure à ses membres, alors qu'ils sont encore étudiants, de nombreux avantages

(1) L'Association reçoit en fait de publications : médecine, 50 — pharmacie, 4 — histoire, géographie, revues littéraires, 56 — sciences, 18 — droit, 20 — sténographie, 2 — exercices physiques, 3 — photographie, 3 — journaux politiques : Paris 42; province, 25 — journaux illustrés, 13 — journaux et revues de l'étranger, 15 — journaux d'Étudiants, 19 — etc.

pécuniaires : service de consultation et d'assistance judiciaire, service médical et pharmaceutique gratuit ou à prix réduits, réductions sur les prix d'abonnement à un certain nombre de revues et journaux, réductions dans les théâtres, concerts, bals (mondains et demi-mondains), fêtes, expositions, casinos et stations thermales, ainsi que chez bon nombre de commerçants parisiens....

Et quand on songe que tout cela est l'œuvre de dix années ! Nos camarades nous ont donné un exemple de ce que peuvent faire une union intime de toutes ces jeunes intelligences qui ne demandent qu'à agir, un sentiment intense de solidarité et de confraternité, une volonté et une énergie allant jusqu'à la ténacité. Aussi c'est de tout cœur, et pleins d'admiration pour leur œuvre, que nous leur adressons nos plus sincères, nos plus cordiales, nos plus confraternelles félicitations.

Poitiers.

Poitiers, 2 décembre 1894.

MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

Nous sommes bien heureux de sentir se resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent aux associations étrangères, et c'est avec un grand bonheur que nous vous offrons les modestes renseignements que nous pouvons vous fournir. Nous allons répondre autant que faire se peut aux différentes questions si nettement posées dans votre aimable lettre.

Nous n'avons à l'Université de Poitiers qu'une *Association générale* d'Étudiants formée dans le but de grouper intimement tous nos Camarades afin de faciliter les études supérieures où l'émulation joue un si grand rôle ; mais nous tenons surtout à développer dans nos cœurs l'amitié et la solidarité qui permettent d'affronter par l'union ce que l'isolement ne saurait entreprendre. En un mot notre idéal c'est l'Union pour la force et la Science.

Le local de nos travaux et de nos jeux, est un Cercle comprenant bibliothèques, salles de lecture, de billard et de café. Nous y venons régulièrement mettre en commun nos espérances et nos plaisirs, oubliant dans l'amitié les peines et les déceptions. De plus, il se forme en ce moment parmi nous une société musicale qui réunira certainement le plus grand nombre des membres de l'*Association*.

Quant à la vie que mènent les Étudiants au dehors de l'Université c'est celle de tous les jeunes gens; les uns habitant Poitiers avec leur famille, déjeunent et dînent chez eux, rentrent tôt le soir, et sortent peu en général; les autres, la majorité, viennent des départements voisins et prennent alors en ville la pension bon marché et la chambre garnie. Nous n'avons pas de ces pensions qui donnent aux étudiants les avantages de la vie de famille. Nous sommes cependant très unis, et c'est en masse que nous allons au café-concert et que nous profitons des autres distractions habituelles aux étudiants de tous pays. C'est également par bandes nombreuses que les Étudiants poitevins parcourent la nuit en chantant les rues tortueuses de notre vieille cité.

L'Université de Poitiers comprend les facultés de droit, des sciences, des lettres et une école de médecine et de pharmacie. Les professeurs sont au nombre de 15 pour le droit, 8 aux sciences, 13 aux lettres et 17 pour l'école. Pour ce qui concerne les étudiants, nous ne pouvons donner exactement leur nombre, la rentrée n'étant pas complètement terminée, mais on peut prendre comme moyenne le chiffre de 500.

Telle est la situation actuelle de l'Université Poitevine; nous espérons vous avoir fourni les renseignements nécessaires à votre œuvre excellente qui aura certainement un grand succès.

Si d'autres renseignements vous étaient nécessaires, nous sommes toujours à votre entière disposition.

Nous pensons du reste correspondre souvent avec nos Chers

Camarades de l'Université de Gand et nous les prions d'accepter l'assurance de notre plus profonde sympathie.

Pour les Etudiants de Poitiers :
Le Secrétaire de l'Association Générale,
H. SAINTURE.

Rennes.

Rennes, le 5 décembre 1894.

MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

Je vous prie de nous excuser d'être resté si longtemps sans vous répondre; ce retard est dû à l'encombrement causé par un Grand Concert qu'a donné l'Association, dimanche dernier à l'occasion de la rentrée des Facultés.

Voici les réponses aux questions que vous nous posez :

La seule société formée uniquement d'étudiants est l'*Association Générale des Étudiants*. Le but poursuivi est ainsi exposé dans l'article premier de nos statuts :

« L'Association a pour but, 1^o De réunir les étudiants dans l'intérêt de leurs études;

2^o D'établir entre tous ses membres des liens de solidarité et de fraternité afin de procurer à chacun aide et assistance;

3^o D'offrir à ses associés des avantages matériels ».

Ces avantages matériels consistent en réductions aux places du théâtre, dans les restaurants et chez divers fournisseurs.

Le Comité de l'Association a l'intention de faire paraître une revue mensuelle; mais elle n'existe pas encore.

L'Association met à la disposition de ses membres, à son siège social, une salle de lecture et de travail, une salle de billard et un estaminet.

L'*Association Générale des Étudiants* a été fondée en 1887.

Il y a à Rennes une Faculté de droit, une Faculté des lettres, une Faculté des sciences et une Ecole réorganisée de médecine et de pharmacie.

La Faculté de droit compte 13 professeurs et 300 étudiants environ.

La Faculté des lettres 9 professeurs et 50 étudiants.

La Faculté des sciences 12 professeurs et 60 étudiants.

L'Ecole de médecine et de pharmacie 20 professeurs et 150 étudiants.

Veillez agréer, Monsieur et cher camarade, l'assurance de notre vive sympathie.

Pour le Comité :

Le Secrétaire,

L. HAMARD.

Toulouse (1).

Il n'existe à Toulouse qu'une seule société. C'est l'*Association Générale des Etudiants de Toulouse*, fondée en 1886. Conçue d'après les mêmes idées que les autres associations de France, son but est multiple : resserrer les liens de solidarité entre les Etudiants par une fréquentation journalière dans ses locaux ; venir en aide à ceux qui sont nécessiteux ; offrir à ses membres soit des avantages matériels (réductions dans les théâtres, chez les négociants, services médical et pharmaceutique gratuits etc...), soit des avantages intellectuels (lecture gratuite de la plupart des journaux français, de quelques journaux étrangers, d'un grand nombre de revues artistiques, scientifiques, littéraires, médicales, juridiques ; bibliothèque, etc.).

L'Association se subdivise en plusieurs sections. Citons d'abord les sections de droit, médecine, lettres, sciences, pharmacie, art vétérinaire. Chacune de celles-ci a un président et un secrétaire, s'occupe des intérêts spéciaux à ses

(1) Nous devons les renseignements suivants à l'obligeance de M^r HENRY LAPART, président de l'*Association Générale des Etudiants de Toulouse*. Nous sommes heureux de pouvoir lui exprimer ici tous nos plus vifs remerciements.

membres, organise des conférences, et, par des bibliothèques distinctes, permet aux étudiants de travailler dans les meilleures conditions possibles. A côté de ces sections qui ont un caractère plus ou moins sérieux il existe encore des sections d'art d'agrément (musique, danse, chant, photographie) et des sections d'exercices physiques (escrime, boxe, canne, cyclisme, équitation, canotage).

L'existence de ces différentes et multiples sections prouve combien intense est la vie universitaire, à Toulouse, et quel est l'esprit qui anime les étudiants. Au reste, l'*Association* a à cœur de donner à ses membres toutes les occasions de se divertir et de se réunir le plus souvent possible. Toutes les semaines elle organise une « soirée » et tous les mois un bal. Aux soirées hebdomadaires se font entendre les artistes des divers théâtres, ainsi que les élèves du Conservatoire.

Quelquefois aussi des étudiants jouent des pièces, comédies ou revues, écrites par leurs camarades. C'est en ces soirées intimes très suivies par les étudiants, que le caractère méridional si franc, si gai, éclatant en des fusées de rire, s'affirme le mieux. Plus grave, mais non moins brillant est le bal annuel donné par l'*Association* au profit des pauvres. Au dire de notre aimable correspondant, c'est le plus mondain et le mieux réussi de ceux qui se donnent à Toulouse.

L'Association a un drapeau en velours violet. Il a la forme d'un étendard romain ; la hampe est surmontée d'une Minerve en argent, armée d'une lance.

Mensuellement paraît un Bulletin comprenant une partie officielle et une partie non officielle, intitulé : l'« *Association des Étudiants de Toulouse* ». C'est une publication illustrée ; elle donne aussi des morceaux de musique. Bien qu'étant avant tout l'œuvre des étudiants certains professeurs lui accordent parfois leur collaboration.

Nous ne citerons que pour mémoire le *Guide Gazette de l'Académie de Toulouse*, revue hebdomadaire non illustrée

d'un intérêt purement local (nomination, mutation, dans le personnel enseignant) à la publication de laquelle l'*Association* ne prend aucune part.

Les Étudiants de Toulouse possèdent une maison d'Étudiants, appelée « l'Hôtel de l'A. des Étudiants. » Situé dans le plus beau quartier de la ville, cette maison est des mieux aménagées; elle comprend de vastes salles de travail, de lecture, de billards, de consommations, une salle de bibliothèque, une salle de délibération du conseil d'administration et un salon de conversation ou « salon Carnot ».

Quant à la vie que mènent les Étudiants de Toulouse en dehors de l'Université, notre correspondant, ne nous a pu donner que fort peu de détails. Aucun trait caractéristique chez ces enfants du midi, à part leur exubérance et un grand amour pour la danse. Le soir, on se retrouve soit au Théâtre du Capitole (opéra et opéra comique) soit au Théâtre des Variétés, à moins qu'on ne préfère se rendre au Casino et au Bijou-Concert applaudir quelques chanteuses fardées ou quelque comique à la mine famélique. Les Étudiants fréquentent aussi assez régulièrement deux ou trois cafés de la ville dont ils sont la plus forte clientèle. Et M. LAPART termine ces renseignements par cette phrase : « quant au reste....., c'est sans doute comme chez vous ».

L'académie de Toulouse, est, après celle de Paris, la plus ancienne institution française d'enseignement supérieur. Elle a été fondée en 1229.

Actuellement elle comprend les Facultés de droit, de médecine et pharmacie, des sciences, des lettres, et une Ecole de médecine vétérinaire (1), — à Montauban, une Faculté de Théologie protestante dont les Etudiants réunis en Association correspondent avec leurs camarades de Toulouse.

(1) Il y a en France 3 Écoles de médecine vétérinaire.

L'Académie compte 112 professeurs. Le nombre des Étudiants régulièrement inscrits est de 1400 à 1500⁽¹⁾. La Faculté de droit seule en compte plus de 500 et la Faculté mixte de médecine et de pharmacie près de 450.

En outre sont annexés à l'Académie de Toulouse une Ecole des Beaux-Arts et des Sciences appliquées à l'industrie, un Conservatoire de Musique et de déclamation, une Ecole de Notariat et deux Ecoles d'Agriculture.

PAYS-BAS.

Université d'Utrecht (2).

MESSIEURS ET CHERS CAMARADES,

Je viens de recevoir la lettre que vous nous avez envoyée, lettre où vous demandez des renseignements sur le genre de vie des étudiants d'Utrecht. Je tiens à vous dire que c'est avec le plus vif plaisir que je tâcherai de vous fournir les indications qui vous sont nécessaires. Je commence par vous donner l'assurance de ma profonde sympathie et de mon admiration sincère pour l'énergie sans pareille avec laquelle vous avez entrepris le travail gigantesque auquel j'aurai l'honneur de collaborer modestement.

Je crois vous être le plus utile en répondant aux questions que vous nous avez posées, dans l'ordre même que vous avez adopté. Je tâcherai de le faire aussi clairement et aussi brièvement que possible.

Les étudiants n'ont pas de costume spécial, ils suivent

(1) Dans ce nombre ne sont pas compris les auditeurs bénévoles ou étudiants amateurs.

(2) Nous avons transcrit textuellement la lettre que nous a envoyée notre ami, M. BRANDTS.

la mode du jour, sans exagération. Seulement pour les *novices* (*groenen*) une casquette et une cravate de soie noire sont de rigueur.

Sociétés formées par les étudiants. — La plus importante est la « Société des Étudiants d'Utrecht » (*Utrechtsch Studentencorps*) ayant pour but, d'après l'art. 2 de la « loi ».

1^o de s'occuper des intérêts communs de ses membres, en leur qualité d'Étudiants.

2^o de donner autant que possible à ses membres l'occasion de se connaître et de se rencontrer — ainsi que de perfectionner leur instruction.

Pour atteindre le premier but, la Société reconnaît en son sein cinq facultés; les facultés de Théologie, de Droit, des Lettres, de Médecine et de Philosophie, dont les comités, composés d'un président et d'un secrétaire, forment comme un bureau permanent chargé de veiller aux intérêts des membres des différentes sociétés.

Pour arriver au second but, la Société a reconnu et patronise en quelque sorte, plusieurs petites sociétés nommées *Corpsgezelschappen*. Pour en faire partie, il suffit d'être membre de la Société des Étudiants, et d'avoir manifesté aux différents comités, le désir de devenir membre d'un des *Corpsgezelschappen*. On est alors reçu sans ballottage.

Voici l'énumération de ces sociétés :

a) Le *Club des Étudiants* ayant pour devise : *Placet hic requiescere Musis*. C'est la plus ancienne et la plus importante de toutes ces sociétés. J'aurai l'occasion de vous en parler au paragraphe suivant.

b) Le *Concert des Étudiants* offrant annuellement à ses membres et à leurs invités quelques concerts, donnés soit avec le concours des membres eux-mêmes, soit avec celui d'artistes renommés.

c) *Παντα Νοητα*, société qui a pour but d'offrir à ses membres et à leurs invités des conférences scientifiques faites

par les membres, ce qui est fort rare, ou bien par des conférenciers compatriotes, ce qui est la règle.

d) *Arti et Litteris*, ayant le même but que *Παντα Νοητα* mais plus strictement scientifique que cette dernière. Elle invite parfois des « déclamateurs » ou des acteurs. En outre A. et L. organise des expositions de peinture, et donne à ses membres l'occasion de suivre un cours de dessin et de peinture.

e) *La Société Dramatique (Studenten Tooneel)* qui donne tous les ans quelques soirées dramatiques auxquelles sont invités tous les membres « non-artistes » et un grand nombre d'autres personnes. Cette société jouit, ainsi que *Παντα Νοητα* et le Concert, d'une grande popularité parmi les habitants d'Utrecht.

f) *Nunc Cantus Resonet* dont le nom indique suffisamment le but.

Il y a encore à citer les sociétés suivantes qui sont plutôt sportives : *Olympia* (société de gymnastique et d'escrime), *l'Yscclub* (club des patineurs), « La Société des Etudiants d'Utrecht pour l'exercice du maniement des armes » dont feu Sa Majesté Guillaume III a été le haut Protecteur. Les membres de la société s'exercent surtout au tir des armes de guerre. *Triton*, société de l'Aviron, très populaire parmi les étudiants. *Sphaerinda*, société de cricket, foot-ball et lawn-tennis.

Ces onze sociétés forment comme des sections de la « Société des Etudiants. » C'est là que les camarades se rencontrent, que les amitiés se créent; c'est là qu'on trouve l'occasion de se dégourdir l'esprit et le corps après les fatigues de l'étude.

Ce sont ces sociétés qui font notre gloire par le monde non-universitaire; c'est la société dramatique qui a organisé en 1891 les représentations d'*Œdipe-Roi*, représentations qui ont eu un succès fou; ce sont les rameurs de *Triton* qui ont

remporté en leurs belles yoles maintes glorieuses victoires, tant à Haarlem où ont lieu annuellement les régates universitaires, la « Varsity » néerlandaise, qu'ailleurs; maintes fois aussi les succès de nos gymnastes d'*Olympia* ou de nos tireurs nous ont fait pousser des acclamations enthousiastes à l'adresse de nos camarades vainqueurs.

Je passe à la manière dont les sociétés sont gouvernées. L'*Utrechtsch Studenten Corps* est gouverné par le *Senatus Veteranorum* dont j'ai l'honneur d'être *Ab-Actis* (secrétaire). Il compte cinq membres; *Rector*, *Ab-Actis*, *Fiscus* (en même temps *magister ceremoniarum et epularum*), *Pro-rector* *Vice-Ab-Actis*. Les membres du Sénat sont élus tous les ans. Peuvent prendre part à l'élection tous les membres de la société pourvu qu'ils en fassent partie depuis un an. Les sénateurs sont élus parmi ceux qui ont été membres de la société pendant au moins trois ans; ils sont rééligibles, mais une réélection est chose fort rare.

Les *Corpsgezelschappen* sont gouvernées de la même manière, sauf que le président est appelé *praeses* au lieu de *Rector*.

Outre les *Corpsgezelschappen* il existe encore un grand nombre de petites sociétés, ayant un caractère beaucoup plus intime. Ces sociétés poursuivent les buts les plus différents. Les membres, dans les unes, s'occupent de Science, dans les autres de Musique. Il y a une quantité de ces sociétés qui sont tout simplement des réunions d'amis. Les « sociétés provinciales » ont un caractère spécial; elles se composent d'étudiants originaires d'une même province. Parmi ces sociétés il y en a qui sont très anciennes comme *Utile dulci* (société littéraire) 1811; *Collegium Themis* (jurisprudence) 1811 *Secor dabar* (Théologie) 1853; *Tres faciunt Collegium*, 1853.

Pour presque toutes ces sociétés les réunions ont lieu régulièrement tous les quinze jours ou tous les mois, chez chacun

des membres, à tour de rôle. On s'y exerce à une science quelconque, ou bien on s'amuse tout simplement, et les réunions sont toujours terminées par un souper plus ou moins luxueux.

Enfin les étudiants de chaque année universitaire se groupent en petites sociétés nommées *clubs* dont le but le plus apparent est d'avoir une table commune; les membres de ces *clubs* sont très liés; c'est là que se forment les amitiés intimes.

Maison des Étudiants. — Les Étudiants d'Utrecht ont en effet une « Maison des Étudiants ». C'est leur club dont je vous ai déjà parlé au paragraphe précédent, et portant la devise *Placet hic requiescere Musis*. Comme c'est une *corpsgezelschap*, il suffit pour en faire partie, d'être membre de l'« Utrechtsch Studenten Corps ». Malheureusement tous les membres de la Société ne semblent pas éprouver ce désir, car tous les ans, il y a un certain nombre de « nouvellement-reçus » qui s'abstiennent. Véritables outcasts ils sont forcés de chercher leurs amusements médiocres en dehors de la gaie compagnie à laquelle ils appartiennent et qui finit bientôt par oublier jusqu'à leurs noms.

La Société *Placet hic requiescere Musis* est locataire de la vieille maison située au Munsterkerkhof, en face de l'Académie. L'exploitation se fait entièrement pour le compte de la Société, sauf ce qui concerne la cuisine, ce qui est laissé aux soins du « chef de buffet ».

La société est dirigée par un comité composé d'un Praeses et de cinq commissaires. Le comité est chargé de veiller à tout ce qui concerne l'exploitation : finances, contrôle sur le « chef de buffet » et les garçons de service, entretien de la salle de lecture et du mobilier, bref, tout ce dont s'occupe un *bonus pater familias*. Les commissaires doivent veiller au maintien de l'ordre; ce n'est pas une tâche facile et agréable surtout lors des soirées orageuses où il n'est pas rare de voir deux antagonistes en venir aux voies de fait, ce qui leur vaut implacablement une amende de 10 francs pour chaque coup

donné; je suis heureux de pouvoir vous dire que ces querelles sont rarement sérieuses et de longue durée. Le comité est assisté dans sa tâche difficile par un « chef de buffet » et trois ou quatre garçons de service — et encore par un vénérable vieillard, type très connu et très redouté à Utrecht, chargé de recouvrer le payement des dettes et des contributions (cotisations).

La contribution est de 50 francs par an; en outre nous payons un léger impôt pour chaque bouteille de vin que nous prenons; cet impôt sert à former un fonds de réserve pour les garçons de service.

Le *crédit* accordé va jusqu'à 100 francs; passé cette somme les consommations doivent être payées comptant. On est obligé de payer mensuellement une somme de 20 francs (quand elle est due, naturellement; mais c'est presque toujours le cas) sous peine d'amende.

Les locaux dont se compose le club sont : au rez-de-chaussée une grande et une petite salle de conversation et un bâtiment aménagé pour un jeu de quilles; — au premier étage, une salle de lecture, une petite salle de billard et une salle louée par, et réservée au *Senatus Veteranorum*. Cependant les locaux sont très insuffisants, trop petits pour contenir tous les « visiteurs » dont le nombre augmente sans cesse; en outre la maison ayant été bâtie pour servir d'habitation particulière, il est très difficile d'y installer un café confortable; c'est là un inconvénient qui se fait sentir sans cesse. C'est pour ces raisons, qu'on a fondé une société, ayant pour but d'amasser la somme nécessaire à la construction d'un nouveau club. Cette société fondée il y a à peine trois ans est déjà à la tête d'un capital assez considérable, et dans quelques années nous espérons pouvoir ériger sur un terrain qui nous appartient déjà, un bâtiment digne du club des Etudiants, au lieu de devoir nous contenter de la vieille baraque que nous sommes forcés d'occuper maintenant.

« *Placet hic*, » occupe une grande place dans la vie des étu

dians. C'est non seulement un lieu de récréation, mais aussi une espèce de Bourse. On y rencontre journallement ses amis et camarades; on y affiche toutes les proclamations; on y vote et on y perçoit les cotisations des différentes sociétés; c'est là aussi qu'ont lieu toutes nos fêtes organisées à différentes occasions, ces joyeuses soirées, connues sous le nom caractéristique mais intraduisible de *Kroegjolen*.

Les publications que les étudiants font paraître sont : l'*Utrechtsche Studenten Almanak* publié tous les ans, au mois de décembre, par la « Société des Étudiants » et rédigé par un comité spécial élu par les membres de la Société. Tout membre est obligé d'accepter un exemplaire dont le prix ne peut être supérieur à 5 francs. L'Almanach contient tous les renseignements universitaires qu'il est utile de connaître, diverses indications au sujet de la « Société des Étudiants » et des *Corpsgezelschappen*, l'histoire de ces sociétés pendant l'année, et quelques articles littéraires.

Les journaux ou plutôt les revues hebdomadaires, publiés dans les Pays-Bas par les étudiants sont au nombre de quatre : *Alma Mater* et *Propria Cures* (Amsterdam), *Minerva* (Leyde), *Vox studiosorum* (Utrecht). Les deux premières ont un caractère local; les dernières sont des organes inter-universitaires. Elles s'occupent de choses universitaires, de la vie des étudiants hors de l'Université, d'art et de littérature; *jamais* de politique.

Les causes, auxquelles je crois devoir attribuer le caractère spécial qui distingue la vie privée de l'étudiant hollandais en général, et de l'étudiant d'Utrecht en particulier, sont :

1^o qu'il est homme absolument libre, auquel nulle loi, et nul règlement universitaire n'imposent de devoirs spéciaux;

2^o que l'éducation universitaire est considérée en Hollande comme un certain luxe, de sorte que bon nombre de gens de naissance et de gens riches envoient leurs fils à l'Université sans autre but que celui de parfaire l'éducation de ceux-ci; il résulte

de là que l'on mène à nos Universités une vie plus luxueuse que ce n'est le cas pour beaucoup d'Universités étrangères;

3^o Que la politique est pour les étudiants une chose d'importance relativement insignifiante.

Ajoutez à cela le caractère hollandais, très calme sinon phlegmatique, et le diagnostic est bientôt fait.

L'étudiant d'Utrecht est bon diable, plus ou moins sybarite, allant son train et s'amusant comme il peut sans trop se soucier de ce qui ne concerne pas son idée. Ne croyez cependant pas qu'il soit indifférent ou blasé; il s'intéresse aussi bien à la politique qu'aux grandes questions du jour, aux arts et à la littérature qu'aux choses sportives; mais il se garde de manifester bruyamment son opinion; il la garde pour lui ou bien la discute tranquillement avec ses camarades sans trop s'émouvoir. Il va sans dire qu'il y a parmi nous des enthousiastes acharnés; mais leur ardeur parfois trop vive est en général bientôt refroidie par l'indifférence avec laquelle on les écoute, et ils vont se plaindre amèrement à leurs amis, ou aux lecteurs de nos revues hebdomadaires, de « *l'esprit déplorable* » qui règne parmi nous.

On est en général peu enclin aux élans vifs et spontanés, mais néanmoins, pendant les quatre ans que j'ai été membre de la Société j'ai été témoin de maints beaux efforts, et j'ai vu souvent les preuves d'une énergie calme, mais irrésistible, qu'on serait bien loin de chercher chez des gens si phlegmatiques en apparence.

A côté des jeunes aristocrates dont je vous ai parlé, il y a naturellement la grande majorité de ceux qui viennent faire leurs études afin d'être en état de se créer plus tard une position. Il résulte de cet état de choses qu'il y a parmi les étudiants deux fractions assez clairement marquées; heureusement les querelles qui pourraient résulter de ces circonstances sont jusqu'ici réduites à un minimum, et les « aristocrates » marchent fraternellement côte à côte avec les « démocrates » sans trop se heurter.

Passons aux mœurs et usages qui existent parmi mes camarades.

Le premier de ces usages — plus connu je crois en Hollande qu'ailleurs — est le *noviciat* (*groentyd*). Le titre III de la « loi de la Société » pourra vous en donner une idée⁽¹⁾. Tous les automnes on voit errer dans Utrecht les novices coiffés de la casquette noire, tâchant de rassembler les signatures nécessaires, et livrés à la merci du premier étudiant qui les rencontre. C'est une épreuve bien désagréable, mais, je crois, fort utile pour abaisser un peu la trop haute idée que beaucoup de jeunes gens ont d'eux-mêmes quand ils se voient en possession du diplôme qui leur ouvre les portes de l'Université. Ajoutons que la rudesse, la barbarie même, dont on usait souvent autrefois envers les novices, et qui soulevait régulièrement, avec quelque raison, l'indignation du public,

(1) Le règlement de la Société des Étudiants d'Utrecht, contient, au sujet du noviciat, les dispositions suivantes :

ART. 10. — Hormis les exceptions prévues à l'art. 15, ceux qui désirent devenir membres de la Société des Étudiants d'Utrecht, doivent faire un noviciat ou temps d'épreuves, afin de faire au préalable la connaissance des membres de la Société.

ART. 12. — Chaque novice reçoit lors de son inscription un exemplaire du règlement de la Société.

ART. 13. — Il est défendu au novice de porter en public une autre coiffure que la casquette noire à moins qu'il n'en ait été expressément dispensé par le Sénat.

ART. 15. — Sont dispensés des obligations du noviciat :

- a) ceux qui ont atteint l'âge de 23 ans;
- b) ceux qui ont obtenu dans une des Universités reconnues par l'État le grade de candidat, ou qui ont subi le 2^e examen en sciences naturelles ou l'épreuve théorique en pharmacie.
- c) les officiers au service de la patrie.
- d) ceux qui ont été membres d'une société d'étudiants affiliée, et qui ont satisfait à leurs obligations à l'égard de cette société.
- e) ceux qui ont obtenu un grade dans une Université étrangère.

ART. 16. — Le noviciat dure au moins 15 jours.

ART. 17. — Le novice, avant son installation doit avoir fait la connaissance des membres du sénatus veteranorum, et d'un tiers au moins de ceux qui sont membres de la Société depuis plus de 6 mois.

appartient heureusement au passé. Le *Noviciat* se termine par diverses fêtes qui durent environ une semaine; chacune de ces fêtes finit au Club par une *krœgjoel* (on pourrait traduire ce mot par grande bacchanale). Toutes les festivités de quelque importance, tel l'anniversaire de la Société, (22 mai) telles les représentations de la Société dramatique, se terminent d'ailleurs par une *krœgjoel*.

Les grandes fêtes universitaires qui ont lieu tous les cinq ans sont aussi à noter. Les étudiants organisent à cette occasion une mascarade ou cortège travesti, suivi de bals, concerts etc. Ces fêtes permettent aux anciens étudiants de se réunir à Utrecht, de se rappeler le bon temps de jadis où ils étaient encore etc.....

En temps ordinaires, les Etudiants vivent sans faire d'excès. Je ne crois pas que les professeurs aient trop à se plaindre du manque de zèle de leurs disciples, mais en même temps

ART. 18. — Lors de son installation, le novice, doit montrer au Sénat, les signatures des personnes désignées à l'art. 17... —

ART. 19. — En aucun cas le novice ne peut se conduire d'une façon inconvenante à l'égard d'un membre de la Société.

ART. 20. — Le novice ne peut quitter la ville sans l'assentiment du Sénat.

ART. 21. — Il est tenu de paraître devant le Sénat quand il y est invité, à moins d'empêchement légitime que le Sénat appréciera. Dans aucun cas le Sénat ne pourra retenir le novice au-delà de 1 heure de la nuit.

ART. 22. — Les novices ne pourront, sans autorisation expresse du Sénat, prendre part aux festivités publiques, etc.

ART. 23. — Les novices sont obligés de se soumettre à la peine que le Sénat jugera bon de leur appliquer, pour avoir contrevenu à leurs obligations. Cette peine consistera dans l'augmentation du nombre de signatures à fournir par le novice pour son installation.

ART. 24. — Les dimanches et jours fériés le novice sera libéré de toutes ses obligations.

ART. 25. — Le novice a le droit de signaler au Sénat le membre de la Société qui l'aurait insulté ou qui aurait porté atteinte à sa liberté individuelle.

ART. 26. — Le membre de la Société qui aura porté atteinte à la liberté individuelle du novice, qui l'aura insulté, ou retenu malgré lui après 10 heures du soir, sera puni d'une interdiction qui ne pourra excéder 3 semaines.

les dits disciples ne négligent aucune occasion de s'amuser.

Voici a peu près le programme d'un jour normal : le matin, les collèges; l'après-midi, pour quelques-uns encore les collèges, pour les autres un amusement quelconque, parmi lesquels l'équitation ou les promenades en voiture occupent une grande place; vers quatre heures on se réunit au Club pour prendre un apéritif; vers six heures, dîner. Après le dîner l'étudiant travaille, et vers onze heures on est certain de trouver au Club un nombre plus ou moins grand de visiteurs qui viennent « se reposer » jusqu'à une heure indéfinie. Il va sans dire que ce programme est celui de la généralité des étudiants, et que je ne parle ni des travailleurs assidus, ni de ceux qui ne semblent se croire au monde que pour faire la fête sans trêve.

Nos amusements ordinaires sont, à côté de ceux de tout le monde (concerts, théâtre etc) les sports divers, parmi lesquels, comme je viens de vous le dire, l'équitation a une place importante. Pour les sybarites, dîners, déjeuners ou soupers, organisés sous un prétexte quelconque.

Beaucoup d'étudiants vont dans le monde. Les habitants d'Utrecht sont très aimables, quoique plus ou moins sérieux, et les étudiants sont reçus dans les meilleures familles. Une cérémonie quasi-mondaine est ce qu'on appelle les « thés » des professeurs; ce sont des soirées organisées à des dates fixes par et chez les professeurs, en particulier par ceux de la faculté de jurisprudence, et auxquelles leurs disciples sont invités. Souvent c'est une corvée plutôt qu'un amusement, tant pour ces messieurs que pour nous.

Quant à nos vices, « les deux passions dangereuses » — le jeu et les femmes — occupent dans notre vie une place relativement bien petite. En ce qui concerne les femmes, la proximité d'Amsterdam et de La Haye est plus ou moins redoutable, Utrecht n'offrant nulle occasion pour les aventures galantes; mais il n'y a que quelquestoqués qui abusent de cette proximité.

L'ivrogne est un type absolument inconnu à Utrecht; mal-

gré cela, l'étudiant hollandais abuse peut-être plus souvent des boissons alcooliques que ses confrères étrangers ; mais il est fort rare que cela tourne à la passion. A Utrecht jen'en connais pas d'exemple.

Quant à l'esprit politique qui anime la majorité des étudiants, il est difficile de vous donner sur ce point des renseignements suffisants, attendu que, comme je l'ai dit plus haut, les étudiants ne prennent que très peu de part à la vie publique. D'après ce que j'en puis juger, je dirai que les idées de la bien grande majorité sont modérément libérales. Il y a des anti-révolutionnaires et des cléricaux, des conservateurs, quelques rares socialistes et démocrates, en somme un peu de tout. L'opinion générale est que nous sommes étudiants pour *former* nos idées, et non pour les *manifestev*. Il n'y a qu'une chose que je puisse affirmer sans restriction aucune, c'est que nous sommes tous de fervents royalistes et orangistes ; je crois pouvoir dire que Sa Majesté notre gracieuse Reine a peu de sujets aussi dévoués que les étudiants d'Utrecht.

L'Université compte cinq facultés, les facultés de Théologie, de Jurisprudence, de Philosophie et Lettres, de Médecine, des Sciences. La bibliothèque suffit amplement aux besoins de nos études, mais je ne crois pas qu'elle soit en possession d'œuvres fort importantes ou remarquables. De nombreux établissements scientifiques sont annexés à notre Université (1).

Les professeurs sont au nombre de 39 ; les étudiants au nombre de 800, dont 490 sont membres de l'*Utrechtsch Studenten-Corps*.

Vous voyez qu'il y a un assez grand nombre d'étudiants — 287 sur 800 — qui ne sont pas membres de la Société. Ils ne sont pas organisés entre eux et sont très méprisés par les membres de la Société des Étudiants qui les désignent

(1) Nous nous permettons de résumer ce passage de la lettre que nous a adressée M^r BRANTS.

dédaigneusement par l'épithète de *boeven* (malfaiteurs, chena-pans). Je ne sais trop quelles sont les raisons qui les empêchent de faire partie de la Société, car je ne connais pas un seul *boef*. Je crois que ce sont des motifs financiers, quelquefois aussi la peur du noviciat, qui forcent ces pauvres diables à faire leur chien de métier.

Et maintenant, Messieurs, je vous ai fourni tous les renseignements que j'ai cru pouvoir vous être utiles..... Pour moi cela a été un véritable plaisir que de collaborer à votre travail, et c'est avec les meilleurs vœux pour votre succès, que je vous envoie mon manuscrit. Si par hasard vous désiriez des renseignements plus précis, je suis entièrement à votre disposition.

En recommandant la *Société des Étudiants d'Utrecht* et le *Senatus Veteranorum* à votre souvenir bienveillant, je vous prie de vouloir agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

A. BRANTS,

Sen. Vet. h. t. ab-actis.

* * *

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette partie de notre travail⁽¹⁾ qu'en donnant ici la traduction d'un passage

(1) Plusieurs réponses nous sont encore parvenues; nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, ou les ayant reçues trop tardivement, les insérer dans l'Almanach de '95. Si les circonstances nous le permettent, nous comptons continuer cette étude l'année prochaine. Nous prions nos camarades dont nous n'avons pas pu publier les réponses, de bien vouloir nous excuser, et de recevoir, en même temps que tous nos remerciements, l'assurance de notre vive et profonde sympathie. — Voici l'énumération des Universités dont les Étudiants ont répondu, ou promis de répondre à notre appel :

BERLIN, HALLE-WITTENBERG (Allemagne); — BUDAPESTH (Autriche);
— TRINITY COLLÈGE (Toronto, Canada); — GLASGOW (Ecosse); — PARMÉ,

d'une lettre qui nous a été envoyée tout récemment par notre camarade ALFRED HOWARD HANSFORD (1). Nous la donnons d'autant plus volontiers qu'elle prouve que nos efforts n'ont pas été vains.... « En vous écrivant, une idée m'est venue au sujet du travail important que vous avez entrepris. Voici. Pourquoi, vous, Étudiants à l'Université de Gand, mes camarades, ne tâcheriez-vous pas de réaliser une œuvre bien plus considérable que celle que vous venez d'entreprendre ? Pourquoi ne prendriez-vous pas l'initiative de créer une Union des Étudiants du Monde entier ? Pourquoi n'essayeriez-vous pas de convoquer un Congrès où les Étudiants de tous les pays pourraient discuter les moyens les plus efficaces de créer entre eux une Union plus intime, d'établir des rapports plus fréquents ? Pourquoi ne tenteriez-vous pas la chose ? Vous réussiriez, j'en suis certain. Envoyez un message dans toutes les parties du monde, faites un appel aux Étudiants, invitez-les à se réunir et à discuter les questions qui les concernent directement. Que les idées s'échangent, et tout n'en deviendra que meilleur ! La situation toute particulière que vous occupez dans l'ancien monde vous permettrait d'entreprendre la chose. Songez-y !... »

Nous avouons que cette idée nous était déjà venue. C'était pour ainsi dire la conséquence logique de notre tentative pour le cas où nos camarades répondraient nombreux à l'appel que nous leur avons adressé. Les adhésions qui nous sont parvenues sont un témoignage manifeste de la sympathie qui existe entre les différents membres de la grande Famille Universitaire, et une preuve de la possibilité de former entre eux une Union puissante. Malheureusement le

ROME (Italie); — NANCY, LILLE, Université Catholique (France); — VALLETTA (île de Malte); — DUNEDIN (Nouvelle-Zélande); — JASSY (Roumanie); — HELSINGFORS (Finlande, Russie); — UPSAL (Suède); — BALE, GENÈVE, ZURICH (Suisse); MELBOURNE (Victoria, Australie).

(1) Notre camarade, M^r HANSFORD, est étudiant à l'Université de Melbourne.

temps nous fait absolument défaut pour que nous puissions en ce moment nous occuper de la réalisation de ce vaste projet. Mais comme nous jugeons qu'en cette matière, plus qu'en aucune autre, il faut abandonner toute idée de prééminence et d'ambition, nous livrons l'idée à tous nos camarades. Nous aussi nous leur demandons de l'étudier, de la scruter. Nous aussi nous faisons appel à toutes les bonnes volontés, à tous les dévouements, d'où qu'ils viennent; et nous applaudirons de grand cœur, nous acclamerons avec enthousiasme tous ceux qui, soucieux des intérêts de l'Étudiant, essayeront d'établir plus de cohésion entre toutes ces sympathies qui se cherchent et qui ne demandent qu'à s'affirmer hautement, en une amitié solide et durable.

JULIEN POLL.

ASSOCIATIONS D'ÉTUDIANTS.

ALLEMAGNE.

- AIX-LA-CHAPELLE. Ausschuss der Studenten-Vereinigung an der Königl. techn. Hochschule in Aachen.
- BERLIN. Ausschuss der Berliner Studentenschaft. Akademische Lesehalle Friedrich Wilh. Universität.
- BONN. Ausschuss der Studentenschaft.
- GOTTINGEN. V. p. 50.
- GREIFSWALD. V. p. 47.
- HALLE. Universitäts Corporationen.
- HEIDELBERG. Ausschuss der Heidelberger Studentenschaft.
- LEIPZIG. Ausschuss der Studentenschaft.
- MARBURG. V. p. 57.
- MUNICH. Ausschuss der Studentenschaft.
- ROSTOCK. V. p. 50.
- STRASBURG. Ausschuss der Studentenschaft.

ANGLETERRE.

- CAMBRIDGE. Union Society.
- OXFORD. Id.

AUTRICHE-HONGRIE.

- BUDAPEST. Egyetemi Kör, *IV Kerület, Lipót-Utca*
25. Szám.
- CLAUSEMBOURG. Egyetemi Kör.
- CRACOVIE. Czytelnia Akademicka.
- LÉOPOL. Czytelnia Akademicka we Lwowie *ul.*
Zimorowicza 1. 5.
- PRAGUE. Slavia, *Vaclavské, 15.*

- VIENNE. Studenten-Verein an der Wiener Hochschulen, *Spitalgasse*, 9.
ZAGREB (Agram). Zastava.

BELGIQUE.

- ANVERS. Société Générale des étudiants de l'Institut supérieur de Commerce, *café des 6 Billards*.
- BRUXELLES. Fédération des Cercles Universitaires. *Cour de Bruxelles, place Fontainas*.
Association Générale des Étudiants. *Au Ballon, rue Cantersteen*.
Cercle Universitaire. *Au Ballon, rue Cantersteen*.
- GAND. Société Générale des Étudiants libéraux, *Maison des Étudiants, rue des Baguettes*, 44.
T. S. G. 't Zal wel gaan, id.
Cercle des Étudiants wallons libéraux, id.
Cercle littéraire des Étudiants, id.
Société libérale des Étudiants en médecine, id.
- GEMBLOUX. Société agricole des Étudiants libéraux, *place de l'Hôtel de Ville*.
- LIÈGE. Société Générale, *Institut Agricole*.
Association Générale des Étudiants, *rue de l'Université*, 28.
Société des Étudiants libéraux progressistes, *Café Montenero*.
- LOUVAIN. Société générale des Étudiants, *rue du Canal*.
- MONS. Société générale des Étudiants, *École des Mines*.

MONS.	Cercle des Étudiants libéraux, <i>café des Princes</i> .
	CANADA (1).
FREDERICTON N. B.	University of New Brunswick, Thomas Harrison, Esq., Chancellor.
HALIFAX — N. S.	Dalhousie University, the Registrar.
KINGSTON — Ont.	Queen's University, Rev. G. M. Grant, Principal.
LENNOXVILLE — Que.	University of Bishop's College, R. W. Hennicker, Esq., Chancellor.
OTTAWA — Ont.	University of Ottawa, Rev. J. M. Mc Guckin, Rector.
SACKVILLE — N. B.	University of Mount Allison College, Prof. A. D. Smith.
TORONTO —	Mc Master University, Theodore H. Rend, Esq., Chancellor. Trinity University, Rev. Wm. Jones, Registrar. Victoria University, Prof. A. R. Bain, Registrar.
WINDSOR — N. S.	University of King's College, Rev. C. E. Willet, President.
WINNIPEG — MAN.	University of Manitoba, J. Mc Intyre, Esq. Registrar.
WOLFFVILLE — N. S.	Arcadia University, Rev. A. W. Sawyer.
	DANEMARK.
COPENHAGUE.	Studentersamfundet.

(1) Nous devons ces adresses à l'obligeance de notre correspondant Mr J. M. CLARK, Président de l'*University Literary and Scientific Society* (Université de Toronto). Les étudiants canadiens n'ayant pas formé d'Associations réunissant si non la totalité, du moins la majorité des étudiants, les autorités académiques se chargent de remettre aux Sociétés que la chose intéresse, les communications qui leur parviennent.

ÉCOSSE.

ABERDEEN.	}	Association Universitaire.
EDIMBURG.		Students' Representative Council.
GLASGOW.		

ESPAGNE.

BARCELONE.	Centre Escola Catalanista. Association générale des Étudiants, <i>Ariban</i> , 29.
------------	---

ÉTATS-UNIS (d'Amérique).

CAMBRIDGE.	Harvard University (v. p. 93 et suiv.).
ITHACA.	Cornell University (v. p. 87 et suiv.).
MINNEAPOLIS.	University of Minnesota (v. p. 101 ets.).
PHILADELPHIA.	University of Pennsylvania (v. p. 105 et suiv.).
NEW-HAVEN.	Yale University (v. p. 114).

FRANCE.

AIX.	Association Générale, <i>cour Mirabeau</i> , 53 ^{bis} .
ALGER.	Société des Étudiants.
BESANÇON.	Association générale, 2, <i>rue de l'Orme de Chamars</i> .
BORDEAUX.	Association générale, <i>cour Victor Hugo</i> , 170.
CAEN.	Cercle des Étudiants, <i>rue St-Pierre</i> , 50.
DIJON.	Association des Étudiants, <i>rue Berlier</i> , 44.
GRENOBLE.	Association des Étudiants, <i>cour Teisseire</i> , 1.
LILLE.	Union des Étudiants de l'État, <i>rue Nicolas-Leblanc</i> , 54.
LYON.	Association générale, <i>rue de l'Hôtel de ville</i> , 93.

MARSEILLE.	Association générale des Étudiants de Provence, <i>Canebière</i> , 1.
MONTAUBAN.	Union des Étudiants de la Faculté de théologie protestante.
MONTPELLIER.	Association générale des Étudiants.
NANCY.	Société générale, <i>place St. Nicolas</i> , 2.
NANTES.	Association gén. <i>rue de la Fosse</i> , 40.
PARIS.	Association générale, <i>rue des Ecoles</i> , 41 et 43.
POITIERS.	Cercle des Étudiants, <i>place d'Armes</i> .
REIMS.	Cercle des Étudiants en Médecine et Pharmacie.
RENNES.	Association générale, <i>rue Coëtquen</i> , 5.
TOULOUSE.	Association générale, <i>allées Lafayette</i> , 2.

ITALIE.

BOLOGNE.	Association Universitaire, <i>via Zambani</i> . Circolo Monarchico-liberale Universitario, <i>via Barberia</i> , 4, <i>Palazzo Marsigli</i> .
FLORENCE.	Associazione universitaria.
MILAN.	Associazione generale, <i>via Silvio Pellico</i> , 8.
NAPLES.	Associazione universitaria.
PADOUE.	Associazione universitaria.
PALERME.	Circolo Goffredo Mameli, <i>via Vittorio Emmanuele</i> .
PARME.	Associazione universitaria parmense.
PISE.	Associazione universitaria.
ROME.	Associazione universitaria.
TURIN.	Associazione universitaria Torinese.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

DUNEDIN.	Students' Association, Otago University.
----------	--

NORWÈGE-SUÈDE.

CHRISTIANIA. Fra Studentersamfundets' Bestyrelse.
UPSAL. Studentersamfundet.

PAYS-BAS.

AMSTERDAM. Hl. Sen. Stud. Amst.
GRONINGUE. Hl. Sen. Stud. Gron. Vindicat atque polit.
LEIDEN. Collegium civ. Acad. Lugd. lat. supr.
UTRECHT. Senatus veteranorum van het Utrechtsch
Studentencorps, *Munsterkerkhof*.

PORTUGAL.

LISBONNE. Association Académique.

ROUMANIE.

BUCAREST. Association générale des Etudiants.
Société des Etudiants en médecine, *bou-
levard Elisabeth*, 69.
JASSY. Societata Studentilor Universitaria Soli-
daritatea.

RUSSIE.

HELSINGFORS. Corps des Etudiants.

SUISSE.

BALE. Ausschuss der Basler Studentenschaft.
BERNE. Société de Zofingue.
GENÈVE. Association Générale des Etudiants.
LAUSANNE. } Sociétés de Belles-Lettres, Helvetia,
ZURICH. } Stella et Zofingue.
ZURICH. } Gesellschaft ehemaliger Studirender der
Eidg. polytechn. Schule.

VICTORIA (AUSTRALIE).

MELBOURNE. Melbourne University Union.



LES ÉTUDIANTS AU MOYEN-ÂGE.

A mon ami ED. VAN DIEVOET,
témoignage d'amitié.

..... Grande fut en France l'influence des Universités pendant l'époque médiévale. Elles interviennent officiellement dans toutes les querelles et dans toutes les luttes de cette période, et Dieu sait si elles sont nombreuses. Les étudiants se jettent avec ardeur dans le duel séculaire entre la société laïque et la société religieuse; pendant la guerre de 100 ans l'Université de Paris prend parti ouvertement pour l'Angleterre; elle intervient dans le grand schisme d'occident, défend l'Église gallicane contre les Papes, le clergé régulier contre les Dominicains et contre les moines. Son intervention souvent décide de la victoire.

Vaste corporation, fortement organisée, défendue par des privilèges considérables octroyés par les rois et les papes, les étudiants firent plus d'une fois trembler les pouvoirs établis.

Exemptions d'impôts, d'arrestation, privilèges de juridiction furent à de nombreuses reprises accordés aux étudiants, achetés ou arrachés par eux. Non seulement en jouissaient ceux qui sont classés aujourd'hui sous le nom d'Étudiants, mais tous ceux, bien plus nombreux encore, qui n'avaient même que des rapports éloignés, qui n'étaient qu'en relations fort indirectes avec celle qu'on appelait la fille aînée des rois de France. Ils

étaient légion s'il faut en croire certaines énumérations⁽¹⁾ : le recteur, le syndic, le greffier, les doyens des facultés, les procureurs des nations, les régents, les bedeaux, les jurés; les huissiers; les professeurs et les Écoliers; les copistes, libraires, parcheminiers, enlumineurs, relieurs, enfin tout ceux qui de près ou de loin touchent à l'importante corporation, par exemple les serviteurs et les messagers des Étudiants.

Il est défendu d'excommunier ou d'interdire une Université. Maîtres et étudiants sont exemptés du paiement de tout impôt, de tout péage. Ils échappent aux levées extraordinaires en temps de famine, aux impôts de guerre, aux taxes seigneuriales, enfin à toute prestation en nature ou en espèce. PHILIPPE LE BEL, lui même, ce monarque obéré et nécessairement, reconnut la supériorité du monde universitaire, en lui accordant la gratuité de passage sur ses terres et en forçant ses vassaux à suivre son exemple.

Les biens des étudiants sont à l'abri des saisies. Les bourgeois qui les hébergent ne peuvent soulever la prétention *exorbitante* d'exiger des gages pour assurer le paiement du loyer. En cas de contestation, le conseil académique, présidé par le recteur est seul compétent. Les étudiants sont soustraits à la juridiction des Tribunaux civils de droit commun. Ils ne peuvent être contraints d'aller plaider hors de l'enceinte de Paris.

Les Tribunaux répressifs, ceux du Chatelet, la justice du prévôt et du chevalier du guet ne peuvent juger un membre de l'Université. C'est la tâche du conseil académique. Celui-ci ne peut prononcer qu'une peine, l'amende; son maximum est fixé à cinq sous parisis. L'étudiant condamné peut en appeler à l'Université entière réunie en assemblée générale. En cas d'échec il encourt une amende de quatre sous parisis.

Un des privilèges auxquels il tient le plus est celui qui défend d'arrêter un écolier, pour quelque cause que ce soit.

(1) E. LAGRANGE, les Écoles au Moyen-âge.

S'il est coupable, il devra être confié à la garde d'un condisciple qui le traitera avec tous les égards dûs à un frère et à un compagnon d'étude. — Un droit remarquable et vraiment démocratique est celui de la gratuité des grades académiques. La seule taxe perçue se monte à quatre sous parisis par an pour la paille et l'herbe « qui jonchait la rue du Fouarre. « Mais d'autre part, noces et festins accompagnaient souvent « l'obtention de la licence et devinrent à un moment donné « si considérables que l'Église fut forcée d'intervenir. En 1311 « CLÉMENT V promulga une bulle menaçant de six mois de « suspension le nouveau docteur qui dépenserait plus de 1000 « livres tournoi pour le banquet et pour l'illumination de la « rue du Fouarre, car, ajoutait le pontife, les étudiants dépen- « sent tout ce qu'ils ont *circa cibos, vestes et allia* (1). »

Jusqu'en 1594, le prévôt de la ville de Paris dut prêter le serment d'observer les privilèges. JACQUES DE VILLEROY, le premier s'abstint de le prêter et dès lors sous l'influence des jésuites ils tombèrent peu à peu en désuétude. Sous LOUIS XIV bien peu subsistaient encore.

Considérables donc au moyen âge furent les immunités des étudiants; grande fut leur indiscipline. En guerre perpétuelle avec la police, le guet, avec les laquais, les hôteliers et les cabaretiers, il n'est pas de jour où les étudiants ne se rendent coupables de méfaits qui les conduiraient de nos jours directement sur les bancs de la correctionnelle. Décrocher un pendu d'une potence, l'accrocher à l'enseigne d'un cabaretier trop peu scrupuleux, le mal n'est pas grand; mais accrocher le cabaretier à la place du pendu est un acte moins excusable. Mettre à sac une maison mal famée, arrive encore quelquefois malheureusement; mais incendier un quartier de la ville, le piller, violer les femmes et les filles des bourgeois qui ont l'audace de leur refuser du vin ou de l'argent sont de nos jours des faits prévus par le code pénal.

(1) Op. cit.

Voler les marchands, les dépouiller, rançonner les grands de l'église, rosser le guet, vexer, tracasser de cent façons diverses les moines, injurier les fidèles dans les églises faisaient passer à nos anciens de bien doux moments. Nul n'osait sévir contre cette masse de 40,000 étudiants venus des pays les plus divers, aux mœurs les plus disparates, profondément divisés de langage et de tendances. D'ailleurs les maîtres donnent les exemples les plus pernicioeux, CHRISTINUS et ROBANNUS, deux des plus célèbres professeurs du moyen âge doivent leur notoriété autant à leur ardeur au plaisir, à leur talent de boire, qu'à leur valeur scientifique.

A Paris, les étudiants sont divisés en Nations, ayant une existence officielle, nations en lutte perpétuelle les unes contre les autres, luttes qui commencent par des épigrammes et des chansons, qui se terminent trop souvent par des coups de dague et dans le sang. Il suffit de voir les accusations que ces nations se lancent mutuellement pour voir combien peu alors déjà, régnait l'union dans le monde académique. Le cardinal J. DE VITRY dans son histoire de croisades rapporte « que les écoliers s'accusaient entre eux savoir, les Anglais « d'être buveurs, couards, ivrognes et voleurs, les Allemands « colères et obscènes, les Français, mous, orgueilleux et effé- « minés, les Normands vains et charlatans, les Poitevins « traîtres, avarés et adulateurs, les Bourguignons brutes et « stupides, les Bretons légers et inconstants, les Lombards « lâches et perfides, les Romains étaient séditieux et cruels, « les Flamands, lourds et débauchés, les Brabançons, « hommes de sang et incendiaires, les Siciliens, tyrans et « violents. D'ailleurs, ajoute JACQUES DE VITRY, tous les « étudiants sont plus adonnés à la glotonnerie qu'à l'étude « et préfèrent contempler les beautés des filles que celles « d'Aristote et de Platon. »

Les récits des conteurs français du XVI^e siècle et notamment la légende de PIERRE FAIFEU, les écrits de la reine de Navarre et de RABELAIS nous montrent d'une façon fort

exacte, leur manière d'agir dans les affaires galantes, récits dans lesquels nous voyons que les bornes de la galanterie sont souvent dépassées d'une façon fort peu excusable.

Autant les étudiants sont divisés pour les affaires intérieures de l'Université, autant sont-ils unis pour la défense de leurs privilèges et immunités. Alors plus de Français, de Flamands, d'Anglais ou de Romains, rien que des Étudiants unis contre l'ennemi commun. Papes et rois, la Société civile comme la Société religieuse doivent plier devant eux; car ils sont l'opinion publique, ils sont le peuple, brave et indépendant, qui lutte contre le pouvoir oppresseur et tyrannique d'une noblesse avide et brutale. Ils incarnent la lutte de la science contre la force, contre l'ignorance. Leur triomphe est celui de la lumière.

Ces mœurs batailleuses et dissolues ne sont pas cependant celles de tous les étudiants. Il y avait déjà ceux que nous nommons les bloqueurs, ceux que l'appât d'un bénéfice ou d'une grasse sinécure poussait à l'étude et au travail. Plus heureux que les autres ils trouvent un abri permanent, un gîte assuré dans les *hospitia* et ne sont pas contraints de marauder ou de mendier pour gagner leur vie. Enfermés dans ces collèges ils vivent dans une chasteté et une retraite profonde; leur vie intellectuelle est studieuse et féconde. L'étude est leur seule occupation, ils lui donnent tous leurs instants. Il m'a paru intéressant de rapporter ici l'emploi du temps tel qu'il était organisé à la fin du XV^e siècle au collège de Montaigu⁽¹⁾.

« Les travaux commençaient à quatre heures du matin ».
De quatre à 6 heures il y avait leçon;
à six heures, les écoliers entendaient la messe;
de huit à dix heures leçon;
de dix à onze heures, discussion;
puis venait le dîner suivi de nouvelles discussions;
repos et oraison, de midi à trois heures;

(1) THUROT : Organisation de l'enseignement au moyen âge.

de trois à cinq heures leçon ;
à cinq heures les vêpres pour discussion ;
à six heures souper ;

la journée se terminait par une discussion générale « qui durerait encore deux heures ».

Leçons et discussions tout avait lieu en latin. Le latin est comme une langue vivante, dont chacun dispose à son gré, usant et abusant du droit de forger des mots nouveaux, de combiner des tournures inconnues jusqu'alors. Nul n'égalait le dédain des escoliers médiévaux pour la grammaire et la syntaxe, pour leur mépris profond de l'usage. Ils firent dire au latin des choses que le latin n'avait jamais dites(1). Jamais mieux que par eux fut justifié le vers célèbre : « le latin dans les mots brave l'honnêteté ».

Cet enseignement de mots, ces discussions théologiques basées sur le principe d'autorité, eurent de grands défauts mais ils eurent l'avantage de développer l'esprit critique, l'esprit d'observation et même l'esprit de libre examen qui anime encore aujourd'hui la jeunesse universitaire et qui est le joyau le plus précieux de son patrimoine.

C'est dans la lutte sans cesse renaissante que les étudiants soutinrent contre les moines et contre l'Eglise(2) dont ils émanaient cependant, qu'il faut chercher l'origine de la tendance que les étudiants ont toujours eue et qu'ils auront toujours, il faut l'espérer, à combattre, à stigmatiser, à

(1) Les maîtres, d'ailleurs, ne sont pas plus versés que les élèves en latin. Beaucoup ne comprennent pas le latin classique ; témoin le fait suivant :

CALVIN chargé par un de ses professeurs de préparer le discours de rentrée, discours latin, y glissa dans une langue très pure des allusions acérées aux désordres de l'église et y développa les théories religieuses les plus hérétiques. Ce ne fut qu'après la lecture du discours que l'on comprit le scandale. Le professeur avoua avoir lu sans comprendre et s'en prit à CALVIN. Celui-ci fut forcé de quitter Paris et de se réfugier à Nérac. Ce fut le commencement de la Réforme en France.

(2) Si les papes protègent l'Université, dit M. LAGRANGE, ce ne fut que dans le but de faire tourner cette protection au service exclusif de la théo-

satiriser les abus de quelque sorte qu'ils soient, de quelque personne qu'ils proviennent.

Malheureusement, la prépondérance de l'enseignement scholastique déprima les cerveaux, annihila les tendances particulières. Le mot remplaça la chose; le *magister dixit* se dressa, comme une barrière infranchissable en face de l'expérimentation que quelques grands esprits entrevirent. Malgré ces défauts, nous ne pouvons partager l'avis de l'un des plus illustres enfants de l'Université de Paris, de CLÉMENT MAROT, quand il disait : « Nos régents sont de bien grosses bêtes; je veux perdre ma part de paradis s'ils ne m'ont pas perdu ma jeunesse ». De l'Université de Paris au contraire sortirent des générations d'hommes de talent et de penseurs. Elle prépara la légion de diplomates, d'hommes d'État et de conseillers des rois qui firent la grandeur de la France, qui en firent une nation solide et respectée, bien plus que les généraux et les armées. C'est dans les enseignements Universitaires que furent puisées les grandes idées qui assurèrent définitivement la suprématie du monde civil sur la société religieuse. C'est là un titre de gloire inaltérable pour les Universités françaises de l'époque médiévale.

Grande donc est la différence entre l'Escolier du moyen Âge et l'étudiant de la fin de notre XIX^e siècle. Différence profonde d'importance sociale, de vie et de traditions. Aujourd'hui, l'Université n'est plus que le vestibule, plus ou moins long suivant le zèle et l'application de celui qui le parcourt, qui mène au parchemin officiel, qui ouvrira les portes de la

logie, aussi quand certains professeurs de l'Université de Paris voulurent unir à l'étude de la théologie celle des auteurs payens, GRÉGOIRE IX fulmina-t-il une bulle menaçant d'excommunication tous ces professeurs trop novateurs. « Nous vous commandons et ordonnons par ces présentes, disait-il, d'abdiquer entièrement une telle folie et d'enseigner désormais la théologie dans toute sa pureté sans aucun ferment de la science mondaine, n'adultérant pas la parole de Dieu par les fictions des philosophes. — Cet ordre fut suivi si littéralement, nous dit BURLEUS, dans son *Historia Universitatis*, qu'en 1254 on ignore à Paris les noms de CICÉRON et de VIRGILE,

vie. Parcouru avec hâte, tous aspirent à y entrer, une fois entrés, leur désir le plus cher est d'en sortir.

Jadis, bien au contraire, une fois entré à l'Université, l'étudiant n'en sortait plus : Le vieil écolier à barbe grise y coudoyait *le béjaune*. Écoliers ils étaient, écoliers ils restaient. jeunes et vieux, coudes à coudes, animés d'un désir immense de savoir, ils allaient à la science, passant, dans un élan sublime à travers les ténèbres du Moyen-âge. Enrichissant de leurs travaux le patrimoine de leurs successeurs, ils étudiaient pour savoir et non pour battre monnaie de leur science. Ils étaient la pensée de la patrie, le peuple vivant. Rois et papes, ces deux grands pouvoirs d'hier, tremblaient devant eux.

Nous sommes l'avenir, nous dit-on, mais quel avenir hélas ? Que sort-il de nos Universités ; des égoïstes utilitaires, des disciples froids et secs de BENTHAM ; perdus dans la grande masse sociale, nous n'avons plus qu'une influence minime. — Bien dégénérés nous sommes. La science, cette déesse intangible, nous la prostituons journallement pour quelques francs. L'école supérieure prépare-t-elle encore au *struggle for life* ? Les plus nobles instincts de l'adolescent qui y entre, ne se transforment-ils pas en d'égoïstes calculs d'intérêt. De grands mots sur les lèvres, de petits sentiments au cœur, telle n'est que trop la jeunesse de nos écoles. Une torpeur étrange nous étreint.

De toutes les forces de notre âme nous devons lutter, et lutter sans relâche contre cette décadence, et combien profonde déjà. Regardons en arrière ! Rentrons un instant dans les ténèbres si lumineux cependant, de l'époque médiévale, nous y verrons nos anciens, unis en de fortes corporations, animés des sentiments altruistes les plus grands et les plus nobles, lutter pour le peuple, pour la science et la pensée. Inspirons nous d'eux et connaissons les.

PAUL DU CHAINE,
Étudiant en droit.

Université libre de Bruxelles.



NOTRE PORTRAIT.

CHER MAÎTRE⁽¹⁾,

JE suis heureux d'avoir été choisi parmi vos anciens élèves pour vous présenter en leur nom, nos félicitations les plus sincères et les plus chaleureuses.

Je n'ai pas pris pour tâche de retracer ici toute votre brillante carrière de professeur,

(1) Au lieu d'une notice biographique souvent froide et compassée, nous avons le plaisir de pouvoir reproduire ici les paroles prononcées par M^r le D^r SIMON FREDERICQ, lors de la manifestation organisée en l'honneur de M^r CH. VAN CAUWENBERGHE, par ses élèves et anciens élèves, lorsqu'il eut été promu au grade d'officier de l'ordre de Léopold. On remit à M^r VAN CAUWENBERGHE son portrait peint par M^r VAN AÏSE. C'est d'après ce portrait, que l'éminent artiste a gravé l'eau-forte que nous reproduisons en tête de ce volume.

(N. D. L. R.).

il ne m'appartient pas non plus de faire ressortir vos mérites comme directeur de la maternité; je me contenterai de dire quelques mots de votre clinique — des maladies de femmes. — Grâce à votre réputation, au prestige de votre nom; dès le début de cette polyclinique, nous vîmes affluer, non seulement de Gand et de la Belgique, mais même des pays étrangers, les patientes en grand nombre, certaines d'être guéries par vous. Du coup, vous aviez vaincu la répugnance qu'ont les femmes à se laisser examiner devant une assistance nombreuse; seul, vous étiez de force à faire entrer dans les mœurs une coutume qui se heurtait à tant de préjugés et à tant de méfiances. Depuis la création de la clinique de gynécologie les élèves, guidés par votre science, peuvent acquérir une expérience que maint vieux praticien serait fier de posséder; ceux de nos étudiants, qui plus tard iront à l'étranger, se rendront compte de l'immense avantage qu'ils peuvent retirer de votre enseignement. Dans les universités d'Allemagne, ils donneront de fortes sommes pour assister à des visites de femmes, qui ne seront certes pas aussi intéres-

santes que celles dont ils peuvent profiter tous les jours ici gratuitement, car, non seulement vous leur donnez l'occasion d'approfondir la science si difficile du diagnostic, mais vous leur permettez d'assister à toutes les opérations qui se font dans votre service, et l'on sait si elles sont nombreuses.

Depuis les opérations les plus ordinaires, que souvent vous leur laissez faire eux-mêmes, celles que tout médecin non spécialiste, devrait pouvoir pratiquer convenablement, jusqu'aux opérations les plus difficiles et les plus compliquées, réservées aux seuls gynécologues. Avec un désintéressement admirable, vous avez ouvert votre service à ceux de vos anciens élèves qui veulent en profiter. Ils vous en sont profondément reconnaissants, et m'ont chargé de vous en exprimer ici toute leur gratitude. — Mais, si tous nous connaissons vos grandes qualités comme professeur, comme clinicien et comme opérateur, la clarté de vos leçons, la sûreté de votre diagnostic, votre habileté opératoire dont les résultats si brillants sont des témoins qui parlent assez haut; je suis peut-être mieux que tout autre, à même de

connaître et d'apprécier votre caractère et votre cœur. Je ne connais pas d'homme plus indulgent que vous, ne demandant qu'un peu de bonne volonté de la part de vos aides, fermant les yeux devant leurs maladroites.

Dans nos relations journalières et qui durent depuis plusieurs années, jamais vous ne m'avez adressé une parole dure, une de ces paroles qui froissent ou qui paralysent, vous ne voulez même pas convenir des défauts de vos assistants. Aussi suis-je fier de l'accueil triomphant qui vous est fait aujourd'hui, et heureux comme si cet accueil était fait à un parent aimé; car, permettez-moi de vous le dire, je sens pour vous plus que du respect, plus que de l'amitié; je ressens quelque chose de plus intime : une grande reconnaissance d'abord, et puis un attachement qui durera toujours; et, je suis heureux d'avoir eu l'occasion de vous le dire en public, hautement, pour que tout le monde le sache.

Je suis sûr que tous vos anciens élèves s'associent aux paroles qui viennent d'être prononcées; car, si tous n'ont pas eu le privilège de vivre pour ainsi dire dans votre inti-

mité, tous ont subi l'ascendant qu'exercent sur eux, à côté de votre science, vos qualités plus rares encore qui vous viennent du cœur : votre affabilité qui jamais ne se dément, votre bienveillance toute paternelle dont on retrouve le reflet si artistiquement rendu sur cette toile, et surtout votre dévouement absolu à tous vos anciens élèves. En leur nom, du fond du cœur, merci.





GALERIE
DES
CÉLÉBRITÉS ESTUDIANTINES
PASSÉES ET PRÉSENTES.

Herman Ter, originaire du Veurne-Ambacht, a toutes et même plus que toutes les qualités du Flamand. Têtu comme une mule, peu expensif, franc et loyal dans ses amitiés, obligeant et serviable, mais avant tout musicomane. Tous les instruments lui sont familiers, violon, violoncelle, harpe, mandoline, guitare, piano, orgue, accordéon, cor de chasse, tambour, grosse-caisse, etc., etc. Il n'y a que la flûte qu'il ne sait pas avaler, et Dieu sait s'il a cependant la bouche assez déformée par les embouchures de ses chers instruments. Un peu de parti-pris cependant, car, *parce que* adversaire du Congo, il couvre de son mépris tous les instruments de musique de nos bons frères noirs (se rappeler la Fête de la « Littéraire »). Ils sont cependant bien harmonieux et bien suggestifs de sensations délicates, ces instruments !

En fait de civilisation, préfère se consacrer à celle de ses cousins flamands. Pénétré de l'incontestable vérité de l'axiome : « La musique adoucit les mœurs, » dirige tous les dimanches matin les exercices de la *Fanfare Furnoise* (v. le

dessin de notre envoyé spécial) devenue célèbre depuis qu'elle s'est mesurée avec le fameux orchestre de BAYREUTH. Enfoncé WAGNER !

A composé la musique du « Drame au Sérail, » un pur chef-d'œuvre de délicatesse, de sentiment et de bon goût.

Pendant ses premières années d'Université était pris de la fièvre de l'interpellation. Dans tous les cercles, formait avec LORENT le parti de l'opposition. Leurs propositions n'en étaient souvent pas moins bêtes. *La Vessie*, journal rarissime et hypo-dodu lui consacrait jadis cet entrefilet : « T' vient d'être cruellement frappé de mutisme. Sa famille est dans la jubilation. Le Cercle Littéraire et la Médecine ont illuminé. On *crain*t qu'il guérisse. » Ces craintes ne se sont pas réalisées, et TER a toujours conservé de sa prime maladie des prédispositions invétérées au mutisme.

D'ailleurs, commence à se ramollir. Lui, le renverseur de comités, a voulu goûter des douceurs du pouvoir. A été pendant quelques semaines commissaire de la « Générale » — depuis c'est rabattu sur les « Colonies scolaires » qu'il dirige presque aussi bien que la *Fanfare Furnoise*. Ne va à la « Maison des Étudiants » que pour lire le « Guide Musical ».

Caractéristiques : A la lèvre supérieure ornée d'un seul poil, UGÈNE qu'on a dû amputer à maintes reprises pour ne pas qu'il étrangle le maestro — et est affligé d'un cousin absolument extraordinaire.

J. P.

Piccolo. — Candidat-notaire, avocat, cycliste. *Mais c'trio*, de qualités ne lui suffisant pas, il est encore et surtout : Caviar !

Candidat-notaire — affaire de rester six mois de plus étudiant !

Avocat — débute par un *coup* de maître ; fait s'élaner son client à *celui* du président des assises — car il l'avait fait

acquitter après une procédure savante, inspirée des romans de GUSTAVE AIMARD dont se passionna son enfance.

Cycliste — chamarré d'insignes indigènes et étrangers, Consul général de la Ligue vélocipédique belge — rien que ça — s'acquitte de ces fonctions avec un dévouement remarquable. Accable ministres, députés, idem permanents, conseillers provinciaux, communaux etc. de pétitions pas toujours inutiles. S'est fait de « chaque cantonnier, un ami. »

Comme CAVIAR, dont il fût le galettifère, est toujours resté brave garçon, franc, sincère, sans façons — bon « étudiant » émaillant sa conversation de jeux de mots et calembours multiples à rendre folles les intelligences les plus stables.

Successivement secrétaire, vice-président, président, de la *Société Générale des étudiants libéraux*, — dévoué comme pas un — le meilleur président dont on ait gardé le souvenir à cause de sa fraternelle bonhomie.

Beau danseur, enragé valseur; retourne chaque année butiner de fleur en fleur au cours de danse (son cœur y nage entre deux os) — où courent de petits frissonnements quand entre M^r PICCOLO.

Cultive un ongle remarquable comme pour mieux fouiller les corolles des roses et des marguerites.

Signe particulier : partisan de la réforme de l'orthographe dans le sens le plus anarchique.

E. V. D. V.

Buffalo. — Le porte drapeau, en flamand, *vaandrig*, du *'t Zal wel Gaan*, le porte-voix de la *Société Générale*. L'aspect imposant, la démarche grave, la pipe à la bouche, la main à la pipe et la canne à la main, tel BUFFALO quand il fait son entrée au local. Et régulièrement, automatiquement, il pousse son formidable Holà! Ce n'est pas un cri, c'est un mugissement, un grondement terrible, infernal. Le rugissement du lion au désert, le sourd roulement du tonnerre, le hurlement des éléments déchaînés ne sont rien auprès de cet

ébranlement des cordes vocales de BUFFALO. Et pendant que de toutes parts les tympan trop tendus craquent et se déchirent, il rit de son gros rire, bon enfant, et montre sa denture qui semble un étalage de porcelaines de Chine (Dragon noir).

Son langage : une poésie troublante, un enchantement.

Il a une collection de phrases et de locutions dont l'effet est irrésistible.

L'assemblée générale est houleuse, les injures pleuvent de toutes parts, on va en venir aux mains. Soudain du groupe flamboyant émerge la tête d'Hercule et le cou de taureau de BUFFALO. Aux vociférations de tantôt succède un religieux silence. « Messieurs, vous.... vous êtes tous bêtes. je vous trouve rigolos.... » et les éclats de rire partent en fusées la discussion reprend paisible et polie. BUFFALO a parlé.

Il a parlé aussi aux fêtes de la Fédération et tous les spectateurs, professeurs et étudiants, étaient sous le charme, et suspendus à ses lèvres quand de sa voix de sirène il a chanté ses impérissables couplets.

A ses examens, grave et convaincu de sa force, il ne parle que pour recevoir les plus belles palmes. Ce gros et fort garçon est un élève modèle.

Chez lui tout est étrange, son nom, sa manière d'être, son *modus vivendi*.

Chez lui les extrêmes se touchent, se heurtent, se choquent, pour former un tout homogène qui est BUFFALO, le BUFFALO étonnant, stupéfiant que tous craignent, aiment et admirent.

R. D. S.

Balthazar Mertens. — Dans cette galerie d'anciens n'ayant pas quitté l'Université depuis trop longtemps pour y garder encore ses attaches, on n'aurait pu faire un choix meilleur, ni plus judicieux que celui de BALTHAZAR MERTENS.

Sorti Ingénieur industriel en 1892, il fut pendant son séjour à l'Université un véritable étudiant. Entouré du noyau de

camarades qui avaient nom ALBERT VAN DAMME, COLOT, DE BAERE, GASTON BERGER, MILO LEBLANC, DELATTRE, MECHELYNCK, MERENTIER, il sut bien dispenser son temps. Comme LA FONTAINE, il en fit deux parts; mais il employa l'une à travailler, l'autre à s'amuser. C'était le bon temps; il en parle bien souvent encore avec une pointe de regret. Voilà, sans doute, pourquoi il vient se retremper dans la vie estudiantine chaque fois qu'il en a l'occasion. Voilà aussi pourquoi il assiste régulièrement aux bals qu'organise la *Générale* : il vient participer à la préparation du *Punch* traditionnel.

Sévères, mais si sympathiques, a dit en parlant de ses traits notre collaborateur chargé de la notice sur *la Marne*. Je trouve qu'il n'aurait pu les mieux définir. Chaque fois que MERTENS fait une apparition à Gand, tous les visages rayonnent, toutes les mains se tendent vers lui. Quand, parfois, un jeune se trouve parmi les étudiants plus anciens, il reste confondu, plein de respect devant la longue barbe noire du camarade BALTH. Mais la franche bonhomie de celui-ci a bien vite fait de mettre le nouveau à l'aise.

On lui reproche d'être taciturne. J'estime que c'est une qualité de savoir se taire. Pourtant BALTH sait être loquace, éloquent même, quand il s'emballe sur un sujet qu'il aime. Alors il se transforme; ses phrases coulent de source; il charme véritablement ceux qui l'écoutent. Bien des personnes ne le reconnaîtraient pas alors. Surtout deux dames aussi charmantes que peu charitables qui ne laissent pas de le taquiner à ce sujet quand l'occasion se présente.

D'aucuns s'imaginent qu'il est misanthrope. Lui, misanthrope? Quelle blague! Il aime, il aime profondément l'humanité. Demandez-le plutôt à ses nombreux ouvriers dont il ne cesse d'améliorer le sort. Demandez-le à PIRUS le lendemain d'une promenade palpitante au clair de la lune. Demandez-le enfin à la plus belle moitié du genre humain. Tous vous répondront en chœur : BALTH est le meilleur des hommes; sous son apparence brusque il cache un cœur d'or.

J. N.

Maurice Van Regemorter. — Un persécuté! Les archi-doctrinaires de la « Générale » (et ils sont légion), lui reprochent ses idées avancées. Pour un peu ils lui appliqueraient volontiers l'épithète « agent de la succursale V. D. V. » qui a été employée en d'autres circonstances, pour d'autres personnes, par un jeune exalté de la *Générale*, socialiste échevelé. Au bout du compte, nous croyons qu'il y a, dans l'occurrence *much noise about nothing*. MAURICE VAN RÉ est un charmant garçon, un excellent camarade, très tranquille, et très modeste, qualité qui semble devenir rarissime à la *Générale* surtout parmi les « jeunes ».

Ses réceptions dans son home sont charmantes de grâce et d'affabilité; ses appartements sont coquettement meublés, garnis de moelleux tapis et d'immenses fauteuils; et surtout son vin est généreux!

Universitairement parlant, VAN RÉ est élève des C. C. depuis deux ans. A eu un moment de célébrité lors de la fête de la *Littéraire*, mais bien malgré lui; c'est *Oscar* qui est cause de tout.... Depuis, a piloté les délégués de Cambridge pendant les mémorables journées de décembre, et a hérité d'un de leurs schapskas — le seul souvenir matériel que nos camarades insulaires nous aient laissé.

Actuellement, membre-aspirant de la Noire, membre de la Fédération, secrétaire-trésorier de la *Littéraire*.

Signe caractéristique : porte des guêtres épatantes, une magnifique chaîne de clefs — a été un des premiers à arborer le béret.

J. P.

Sidi-Bendalèse. — Les grands hommes ne sont pas toujours des hommes petits et les petits hommes ne sont pas toujours de grands hommes, vérité due à la logique transcendante de mossieu HULIN. Les exceptions confirment la règle, témoin le camarade SIDI-BENDALÈSE dont nous offrons le portrait en tenue de parade. Originaire d'Eecloo dans les

Flandres, fit ses études supérieures à Stamboul. Lorsqu'il jouait aux échecs avec ses camarades de là bas, il se distinguait déjà par ses qualités de stratégien. Nommé capitaine des janissaires à dix-neuf ans et en droit d'espérer le plus bel avenir; il préféra quitter l'armée pour aller étudier la médecine à l'étranger.

Une épidémie sévissait dans le harem sultanal. Le désir de combattre le fléau, poussa le jeune SIDI a entrer dans la faculté de Médecine de l'Université de Gand en Europe. Il s'y distingua par de brillantes études.

Tous ceux qui le connaissent, ont pu apprécier ses qualités intellectuelles et viriles. Emploie ses loisirs à être vice-président de la *Société Générale* — association d'Étudiants dont il étudie l'organisme, surtout au point de vue médical, car pour avoir été soldat il n'en est pas moins médecin de goût et de vocation. Très actif, aimé de ses camarades, un petit coq parmi les étudiants, un grand coq ailleurs. Bref l'homme de la situation et un homme promu aux plus hautes destinées. (1)

R. D. S.

Kaneke. — Je dirais volontiers, *ab Jove principium*, si d'autres avant lui n'avaient eu les honneurs de la caricature et de la charge. Comme président de la Fédération on lui devait bien de le placer en tête de cette galerie d'Étudiants célèbres. Mais passons sur ce manque d'égards et sur cet abus de pouvoir du comité de l'Almanach et parlons du camarade KANEKE.

Il est quelqu'un dans le corps estudiantin et son blason que beaucoup lui envient indique assez qu'il fut étudiant dans le

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec infiniment de plaisir que notre ami SIDI vient d'être nommé par acclamations, membre d'honneur de la *Société générale des Étudiants libéraux*.

N. D. L. R.

vrai sens du mot. D'argent écartelé, au canton senestre du chef vers le cœur trois canettes de gueules (il aime le vin) au canton dextre du chef une canette d'or (il aime la blonde bière) au canton senestre de la pointe une pipe d'azur (c'est une pipe en asbest il n'aime pas le luxe) au canton dextre de la pointe une couronne de lauriers (ses succès universitaires, car il est étudiant distingué). Le tout avec la devise « Cave cane.... » Pour les latinistes il faudrait un *m*, moi, je suis pour la réforme de l'ortographe même latine. Je voudrais beaucoup vous expliquer les origines de cette devise, mais l'espace dont je dispose étant très restreint, je dois m'en abstenir. Sa bonté est légendaire, mais ne croyez pas qu'il doit bonnasse, ce serait lui faire insulte. *Chieto fuor commoto dentro*, dans les discussions violentes il paraît calme, mais l'orage gronde dans ses entrailles et ses yeux lancent des éclairs. Il est vrai qu'ils en lancent aussi quand il joue au billard, car il est joueur distingué, chez lui les caramboles se suivent et ne se ressemblent pas.

Nous aurons tout dit, quand nous aurons fait savoir à nos aimables lecteurs, qu'il est l'intime, le compagnon d'armes de PIRUS; qu'il fut toujours à ses côtés, aux heures de joie comme au temps d'épreuves de la vie d'Étudiant. C'est un peu à cette intimité qu'il doit sa nomination à la Présidence de la Fédération. Ne croyez pas toutefois que ce soit un *outsider*, quand il a porté sa candidature à ce poste d'honneur tous les autres postulants se sont retirés. C'est assez vous dire combien est grande sa popularité et cette popularité, il la justifie à tous les points de vue.

R. D. S.

Dorus. — Le frère siamois de Bill-Kader; similitude de goûts, de taille, voire même d'amours.

Une différence pourtant, le BILL est assez naïf; DORUS pousse l'incrédulité jusqu'au scepticisme le plus absolu. C'est pourquoi il est si savant.

« Rien ne lui est cher de ce qui nous sourit » pour parler comme HUGUES LEROUX, changerait tout sans pour cela être anarchiste ni même radical ; se moque des coutumes existantes : payerait des choppes aux hommes et se laisserait payer des consommations par les femmes.

Son nez typique et fureteur semble toujours à la recherche d'une iniquité sociale à attaquer, d'un travers à fustiger et je vous assure qu'il a le verbe dur. Ses moqueries portent toujours, ses railleries sont acerbes et quand il voit son adversaire interdit, atterré, ses éclats de rire partent diaboliques comme d'infemales fusées, c'est le rire du Père ALTA terrifiant les Dominicains. Et malgré tout DORUS est excellent camarade, capable des plus grands dévouements ; il ne se lie pas vite, mais quand il se lie c'est pour longtemps. Son physique étrange plutôt qu'intéressant lui a valu des succès nombreux dans tous les mondes, le grand, le demi et surtout le tout petit monde.

Médecin de quelques mois, il s'est déjà distingué par une savante étude « Influence des confettis sur le développement des facultés mentales de la femme » grand in-folio. Complète en ce moment ses études à Paris où il menace d'éclipser les plus grandes sommités. C'est assez vous dire quelle sensation énorme causera son établissement dans notre métropole. D'ailleurs il est déjà célèbre dès maintenant à preuve la caricature que nous empruntons à un journal amusant très répandu : « Le Rire de St. Nicolas » hebdomadaire fort spirituel. Elle représente le docteur DORUS, surchargé de besogne et forcé de faire toutes ses visites au grand galop de son pur-sang. L'élégance du cavalier dépasse tout ce que l'imagination la plus fertile peut rêver de plus parfait.

Nous avons saisi avec empressement l'occasion de présenter ce médecin prodige au public et nous espérons qu'il nous en saura gré.

R. D. S.

Louis de B.....r. — Le beau Rodrigue, jeune poète de talent, avec sa moustache en crocs et sa barbiche admirablement taillée, a plutôt l'air d'un jeune gandin en quête d'aventures galantes que d'un amant des Muses. D'ailleurs un peu infatué de sa personne.

Il abomine le *bôrgeois*, le *musfe*, et tient en haute estime tout ce qui est extraordinaire et soi-disant *épatant*. Pris d'une admiration infinie pour les *artistes* nébuleux, ténébreux et symbolistes. Un peu sectaire dans ses appréciations littéraires, et traitant par dessous la jambe les « vieilles perruques ».

Est le seul étudiant qui soit décoré! Et de la croix civique de 2^e classe s'il vous plaît! Oyez dans quelles circonstances lui échut cet honneur : Jadis était un cheval fougueux qui avait nom PÉGASSE. Cette plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, avait porté, il y a beau temps, les plus illustres jockeys de l'époque : Molière, Racine, Boileau etc., etc. Couvert de lauriers, ayant rompu le cou à la plupart des hardis cavaliers qui l'avaient enfourché, PÉGASSE eut encore quelques beaux jours. Mais la vieillesse venant, à la mort de son pénultième propriétaire, V. HUGO, PÉGASSE fut acheté par un loueur de voitures de la bonne ville de Gand. La vieille rossinante fit dès lors la joie des écoliers du « Réveil » jardin d'enfants poétiques, nouvellement installé dans notre antique cité flamande. Un jour que les jeunes élèves-poètes le lardaient de coups d'épingle et le cinglaient de coups de fouet, PÉGASSE se fâcha, rua, mordit, et, se souvenant de son ancienne fierté, fondit en sauts *épatants* sur la marmaille apeurée. Heureusement LOUIS était là! Résolument il se jette à la tête de PÉGASSE qui avait déjà réduit en bouillie bon nombre de mioches, le dompte, l'enfourche, et le conduit vaincu, souple, servile par toute la ville. — Cet acte de courage lui valut la médaille — ou la croix.

D'aucuns prétendent que le ruban flamboyant à la boutonnière de Louis est la juste récompense d'un haut fait autrement fameux. — Il y a quelque temps on démolissait une

fabrique. Louis qui passait par là, tout joli dans son uniforme d'élève-médecin voit une pierre se détacher du haut de la muraille et *occupée à tomber* sur la tête d'un pauvre manœuvre. Vif comme la poésie moderne, Louis s'élançait à califourchon sur les épaules du manœuvre et reçoit la fatale brique sur son beau képi. Icelui fut un peu endommagé, mais les deux chefs restèrent saufs.

Ce petit ruban est cependant bien *bourgeois* ! Mais tout change, et Louis aussi. Maintenant il va aux bals, ne dédaigne pas le patin, se promène à la Place d'Armes, le dimanche, ce qui est bien gantois, assiste aux réunions d'étudiants⁽¹⁾; y est devenu célèbre en déclamant à satiété la complainte de ce qui s'égare dans quelque chose de plus matériel que le rêve et l'imagination et qui a nom *tenia solium*, pour les *bourgeois*, ver solitaire. Louis à la fauve barbiche l'a chanté, l'a récité, l'a déclamé, l'a proclamé, l'a susurré, l'a mis en vers, en prose, en musique, en bocal. D'aucuns disent qu'il en a élevé un, mais ce n'est pas vrai. Qu'as-tu donc fait à Louis pauvre, pauvre solitaire?⁽²⁾

J. P.

Karel Ronse. — Indigène de Worteghem; reçut les premiers bienfaits de la civilisation à Malines, plus tard à Gand. Doué d'un remarquable esprit d'assimilation, il s'assimila la science médicale au point de passer de brillants examens. Malgré les soins assidus d'un sien oncle, professeur à notre Université, il a gardé une nature assez fruste, assez campagnarde; c'est pourquoi nous lui avons donné comme piédestal une plante essentiellement champêtre. Il craint le monde; n'y va jamais. Tout autre est son frère qui se lance hardiment dans les fêtes mondaines, fait danser les filles des grands dignitaires de l'ordre administratif et fait le galant plus que nature. Se risqua un jour (l'autre celui qui

(1) Nous sommes de l'avis de son frère; il faudra le *chamberder*.

(2) Il l'a peut être empêché d'« aller prendre un apéritif avec de vagues m.... » Oh!....

ne va pas dans le monde) à accepter un commissariat à la *Générale*, mais n'alla jamais plus loin. Se distingua quelquefois aussi, dans les expéditions nocturnes, encore fallait-il l'électrisant exemple de PIRUS pour l'entraîner.

A l'heure actuelle il est médecin distingué dans une de nos grandes villes et risque fort de s'y voir bombarder bourgmestre aux prochaines élections. J'ajoute, car je dois être juste avant tout, qu'il est beaucoup mieux en formes depuis qu'il a une position sociale, et qu'il ne passe pas du tout inaperçu près du beau sexe.

Aurait-il retrouvé la plante attractive de VAN HELMONT?

R. D. S.

Le Bon Ulysse.

Air : *Les Tournaisiens sont là.*

I.

*Je vous le dis : la gent estudiantine
Quand de tout' parts ell' vient pour s'amuser
Cherch' dans ses rangs homme à joyeuse mine,
Pour la conduire et la fair' rigoler,
Alors le Président d' la Générale
Autour de lui jett' un r'gard scrutateur,
Il a bientôt vu la riante balle,
Du bon Ulyss', cet éternel farceur.*

—
Du bon Ulyss', cet éternel farceur, etc.

II.

*Mon cher Ulyss', pour commencer la fête,
On vous attend, on n'attend plus que vous ;
Mettez vous donc bien vite à notre tête
Plus on s'amuse c'est plus on est de fous.
Et l' bon enfant, qui jamais ne refuse
Un servic' demandé par un copain,
Déli' les ail' à sa joyeuse muse
Et aussitôt chacun se sent en train.*

—
Et aussitôt chacun se sent en train, etc.

III.

*Soit pour chanter ; ou rir' ; ou boir' des triples,
Ulyss' toujours se trouve au premier rang ;
Près du beau sex' ses succès sont multiples,
Dans ses étud' un triomphe éclatant.
Mais il mépris' toute cett' vaine gloire,
Pour s'attacher à de plus grands travaux ;
Pour le bérét il rêve la victoire
Et la veut aussi pour les Pharmacos.*

Et la veut aussi pour les Pharmacos, etc.

IV.

*Il a jadis dansé la serpentine
Et sa dans' fut couverte de bravos.
Il la dans' rait chez la mère Ernestine
Et ses succès seraient tout aussi beaux.
Mais, croyez moi, ce joyeux fils du rire
A l' cœur aimant, rempli d' fraternité
Il n'admet pas que quelqu'un puiss' souffrir ;
A larges mains il fait la charité.*

A larges mains il fait la charité, etc.

V.

*Qu' longtemps encor' Ulyss' le bon apôtre,
Rest' parmi nous pour moult joyeuseté ;
Le rire, encor, pour lors sera le nôtre,
En avant tous et vive la gaité !
Rions, chantons, nous sommes la jeunesse !
Suivons Ulyss', il connaît le plaisir,
Après l' travail, vienn' la folle allégresse
D' nos jeunes cœurs c'est là le seul désir.*

Suivons Ulysse, il connaît le plaisir ! etc.

Hermann Sabbe. — Le plus étudiant des flamingants et le plus flamingant des étudiants; entendons nous, flamingant dans le bon sens du mot, sans parti pris, sans chauvinisme. Bon et paisible, il sert, à la *Générale*, d'homme tampon entre le camp des flamingants et le camp des... mettons des non flamingants.

Brugeois de corps et d'âme, amoureux de la vieille cité flamande qui donna le jour à BREYDEL et à M. CLAEYS. A dans les veines un peu du sang héroïque du Lion de Flandre, c'est pourquoi nous lui avons donné un corps de lion. Vous trouvez qu'il a l'air endormi? C'est le lion au repos, voilà tout!

Ecrivain à ses heures, manie admirablement le patois de Bruges, *meli dulcior*, en français cela signifie plus doux que le miel. Pour vous en convaincre lisez le charmant conte qu'il a publié dans notre confrère du 't *Zal Wel Gaan* et qu'il a intitulé 'T CIELTJE, FRANS en de DUUVE, une vraie perle!

Il est aussi doué d'une remarquable voix de baryton, la fortune ne lui a rien refusé. Elève distingué du conservatoire, il est la coqueluche de toutes les jeunes filles qui fréquentent ce docte établissement. Au demeurant d'une modestie très grande malgré ses nombreux talents, c'est ce qui le fait tant aimer de tous ceux qui ont le bonheur de le connaître.

Je voudrais vous parler encore, de ses amours. Il paraît qu'une Laure brugeoise inspire ce Pétrarque flamand, mais comme il me manque quelques topiques détails, je remets cela à l'année prochaine et vous ne perdrez rien à attendre.

R. D. S.

Bolle. — Ne fait pas tort à son nom : Chinois de mine et bon gros flamand des Flandres par la mise; une grosse boule de graisse avec par-ci par-là quelques trous qui sont la bouche, les yeux, etc. et quelques excroissances qui sont les membres. — Au moral comme au physique : tout rond. Ne se gêne pour rien ni pour personne. Va son petit bonhomme de chemin en se moquant du tiers et du quart. Ses proverbiales solutions de

continuité entre son gilet et son pantalon disent assez ses sentiments à l'égard des « petits crevés ». Lui n'aime que les grands crevés. C'est si commode !

Grand joueur, excelle en tout, billard, échecs, dames, couïon, terlinck-bak. A été primé au dernier concours.

Son rire est un épanouissement. Sérieux, il est inabordable. On dirait d'un funambulesque Sancho-Pacha.

Tout modeste qu'il est, a acquis une popularité immense et des amitiés nombreuses. C'est ce qui lui a valu d'être nommé commissaire à la « Médecine » et cornifère à la « Wallonne ». Sans vouloir médire de M^{me} BOLLE, jamais cornifère n'a mieux rempli ses fonctions.

J. P.

Nicolas..... — L'homme élégant par excellence, l'homme bichonné, astiqué, étincelant sur toutes ses faces, tiré à quatre épingles, l'homme ultra chic enfin ! Celui qui paresseusement déambule par les rues, la cigarette aux lèvres, gardénia à la boutonnière, le chef couvert d'un splendiose tuyau, la canne à pommeau argenté, non d'argent, à la main, la main elle même collée en des gants miroitants dont les reflets luttent d'éclat avec les fauves lueurs du soleil couchant. Celui enfin dont le portrait trône à la vitrine des photographes comme un défi constant à tous les élégants de la ville. Un des seuls parmi les étrangers qui ne soit pas atteint du terrible bacille que nos savants appellent bacille rasta. Ce microbe pendant le jour, se tient quoi, le crépuscule l'éveille, la nuit excite son appétit, l'enflamme, le pousse aux plus terribles ravages.

Le malade fiévreux, tourmenté, harcellé, fuit dans les bars. Les cartes l'attirent, le troublent, il s'affale dans un fauteuil. Ils sont ainsi trois ou quatre qui se retrouvent et la partie de banque ou d'écarté commence, s'anime, les petits belges roulent sur le tapis, les autres sous la table. Les obligations naissent, pour l'exécution ou s'en réfère aux calendes grecques,

et pendant que le jeu bat son plein ; entrent les petites amies. Elles se collent aux grands amis, et ces parasites d'une autre nature ne sont pas les moins dangereux. Parfois, souvent même, elles se font jouer au propre et au figuré. Et cela dure, les paupières s'alourdissent, les cerveaux se troublent, l'absinthe opère. Et quand déjà l'aube blanchit, ils regagnent traînants leurs gris quartiers.

Demandez plutôt aux petites amies !

NICOLAS, où sont les beaux jours d'antan ?

Il est élégant toujours et mainte jeune fille en apercevant de son observatoire improvisé (toutes en ont) ce RODRIGUE moderne se sent délicieusement émue.

Regardez le ! les moustaches, amoureuses toujours, vers le ciel pointent comme dirait STÉPHANE MALLARMÉ (qui n'est pas mal armé du tout s'il faut en croire certaines gantoises) ; le tuyau toujours étincelle sur le chef ; les cheveux plaqués exercent encore leur mystérieuse attirance ; le paletot comme jadis tombe sur les talons et les gants conservent leur fauve éclat d'autrefois. Ajoutez que le petit sourire ne quitte pas les lèvres roumaines.

Après tout pour être rien rasta, celui-là est bon garçon et, parions qu'il ne m'en voudra pas?...

R. D. S.

Pirus. — Composée d'atomes de poussière, la terre est faite d'oubli.

Hier encore, j'ai constaté la douloureuse vérité de ces paroles et j'en ai été péniblement impressionné.

Quelqu'un a osé me demander qui était PIRUS !

Comment, messieurs les Étudiants, vous êtes ingrats au point d'ignorer l'existence de PIRUS ?

Je sais que d'aucuns me répondront qu'il se retire de la circulation, et que dès lors on peut le perdre de vue. Il se retire de la circulation ? Raison de plus pour vous en souvenir ; car c'est un génie, entendez vous ! un génie qui pendant long-

temps fut l'idole de tous les étudiants; aujourd'hui il ne l'est plus que des vieux, ses compagnons d'armes.

La vieille garde, seule, se souvient de cet autre Napoléon.

Vous trouvez que j'exagère? Hélas! je le voudrais, mais loin d'exagérer j'atténue.

Pauvre grand homme, au moment de quitter ta glorieuse carrière d'Étudiant tu te vois bien méconnu.

Les jeunes ne te connaissent pas, ne te saluent plus; les casquettes qui jadis sur ton passage tombaient d'elles mêmes, restent sur les têtes, pis encore! le béret revient à la rescousse et menace d'entrer dans les mœurs.

Ah! PIRUS, vieux copain! tu enrages, mais entre nous, avoue que c'est un peu ta faute si cet intrus revient. Et ouï! président de la *Générale*, tu te coiffas aux fêtes d'antan d'un béret Nancéen, tu te gobas, mon vieux! tu te trouvas chic au point de songer un instant à te faire naturaliser Français.

Et voilà! aujourd'hui d'autres se gobent, d'autres se trouvent chics. Je ne te reproche rien, va! mon respect pour toi va grandissant, tu ne serais pas un grand homme si tu n'avais commis des erreurs.

Illustre PIRUS, on t'oublie. On se vante de savoir boire et l'orgueil se reflète sur la figure de gens qui n'arrivent pas à ta cheville. Quand on sait vider vingt triples on se croit immortel. Oh maître! où sont tes succès d'antan? De tes monstrueuses guindailles, de tes surnaturelles agapes, même le souvenir n'est plus.

Et tes expéditions nocturnes si follement amusantes, tes assauts livrés aux portes des monuments publics, tes trophées sans nombre; la victoire éclatante que tu remportas sur BUFFALO, quand, battant ce sauvage *dans son propre élément*, tu gueulas plus fort que lui. Tout cela s'oublie et quand les vieux racontent tes exploits, les jeunes, incrédules, se contentent de sourire. On doute de toi, PIRUS! ô comble d'ironie! Reviens donc, ferme le bec à tous ces audacieux microbes, *donne leur une fessée* et termine ta vie d'étudiant par un coup d'éclat.

Mais non, *aquila non capit muscas*, il vaut mieux mépriser et ignorer ces insultes. Car tu-es philosophe toi, ton gros corps peut renfermer autre chose que des matérialités.

Oui, messieurs, ne riez pas, vous seriez bien étonnés si je vous disais que le gros PIRUS, cet éléphant de la ménagerie estudiantine, s'est encore occupé de littérature, bien mieux, qu'il a jadis accouché de gentilles poésies.

Et pourtant cela est, je puis le prouver. Je puis vous confondre. Mais je veux être magnanime comme PIRUS lui-même, je ne vous confondrai pas, tas de gosses (1).

Cher grand homme, que les Étudiants sont mauvais, à songer à tant d'ingratitude « je sens un besoin de larmes » tout comme le vieil HOMÈRE. Mais non, je ne veux pas pleurer.

Ecoute, PIRUS, tu es un brave, je veux que tu entres vivant dans l'immortalité; avant même que M. WAGNER soit moulé en plâtre tu seras coulé en bronze et ta statue *équestre* ornera le parc de la Maison des Étudiants avant que le fac-simile de l'administrateur-inspecteur n'entre dans son hôtel.

PIRUS, tu me connais, tu sais que je tiens parole. Aujourd'hui même j'ouvre la souscription, nous verrons s'il s'en trouvera pour refuser leur concours.

On te coulera un bronze, vieil et brave ami, et je pourrai dire moi aussi..... *Exegi monumentum*.

J'ajoute tout bas..... PIRUS.

R. D. S.

Bill-Ketje-Karel-Noel.

« Quatre noms pour un bout d'homme. »
SCARRON.

Il y avait une fois un petit homme, un beau pince-nez et une grande buse.

Le petit homme est né un jour à Alost, les houblonnières

(1) Je citerai simplement de lui, une tournure toute poétique qu'il emploie pour dire son amour à une jeune fille. *Je voudrais avaler tes yeux*. N'est-ce pas d'une poésie délicieuse ?

le virent croître et embellir, elles abritèrent sa prime jeunesse.

Le petit homme passait son enfance à jouer à cache-cache avec les petites Alostaises, ses amies, et à courir pieds-nus sur les petits cailloux que roule la Dendre, ce grand fleuve qui s'oublia un jour au point de passer par Alost.

L'odeur des houblons provoquant des troubles gastriques, le petit homme alla rétablir sa santé chancelante à l'ombre des Chonq-Clouthiers. Il y vécut heureux, tranquille, passant sa vie à dévorer les livres de lecture de la Bibliothèque et à faire quelques rares escapades.

Devenu jeune homme, le petit homme, alla sucer à pleine bouche le lait scientifique et souvent soporifique de l'Alma mater gantoise. Et, ô miracle! le nez du petit homme, vierge jusqu'alors, s'orna soudain d'un miroitant pince-nez, et son chef indompté qui n'avait jamais porté que le modeste chapeau boule, subit l'affront d'un tuyau informe et sans beauté.

Le petit homme prit aussi un air conquérant, sur son passage les têtes se tournèrent. Il devint séducteur malgré lui.

Puis, il fut de tous les comités : Dirigea la *Générale* de concert avec le mignon PIRUS; enleva d'assaut la Présidence de la *Médecine*, fit de même à la Fédération, aux fêtes fédérales. La poitrine couverte de l'hermine, il avait mine de lapin, il reçut le recteur qui du coup se sentit éclipsé et fit triste mine, puis il charma toutes les oreilles par sa rare éloquence.

Doucement, sans efforts, il avait fait son petit JULES CÉSAR, si *Jules y a*. Elle nous quitta, pardon! il nous quitta; la mystérieuse et troublante attirance de Paris le hantait. Il ne partit pas seul (n'allez pas mal me comprendre). DORUS, l'ami Dorus, le *fidus Achates*, l'*alter ego* du petit homme l'accompagna. Au moment où j'écris, ils vivent là bas, heureux toujours, et..... ils travaillent.

Il m'a été dit que le monde des Étudiants de Paris est en ébullition, on voudrait attacher le petit homme, à la personne

du grand président de l'Association, comme aide-de-camp, m'assure-t-on, et il a chance de réussir.

Que voulez-vous? C'est peut-être son pince-nez, sa buse, son talent médical (il est médecin), qui font cela. C'est aussi ce talent qui nous fait tant regretter son départ.

Il ne faiblit plus maintenant au moment de l'opération, il ne doit plus craindre de ne pouvoir se raidir il est désormais maître de lui. *Madame peut venir*⁽¹⁾. Oh, non! on ne l'a pas oublié le cher camarade et mainte jeune fille, rêve la nuit du petit homme, du miroitant pince-nez, et de la grande buse.

R. D. S.

George van Tom — Ποδας 'Ωκυ-ς Τομ, un agité d'Ypres, venu à Gand pour y apprendre la médecine. N'ayant jamais quitté *le lieu qui l'a vu naître*, s'est trouvé tout-à-fait dépaycé lors de son arrivée dans la vieille capitale des Flandres, mais muni d'une bonne dose de courage et du désir de parvenir, a d'abord voulu sortir de son isolement forcé, frayer avec ses camarades, et puis, se faire apprécier par eux. A trouvé, pour arriver à ses fins, un moyen tout à fait *yprois*. A envoyé à tous ses camarades de cours, une carte de visite portant en lettres flamboyantes **George van Tom**, avec, au-dessous, la mention manuscrite « Excellent Garçon »! Qui eut pu résister à tant de naïveté!

Au reste LÉON N. qui avait deviné en lui un caractère, s'était décidé à le lancer. Devint bibliothécaire de la *Littéraire*, et un des membres les plus travailleurs de cette Société. Fit partie de tous les cercles d'Étudiants, où ses brillantes qualités ne tardèrent pas à le mettre en évidence. Sous des dehors un peu bourgeois cachait une âme d'artiste. Nous avons en notre possession une collection de programmes dessinés par lui pour une série de fêtes, concerts, ban-

(1) Allusion à la façon dont BILL annonça pour la première fois à une patiente que l'opérateur l'attendait.....

quets etc. — A rempli dans « *Un drame au Sérail* » un rôle remarqué et envié. — A fait partie de toutes les commissions où il remplissait le rôle des quatre roues d'un chariot.

En '94 on songea à créer une « Maison d'Étudiants ». VAN TOM fit naturellement partie de la fameuse Commission de Recherches ! L'immeuble une fois trouvé, c'est VAN TOM qui l'a aménagé, arrangé, nettoyé.

Absorbé par l'organisation des fêtes Universitaires de décembre, au point d'oublier dans les combles les programmes qu'on vient de retrouver (*errare Tomatum est*). N'a pas quitté son poste avant la fin. Désirant se soustraire à une manifestation de sympathie de la part de ses camarades reconnaissants qui voulaient placer son buste au fronton de la « Maison des Étudiants » GEORGE VAN TOM s'est retiré de la vie publique. Après avoir fait l'acquisition de deux livres de médecine, il s'est enfermé dans sa chambre ornée de portraits et de décorations de cotillon, souvenirs de ses succès dans le monde. Pour s'habituer à ne plus sortir, s'est grisé tout seul — puis, pris d'une belle fringale pour l'étude, s'est mis à découper les pages du premier volume de l'ouvrage dont il venait de faire l'acquisition.

Sollicité de toutes parts, est rentré petit à petit dans la vie publique. Actuellement, membre assidu et secrétaire du Comité des « Colonies Scolaires, » conseil de toutes les Sociétés qui désirent louer une salle de la Maison pour y donner une festivité quelconque, Économe à la Maison des Étudiants, Organisateur du Banquet des West-Flamands, Soutien de la mémoire présidentielle.

A l'Hôpital, toujours aux troussees des chefs de service, la sienne étant, paraît-il, dans un piteux état.

Célèbre dans le monde des Étudiants pour y être le premier d'une dynastie, la dynastie des TOM. GEORGE VAN TOM pourra, quand le temps sera venu, se retirer en toute tranquillité dans son beau pays. BRIDI TOM II sera là pour recueillir sa succession.

GEORGE VAN TOM deviendra probablement médecin à Ypres; peut-être même conseiller communal, député permanent, sénateur, ministre etc. car Tom-Pousse!...

J. P.

Lionel Emans. — Né à Bruges, la patrie des grands hommes, la cité endormie dans sa mélancolie et dans le souvenir de son antique renom. Tout cela a déteint un peu sur LIONEL. Empli d'une noble fierté, il a parfois dans le regard un je ne sais quoi d'infiniment triste et résigné. Certainement intelligent puisque son facies est orné d'un beau grand nez à la Cyrano, et que c'est dans le nez que réside l'intelligence (cf. l'éléphant).

A été secrétaire de rédaction de l'Almanach de 1893, le meilleur de nos annuaires depuis '84. Puis, Président de la *Littéraire*, grand fabricant de revues, et enfin Président de la *Générale* pour l'année 94-95.

Créateur, organisateur, directeur, contrôleur, inspecteur, administrateur et protecteur de la « Maison des Étudiants. » Beau parleur, a eu son succès lors des fêtes Universitaires de décembre. A eu la bonne fortune d'avoir ses nobles traits reproduits par le *Petit Bleu* et le *Journal des Étudiants*. A fait son maiden-speech en anglais, speech qui aux dires de PAUL L. et de MAURICE VAN RE... n'était pas mal tourné du tout. Malgré tous ces titres de gloire est resté simple. Dépourvu de toute ambition et n'ayant cure que des intérêts de ses camarades, il s'est contenté d'être fier et flatté pour les Étudiants qui avaient oublié de l'être.

A été un des créateurs de la « Noire » (v. p. LXX) et le promoteur des « Colonies Scolaires. »

Très porté pour ses amis; a lancé G. VAN TOM, BRIDIDI TOM II, MAURICE VERGR., et EDOUARD V. D. Ce dernier ballon est le seul qui ait crevé.

A dignement représenté les Étudiants aux Fêtes de Liège. En est revenu avec une extinction de voix et un étudiant

parisien, chargé par le nouveau Président de la République de visiter la Maison des Étudiants, et de remettre à son collègue les palmes d'Officier d'Académie. Prévenu par télégramme, VAN TOM flanqué de ses lieutenants et féaux, est allé recevoir le camarade étranger à la gare. Après la visite de la maison, M^r DE PARIS, accrocha à la boutonnière de LIONEL, les palmes susdites. Enthousiasme indescriptible! Alors nous fûmes témoin d'un trait sublime : LIONEL pour ne pas chagriner VAN TOM, après avoir embrassé celui-ci avec émotion, lui remit solennellement l'écrin qui avait contenu le bijou!

Futur médecin, est occupé à se créer deux spécialités : maladies ancillaires et nasales.

Signe distinctif : Au café, ne boit que du lait, apparemment pour avoir la voix lactée.

J. P.

1^r P. S. Au moment de mettre sous presse nous apprenons que LIONEL est démissionnaire!! Il abandonne le fauteuil présidentiel!! Surprise générale; s'étant *quasi mir-é* dans le pouvoir, tout le monde croyait qu'il se serait maintenu au moins aussi longtemps que son prédécesseur M^r PERIER (v. p. 191).

2^e P. S. La démission a été acceptée. Nous sommes en pleine crise.

3^e P. S. Au moment d'envoyer le bon à tirer notre messager nous annonce que M^oSSIEU de ROTE a été élu Président, et LIONEL nommé Membre d'Honneur.



Souvenir de Bayreuth



RDS

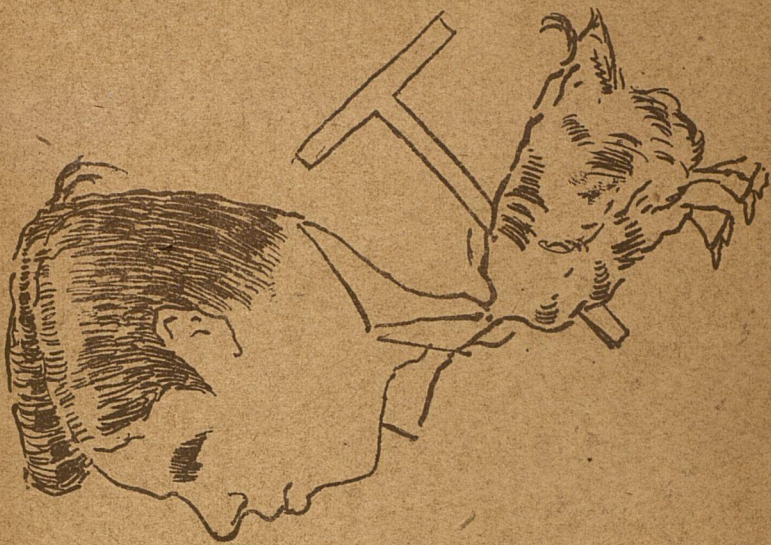




Match Buffalo - Series



RDS







Son éminent le marquis de la Connexion



Je suis le p^our, ver, le p^our, ver....



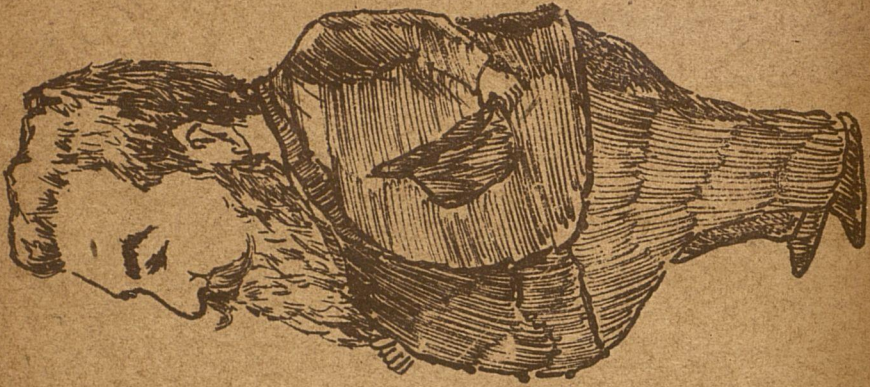




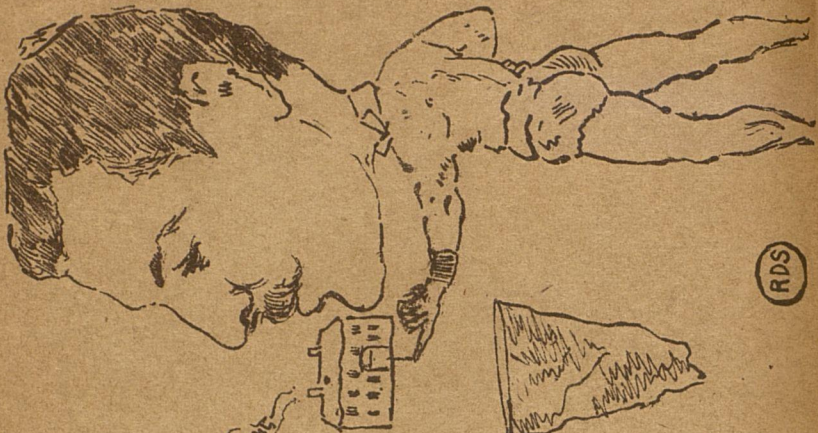
Bonae Chincis.
exquis de nota
responsibus special
di Wei - Ma - Wei



1003

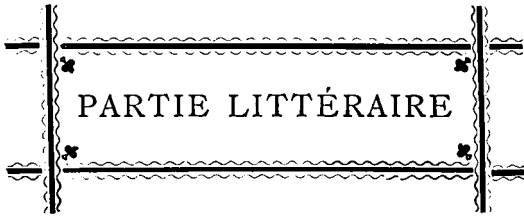






RDS







PAYSANS DE FLANDRE.

à Léon Abry.

ENSEMBLE, le père et le frère à pas lourds étaient partis l'attendre derrière les clôtures de la gare. La machine soudain bondit, souffla, stopa : un large militaire, d'une carrure encore exagérée par l'ampleur du manteau, déjà se coulait par la portière. Hé ! Mil ! Mil ! On s'accola. Comme il était très grand, il dut se baisser pour les embrasser. Puis en route ! Ils arpentèrent un peu de temps le pavé, traversèrent des labours, cotoyèrent ensuite la rivière.

Pendant près d'une heure, ils marchèrent

ainsi tous trois, émus, gonflés de taciturnité lourde. Mil balançait au poing un quatre-nœuds. Et enfin, le toit se mit à fumer dans le crépuscule d'hiver; Mil poussa la porte : la grosse maman Balkaen le pressa dans ses bras trop courts, toute secouée de quintes de rire, disant : « Il est revenu notre fils ! Notre soldat est revenu ! » A la veillée ensuite, en devisant, ils s'étaient recuits dans la chaleur des chenêts. Mangeait-on à sa faim là-bas ? Les pommes de terre valaient-elles celles de chez nous ? Allait-on à la messe le dimanche ? Est-ce qu'il ne passerait pas bientôt brigadier ? Mil, peu linguard, répondait d'un mot, taquinait le chien, ôtait ses éperons pour les ficeler aux sabots de Zeun. — « Ah ! dit-il tout à coup, j'oubliais quelque chose. » Et ayant défait son quatre-nœuds, il en tira un pain blanc, de la saucisse et des tranches de pain d'épices qu'il leur distribuait.

Or voilà, tout le village savait à présent que Mil était rentré. Dèle Moorke, la petite tailleuse, l'avait aperçu coupant avec le père et le frère à travers champs, à la descente du train. Elle avait en passant ébruité la nouvelle

chez le charron, l'épicier et le taillandier. Le soir, en pipant et grimelinant aux cartes chez Baes Nypels, le patron des *Trois Rois*, les gros fermiers du village avaient patrociné sur l'événement: « — C'est un esprité, déclara le meunier Verdonckt. Il s'est mis dans le bon vent. Encore trois ans et il reviendra s'établir au pays, riche de ses cinquante ou soixante napoléons! » En effet, Mil, exonéré du service par la chance, s'était enrégimenté comme remplaçant moyennant la prime du sang. Mais en bon fils, il avait partagé la prime avec ses parents.

Le lendemain, jour de Dieu, à l'heure de la campane, il endossa son manteau, croqua d'une chiquenaude son képi, et accosté de la mère, du père et du petit frère, partit entendre la messe à l'église. — « Héla! vous autres, voilà Mil Balkaen qui vient sur la route! »

Ils suivirent d'abord la longue chaussée de peupliers; mais de loin le cri les signalait, et quand enfin, tenant le milieu du pavé avec le battement au vent des ailes de sa large pèlerine, Mil apparut entre les deux rangs

de maisons à l'entrée du village, toutes les filles, accourues aux portes, le regardaient passer en souriant, figées dans un émoi de belles chairs. Il n'était pas gêné, secouait au passage de petits bonjours qui agitaient comme un grelot le gland de son képi. A l'église, on se haussa sur les orteils pour apercevoir l'amarante de ses pantalons bouffants rayés d'un galon jaune chrome. Il posait sur le rebord de sa chaise deux mains larges, gantées de peau à soufflures. Les petits avançaient leurs cheveux de beurre sous l'aisselle des grands, disant : — « C'est donc celui là, Mil le soldat ! »

Après la messe, les quatre Balkaen reprirent le chemin de la ferme. Ils tenaient, comme en venant, le milieu du pavé. Sur le même rang marchaient six jeunes notables, les fils des plus riches fermes du pays ; et cette longue file occupait toute la largeur du pavé et des accotements, d'un rang d'arbres à l'autre. Des groupes talonnaient à la suite, tous muets, heureux, regardant s'envoler dans le vent les immenses ailes du manteau. Comme Mil était très grand, sa pèlerine

avait l'air de se déployer à travers les arbres ; il semblait à lui seul le vent du paysage ; sa marche, avec le découpé de sa silhouette dans les crevasses du ciel, participait d'une assumption.

Mais bientôt la route devant eux se moucheta de taches immobiles : des saraux indigo aux plis raides restaient postés le long de la douve qui bordoyait la ferme. C'étaient des parents et des amis venus de latitudes opposées et attendant son retour. Tous offrirent des tournées de bière ; mais Mil, très sobre, les remercia. — « Un petit verre de genièvre le soir, je ne dis pas.... » Il dut accepter de les accompagner un bout de chemin : on irait prendre ensemble un verre de doux chez Lotje (une corde toujours vibrante au violon de son cœur !) en croquant des macarons. Alors la chaussée parut trop exigüe pour la bande qui lui faisait cortège ; il fallut s'aligner sur deux rangs. Lotje, un frisque camuson aux mirettes de moïnelle, battit des mains sitôt qu'elle le vit entrer, avec ses onduleuses grègues pivoine en fleur et le dandinement du petit gland à son képi.

— Jesus God! cria-t-elle, c'est Mil des Balkaen! Il but huit petits verres, fuma deux cigares, serra la main à Lotje et aux camarades, puis s'en revint le long de la Lys. Il avait le cœur gros en pensant à son cheval resté à la caserne. Il tailla un scion de saule, le découpa en menus morceaux qu'il jetait à mesure dans la rivière et qu'il regardait filer avec le courant en soupirant. Quelquefois il se retournait, tâchant d'apercevoir une dernière fois, au hasard d'une des boucles de l'eau, le toit de tuiles rouges qui abritait cette Lotje gentille.

La table était mise quand il rentra.

— Oh! dit-il en reniflant joyeusement, la mère nous régale d'un bœuf aux choux! Allez, j'en ai perdu le goût!

— Oui, garnement! s'écria la bonne femme, et il y a autre chose encore!

— Dieu soit loué! c'est de la *rijspap*!

— A table! commanda le vieux Balkaen en ôtant son tapabor et récitant le bénédicité.

Une griserie légère délia l'habituel mutisme de Mil. Il leur dit que son cheval s'appelait Kobe, qu'il lui achetait un sou de sucre

tous les dimanches, qu'ensemble ils vivaient comme deux frères. Il tâcha aussi de faire comprendre à maman Balkaen que dix fois leur village, en l'accroissant de dix fois Sinte-Maria-Leerne, un village voisin, danserait encore à l'aise dans la moitié de Bruxelles. La bonne femme roulait des yeux extasiés, consternée par cette immensité, prête à pleurer.

— « Se peut-il, mon doux agneau ? ô ciel ! ô Jésus ! une telle ville ! Ah, il y a des gens qui voyent de singulières choses ! Et, ajouta-t-elle, sans doute quand le roi passe dans les rues, il vous tend la main ? Il vous demande comment vont les vaches de chez vous ?

Ils achevaient de vider le plat de riz quand la vitre vibra au tintement d'un doigt. C'était le bourgmestre en personne, l'adipeux et rubicond Mijnheer Ketelaers qui venait prendre langue : « Ah ! ah ! garçon ! je passais.... J'ai eu un cousin dans les guides.... Allez ! ce sont de beaux hommes ! » Presque aussitôt, des bottes cloutées de caboches activement râpèrent la paille étendue devant le seuil, leur dénonçant de nouvelles visites. Il entra aussi une fraîche

veuve de vingt-six ans, la brune Siska aux yeux en perles de café noir sous la pointe d'un fichu capelinant joliment le long de bruns bandeaux ondés. — « Ah! Mil, dit-elle, c'est bien vous? Vous êtes donc revenu, Mil? On me l'avait déjà dit hier au village... C'est maintenant que nous ne sommes plus rien pour ses beaux yeux... Et voyez, voyez! les domestiques du château avec leurs habits d'or ne sont pas plus beaux que lui et n'ont pas si grand air! »

Elle cessa de rire, s'assit près du feu; et constamment elle regardait en soupirant le grand Mil, debout dans ses larges culottes à la hussarde, le torse bombant sous les éclatants brandebourgs.

De ce moment, la porte ne s'interrompit plus de battre; les uns arrivaient après les autres, des hommes et des femmes de tout âge, qui ensuite se tenaient sur les chaises et restaient à le contempler sans rien dire, avec de grands visages rigides où les yeux s'incrustaient immobiles parmi les peaux gercées et terreuses.

Quelquefois un ancien se rappelait de sa

levée et demandait s'il n'avait pas de nouvelles d'un carabinier Dolf, ou Gust, ou Gerrit. — « Nous autres, aux Guides, nous ne connaissons que les Guides » répondait Mil avec un dédain tranquille. Il était retombé à sa taciturnité, ou sifflotait sous sa moustache les allègres mesures de la diane. Alors un grand silence règnait dans la chambre : on n'entendait plus à travers le grondement du vent dans les arbres de la route que cette petite fanfare grêle qui lui tintait aux dents. Comme le soir tombait, rougeoyant les vitres, un hennissement aigu monta de l'écurie : — Ah ! dit Mil en tressaillant, qu'est-ce que Kobe, mon bon cheval, pourrait bien faire à cette heure ? Qu'est-ce qu'il pourrait penser de moi ?

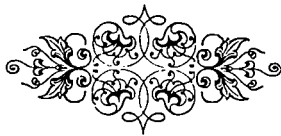
Il quitta la chambre, traversa la cour, s'assit sur une botte de paille, près de leur vieux ronsin. Au bout d'un instant le frôlement d'un jupon s'insinua par la porte. Il aperçut la belle Siska, un peu triste.

— Hé ! Mil ! j'ai pensé que peut-être il vous manquerait là-bas un peu de tabac.... J'ai mis une pipe avec....

— Allez, fit Mil, devenu triste à son tour

(car il y avait toujours eu quelque chose entre eux), ce n'est pas cela seulement qui me manque là-bas.... Il y a aussi la rivière et les gens de chez nous.... En fumant dans la pipe, je penserai à vous.... Vous savez, la fumée retourne toujours en arrière....

CAMILLE LEMONNIER.





LE THÉÂTRE DE BANVILLE.

*Banville, cher orgueil de la Lyre et de l'Ode,
Tu n'es pas seulement l'aède radieux
Qui reprit l'art sacré d'Alcée et d'Hésiode
Et rattacha la pourpre à l'épaule des dieux ;*

*Tu n'es pas seulement l'artiste enthousiaste
Qui, du rythme flexible assidu modelleur,
Alliait dans l'accord de la grâce et du faste
La dithyrambe en flamme à l'odelette en fleur,*

*Ni seulement encor le fantaisiste unique
Dont la Muse, passant du trépied au tréteau,
Mariait l'harmonie au contraste ironique,
L'Églé virgilienne au Gille de Watteau.*

*En toi nous saluons un vainqueur du Théâtre,
Un dompteur de la scène et du loyal succès,
Qui sut faire applaudir à la foule idolâtre
L'essor d'un art vraiment nouveau, vraiment français.*

*Banville, elle est à toi, ta jeune Comédie,
Pensive et gaie, elle a le rire, elle a les pleurs.
De Racine elle tient la fraîche mélodie
Et de l'aïeul Scarron les bouffonnes ampleurs ;*

*Ou bien, abandonnant cette rieuse ivresse
Et portant son élan vers les tragédiens,
Elle se fait idylle héroïque, et se presse
Comme une chasseresse aux monts arcadiens.*

*Belle œuvre dramatique au style diaphane,
Salut!... A ton aspect s'émeut le spectateur ;
Toi d'abord, Feuilleton dont un Aristophane
Fut le parrain, dont il pouvait être l'auteur,*

*Beau Léandre, portrait du coureur de ruelles,
Du damoret jetant l'Orgon en désarroi,
Alerte, et qui jamais ne trouva de cruelles ;
Et toi, gai Dufresny, qui fus Cousin du Roi ;*

*Et toi, Scapin, si fier de ta leste doctrine,
Cueillant l'occasion comme un fruit dérobé,
Et pourtant un beau jour dupé par ta Nérine ;
Car le fourbe émérite est tôt ou tard fourbé.*

*Puis voici de nouveau l'Hellade maternelle,
La Grèce qu'à Banville unissait un lien,
Le Forgeron, roulant le feu sous sa prunelle,
Diane étincelante au bois thessalien ;*

*Achille, déguisé près de Déïdamie,
Que la Guerre reprend pour ses sanglants autels ;
La Pomme que Vénus, capricieuse amie,
Dispute et cède au plus rusé des Immortels.*

*Voici Gringoire, issu de notre Moyen-Age,
Dans la splendeur de son gothique pavillon,
Gringoire, sympathique et naïf personnage,
Emblème de l'amour transfigurant Villon.*

*Puis la Perle, et Riquet, diamant de féerie,
Socrate qui nous mène aux attiques sommets,
Et vous, noble Florise, aimable allégorie
De l'idéal qui lutte et ne se rend jamais.*

*Hier, c'était le Baiser, la fine miniature
D'un enchanteur qui crée un monde avec un rien,
Et c'est enfin l'Ésope où toute la nature
Parle dans l'apologue au prince carien.*

*Théâtre de Banville, étrange et doux empire,
Tu resplendis parmi tes illustres rivaux,
Fantasque à l'unisson des masques de Shakspeare,
Gracieux à l'égal des jeux de Marivaux ;*

*Trésor d'esprit gaulois et de mythologie,
Nous les comédiens que l'Art range à ses lois,
Nous venons saluer ta vivante magie,
Théâtre athénien et moderne à la fois.*

*Si du poète aimé la chère voix s'est tue,
Nous sommes accourus pour le glorifier ;
Quand Moulins à son fils décerne une statue,
Au pied du monument nous mettrons le laurier !*

EMMANUEL DES ESSARTS,
doyen de la faculté des Lettres de Clermont.





IMOGÈNE⁽¹⁾.

Qui expliquera l'amour.
SOPHOCLE.

QUAND je rencontrai Imogène, j'avais aimé déjà. Qui, vivant la normale durée de la vie, n'aura aimé qu'une fois? L'obscur Destinée s'y reprend à plusieurs coups avant de nous tenir quittes de cette servitude du cœur,

(1) En un dernier livre paru — non mis en vente — M^r EDMOND PICARD nous permit de cueillir les quelques pages suivantes.

Que le maître agrée ici nos remerciements et croye à notre grande admiration.

masquant les décrets du génie de l'espèce attentif à ne jamais laisser chômer l'alchimie barbare de la reproduction. J'avais, en l'adolescence, éprouvé ce premier amour qui éclot, passe, et tombe comme les floraisons prématurées du printemps flétries par les derniers spasmes de l'hiver. J'en avais connu la maladive ivresse et l'entraînement sourd, où se peut reconnaître l'œuvre commençante des fatalités despotiques qui régissent l'inéluctable passion. Depuis, au milieu des sourires et des larmes, par des actes que je croyais volontaires, tantôt sérieux, tantôt frivole, demêlant mal la part de la matière et la part de l'esprit, goûtant les courtes délices et les longues rancœurs, je bus comme les autres à la source qui ne tarit point. Mais je n'avais vu que la surface de l'abîme radieux et sombre — quand je rencontrai Imogène.

Quand je rencontrai Imogène, la répétition des caprices ou des aventures avait façonné mon esprit et ma chair à cette habitude qui fait apparaître la femme comme un amusement :

elle avait pris le goût fade et l'engourdissement de la satiété. Je bibelotais l'amour en amateur qui ne sait pas se corriger d'une manie longtemps et charmeusement pratiquée. Le cruel féminin m'attirait par la souvenance des plaisirs ressentis laissant aux nerfs la vibration ralentie mais jamais complètement éteinte des ivresses passagères. J'allais à lui avec le pressentiment d'une jouissance qui ne comblerait pas les promesses de l'illusion. Sans lui, c'était la nostalgie des pays du plaisir ; avec lui c'était la déception des gloires espérées faussant le rendez-vous. Désormais je discernais trop ce qui manquait à chacune pour rassasier l'obscur besoin qui travaille tout autour, aspiration haletante à l'harmonie avec un être parfait de charme corporel, et, pour qui pénètre plus profondément dans l'autre attirant et obscur, parfait de charme psychique. Ce n'avait jamais été la maladie divine ! Ma jeunesse, au temps des premières affections, en avait subi la bénigne et annonciatrice atteinte. Mais je ne la connaissais pas en ses brûlantes et redoutables crises, — quand je rencontrai Imogène !

Ce ne fut rien qui fit pressentir que cette fois s'inaugurait l'irréparable amour, poseur d'énigmes, tourmenteur de la pensée, allumeur d'inquiétudes, créancier de solutions à rapporter des abîmes de l'âme. Elle me sembla belle et désirable, mais sans attirance péremptoire. Ce fut un prélude paisible caressant l'oreille, et non pas un brusque départ d'orchestre, sonore et subjuguant. Mes yeux distraits, mes sens blasés avaient leur fatigue. Elle passa comme une inconnue dans une multitude, absorbée par l'ensemble abolisseur de détails et niveleur de sensations. Pourtant (depuis je l'ai su d'elle), un lien imperceptible s'était fixé de l'un à l'autre, pareil au fil que l'araignée, prête à tisser sa toile, abandonne à la brise et qui s'attache à un rameau au hasard des ondulations. Elle me vit sachant qui j'étais, et le souffle des fluides ténébreux qui règlent l'irrévocable l'avait, à ma vue, émue et fait frissonner. Dès cet instant nous étions marqués!

Car sur nos volontés débiles et toujours

trompées agissent incessamment des forces qui les dirigent en ne nous laissant de la liberté que l'illusion. C'est leur mutisme et leur invisibilité qui causent notre enfantine erreur. Nous sommes semblables à des miroirs qui croiraient produire les images qu'ils réfléchissent. Autour de nous rôdent, en fantômes impalpables, les innombrables causes, composantes de nos actes et de nos pensées, dont à peine quelques unes entrent dans l'étroite lueur de nos perceptions. Ignorant leur présence, nous rapportons à notre volonté les résolutions et les impressions qu'elles nous dictent avec l'impérieuse exigence de la fatalité. Ah! combien vaste l'empire de l'incognoscible, et combien cruellement dispensateur d'inquiétudes! Quelle flottante épave que notre moi, ballottée au hasard du flot se mouvant pour d'autres buts que notre bonheur! Quelle errante vue promenée au hasard des brises, poussée, ramenée, dans les déserts du ciel, et enfin dissoute et semée en averse sur le paysage assombri par la mort.

Ce n'avait été qu'une fugace entrevue, la

légère piquûre du coup d'œil de deux passants distraits. Nous fûmes ramenés l'un vers l'autre. Sans effort, mystérieusement. Et par cela même plus sûrement sans doute. Qu'est-ce qui arrive comme on l'arrange ? et parmi toutes les régions où notre orgueilleuse fragilité se complait à se croire souveraine, celle de l'amour n'est elle pas la plus despotiquement décevante pour nos songes ? Nous nous parlâmes, sentant bien que quelque chose d'inusité surgissait, mais contenus et défiants. C'était comme un marchandage qui s'ouvrait, elle et moi éprouvant le sentiment indécis d'une entente possible et l'embryonnaire désir qu'elle se conclût. Les paroles commencèrent leur tissage de pensées avec les broderies qu'y mettait le plaisir de plaire. Nos esprits, attentifs à leur rôle, ne se révélèrent pas directement, mais livrèrent ces traits primordiaux qui, pareils aux linéaments de l'écriture, disent en détails subtiles, l'inévitable du cerveau propulseur de la pensée ou de la plume. Nous nous vîmes à l'état d'esquisses. L'épreuve de nos âmes se fit : elles se tâtèrent en leur élasticité, et j'eus, cette fois, le sentiment fort que la résonnance féminine

d'Imogène frappait l'accord plein avec ma virilité sonore.

En même temps et tacitement j'analysais son corps. Mon imagination, artiste ou libertine, la déshabilla. Son visage m'avait arrêté d'abord, le visage sur lequel les vêtements dissimulateurs forcent l'attention investigatrice à se concentrer avant tout. Il correspondait en son eurythmie spéciale à ce que les impondérables éléments agrégés dans mon être exigeaient pour former, selon leur rythme individuel, la Beauté et la Sympathie, ductiles entités, variables comme la lumière et comme elle échappant à la discipline des règles. Puis, j'eus les impiétés et les impudeurs de celui qui, sous les étoffes, cherche les formes. Je la mesurai ; je l'auscultai du regard, par ce même besoin d'harmonie que je sentais sourdre en moi, de plus en plus clair, comme la raison de l'inclination qui me penchait vers Elle. Ses contours dessinaient les lignes dont les courbes étaient pour moi les courbes heureuses et mélodieuses. Leur assemblage me parut serein et tentateur. Là aussi j'eus, dès

cette fois, le sentiment d'un accord et d'une séduction.

Pourtant ce n'était que la sensation vaporeuse et douce d'une mélodie caressante. Nous allions l'un vers l'autre comme des cœurs amis sous un ciel matinal. L'implacable soleil méridien de la passion ne nous brûlait pas encore. Cela vint bientôt, sournoisement et délicieusement. Autour de nous, dans les ombres de l'inconnu, les muets rouages des organismes impénétrés se mouvaient, nous engrenant pour leur œuvre comme des grains de seigle entre les meules giroyantes d'un moulin. La volonté nette nous manquait. C'était à peine l'assentiment à l'impassible évolution. Je me laissais faire, facilitant par le défaut de résistance l'accomplissement du mystère, avec la curiosité de me sentir entraîné sans aucun personnel vouloir. Pour la première fois je discernais nettement le fatal des choses. Je m'abandonnais sans effroi, pressentant que j'étais poussé vers une grande énigme dont peut-être je devinerais le mot consolateur ou redoutable. Et je

lavoyais, Elle aussi, se confier, très grave, à cet inévitable.

Alors, dans toute sa majesté, éclata la maladie divine ! J'avais bu le philtre et j'étais prêt pour le cantique. Mes yeux changèrent. Furent-ils plus voyants ou devinrent-ils déformateurs ? Une aube se leva, plus brillante que l'aurore sur les cîmes sans brûmes de l'Himalaya, où s'étaient les neiges qui n'ont jamais été foulées aux pieds. Imogène m'apparut plus belle et bientôt radieuse. Elle s'enveloppa de ce nimbe impalpable que la piété allume autour des êtres adorés. Elle eut l'auréole de la sanctification. Dans mon imagination se faisait un travail spécial, ambigu, rapide qui l'adornait, soit qu'il retouchât comme un habile et ardent artiste les traits et les contours de sa beauté, soit qu'il me fit mieux voir cette beauté en la nettoyant de sa cangue et la ciselant. Dans la chevelure d'Imogène m'apparurent d'infinies nuances. Son teint se revêtit de délicatesses ineffables. Son corps, ses mouvements, sa marche eurent la

grâce des nobles figures symboliques et rythmées. De ses yeux émergèrent des regards qui bouleversaient mon âme, regards chargés de douceur, regards ornés de gloire, regards portant en gerbes les caresses, regards prometteurs qui, s'appuyant sur les miens, semblaient chauffer mon cœur et l'amollir et le dissoudre en un baume parfumé. Imogène était-elle encore elle-même ou une Eve que je pétrissais? Et je pensais : chaque fois qu'une femme est aimée, celui qui l'aime n'en fait-il pas une femme nouvelle? Devant cette variabilité étrange, serait-il vrai que tous les amants d'une même maîtresse ont aimé en elle une femme différente?

Imogène devint pour moi le centre. Elle avait confisqué mon âme et soutiré ma vie pour la mélanger à la sienne. Tout dans nos actions et nos préoccupations, se déplaça. Les plans glissèrent les uns sur les autres et la scène entière prit un aspect imprévu. L'apparition de ce dominateur et magnétique personnage, ainsi qu'un vigoureux accent imprévu sur la toile

d'un peintre, changea toutes les valeurs et commanda une mise à point nouvelle. Sans répit, Imogène emplissait mon cœur et s'y dressait en reine : pour son unique gloire défilait le cortège de mes actes et de mes pensées. Il fallait que tout fut digne de sa souveraineté. A sa splendeur j'appariais les vibrations de ma vie. Elle était inspiratrice, collaboratrice, gardienne. Elle était séduction, sortilège, réconfort. J'éprouvais un incessant besoin de rapporter à Elle, et de lui offrir, toute l'activité de mon intelligence et de mon corps. En moi, comme la lampe du sanctuaire, son souvenir brûlait inextinguible. J'étais relié à Elle par une force psychique semblable à l'attraction, toujours dépendant, toujours attiré, toujours tourmenté du besoin de la joindre et de me confondre avec Elle.

Le milieu ou je me mouvais n'était plus qu'un décor pour mon Amour. Une harmonisation universelle me hantait. Un génie invisible récoloriait pour moi le spectacle de la nature. Obsédante me revenait cette pensée : où est

la réalité? est-ce le monde morose tel que je le voyais autrefois? Est-ce le monde radieux qui maintenant se révèle? à quel moment fus-je le jouet d'un prestige? Les choses ne sont-elles que ce que nous les faisons? L'éternelle orchestration de la couleur, de la lumière, de la ligne, du mouvement, qui, depuis les origines, sur la scène jamais vide de la Nature, déroule l'incomparable drame toujours changeant de la végétation et des cieux, a-t-elle vraiment cette splendeur nouvelle, habituellement inaperçue, et suis-je aux heures fatidiques où les yeux, passagèrement dessillés, l'entrevoient? Est-ce un des privilèges réservés à l'amour? A-t-il, dans l'ordre divin, cette dignité et cette puissance de démasquer les palais nomades et les féeries dissimulées, trop beau pour l'ordinaire existence? Nous fait-il mourir à la vie vulgaire, et, par une résurrection anticipée, nous transporte-t-il dans les paradis que notre coutumière infirmité croit artificiels? L'essence du véritable amour est-elle de tout miraculer?

Et dans ce décor aux teintes lumineuses, aux perspectives infinies, superbe, harmonieux et tendre, tout, pour Imogène, devenait parure.

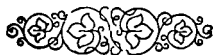
Elle y circulait pour y éveiller des accords et un esthétique frémissement. Elle en devenait la complémentaire inattendue.

Quand elle avait disparu, il se faisait dans mon cœur une impression de désert, d'uniformité et de froid. C'était la syrène nageant souple et miroitante sous les transparences des eaux, inanimées et vides dès qu'elle a regagné sa retraite sous-marine. La claire lumière du jour, la lumière ambrée des lampes, la pénombre des bois, l'atmosphère bleue des nuits étoilées, mettaient sur Elle leurs glacis changeants et l'émotion de leurs merveilles. Sur Elle la lentille de mon admiration et de mes désirs concentrait incessamment ses feux.

Ainsi autour de la fée grandissait le halo du rêve. Le rayonnement spirituel débordait l'étroite réalité, l'élargissant d'une auréole scintillante. Une incantation magique opérait. J'étais expulsé de la vie quotidienne et de ses vulgaires habitudes et projeté vers une existence supérieure. Ce que je voyais n'était plus qu'un prétexte à des images et un point de départ vers des chimères peu hautes. Les lointains de l'esprit se peuplaient de tous les appels qu'un

cœur passionné fait à l'immensité pour essayer d'exprimer ses agitations, ses adorations, ses ardeurs et ses espérances. La vertu symbolique, qui réside en tout, lentement se déployait en mes méditations frémissantes et des lueurs brusquement allumées et tôt éteintes, pareilles à des éclairs dans la nocturne solitude d'un site tourmenté, illuminaient passagèrement l'obscurité du phénomène qui s'accomplissait en moi.

EDMOND PICARD.





SOIR DE CLAIR DE LUNE.

A LÉON DOCQUIR.

*Aux soirs de doux et bleu clair de lune,
Quand, à travers l'air pur et sonore,
S'entend le bruit — là-bas qui s'essore —
Clair d'un convoi que fixe la lune,*

*On songe au char d'or de la Fortune
Qui roule au ciel — tel un météore
Brillant — sur le rose or de l'aurore;
On songe au semeur de la fortune.*

*Et l'on est riche et riche d'espoirs.
Et notre rêve se vêt de soie,
De pourpre et d'or. Et nos pensées, noirs*

*Tant qu'ils furent hors de cette joie,
Baignent leur chair claire en cet oubli
Du cœur où tout Mal semble aboli.*

IMAGE DE CHRIST.

*L'ennui sombre suinte à travers un ciel noir
Et l'image d'un christ s'érige dans le soir.*

*Morne, ce christ blafard avec des taches vertes
Regarde couler de ses blessures ouvertes*

*L'horreur de son sang pur et d'encore souffrir
L'âpre expiation de longuement mourir.*

*Et toujours par son cœur filtre sa douleur noire.
Et sur sa lèvre terne et qui ne sait plus croire*

*Et qui raille celui qui croit au vain rachat,
La suprême amertume y met son vert crachat.*

ARTHUR SOUCHOR.





LA BONNE JOURNÉE.

A FRÉDÉRIC FRICHE,
en toute cordialité.

Sous le ciel terne, distillant une vapeur grise, les contours du paysage flottaient, à peine distincts des arrière-plans vaguement devinés. Des silhouettes d'arbres surgissaient au sommet des collines, comme des ombres ; des cultures et des vergers s'étendaient, pareils aux lés d'un voile opaque. Le silence était lourd, presque hostile : on eût dit que, derrière cette brume stagnante, se préparait un désastre.

Valère marchait dans ce rêve ambiant et s'y plongeait avec mille délices. Un attendrissement le prenait à la moindre brindille encore verte aperçue dans les haies ; quand il s'arrêtait,

c'était pour chercher, à travers le brouillard, quelque tournant de route admiré l'été, quelque vieille connaissance, — claire-voie donnant accès dans un enclos maraîcher, branchages surplombant un mur, maisonnette couverte de vigne ou sentier perdu sous l'envahissement des herbes, — qui, lors de promenades antérieures, avaient caressé ces désirs de retraite champêtre toujours latents en notre âme. Parfois, ses regards se perdaient sur la mer nuageuse et profonde où dormait Liège avec ses clochers, ses maisons, son fleuve et ses ponts, invisibles mais devinés par le souvenir. Alors, pour un moment, Valère était distrait de son intime satisfaction; un sentiment de gloriole littéraire le poignait, ardent, impérieux, aussitôt secoué d'un haussement d'épaules; et le jeune homme reprenait sa marche interrompue. Il passait, bourgeoisement confit dans un bien-être physique et intellectuel, la taille serrée dans un léger pardessus, le bas du pantalon relevé, les pieds fermes sur le sol boueux, une mince canne de chêne dans sa main gantée. Des houilleurs quittant la bure le saluèrent, il fut charmé.

Il descendit en ville par St-Gilles. Devant les cabarets, l'obscurité commençait à s'éclairer de longues raies jaunes, d'une mélancolie de lumière pauvre. On ne le saluait plus. Des bruits grinçants d'industrie, des criaileries de femmes et d'enfants, brusquement le ramenèrent à la réalité ; il alla sonner chez son ami, le peintre Stephan Muller, qui venait d'emménager dans le voisinage du viaduc.

Muller, vêtu d'un tricot de laine brune et coiffé d'un béret bleu, sifflait la *Marche de Ragotzki* devant sa bibliothèque. Il se frotta les mains l'une contre l'autre et présenta la moins malpropre à Valère.

— C'est gentil de venir.

— Ne suis-je pas toujours gentil ?

Et, ce disant avec un beau sourire affectueux, Valère se mit à vaguer par l'atelier, toucha les livres épars, trouva des cigarettes, en prit une et l'alluma.

— J'arrive des hauteurs, reprit-t-il. Un temps!... du coton ; et, malgré tout, je ne sais par quel hasard, j'avais l'âme en fête comme par un beau jour d'été. Quelle belle lumière ici !

La nuit était venue, mais le ciel très blanc

s'apercevait par trois immenses verrières aux rideaux ouverts.

Muller s'était assis à califourchon sur une chaise et laissait venir.

Valère, avisant une eau-forte qui traînait, se courba là-dessus.

— C'est de toi ?

Un essai, répondit Muller.

Valère avait ramassé la feuille et la regardait d'un air enthousiasmé, tandis que Muller s'approchait pour donner des explications.

— L'art ! s'écria Valère ; la belle et bonne chose !... Tiens ! depuis quelques jours, j'ai le cerveau bourré, — un roman énorme, énorme, — tout le siècle actuel à son déclin et, dans l'avenir entrevu par échappées, la marée montante de la démocratie.... hein ? qu'en dis-tu ?

— La *Fin du siècle* ? dit Muller.

— La *Fin du siècle*, oui, tu l'a trouvé... Oh ! tout ce que je vois sous ce titre !

Suppléant par ses gestes aux paroles trop lentes à venir, il allait aux fenêtres, revenait à la table, frappait Muller sur l'épaule : — Hein ? mon vieux, la *Fin du siècle* ; hein ?

Muller, très calme, un livre dans chaque main, attendait que Valère eût fini sa tirade pour les battre bruyamment.

Quand l'obscurité fut complète, Valère déclara qu'il rentrait chez lui. Muller voulut allumer la lampe.

— Non, je m'en vas. La femme et les enfants vont bien ?

— Veux-tu leur dire bonsoir ?

Madame Muller tendit à Valère, en s'excusant, une main moite encore de la chaleur du bébé qu'elle faisait sauter sur ses genoux. Le jeune homme prit l'enfant qui lui sourit et, l'emportant, fit quelques tours dans la chambre.

— Ah ! faisait-il ; te voilà surpris maintenant. Eh bien, oui, c'est moi, ce n'est plus maman ; maman ne veut plus de toi, elle t'a donné...

Et l'enfant s'étant mis à rire en caquetant, la mère, jalouse, vint le reprendre des bras de Valère.

— Oh ! ce que je gâterais un gros poupon comme celui-là ! dit il ; puis, regardant autour de lui, presque inquiet : — Et l'autre ?

Alors, on lui montra dans l'ombre l'aîné, Monsieur Pierre, froissé sans doute qu'on n'eût

pas encore fait attention à lui, attendant fièrement, les mains derrière le dos, les hommages dus à ses cinq ans et demi.

Rentré chez lui, Valère était passé dans sa chambre à coucher, et se rasait. Une chemise à larges boutons d'or, son habit, son gilet et son pantalon noirs, un mouchoir et des gants gris-perle s'étaient étalés sur le lit; dans l'air, flottait une légère odeur d'iris, très douce et relevant d'un parfum d'élégance ces banals préparatifs d'un dîner ou d'un bal.

Valère portait la moustache et la barbiche, comme un contemporain de Ronsard. Sa figure brune, aux traits secs mais parfaitement corrects, rappelait d'ailleurs le masque plus spirituel que sentimental des hommes de cette époque. Ses cheveux bouclaient autour d'un front large et blanc, sous lequel ses yeux, enfoncés dans l'orbite, avaient un regard droit et sincère.

Le roulement d'une voiture s'arrêtant sous ses fenêtres lui fit hâter ses derniers apprêts. Quelqu'un monta l'escalier et bientôt, dans la chambre voisine, éclatèrent les appellations amicales de Jean de Gaussoigne, le survenant.

— Limace! Tortue! Horrible pignouf!

— Je suis prêt, répondit Valère en entrant.

— Comment va?

— Et toi?

Les deux jeunes gens s'étant serré la main, de Gaussoigne s'approcha de la pendule.

— Marche-t-elle bien ta patraque?

— Cette question?... Chez un horloger.

— Précisément. Et puis, ton Monsieur Joncœur ne se marie-t-il pas? Deux motifs pour lesquels je parie qu'il est plus de sept heures moins vingt.

Valère tira sa montre.

— Sept heures moins le quart, dit-il. Mais comment sais-tu que Monsieur Joncœur se marie?

— Je suis curieux... comme un rossignol, fit de Gaussoigne en se laissant choir dans un fauteuil.

— Comme un rossignol?

— Je savais que j'allais te faire ouvrir de grands yeux! Te promenant dans un taillis et voyant un rossignol épier tes allées et venues, tu ne t'es donc jamais amusé à gratter légèrement la terre du bout de ta canne? On n'a pas

fait trois pas que le rossignol descend voir ce que l'on a fait. — Quelle heure?

— Sept heures moins dix.

— Filons. Je te conterai la suite en voiture.

— Donc, reprit-il, lorsque Valère et lui se furent assis dans le coupé, ayant rencontré ton horloger un soir avec....

Il éclata de rire.

— Tu la connais... cette blondinette que nous avons rencontrée au bal masqué du Théâtre, Thierry, Muller, toi et moi, voyons? n'étais-tu pas avec nous?

— Non, répondit Valère.

— Demande la suite à Muller alors, conclut de Gaussoigne en riant toujours.

Le coupé s'arrêta. Les jeunes gens en descendirent et, tandis qu'ils pénétraient sous le porche éclairé d'une grande maison où des domestiques s'empressèrent à leur rencontre, de Gaussoigne, se penchant à l'oreille de Valère : — J'avais parié de me faire donner un rendez-vous, lui dit-il à voix basse, et j'ai gagné.

Valère ne répondit pas.

A la porte du salon, un domestique annonça :

— Monsieur de Gaussoigne ! Monsieur Rome-rée !

Un air tiède caressa Valère au visage et ses yeux baignèrent dans un flot de lumière vive. Le bruit susurrant des conversations s'interrompit sur son passage, pour reprendre aussitôt ; et ce fut délicieux de glisser au milieu de ces paroles murmurées, d'échanger des saluts souriants, de compter les frais visages de jeunes femmes. Un instant, Valère s'arrêta devant la plus jolie, pour le lui dire du bout des lèvres, en appuyant seulement du regard, avec un murmure d'admiration qu'il laissa derrière lui comme un sillage.

— Pardon, Monsieur....

Un jeune homme de vingt ans lui tendait la main.

— Darsène ! s'exclama Valère et, gardant la main du jeune homme dans la sienne, il chercha du regard dans un groupe de jeunes filles.

— Je comprends, fit-il avec un sourire paternel en apercevant Mademoiselle Mariette Horis.

— Monsieur et Madame Aspert ! cria le domestique. Madame D'Arbrespine ! Monsieur et Madame Lorroy ! Monsieur Hubart !

— La dernière fournée, murmura Valère. Qu'est-ce donc que cet Aspert?

— Mais le gendre de Monsieur Horis, répondit Darsène.

Monsieur Hubart, obèse et chauve à trente ans, s'approchait. Il serra la main de Valère et, ses yeux de myope plissés derrière les verres de son lorgnon, levait le doigt pour quelque cancan de palais ; lorsqu'un domestique, ouvrant les deux battants d'une porte de communication, annonça que Madame était servie. Les groupes s'éparpillèrent et, tandis que M. Horis offrait le bras à Madame Dechaume pour prendre la tête du cortège, Valère, s'empressant à travers les dames et les jeunes filles, rejoignit la plus jolie.

Comme il se retournait : — Eh bien ? fit-elle.

— Prendra ! Prendra pas ! Je regarde si Darsène offrira le bras à Mademoiselle Horis.

— C'est mal de toujours vous moquer.

— Je ne me moque pas, Madame.

— Mariette Horis est mon amie.

— Et Darsène n'est-il pas mon ami ?

Ils cherchaient leur couvert sur la table, sans entendre les appels du fils Dechaume.

— Psst ! par ici !

— Moi ? demanda de Gaussoigne qui suivait Valère.

— Non ; le poète là !

— Dis donc, *pouâte* ! Là-bas, on t'appelle.

— Et moi ? fit la compagne de Valère.

— A côté, Madame Jatz, répondit un des domestiques.

Devant l'empressement que mit l'homme à reculer leurs chaises, Valère leva les yeux sur lui.

— Vous, Charles ? fit-il étonné.

— Oui, Monsieur Romérée.

Mais, bien élevé, le domestique glissait déjà, courant tirer de peine un autre couple.

— Le fils d'un fermier de... là-bas, expliqua-t-il à Madame Jatz qui, souriante, ôtant ses gants parfumés avec de gentils mouvements d'une élégance un peu gauche encore, lui demanda : — Là-bas, ce sont vos terres ?

— Oui, répondit Valère. Mais parler de mes terres à mon âge, à trente ans, — je n'aime pas.

— Vous trouvez que cela vous vieillit ?

— Non ; cela me rappelle...

Il se tut ; elle voulait savoir. Elle se moquait

un peu, croyant que le jeune homme, selon son habitude lorsqu'il plaisantait, lui faisait d'un petit rien un grand mystère. Baissant la voix alors, il le lui dit, — il lui dit la vérité, — que cela lui rappelait durement qu'il était orphelin...

— Oh! pardon, murmura-t-elle.

Ils se turent. Charles leur avait apporté les huîtres.

La voix de Monsieur Horis se fit entendre, brève, autoritaire, tranchante.

— Les ouvriers, des enfants? De méchants enfants, je vous l'accorde. Et, d'ailleurs, quand on a la faiblesse de leur céder un doigt...

— Ils en auront bientôt pris quatre, murmura Valère.

— Je n'avais que du six sur mon fusil, disait de Gaussoigne parlant chasse à l'autre voisine de Valère.

— Chasseriez-vous? demanda Valère à la jeune fille.

Si c'était la mode, pourquoi pas? fit-elle. Mais jamais mon père n'y consentirait.

— Monsieur Maurel est donc bien sévère?

— Non; seulement, il a peur que nous ne nous enrhumions, que nous ne nous fatiguions, que sais-je?

Valère revint à Madame Jatz. Elle était vraiment la plus jolie, cette fraîche et souriante petite personne, avec son visage d'enfant grasse qui devait le disputer en douceur à ceux de ses deux babys. Mais, dans les yeux bruns un peu gros, une ombre inquiète parfois semblait flotter, comme le reflet d'une rêverie née aux profondeurs mystérieuses de l'âme. Mariée à vingt ans, il était vraisemblable qu'elle avait été jetée trop brusquement dans la vie et qu'elle en avait par moments un vague effroi. Les amis de son mari qui lui parlaient un langage jusqu'alors inconnu, la traitant en camarade et lui faisant la chronique des ménages brouillés; la liberté qu'elle avait acquise d'aller et de venir, de lire à peu près tous les livres et, par dessus tout, la conscience de son affranchissement la troublaient, en lui donnant le sentiment trop net des responsabilités qu'elle pouvait encourir dans ces voies nouvelles.

— Votre mari, regardez-le donc! fit Valère. Parions qu'il parle politique.

— A Madame D'Arbrespine? dit la jeune femme en riant.

— Ah! c'est Madame D'Arbrespine....

— Et, de l'autre côté, Madame Hubart, oui.

— Je la connais. Avez-vous remarqué qu'elle n'est pas arrivée en même temps que son mari?

— Eh bien, que voulez-vous dire?

— Cela ne vous étonne pas? demanda Valère; puis, après un temps : — C'est juste, reprit-il, on m'a dit que vous aussi...

Madame Jatz eut un mouvement de surprise et fit de la tête un geste de dénégation indignée, mais Valère, souriant, appuyant un regard plein de caresse et d'indulgence sur le visage de la jeune femme, poursuivit : — Il y a, de chaque côté de la grand'route du mariage, bien des allées latérales où l'on s'égaré, — prenez garde...

En lui parlant ainsi, sans doute Valère obéissait à un sentiment très sincère d'intérêt pour la jeune femme, compliqué d'une vanité satisfaite d'en avoir deviné les secrètes curiosités.

— Vous êtes jaloux? demanda-t-elle.

— Oh! partisan de l'unité tout simplement, répondit-il.

Il fut hélé à travers la table par Madame Hubart qui lui demanda s'il avait lu la dernière livraison de la *Revue des deux mondes* et, sur un

signe affirmatif du jeune homme : — Y avez-vous remarqué quelque chose d'inconvenant ? poursuivit-elle. C'est que mon mari, en me faisant la lecture du roman, en a sauté deux passages.

— Vous les avez comptés, remarqua de Gaussoigne.

— Comptés ? Mais non. Que voulez-vous dire ? fit-elle en ouvrant ses yeux noirs naïfs.

— Pour les retrouver, reprit de Gaussoigne.

— Cela est plein de sous-entendus, n'est-ce pas ? Mais je ne veux pas vous répondre. Eh bien, Monsieur Romérée, dites-moi...

— Si j'ai bonne mémoire, fit Valère, un mari, interrogeant l'amie de sa femme sur le sujet d'un entretien qu'elles ont eu, lui dit, sous forme de plaisanterie : « Vous lui avez demandé comment s'était passée sa nuit de noces. »

— C'est raide ! dit de Gaussoigne.

Madame Hubart jeta du côté de son mari un regard moqueur, puis : — singulière idée ! fit-elle gaîment, tandis que Mademoiselle Maurel déclarait d'un air pincé qu'elle ne lisait jamais les romans de la *Revue des deux mondes*.

— Avez-vous lu ce roman ? demanda Valère à Madame Jatz.

— Pourquoi? ne puis-je pas le lire?

— Dites-moi si vous l'avez lu?

— Et si j'en ai sauté des passages?

Elle sourit, fit signe que non, — qu'elle ne l'avait pas lu.

Le ronron monotone d'un domestique offrant du vin les interrompit. Valère se tourna vers Mademoiselle Maurel, avec laquelle il échangea quelques mots. Son attention fut soudain rappelée vers Madame Jatz. Le fils Dechaume s'était penché à l'oreille de la jeune femme qui, fort émue, se reculait vivement sur sa chaise.

— Je vous le défends, murmurait-elle.

Dechaume avait le teint animé.

— Qu'y a-t-il? demanda Valère.

Dechaume battit en retraite. Il grommela quelque chose entre ses dents et, saisissant un verre que Charles venait de remplir, il le vida d'un trait. — Pourquoi le faites-vous boire? dit Valère à Charles qui s'approchait. Le domestique passa sans répondre. Il souriait. Autour de Dechaume, c'était le même sourire indulgent. Sa voisine, Mademoiselle Marcelle Peranda, avait pris un chrysanthème au bouquet placé devant elle, dans un des surtouts, et le

lui passait à la boutonnière. Cousine germaine du jeune homme, âgée de vingt-six ans et son aînée de trois, elle seule parvenait à le faire rester à peu près coi pendant la durée d'un repas; sinon, grondant de fatigue et d'ennui, sa pâle figure de débauché précoce tirée aux lèvres par une expression de dégoût, il se levait de table, allait débiter des insanités à l'un des jeunes maris présents et retournait se rasseoir avec la satisfaction du devoir accompli.

— Nous bavardons trop, dit Madame Jatz en fixant sur Valère son plus clair regard. Elle était ennuyée pourtant, car elle aimait causer avec lui parce qu'elle se sentait sûre et presque en tutelle sous sa fraternelle affection.

Le dîner fini, les hommes passèrent au fumoir.

Dechaume qui offrait des cigares et des cigarettes à de Gaussoigne et à Valère, murmurait comme une litanie : — Je m'embête ! Je m'embête !

De Gaussoigne lui passa un bras autour du cou. — Viens demain avec moi à Saint-Remy; je te ferai tirer une bécasse.

Sa voix était affectueuse. Valère le regardait

avec la surprise que lui causaient ces façons qu'il ne lui connaissait pas. Sa figure, habituellement fermée à triple verrou, sous une affectation d'indifférence, de distraction ou de morgue, s'était ouverte, laissant voir le fond de son âme tendre et généreuse. Sa main caressante frappait l'épaule de Dechaume qui, trop ivre sans doute pour saisir ses intentions amicales, grondait qu'il se fichait pas mal des bécasses.

— A la gare, à huit heures. C'est convenu, conclut de Gaussoigne.

— Pourquoi t'occuper de ce malotru ? lui demanda Valère, tandis que Dechaume s'éloignait.

— Chut ! fit de Gaussoigne qui, pour n'avoir pas à répondre, héla Lorroy.

Valère vit venir un grand jeune homme à tournure militaire. De Gaussoigne les présenta l'un à l'autre.

— Dirai-je, fit Lorroy, que Monsieur Romérée ne m'est pas tout à fait inconnu. J'ai lu de lui...

— Ne dis rien du tout, interrompit de Gaussoigne. Veux-tu venir demain à Saint-Remy ?

Valère admirait la physionomie martiale de

Lorroy. Blond, la moustache rousse, les yeux gris sous un front large et volontaire, la taille fine et dégagée, il ne lui manquait que l'uniforme pour réaliser un type parfait de bel officier. Il y avait pourtant dans son maintien une réserve et une timidité qui surprenaient.

— Demain? faisait-il, qu'ai-je donc à faire demain?

— Monsieur est...? demanda Valère.

— Ingénieur, répondit de Gaussoigne.

Brusquement, le plancher parut à Valère plier sous un poids trop lourd. Il entendit en même temps une voix rude d'une facile cordialité de maître vis-à-vis d'un inférieur qu'il estime, et Lorroy, se retournant, s'inclina, serra respectueusement la main que lui tendait Monsieur Horis.

— Lorroy! Vous causiez avec ces Messieurs?

Il ne leur adressa qu'un coup d'œil, sans les saluer. De Gaussoigne le toisa, mit les deux mains en poche et, comme par hasard, lança de son côté la fumée de sa cigarette. Il en fut de la leçon comme si M. Horis ne l'avait pas comprise. Il emmena Lorroy qui n'eut que le temps de sourire à ses interlocuteurs, en manière d'excuse.

— Tu vois cet homme-là? dit de Gaussoigne. Eh bien, une chose m'étonne. Ce n'est pas sa grossièreté : ça, c'est affaire entre les gens de sa classe et lui. Mais c'est que ses ouvriers ne lui cassent pas la tête !

— Comme tu y vas, fit Valère en souriant.

— Au coin d'un bois, tu sais? continua de Gaussoigne en clignant de l'œil gauche et en faisant le geste d'épauler. Et puis ni vu ni connu.

— Diable ! Tu passes à l'anarchie avec armes et bagages.

Des rires éclatèrent, bruyants, puis des battements de mains. La fumée emplissait la chambre et Valère ne put voir tout de suite ce dont il s'agissait. De Gaussoigne, la tête droite, son œil d'un brun d'or plongeant de haut dans un groupe d'habits noirs, haussa les épaules par deux fois et, poussant Valère vers la porte : Allons rejoindre les dames, dit-il; c'est Hubart qui raconte ses procès en adultère.

Dans le salon, les dames étaient rangées autour du piano. Darsène y jouait quelque chose, — quelque chose de très savant sans doute, car la moitié de son public s'était mis à

causer tout bas, tandis que l'autre moitié regardait les moulures du plafond.

Mademoiselle Horis seule écoutait, comme on écoute des paroles d'amour, et c'était pour lui parler ainsi mystérieusement que Darsène s'éternisait au piano. Quand il se leva, des soupirs approbateurs et de légers applaudissements se firent entendre et Monsieur Dechaume le félicita. Mademoiselle Horis baissait les yeux.

C'était une blonde pâle, attirante par la gracilité de ses formes et la douceur de sa physionomie, mais sans beauté réelle. Les traits semblaient esquissés et promettaient une éclosion peut-être gracieuse. Tout pouvait dépendre d'un rayon d'amour venant inspirer à cette fleurette encore en bouton le désir de plaire. Sa taille mince et sa voix fluette faisaient hésiter longtemps sur son âge : heureuse, elle aurait bien porté ses vingt ans, mais, jusque là, c'était une enfant frêle et tenant à peine à la terre.

Valère se sentait pris de pitié. Il savait que Darsène l'aimait ; il savait aussi que Monsieur Horis ne donnerait jamais sa fille au fils d'un

homme mort à la peine, après avoir abandonné jusqu'à son dernier sou pour désintéresser ses créanciers.

Madame Hubart s'étant mise à chanter, on avait dû se taire ou faire semblant, et la voix assez fraîche de la chanteuse remplissait le salon du gazouillement tendre d'une romance italienne.

— Charmant!... Charmant!... Délicieux!...

Ce furent, quand elle eut fini, des murmures vagues et Monsieur Dechaume la félicita. Les hommes, un à un, étaient revenus du fumoir et joignirent leurs phrases congratulatoires à celles des dames, puis, brusquement, sur un signe qu'ils adressaient à leur femme, celle-ci se levait. — Je crois que la voiture est là, faisait-elle. Charles, interpellé par Monsieur Dechaume, répondait qu'en effet la voiture était là. Monsieur et Madame Horis, Monsieur et Madame Hubart, les Aspert partirent les premiers.

Valère sortit en même temps que Darsène.

— Venez-vous demain à Saint-Remy? lui demanda-t-il.

— Je ne suis pas libre, répondit Darsène.

Valère le prit par les épaules, gaîment : — Pas libre? fit-il. Où donc va-t-elle?

Darsène, rougissant, essaya de protester.

— Laissez donc, reprit Valère. Savez-vous que c'est très bien trouvé d'échanger vos aveux à la barbe des jaloux, par l'intermédiaire de la musique. Vous y avez réussi ce soir d'une façon tout à fait magistrale.

— A peine si j'ai pu lui parler un instant au vestiaire, répondit Darsène. Ah! je crois que le père est parvenu à rendre le monde entier son complice dans la surveillance qu'il exerce autour de nous. Partout, toujours, il se trouve quelqu'un pour se mettre en tiers entre elle et moi!

— Et les pères s'imaginent triompher par ce moyen des inclinations de leurs filles! remarqua Valère.

— A la longue, reprit Darsène. Voyez-vous, ils se disent qu'ils laisseront leur patience...

— Cela ne sera pas, fit Valère.

— Elle mourrait plutôt que d'en épouser un autre, poursuivit Darsène.

— Ah! Vous avez déjà échangé les grands serments infernaux. Elle se tuerait, et vous aussi?

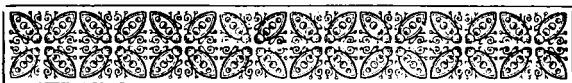
— Elle en ferait la menace, oh oui!...

— Ah! la menace seulement, marmotta Valère entre ses dents et, regardant Darsène :
— *La Fin du siècle*, songea-t-il; décidément, il faut que je commence demain.

Il était content de sa journée, le poète! Le matin, la dernière main mise à ses *Feuilles mortes*; l'après-midi, la promenade à Saint-Gilles et la visite chez Muller, dont il avait été rafraîchi comme d'un bain de lait; puis ce dîner où son esprit avait fait un butin d'observations et où son cœur s'était doucement ému, — il était content de sa journée, — et fier d'être poète.

ALFRED LAVACHERY.





PROPOS D'ART.

à E. V. D.

« Chaque peuple, en caractérisant son mode social par un mode d'art corrélatif, crée un art complet en soi; tous s'équivalent devant l'idéal, et de la dissemblance même des caractérisations résulte la force de leur autochtonie. »

C. LEMONNIER.

Tu sais, mon cher ami, mes opinions en art et je ne désespère pas quelque jour de te rallier à une théorie dont le moindre défaut — pour d'aucuns — est d'être trop peu exclusive et d'admettre les manifestations talentueuses d'où qu'elles viennent et quelle que soit l'étiquette dont elles s'affublent. Je comprends cet instinctif dédain pour l'éclectisme, en ces temps d'âpre combativité littéraire, mais qu'il me soit permis d'expliquer à nouveau, en la développant, toute ma pensée sur un sujet qui intéressera, peut-

être, les lecteurs de l'Almanach et que je n'ai pu qu'effleurer en un article paru dans la « Revue Universitaire ». Voici, du reste, ce que j'écrivais :

« Est-il un Idéal du Beau unique, comme l'ont prétendu les classiques et leur théoricien Boileau, qui préconise la raison comme guide dans la recherche de la vérité et partant, de la Beauté, appliquant ainsi la théorie cartésienne en littérature? Évidemment non, et c'est là une aberration étrange que de vouloir fixer, immuable, un criterium d'esthétique parfait, à l'exclusion de toute autre forme sous laquelle pourrait se révéler le Beau, « la splendeur du vrai », selon la définition de Platon. Quant à nous, nous dirons que dans le domaine de l'activité de l'esprit, nous acceptons toutes les manifestations d'art révélatrices d'un talent personnel, qui traduit les impressions directes reçues de la nature, déformées, ou si l'on veut modifiées par le tempérament individuel de l'artiste, tels les rayons solaires réfléchis par un miroir. C'est ainsi que nous pourrions comprendre et admirer les œuvres d'art de toutes les écoles et de tous les siècles, depuis les mani-

festations d'un symbolisme monstrueux et polymorphe de la civilisation hindoue jusqu'à l'impressionnisme vibrant et nerveux de nos jours.... »

Qu'est-ce à dire sinon que l'artiste doit conserver entière son autonomie, son individualité, avoir des objets qui l'entourent une vision nette, originale et neuve s'il se peut, bref, *qu'il doit être soi*. De là un écueil à éviter : qu'il ne se laisse pas embrigader dans les cénacles, qu'il se garde des coteries, qu'il n'emboîte point le pas derrière une personnalité si éminente soit-elle, car bien vite est creusée l'ornière où fatalement l'on s'embourbe et où irrémédiablement l'on patauge, sous-disciple quelconque voué à une incurable impuissance. Faut-il rappeler, pour ne citer qu'un exemple, l'abominable queue du naturalisme, les cohortes d'innombrables séides de « l'épais génie de Médan » accentuant encore, s'il se peut, la manière du maître qui vite dégénère en un grossier et nauséeux matérialisme ? Rien n'est plus simple, tout compte fait, que de s'approprier les procédés d'un écrivain. Mais alors, qu'arrive-t-il ? Ce pastiche n'a jamais enfanté le Beau, que je sache, et

l'art prostitué se réduit — chute lamentable et profonde — à une plate question de métier! Ah! s'en tenir strictement à une définition du Beau, exclure de son domaine tout ce qui ne rentre pas dans le cadre tracé d'avance, quelle erreur et quelle présomption! Combien l'on s'expose au reproche mérité d'a priorisme! Et puis, quoi, le Beau? L'expressif de Goethe, le caractéristique de Schlegel et de Lessing, l'Homme ajouté à la nature de Bacon? Mais l'art, lui aussi, n'est-il pas soumis aux lois fatales de l'Évolution! Ne varie-t-il pas avec les époques? L'esthétique est-elle la même du Titien à Raphaël, d'Homère à Hugo, de Shakspeare à Racine? Et le Beau n'est-il pas *toujours* le reflet de la personnalité de l'artiste qui en est arrivé à la pleine conscience de soi et du monde extérieur? Et cette personnalité ne dépend-elle pas elle-même du *moment historique*? Car à toutes les époques surgissent des artistes admirables, génies puissants qui les incarnent et s'identifient en quelque sorte avec elles, qui sont les Porte-voix sonores et la synthèse grandiose des Idées, des Luites, des Passions qui dominent les âges auxquels ils appartiennent-

ment. Abstraire.... un artiste de l'époque à laquelle il a vécu, c'est en dénaturer le caractère, en méconnaître les qualités distinctives, bref c'est lui enlever sa personnalité. C'est en lui, en effet, que palpite l'âme de tout un siècle, c'est lui qui reflète la manière d'être, les façons de penser et de sentir de plusieurs générations. Cette influence du milieu, il la subit invinciblement. C'est ce que Taine appelle si justement les « circonstances enveloppantes. » Elles déterminent le tempérament de l'artiste et, épurées au creuset de l'Idéal, se manifestent dans son œuvre en tant que Beauté. Celle-ci est donc *essentiellement* variable et différente d'un siècle à l'autre. Les merveilleuses cathédrales qu'a érigées le mysticisme au Moyen-âge, tout comme les vieilles et naïves épopées, ne révèlent-elles pas une époque de foi et de piété profonde? L'Espagne catholique et chevaleresque du XVI^e siècle ne revit-elle point toute entière dans les drames sombres et fanatiques de Calderon de la Barca? Le théâtre de Shakspeare et de ses contemporains, tels Marlow et Ford dont la troupe de « l'Œuvre » a récemment interprété « Annabella » n'évoque-t-il pas

la vision d'une Angleterre à peine remise des convulsions et des déchirements sanglants de la guerre des Deux-Roses, d'un peuple fruste aux mœurs grossières, mi-sauvages et brutales?

Quelle différence enfin entre la littérature du XVII^e siècle, littérature de salon et de cour, abstraite et conventionnelle, coulée dans le moule classique de raison raisonnante et de phraséologie vaine et l'actuel état des lettres françaises exprimant si bien les inquiétudes, les troubles, les agitations et les fièvres de la vie contemporaine! Eh! oui, le décadisme vient à son heure! Il n'est que l'ultime efflorescence d'une littérature tourmentée, exacerbée et fatiguée à l'excès. Car tous nos tortillements de style correspondent exactement aux angoisses qui étreignent notre vieux monde dont les flancs tressaillent sous la poussée formidable du socialisme....

Ai-je montré qu'il ne peut donc y avoir de criterium d'esthétique parfaite, que la littérature comme l'art tout entier est l'expression d'un état social? (C'est là une vérité vieille comme le monde, mais qu'il n'est pas inutile de répéter de temps à autre). Je crois, par consé-

quent, qu'il y a place pour une conception du Beau plus large, plus haute, plus tolérante. Et voici ma conclusion :

Foin des formules et des normes ! *La plus complète anarchie littéraire !* Oui, liberté illimitée dans le domaine de l'art ! Ainsi nous assisterons à l'épanouissement superbe, à la floraison splendide de toutes les Individualités. La religion du style ne suffit-elle pas pour que communient tous les esthètes en un même élan d'admiration et d'extase recueillie s'élevant en fumée d'encens vers les contrées de lumière et d'azur où rayonne, au firmament du grand Art, la fulgurante constellation du très pur et très probe chef-d'ouvrier qui a nom Flaubert ? Car je ne vois pas trop l'utilité des chapelles et des cénacles ayant chacun un grand-prêtre anathématisant les initiés aux mystères du culte d'à-côté — ce pour la plus grande joie des Philistins. C'est bien là le spectacle attristant auquel nous convia M. Jules Huret quand il fit, il y a trois ans, son Enquête sur l'Évolution Littéraire. Jean Richepin la caractérisait fort bien en disant : « Elle m'a seulement évoqué le tableau d'un marécage pestilent, aux eaux de

fiel, où se dressent quelques taureaux et où ruminent quelques bœufs, tandis qu'entre leurs pieds s'enflent des tas de grenouilles coassant à tue-tête : « Moi, moi, moi ! » C'est sans doute divertissant pour la galerie, mais ce n'est pas gai pour ceux qui aiment les lettres. »

Certes, nos aèdes et porte-lyres modernes ont mieux à faire qu'à « se tòmber » mutuellement et à déboulonner de leur piédestal quelques personnalités turbulentes et tapageuses. Qu'ils s'inspirent plutôt de ces paroles de M. Edmond Haraucourt : « Travaillez, c'est le fonds qui manque le plus. Travaillez pour vous seuls et advienne que pourra. *L'art n'est point une querelle politique ou sociale. C'est une solitude en prière.* » Le mot est joli et le reproche ne manque pas de justesse.

Que chacun dans son coin s'occupe à œuvrer de fines dentelles, à ourler de ténues broderies, à ciseler des gemmes et des métaux précieux ; et que tous se rangent dans l'unique et flamboyante bannière de l'Art assez large pour envelopper de ses plis glorieux tous ses Elus, tous ses Amants !

Ayons surtout la foi, mon cher ami. Je

comprends, comme l'a exprimé Barrès, « qu'on refuse de s'intéresser réellement à la cause des divers cochers qui mènent à la fortune les hommes, ou de prendre une opinion dans la dispute des concierges variés qui jugent les potins du jour. » Mais, au moins, croyons au Principe éternel du Beau, du Beau multiforme s'entend, et formulons le vœu de voir éclore, loin du borbier putride où stagne et croupit le « Panmuffisme » bourgeois, des fleurs au parfum rare, exquis et troublant, telles qu'en peut produire notre époque de subtile et raffinée déliquescence!

J. COUCKE.

Université libre de Bruxelles.

Octobre 1894.





SIESTE.

à PUVIS DE CHAVANNES.

*L'âme des Midis blonds flotte sous les feuillages
Où fleurit la glycine et poudroie le soleil ;
Et des vols de ramiers troublent seul le sommeil
De l'air par les éclairs d'argent de leurs plumages.*

*Les palmes et les fleurs balancent leurs ombrages
Sur des Femmes riant à leur Songe vermeil ;
L'âme des Midis blonds flotte sous les feuillages
Où fleurit la glycine et poudroie le soleil.*

*Soudain vibrent, parmi la torpeur des bocages,
La Lyre d'or et la Cantilène d'un vieil
Aède au front de neige ; et le brusque réveil*

*De mille oiseaux joyeux enchante les branchages...
L'âme des Midis blonds flotte sous les feuillages
Où fleurit la glycine et poudroie le soleil...*

de « l'Ile Enchantée » à paraître.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

Université de Gand.



LE PAUVRE.

Hommage à E. VERHAEREN.

LE Pauvre me suivait dans la nuit...

Au carrefour de la forêt je l'avais heurté presque, au carrefour mal famé de la maléfique forêt presque l'avais-je heurté, le fauve Pauvre monté des combes imparcourues. Et voilà qu'il me suivait dans la nuit, dans cette nuit déserte et muette de morte-saison qui portait le deuil de toutes les nuits....

Je pressais le pas; j'essayais d'héroïques attitudes; brusquement j'enfilais des chemins de traverse et des sentiers périlleux: il me suivait. Je m'obstinais à d'insolubles énigmes; j'évoquais des visions hautaines; je poursuivais jusqu'au vertige d'insaisissables chimères: il surgissait, stature haute, à tous les détours de ma songerie, l'inéluctable Pauvre...

— Douces choses, pensais-je, arbres familiers, plaintives fontaines, étoiles aimées, ô vous toutes, les choses, les sœurs tremblantes de mes peines, conseillez-moi !

Or, dans cette nuit déserte et muette comme une nuit pour toujours, je les vis dressées, une fois pour toutes, les choses, en millions d'insidieux efforts; et j'eus l'absurde intuition qu'elles étaient les embûches de ce Vagabond des ténèbres, dont le front impératif, impératif et pourtant noble comme s'il portait l'espoir des races, me déconcertait inexplicablement....

Sous le coup de quelle monstrueuse aberration pris-je, suivi de mon taciturne compagnon, le chemin de cette demeure où je n'étais jamais venu qu'ébloui et frémissant ?.. Je me précipitai aux pieds de l'Elue :

— O toi ! m'écriai-je, toi dont les yeux sont les écrins des ciels véridiques ! toi dont le sourire est l'aurore des patries promises ! toi dont la grâce fleure les lys des édens espérés ! ma reine d'idéal, protège-moi !

Elle n'eut de paroles ; son sourire lamentablement s'effeuilla, l'instinct fulgura dans ses prunelles comme l'éclair dans les marécages,

et de toute l'aridité de sa chair elle m'étreignit, la pourvoyeuse de la tombe!... Et je m'enfuis dans la nuit, dans la funèbre nuit, avec, dans la nuque, tourmenté d'imminentes et formidables lamentations, le souffle ardent du Gueux de la chûte...

Je ne sais par quelles voies dans les ténèbres, dans les ténèbres où plus rien ne se souvenait d'encore vivre, je ne sais par quelles errances avec mon bourreau, je découvris, toute petite en la solitude, la maison du Poète.

— Mon frère! implorai-je, ô dispensateur des surhumains trésors! voici le Pauvre, assiste nous!

Le Poète prit sa lyre, et les murs de sa cabane se dispersèrent, et la noire immensité fut son domaine; des Elfes radieuses parurent et dansèrent au rythme divin de ses chants; nous les suivîmes, avec le reflet sur nos faces, de leur incorruptible beauté, nous les suivîmes jusqu'à ce que, elles éclipsées, d'inattendues profondeurs s'ouvrirent devant nos pas dans les ténèbres de la fin des fins; et plus irrévocablement béèrent sur mon âme, avec leurs détresses de centaines de siècles, les larges yeux du Maraudeur de l'Abyme....

Irrésistiblement se suggéra la caverne au milieu des rochers où le Mage pend la lampe de minuit. Longtemps je la cherchai dans la montagne d'iniquité, parmi la sourde hostilité des vallées de désolation ; et ployé sur moi, ses haillons me battant l'épaule, ses haillons où s'étaient agriffées toutes les désespérances battant, ailes sinistres à mes épaules, l'équivoque. Pauvre marchait dans la nuit et dans mon cœur. Et quand j'eus trouvé la sombre caverne :

— Maître, dis-je, si tu sais les chemins d'au bout de la vie et les issues d'au fond de la mort, je t'en conjure, maître, délivre moi !....

Mais le Mage, hagard et terrifié :

— Ho ! Celui de la déroute des apparaîtres et de la débâcle des songes, ho ! Celui de l'effrénée chevauchée des fatalités, le Fauteur d'épouvante, le voilà !

Désastre ! le Titan libère les efforts prisonniers dans les formes du signe de croix de ses bras étendus qui l'affirme le Geste de Dieu ; les rocs, les arbres, les eaux, tout éclate, érupte, saute, pulvérule, tourbillon de ténèbres croulantes ; et, gloire ! dans la lumière, sur les ruines du temps et de l'espace, à la baie d'infini

et d'éternité d'où jaillit l'aube miraculeuse, il s'érige le Forçat du chaos!... dans la lumière, avec ses haillons où s'accrochent toutes lessouffrances de la terre, et ses yeux où se lèvent toutes les détresses de la vie, et son front où rayonne l'espoir du monde, il s'érige, les bras étendus en crucifixion ineffable, dans la lumière, le Désir, l'irréremédiable Pauvre.

AUG. JÉNART.





SONGE D'HIVER.

*Une lueur mystérieuse
Scintille dans l'azur glacé;
Dans cette nuit religieuse
Des anges n'ont-ils pas glissé,*

*Laissant la neigeuse lumière
De leurs ailes de diamant
Comme une impalpable poussière
Sur le cristal du firmament?*

*A l'horizon limpide où rôde
Le chemin étoilé des cieux,
D'éclatants glaciers d'émeraude
Enferment un lac radieux;*

*Et sous les rochers d'améthystes
Des parcs de givre, étincelants,
Dorment, solitaires et tristes,
Peuplés d'immobiles paons blancs.*

*Tout cet hiver bleu s'illumine,
Et son doux sommeil de clarté
Dans la rivière adamantine
Plus pur encore est reflété;*

*Tandis qu'en la lumière immense
La lune aux voiles irisés
Rayonne d'or et de silence
Sur ces pays cristallisés.*

VALÈRE GILLE.





LES DIEUX ET LES BERGERS.

MÉDAILLONS.

I.

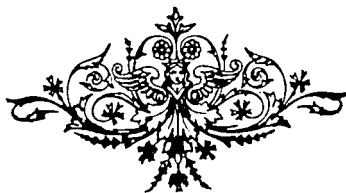
*Sur les augustes murs du temple de l'Amour
Un artiste avait peint les dieux et leur séjour ;
Mais ce qui me frappa le plus dans sa peinture,
Ne fut point Jupiter à la grave figure,
Non plus qu'autour de lui les autres dieux groupés,
Mais plutôt un coin vert de forêts et de prés
Où l'on apercevait Bacchus et Silène ivre
Salués par l'éclat des cymbales de cuivre :
Bacchus au char traîné de léopards allait,
Et son père, suivant sur un âne, buvait.*

II.

*L'orage s'écroula quand nous fîmes entrés
— Ayant pour les arceaux abandonné les prés —
Dans le bois qu'à Vénus on consacra naguère.
Comme en ce temps nos yeux se faisaient bonne guerre,
Et nos lèvres luttaient aux baisers les plus doux,
Le dieu fit cet orage et cet abri pour nous.*

*Pendant que l'eau du ciel cinglait les cimes vertes
Un banc moussu caché dans les branches ouvertes
Fut le témoin discret de nos jeunes transports.
Le dieu vers nos ardeurs tourna tous ses efforts
Visant, frappant, visant et refrappant sans cesse.
Si bien cribla nos cœurs, ciblés de son adresse
Qu'ils jurent tout saignants et tant les atteignit
Que d'avoir trop flambé notre amour s'éteignit.*

GEORGES ANGELROTH.





VIE DE RÊVE.

ψυχη

« Hélas! mon sort présent, mon sort futur me font également soupirer. Quand doit se lever le jour qui terminera mon supplice! Que dis-je? Je prévois tout ce qui doit arriver. Subissons courageusement l'arrêt du destin, ne luttons point contre la force de la nécessité que nous savons invincible. Je ne puis me taire sur mon infortune et il m'est douloureux d'en parler »

ESCHYLÈ (Prométhée).

ESPOIR que de moments délicieux tu procures! Tu éveillés en nous cette puissance divinement créatrice de l'imagination. Un monde nouveau où tout rayonne et respandit, où tout sourit et égaye, voilà ce que tu fais vivre dans notre cœur. O divin Espoir! tu fais de l'homme un Dieu maître de sa propre destinée, tu lui fais vivre une existence supérieure, éthérée, un idéal de vie dans lequel se

plaisent les âmes sensibles, mélancoliques, attristées et cruellement heurtées par les rudesses rebutantes de la morne Réalité ! Tu es un refuge sacré pour ces natures délicates : lorsque le malheureux, accablé de toutes parts, le cœur rempli d'amertume se sent glisser dans l'abîme de l'inconsolable tristesse, lorsqu'il sent sous ses pieds hésitants le sol se dérober, qu'il perd de vue les hommes qu'il croyait prêts à l'aimer de la chaleureuse affection et qui le tuent de leur glaciale indifférence, lorsque enfin il se croit perdu. — Voilà o Espoir ! que soudain, là bas, bien loin, tu fais poindre à l'horizon un astre étincelant, avec lequel tu te confonds, dont le rayon vivifiant va trouver son cœur, le réchauffe et le rend à la vie. Qu'il souffre à présent : qu'importe ! Il aime la souffrance, féconde en sagesse, mais non la souffrance stérile et sans fin qui dessèche le cœur. Maintenant il a une toute puissante consolation : à côté de sa vie réelle l'Espoir lui en crée une autre forgée à ses désirs. Las des mécomptes de la première il se réfugie dans la seconde. Il recherche la solitude pour y rêver, pour y vivre la vie de son âme, celle que libre

de choisir il aurait préférée entre toutes dans le livre des Destinées....

Cet astre, ce point lumineux, cette amorce d'un monde nouveau, pour moi aussi elle est apparue ! Double est aussi pour moi la vie. Hélas quel abîme entre ces deux existences : plus l'une me plaît plus l'autre me paraît odieuse. Oh ! quand me sera-t-il donné de fuir l'une, de quitter tout ce qui m'opprime, pour jouir de la vie que mon âme souhaite, de la vie du sentiment. Combien durera encore ce supplice qui m'enchaîne et m'abat, quand libre de toute entrave pourrai-je vivre là bas dans ce monde désiré avec les êtres de prédilection ? Quand s'accomplira ce rêve qui comme une suave et mélodieuse harmonie transporte, mes sens ? Jamais, sans doute ? jamais. Pour le réaliser il faudrait qu'une de ces vieilles fées ressuscitée des légendes d'antan frappât de sa baguette magique tout ce qui m'entoure. Toi même, principal objet de mes rêveries toi que je voulais comme amie et que dans le secret de mon âme j'adore d'un fervent amour, tu ne sais pas mon affection ! Ton nom que mon cœur clame et appelle, je ne pourrais le prononcer avec un

peu de tout ce respect et de toute cette tendresse dont je l'entoure sans provoquer le sourire moqueur, sourire de l'étonnement esquissé pour railler le trop audacieux, le ridicule, le niais.

Toi que je voudrais isolée de tout rapport indigne, je te trouve entourée d'une multitude de personnes parmi lesquelles des sots que je méprise et qui me barrent le chemin vers toi. Oh ! que ne m'est il donné de les confondre, de les écarter d'une main vigoureuse : les profanes ! — Mais non : jamais ! Il ne m'est pas permis de réunir mes deux existences, je ne puis être heureux qu'en imagination, je ne t'aimerai que par delà la Réalité ! Dans la solitude je t'adorerai et je croirai vivre seul avec toi : en ta présence à la face du monde je ferai comme tant d'autres : je passerai foidement inaperçu, indifférent ne laissant voir en aucune façon, ne trahissant jamais le feu qui me dévore intérieurement.

JULES FONTAINE.

Université de Gand.





TON BAISER.

Pour celle qui sait.

*Ton baiser m'a hanté l'autre nuit dans mon songe.
J'ai respiré l'œillet de ta nuque, et les thymys,
Les menthes, les fenouils et la lavande, où plonge
L'abeille de mon cœur pour d'opimes butins.
J'ai bu le miel au fond des fragiles calices,
Et j'ai saoulé mon cœur du vin de ton parfum.
J'ai pris le pain, le vin sacré des sacrifices :
J'ai profané l'autel, j'ai surpris un par un
Les mystères voilés et tous les sortilèges
Du tabernacle saint, claustré de portes d'or,
Et l'encens a chanté mes rêves sacrilèges.
Car j'ai violé ton corps impassible qui dort ;
J'ai savouré ton corps, ton corps imaginaire
Évoqué malgré toi dans l'appel incanté
De mon désir ; j'ai pris plus que ta chair, ô chère,
Et j'ai pâmé mon cœur à ton intimité*

*Puisque tu m'as livré les subtiles fleurances
De ton être et permis le goût de ton baiser.
Ton parfum a nourri le mal de mes démences,
Ton parfum, coupe pleine, où toujours va puiser
Mon rêve irrassasié de délire et de fièvre.
Entière j'ai gardé la mémoire de toi.
Sache! ma lèvre a bu toute la nuit ta lèvre,
J'ai rythmé tes soupirs au vouloir de ma loi,
Et ton regard changeant, qui très las se soulève,
En un languide aveu j'ai mué son éclair.
Oh! ton baiser! Je veux! Donne, livre mon rêve!
Oh! ton amour! Oh! ton parfum! Donne ta chair!*

ALBERT TRÉBLA.

Université de Caen.





SONNETS.

I

*Angélisant le soir de ses chansons fleuries
Sous les reflets frileux des étoiles lointaines
Qui doucement sur la sérénité des plaines
Effeuillent leurs bouquets d'or et de pierreries,*

*Elle passe, et son âme en frêles songeries
S'imprécise au baiser des souvenirs vaines....
O l'autrefois avec ces langueurs et ses peines
Avec ses longs aveux et ses afféteries!*

*La neige des adieux, bien triste et bien câline
Frôle ses yeux d'enfant dont la fierté s'incline
Sur les cygnes que berce une brise automnale....*

*Un peu d'ennui s'éploie en ses chansons joyeuses..
Et le soir déployant ses ailes musicales
Nimbe de frissons bleus les rives merveilleuses.*

II

*De tremblantes lueurs dans les tours ajourées
Etoilent l'horizon de roses vaporeuses :
Frileuse floraison que les reines heureuses
En chuchotant de vagues choses ignorées,*

*Effeuilleront de leurs frêles mains paresseuses
Tandis qu'au loin sur les vagues énamourées
La lune surgissant des ramures chanteuses
Fera neiger de douces larmes azurées....*

*O la chute du jour et le soir qui se traîne
Bien lentement parmi les grêles découpures
Des donjons imprécis, ô la plainte incertaine*

*Des flûtes, que la voix cajoleuse des femmes,
En ce jardin d'ennui baigné de clartés pures,
Attriste encore et fait pleurer comme des âmes !*

GEORGES MARLOW.

Université libre de Bruxelles.





LE PATRIMOINE.

A EDMOND GLESENER.

LA fin de Janvier survenait. Ni gel ni neige, mais des jours d'ombre où bruinaient la pluie; de brusques raffales chassaient au ciel les nuées. Dans son garni de la rue des Vennes, RAYMOND VASTENAËKEN paressait. Le petit poêle de fonte crevassée et rougie bourdonnait. L'ombre des rideaux baissés prêtait un faste mensonger et ombreux à la petite chambre pauvre où l'étudiant passait les heures d'étude. Les mains aux poches, la nuque frileuse, étendu sur un vieux divan déchiré, sa pensée vaguait à vau le songe, errait, errait toujours dans sa répugnance à ne s'arrêter à aucun rêve. Une légère courbature raidissait ses membres.

La fumée aigre d'un fond de pipe alourdissait l'air. Une lassitude immense pesait sur ses épaules. La veille une lettre de son oncle KAREL lui narrait ses longues démarches pour le paiement des loyers ; des menaces étaient même nécessaires pour arracher l'argent.

VAN HOVEN avait un arriéré de dix mois. PIER DRILLNES réclamait des travaux pour la ferme du *Zavelberg*. Le matin même VASTENAËKEN avait reçu un pli de mille francs. Ses doigts froissaient lentement les papiers bleutés et soyeux. La moitié de la somme suffisait à peine pour solder ses dettes. Il récapitulait en pensée l'argent jeté à l'étourdie : les nuitées de cabaret, les amitiés dispendieuses. Le séjour de cette chambre tendue de grisaille où la fumée des usines proches ternissait les rideaux et empoussierait les livres, lui était à charge. Au cabaret, les dorures éblouissantes réverbérées dans les glaces, les paroles animées lui prêtaient l'illusion d'une vie heureuse. Dans un court remord, il résolut de se tenir les rênes. Une existence sobre et laborieuse s'éployait à ses yeux comme déjà réalisée : travail journalier, sorties rares et nulle maîtresse. En

même temps que la somme il avait reçu une lettre urgente. PIER DRILLENS, le fermier du *Zavelberg*, réclamait un dallage neuf, un toit tuilé sinon refusait de payer les six cents francs annuels. La présence de VASTENAEKEN était exigée pour décider ; l'oncle DEURNE ne voulant point agir en son lieu. RAYMOND se leva ; dans son énervement il ne sut même gré à l'oncle de s'occuper de ses affaires. Il marchait de long en large, contrarié de ce départ imposé, o ! les matins tardifs de l'hiver, la longue marche jusqu'à la gare, les frissons de l'attente sous le hall, puis enfin Bruges, là bas, la ville ensevelie...

Des pas gravissaient l'escalier.

Et, heureux d'une venue amicale qui le divertirait de ses préoccupations :

— Ah. C'est donc toi PÉPATE.

— Besogne de chien, il y a grève à Grivegnée, j'ai été renseigner mon journal. J'en reviens.

PÉPATE était boueux jusqu'aux genoux. VASTENAEKEN prit un carafon de rhum et deux verres. PÉPATE lui souriait en se chauffant. Il avait une figure pâle et malade, des yeux aux paupières pourpres, des arcades osseuses et

de longs cheveux plats. A la fébrilité de ses mains, tremblantes devant la flamme, se devinaient les nuitées passées dans les bureaux à grossoyer une prose banale et boire des absinthes pour se tenir la pensée en éveil.

A la vue des livres ouverts, il dit :

— Tu buches ; ah ce qu'il m'en est resté sur l'estomac de ces bouquins. Tu vois à quoi cela conduit, hein.

Le coudoisement des misères journalières avait aigri ses rancunes, et d'un geste élargi, il paraissait se montrer, émacié, le teint jaune, le pantalon élimé où saillaient les genoux.

— Alors c'est définitif, tu abandonnes le professorat ?

— Certes, je préfère être un aligneur de copie, énumérer les chiens écrasés, les fiacres avariés, les feux de cheminées plutôt que d'être un cuistre de grec.

PÉPATE tirait sa montre, fébrile, ne sachant se reposer, marchant de la cheminée à la fenêtre.

— Et pour les débouchés que cela vous ouvre... le grec... !

Sa bouche sans lèvres s'élargit dans un sarcasme muet.

Il souleva les rideaux et en face du paysage tragique son âme de poète avortée s'émerveilla. Une lézarde de soleil déchirait les nuées et des faisceaux d'or pâle s'irradiaient. L'Ourthe au bas des fenêtres se pailletait d'or et les peupliers des « Aguesses » se dressaient comme des pieux barrant le ciel. A gauche le gueuleux d'une aciérie projetaient des lueurs brusques et pourpres et, des bâtisses noircies, hérissées de chemineés fumantes, montaient des rumeurs continues et profondes. Sur un haut talus qui bornait la vue à droite, un train survenait, la lampe rouge au poitrail, enveloppé de sa vapeur qui s'argentait dans la lumière. Le ciel se noyait d'écarlate, les peupliers rayaient de noir la sanglante agonie du soleil. PÉPATE s'oublia, le front collé aux vitres. Le ciel se cendra. Des phares électriques éclairèrent d'une clarté blême et lunaire les hangars de l'usine dont la rumeur maintenant grandissaient dans le silence.

— C'est la vie cela, la vie...!

Le poêle par son aspirail et ses crevasses éclairait la petite chambre, la fenêtre découpait dans le mur un rectangle blafard. VASTENAEKEN

décrivait des soirs, soirs d'automne, soirs d'été, dont la splendeur vivait encore dans son souvenir.

Ils vidèrent les liqueurs. VASTENAEKEN voulait retenir PÉPATE, craignant de se retrouver seul avec lui-même et ses pensées.

— Mais non, le patron est là, il me laverait la tête. C'est l'heure de la copie. J'en ai vu à Grivegnée des peineux qui se rongeaient les poings et des vieux et des femmes avec la faim aux entrailles et des maladies dans la chair.

Sa main fiévreuse tracassait la clenche de la porte.

— Reste, je descends.

PÉPATE revint allumer une cigarette, puis s'enfuit.

— Merci... bonsoir...

VASTENAEKEN rangea les papiers de sa table. Cette venue avait dissipé ses idées maussades. Il avait, seul, à l'esprit le départ forcé du lendemain et le réveil matinal dans la chambre froide. Il prit ses livres mais il était las; ses lèvres machinalement lisaient des lignes sans que sa pensée à peine en saisit le sens. Ah qu'importaient les textes vieillis, les cartu-

lares surannés dont il devait apprendre les lois. Il étudiait l'histoire et toutes les souverainetés passées, les gloires abolies exhalaient des fadeurs d'embaumement. Il croyait descendre dans de vieilles cryptes. Et la vie l'appelait, la belle vie agissante et libre. Les coudes élargis, le front brûlé par le feu de sa lampe, il rêva :

Brumeusement se réveillait son enfance, le présent se mêlait au passé comme des tableaux qui se fondent. Le visage de CLOTHILDE parfois se levait, bordoyé d'or avec ses yeux de sourire puis s'effaçait. La pensée de l'aimée le faisait s'inquiéter de l'avenir. Il se souhaitait une âme puissante pour acquérir la Richesse. Ses poings se crispaient dans l'appel des jouissances. Dompter la vie ! Mais son âme malade n'entrevoyait que les perspectives sombres et sa volonté avait une sorte d'exaltation brève, non étayée de persévérance, qui la faisait bientôt fléchir. Ses yeux retombèrent sur son livre ouvert. D'un geste brusque, il le repoussa. Et las, écœuré de sa faiblesse, il se recoucha sur le divan. Avec lenteur il s'entourait de bouffées d'Obourg. Le poêle s'éteignait dans

ses cendres. VASTENAEKEN se leva. Quelques étoiles brillaient dans les nuages. Puis, oublieux des résolutions studieuses, il sortit passer la soirée en ville.

* * *

La vitre givrée de la portière tamisait une lumière terne. RAYMOND encore ensommeillé s'adossa dans un coin du wagon et dormit à moitié, secoué par les cachots, bercé par les sourds roulements du fer sur les rails. A Louvain monta une femme et un enfant en deuil qui se rendaient à des funérailles. VASTENAEKEN dut, au cours de la route, écouter les doléances de cette femme. L'enfant lui servait de prétexte à un apitoiement loquace et sa douleur se soulageait dans un flot paroles. VASTENAEKEN répondait en mots brefs, puis ses yeux vaguaient sur le paysage fuyant. A partir de Bruxelles il fut seul. Les plaines infinies de Flandre dans le dénûment de l'hiver lui remémoraient son enfance. Des émois anciens se reveillaient en son âme à la vue de ces ciels vastes, de cette terre patriale assoupie sous les brumes et le silence.

Bruges : des rues désertes aux devantures closes. Des lambeaux de nuées flottaient et la tiédeur de la mer amollissait les souffles. Des vieilles en capelines erraient dans les béguinages et de petites vierges en manteau de velours étoilé souriaient, aux carrefours, dans leur niche vitrée. Des cloches grêles tintaient. Les gens parlaient à voix basse, et les pas s'étouffaient sur l'herbe des pavés. Il passa d'une marche hâtive devant la vieille maison familiale.

DEURNE attendait RAYMOND pour dîner. Il fut sérieux et grave. Ils mangeaient, taciturnes, selon la coutume flamande.

— Tu ne désires pas, RAYMOND, visiter *la* maison ?

— Non.

— ANDRIES est un locataire sûr. Il n'a pas d'enfant. La demeure est en bonnes mains.

VASTENAEKEN ne voulait point faire douloureusement ressurgir son passé. Il se souvenait avec trop de regret de la vieille demeure. Ah ! cette vie calme d'autrefois, tiède et reposante, la chambre aux boiseries usées, l'ancienne horloge dans sa gaine sculptée, le fauteuil près de la

fenêtre et les petites vitres teintées dont la lumière était si douce ! Et dans cette lumière il revoyait sa mère, d'une famille patricienne, belle comme les matrones aux tableaux de la cathédrale en leurs chairs opulentes et lactées. Elle avait les lentes songeries des femmes du nord, leur sagesse résignée et les paroles profondes des âmes qui, sans révoltes, ont sondé la vie. Souvent aux après-dînées, elle prenait son métier de dentelière. Les fuseaux sautilaient sur la bure verte, se croisaient sous ses doigts agiles et RAYMOND regardait, émerveillé, la dentelle se dessiner, immatérielle, œuvre de fée, aussi fine que les feuilles rongées dont il reste seul la nervure entre les pages d'un très vieux livre. La mort l'avait enlevée le mois même où son père mourut. Les meubles furent dispersés en une vente. FRANS HABÉE avait acquis l'armoire à colonnes torses. Les chaises passèrent aux mains d'un ménage de la rue aux Laines et le buffet où il mettait ses jeux... et les candélabres... Les nappes, herbées et fleurant la lavande, les dentelles... dispersées de même. VASTENAEKEN conservait quelques vieux joyaux d'or lourd aux cabochons étince-

lants et il les dédiait à CLOTHILDE aux heures d'amour.

Ses yeux se reposaient sur l'horloge gardée par DEURNE et il sentait sourdre l'essaim des souvenirs et des pensées confuses. Le vieux cadran sonna deux coups éraillés en réponse à son lent rêve.

VASTENÆKEN n'enviait plus cette existence reposée et tranquille, mais souhaitait des émois vifs, des fastes délicats.

— Allons chez DRILLENS.

DEURNE passa une pelisse qu'il achevait d'user, prit un jonc à pommeau de porcelaine, mit sa pipe bourrée en poche. Il ne pleuvait pas mais, au ciel, les nuées en troupeaux d'ouailles fuyaient dans le vent qui soufflait de la mer.

Ils s'en furent vers le *Zavelberg*. VASTENÆKEN reconnaissait la route, les coudes, les fossés. La plaine indéfinie s'étendait avec ses arbres grêles et penchés sous les continuelles raffales de la mer. Autrefois aux dimanches d'été, ils se rendaient tous avec la servante, en voiture louée, au *Zavelberg*. Prévenu, le *pachter* DRILLENS, alors encore dans sa verdeur, les accueillait. Toujours les attendaient du pain bis sortant du

four et du laitage aigre. Ils s'asseyaient tous sur l'herbe, près du puits dans l'ombrage et la fraîcheur. La servante étalait son tablier blanc. DOORE DRILLENS, le fils du fermier, courait avec RAYMOND, sautait les fossés. Une année, un poulain fit la joie de leurs ébats. Le jeune paysan avait des gaucheries dont RAYMOND et ensuite lui-même riaient. Au crépuscule, ils s'en retournaient tenant des brassées de fleurs. Une douceur flottait dans la brise apaisée. La dentelure des tours et des toits se découpait sur un large coucher d'or, des couples erraient, à pas alentis dans la langueur de l'heure voluptueuse et un attendrissement heureux faisait sourire les fronts aux splendeurs du ciel.

Aujourd'hui par la campagne dénudée DEURNE et VASTENAEKEN allaient sans parler. Leur marche lourde s'enfonçait dans les ornières bourbeuses. Ils atteignirent le *Zavelberg*. RAYMOND reconnut sa propriété bordée de haies et la dune de sable isolée au milieu des champs. La ferme se tassait, écrasée sous le toit aux vastes auvents, propre et crépie à la chaux. Ils frappèrent. Les pas du vieux se hâtèrent pour ouvrir.

A son entrée, VASTENÆKEN sentit une gêne gauchir ses gestes et troubler ses paroles. Un relent humide, une odeur fade de racines bouillies emplissait la salle surchauffée. Le vieux paysan amenait des chaises. Il hochait la tête, mâchait sa salive, taciturne, les yeux vagues comme ceux des vieillards qui, leur vie durant, furent penchés vers la terre, sans penser jamais.

— La fermière toute maigrie, presque accroupie dans l'âtre, balbutia quelques mots puis demeura immobile, les mains sur les genoux, frissonnante un peu de fièvre. L'homme avait le corps séché dans la pose de ceux qui fauchent et brouettent les moissons. Ses regards se noyaient dans des yeux pleureurs. Ses habits étaient jaunes ayant pris la teinte et l'odeur des terres. Aux demandes de VASTENÆKEN, DRILLENS montra le mur verdi, lépreux, rongé par les moisissures, l'eau écaillait le crépi. Le chaume étant enlevé par les coups de tempête, il pleuvait dans le grenier et les buches de bois se mouillaient. La nuit, ils entendaient les gouttes tomber, une à une. La femme sans regarder se mit à se plaindre. C'était la vieillesse malade et frileuse, les fièvres qui transissaient

ses membres. Elle demeurait au long du jour près de l'âtre, un petit réchaud de cendres ardentes sous les jupes et ses mains allongées sur les genoux étaient toutes plissées de rides.

VASTENAEKEN et DRILLENS parlaient. DEURNE sans écouter leurs paroles, sècheait ses chaussures au feu de tourbe qui sourdement brûlait sous l'immense cheminée noircie. A leur sortie, il se leva.

Une cour de terre battue entourée de granges fermées. Après un jardin maraîcher les champs s'élargissaient, infinis. Leurs semelles s'enfonçaient dans la terre friable et sablonneuse. Ils dirigeaient leurs pas vers un monticule jaunâtre. JADIS y poussaient des graminées et des chardons gris. Maintenant le vent dispersait le sable et cette dune mouvante empiétait sur les emblures. DRILLENS, taciturne, laissait glisser de la terre entre ses doigts, cette terre grièche et brehaigne qui mangeait son fumier sans fleurir. La dune croulante était une plaie chancreuse qui étendait son maléfice sur la propriété entière. Le vieux paysan, d'un geste las, montrait son ravage et la stérilité autour d'elle. DEURNE, aux plaintes du paysan, regardait

VASTENAEKEN et lui ne savait que répondre. Il haussa les épaules. C'était une fatalité mauvaise dont nul n'était redevable et puis...

— Le champ mange le double de fumier. Dans le sable les plants pourrissent sous les pluies continues.

Revenus vers la ferme DRILLENS désigna le toit en pourriture. Les guilées délayaient la glaise, fauchaient le chaume. Un bon toit de tuile assainirait la mesure.

VASTENAEKEN sentit sourdre en son âme un apitoiement involontaire pour ces vieux. Le dénûment de l'hiver et les grisailles du ciel les enveloppaient de leurs désolations.

— Cela coûtera deux cents francs.

VASTENAEKEN répéta :

— Deux cents...

Mais DEURNE ajouta en guise d'acquiescement à la dépense.

— Un toit tuilé, il est vrai, réduit la prime d'assurance.

Ils rentrèrent dans la salle où un crépuscule précoce élargissait son ombre. Des flammes jaillissaient du feu de tourbe. La vieille paysanne se mit encore à geindre, demeurant

courbée, la tête un peu vacillante et sa voix chevrotait :

— J'ai dit : PIER ne travaille plus ; tu as chez RUYTERS, le notaire, un peu d'argent. Moi je suis très vieille ; les arbres abattus cet hiver serviront pour mon cercueil. Je souhaiterais un peu de douceur avant de mourir, mais PIER ne veut pas, il est triste loin de la terre...

Elle était désireuse de calme et de sécurité ; mais lui, toujours, gardait la nostalgie des semailles. Il montrait ses larges paumes, crevassées et durcies, et riait de ses dents noires. Non, les os étaient durs et il traînait encore des brouettées de vingt gerbes.. Ah... Ah..!

— Mais nous partirons malgré tout. Nous irons au béguinage des vieilles gens. TIENE, mon amie, est heureuse depuis qu'elle y est. Elle a des bonnets à ruche et un châle noir. Notre DOORE ne travaillera pas à la terre...

VASTENAEKEN eut une vue précise de sa lente ruine. Les DRILLENS depuis leur aïeul étaient tenanciers de cette ferme jadis fertile et riche. Une fidélité presque familiale les unissait aux VASTENAEKEN ; ils envoyaient leurs prémices aux printemps et aux moissons. Maintenant

DRILLENS était vieux, courbé comme s'il cherchait sa fosse. Il lui paraissait, qu'eux partis, la propriété demeurerait vide dans la campagne, sans autres locataires. Au bord du ciel, de la lie stagnait dans une déchirure des nuées. La nuit s'entassait et pour VASTENAEKEN la même ombre s'amasse dans l'Avenir. Dans sa rancœur il voyait le monde tomber en décombres. C'était le bannissement des campagnes, les grandes emblures désertes et les fils de paysan ainsi que DOORE, — dont sur la cheminée se dressait le portrait jauni en uniforme de lancier —, engorgeant les villes, se rongant l'âme devant les splendeurs et les fastes. Un levain de révolte fermentait dans les haines croupies. VASTENAEKEN se sentait attiré dans le désastre, un vertige ténébreux, l'enlacement d'une destinée mauvaise l'entraînait.

Quand ils atteignirent, la nuit venue, les premières rues de Bruges, DEURNE dit :

— Ta marche est fiévreuse, RAYMOND?

— Non.

— Regrettes-tu les dépenses?

Une immense pitié l'émouvait pour les douleurs qu'il sentait fraternelles :

— Non. Il faut réparer la toiture, refaire les murailles en dur mortier pour que les fièvres soient bannies de la borde et, si la moisson est maigre, remettre sur les loyers.

— Ces dires ne sont pas sensés.

Devant la raideur des chiffres cet apitoiement, court instant d'échauffement sentimental, s'effaça. DEURNE énumère les emboursements et les frais. VASTENAEKEN feuillette des liasses de comptes acquittés. Selon ses prévisions, les propriétés auront cette année mille huit cents francs de rapport. VASTENAEKEN cherche comment il bannira la gêne. Une médiocrité toujours plus grande avilit sa vie. L'oncle et le neveu finirent la soirée en fumant des pipes auprès du poêle.

Au lendemain VASTENAEKEN repartit. Dans les cahots du train, tristement rêveur, écœuré de lui-même, il semble, dans les vicissitudes de l'existence, une épave heurtée et battue par des forces aveugles.

LÉON PASCHAL.

Université de Liège.





AMBIANCE.

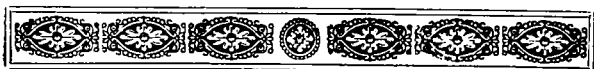
*Avec sa beauté rose et sombre,
Sa bonté claire et son amour,
Dans sa petite chambre d'ombre,
Elle repose, et c'est le jour.*

*Sa beauté rêve dans ses aïles,
Et c'est comme une étrange sœur ;
Elle est faite de choses frêles,
Et dans sa main porte une fleur.*

*Sa bonté, sa compagne, dort
Sur sa poitrine virginale ;
Dans sa main, sous ses boucles d'or,
Elle porte une perle pâle.*

*Mais son amour veille et sourit ;
En l'ombre où sommeillait son âme,
Celui-ci vint et la surprit ;
Et son amour porte une flamme.*

CHARLES VAN LERBERGHE.



LA DERNIÈRE MESSE.

L'OFFICE commençait. Prosternés, les fidèles priaient, immobiles. Vers la voûte arquée, la voix des chantres psalmodiant s'élevait. L'orgue ronflait ses hymnes divines.... Devant l'autel, au milieu des cierges et des enfants de chœur, le prêtre, couvert de sa chasuble, disait la messe.... Lourd, vague, l'encens, en floconneuses formes, montait dans l'air....

Une fois entrée, elle s'agenouilla sur une chaise, devant une grande image du Christ, plongée dans une sorte d'extase, les yeux fixés sur ceux du Sauveur que striaient de rouge et de bleu les jets obliques de lumière jaillissant des mystiques vitraux. Elle mettait toute son âme à supplier le bon Dieu, la pauvre, murmurant

pour la vingtième fois son bout de *Pater*, qu'elle n'avait pas encore oublié.

L'orgue, les chants cessèrent. L'office était terminé. Il y eut un bruit confus de chaises grinçant sur les dalles; puis dans l'église, un grand silence se fit.

Elle se retourna et vit qu'elle était seule. Elle avait bien prié! s'examinant toute entière, se rappelant les grandes et nombreuses fautes de sa vie, sa chienne de vie...

De la sacristie un prêtre, en sa soutane noire, sortit. Fatalement, il devait passer auprès d'elle. Elle le vit venir, eut peur : il était jeune encore, le prêtre, à face rougement orgueilleuse. Néanmoins elle l'aborda, humble, timide :

— Mon père, je voudrais me confesser.

L'homme s'arrêta, regarda un moment avec du mépris dans les yeux, la créature qu'il devinait malsaine et débauchée, puis passa son chemin, laissant, pour se débarrasser d'elle tomber ces simples mots : « Plus tard. »

Plus tard! Mais ce ne pouvait être plus tard! Attendre c'était souffrir l'horrible souffrance toujours plus grande!... Ainsi, il ne lui serait plus permis de demander pardon à Dieu par

l'intermédiaire de ses prêtres? Ils n'étaient donc pas faits et payés pour cela, ces hommes? Elle était bien méprisable, la pauvre garce!....

Mourir! Elle était bien décidée à mourir. Elle en avait assez de cette vie, de son métier infâme qui lui avait abîmé le corps, pourri à présent, souillé l'âme, mise dans la misère, l'affreuse misère. Trois nuits, trois jours, la racoleuse a couru la ville, faisant cent fois les mêmes trottoirs. Mais sa vue dégoûte. On se détourne, on passe. On ne veut pas d'elle...

Et la faim, l'horrible faim lui brûle les entrailles, la maladie la brûle, ses nippes la brûlent, se collant, pourries, déchirées, sur les plaies cachées de son corps... Et elle n'en finirait pas? Allons donc!... Voilà pourquoi elle était entrée dans le temple, pour écouter sa dernière messe, sa messe de mort, pour demander pardon à Dieu de ses fautes, pour mourir ensuite.

Le prêtre avait disparu. Brisée, désespérée, livide, sur un banc la fille s'est laissée choir, pleurant de grosses larmes qui coulent sur ses joues blêmes... Longtemps elle resta ainsi.

Mais elle tressaillit quand la main d'un vieux prêtre passant vint lui toucher l'épaule. Elle se retourna, eut comme un éclair de joie dans les yeux. Le vieillard avait l'air si bon que certes il ne pouvait rejeter sa demande. Elle lui parla. Il lui fit signe de le suivre.

Sur le banc du confessionnal elle s'agenouilla, la tête appuyée contre les losanges de chêne. Longuement, elle raconta toute sa vie, d'une voix émue, repentante. Elle était bien sincère, la pauvre fille... Elle finit en sanglotant, demandant au prêtre une remission suprême.

Au nom du Christ il lui pardonna.

Son pâle visage s'éclaira d'une singulière flamme : pure, lavée de toutes tâches, elle pouvait sans crainte accomplir son œuvre...

Le prêtre quitta ces lieux regardant une dernière fois cette étrange créature, cette nouvelle Madeleine, folle de repentir.

Elle pria sur sa chaise longtemps encore jusqu'à la tombée de la nuit.

L'orgue se mit à ronfler le dernier office.

.

En l'eau salement noire qui coulait rapide

sous le grand pont de pierre, elle a plongé son corps.

Dans une angoisse, son âme s'est envolée en la nuit ténébreuse, laissant le reste descendre au fond du fleuve.

MARCEL MAUR.





LES YEUX.

*Ils sont si clairs, si bleus, si noirs,
Ils sont si doux les yeux des femmes,
Avec leurs lueurs d'encensoirs,
Ou de mystiques ostensoirs
Le soir, sous l'ombre des manoirs,
Qu'on croirait voir en des miroirs
Briller leurs diaphanes âmes.
Ils sont si doux les yeux des femmes!*

*Dans la langueur des cils battants
Comme ils sont chauds les yeux des femmes,
Au moindre caprice flottants
Et luisants, ou fixes, guettants,
Funestes aux chers inconstants,
Pareils aux tranchants palpitants
Des lames éclatant en flammes!
Comme ils sont chauds les yeux des femmes!*

*Sous la lèvre appuyés longtemps
Ils sont si bons les yeux des femmes!
Couleur de ciel sur les étangs,
Ils dorent les rêves d'antans,
Leurs donnant un goût de printemps;
Car leurs yeux ont toujours vingt ans.
Même ceux des filles infâmes,
Ils sont si bons les yeux des femmes!*

MAURICE LENOIR.





LE CŒUR NOYÉ.

C'EST un thème de légende.

Il a ses harmoniques dans le paysage douloureux de la mer.

Je le note simplement tel qu'on put l'entendre psalmodier par une voix de femme, une voix qui semble s'éteindre au bord du nord triste et tragique.

Tous les soirs, elle assiste au départ des barques. Les barques partent lasses, sur l'eau, se soulèvent, gravissent les vagues; leurs balancements ressemblent à de lents saluts de départ.

Tout ce qui est vivant en elles, tout ce qui ferait leur regard se dérobe, s'abaisse, plonge, s'en va, s'efface.

La jeune femme croit que les barques com-

prennent sa tristesse ; elle croit que les barques vont toutes vers le cœur noyé et qu'elles ne pourraient aller vers un but plus triste, vers un but meilleur puisque, chaque soir, elles refont ce départ et, du haut de l'estacade, elle leur jette quelque chose à porter là bas.

Elle étend les bras sur la mer. Elle fait le geste d'imposer les mains. Elle ouvre les mains. Elle regarde en tomber quelque chose qu'on ne voit pas... un peu de son amour, un peu de sa douleur...

Les pêcheurs la connaissent. Ils lui disent bonsoir au passage. Sa présence fidèle les protège. Elle est l'être au seuil de la raison mystérieuse qui leur prédit le bon voyage. Elle se penche dans la direction de leurs voix perdues à fond de cale, tandis que les voiles mobiles pareilles à des ailes la caressent.

Les barques passent une à une, halées jusqu'à l'orée du chenal quand le vent est bas, et elles glissent par dessus la barre, vers la mer où elles s'espacent, s'éparpillent dans la demi-clarté du large. Elle, alors, demeure à contempler le phare aux pulsations de lumière rouge, le phare tournant vers lequel voguent ces grands oiseaux planants.

— Le cœur, le cœur noyé! dit-elle à voix basse mais du ton dont on signale une chose naturelle à ceux qui viennent, et son bras se tend vers l'horizon; puis elle le détourne pour refaire son geste pieux sur une dernière barque qui passe, la coque encerclée d'un rouleau de phosphorescence.

Quand toutes les barques sont sorties du port, un silence d'abandon agrandit la mer autour d'elle. De lourdes masses d'eau ébranlent les madriers. Elle écoute clapoter cette nuit liquide où des bêtes monstrueuses à la gueule de clarté se tordent et roulent. Un voile immatériel est descendu sur ses traits qui se fixent et se glacent à ce contact. Ce voile a fait la mort sur son visage. Elle est murée dans son rêve. On dit qu'elle est folle.

Comment se fait-il qu'elle ait imposé à toute la contrée le symbole qu'elle a conçu dans son égarement et qu'à l'heure où le soleil se couche on revienne sans cesse à parler de ce qui n'est qu'un rêve?...

Je la revis un matin. Elle avait de la sérénité sur le visage et son allure était aisée. Elle tourna vers moi sa petite tête ingénue et jolie.

Rien d'étrange ne passa entre mon regard et le sourire mélancolique de ses yeux. C'était au port. Les barques revenaient.

Je ne sais qui lui avait dit que les barques rapportaient le cœur noyé, mais elle guettait leur arrivée.

Elles arrivèrent en procession lente, leurs hautes voiles carrées, immobiles, apparaissant ainsi que des bannières au détour du môle.

Elles avaguaient, portées d'une allure égale et solennelle.

Elle n'eut aucun élan de joie, mais ses larmes commencèrent à couler en glissant à ses joues lentement et uniment, du rythme dont glissaient les barques sur l'eau... Les mains, jointes, les doigts enlacées, elle se mit à genoux devant ce qui allait passer.

HENRY MAUBEL.





TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Dédicace	V

Avant-propos	VII
------------------------	-----

PARTIE ACADÉMIQUE.

Administration et Corps enseignant de l'Université de Gand	XIII
Distinctions honorifiques	XXVIII
Concours de l'Enseignement supérieur	XXIX
Bourses de voyage	XXX
Inscriptions au rôle	XXXI
Examens	XXXII
Diplôme scientifique spécial.	XXXIII
Nécrologie	XXXIV
Union des Anciens Étudiants de l'Université de Gand	XXXV
Cercles Universitaires.	XXXVI
La Société générale des Étudiants libéraux pendant l'année académique 1893-94.	LXXII

	Pages.
Maison d'Étudiants. — R. DE SAEGHER.	1
Fêtes Universitaires de Caen. — J. VERBEKE.	15
Bibliographie des Thèses du doctorat spécial soutenues devant l'Université de Gand.	26
La Vie des Étudiants aux Universités étrangères. — J. POLL.	41
Associations d'Étudiants	157
Les Étudiants au moyen-âge. — PAUL DU CHAINE .	163

NOTRE PORTRAIT.

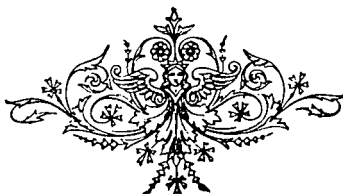
<i>Notre portrait</i>	171
---------------------------------	-----

Galerie des Célébrités estudiantines passées et présentes	176
---	-----

PARTIE LITTÉRAIRE.

<i>Paysans de Flandre.</i> — CAMILLE LEMONNIER	3
<i>Le Théâtre de Banville.</i> — EMMANUEL DES ESSARTS	13
<i>Imogène.</i> — EDMOND PICARD.	17
<i>Soir de clair de lune.</i> — ARTHUR SOUCHOR	31
<i>Image de Christ.</i> — ARTHUR SOUCHOR.	32
<i>La bonne journée.</i> — ALFRED LAVACHERY.	33
<i>Propos d'Art.</i> — J. COUCKE	57
<i>Sieste.</i> — RODRIGUE SÉRASQUIER	66
<i>Le Pauvre.</i> — AUG. JÉNART	67
<i>Songe d'hiver.</i> — VALÈRE GILLE	72
<i>Les Dieux et les Bergers.</i> — GEORGES ANGELROTH.	74
<i>Vie de Rêve.</i> — JULES FONTAINE	76
<i>Ton Baiser.</i> — ALBERT TRÉBLA.	80

	Pages.
<i>Sonnets.</i> — GEORGES MARLOW.	82
<i>Le Patrimoine.</i> — LÉON PASCHAL	84
<i>Ambiance.</i> — CHARLES VAN LERBERGHE	102
<i>La dernière Messe</i> — MARCEL MAUR	103
<i>Les Yeux.</i> — MAURICE LENOIR	108
<i>Le Cœur noyé.</i> — HENRY MAUBEL	110



TIRÉ A 600 EXEMPLAIRES :

572 sur Vélín teinté, 25 sur papier de Hollande et

3 sur Japon.

Achevé d'imprimer le 22 mars 1895

IMPRIMERIE C. ANNOOT-BRAECKMAN

AD. HOSTE SUCCESSEUR

GAND.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

LIBRAIRIE KATS

21, RUE COURTE DU JOUR, 21

GAND.

JOURNAUX ET REVUES PÉRIODIQUES.

(*Sciences, Littérature, Arts, Sports, Commerce, Industrie, etc., etc.*).

Vente au N° et abonnement.

LIBRAIRIE THÉÂTRALE.

Librettos, Monologues, Comédies, Chansonnettes, etc.

CABINET DE LECTURE.

Abonnement : 10 francs par an ; 2 francs par mois.

THE CINTRA WINE C^o

VINS, D'ESPAGNE ET DU PORTUGAL.

IMPORTATION DIRECTE,

SPIRITUEUX ANGLAIS,

BOISSONS AMÉRICAINES,

VINS DE RHIN ET MOSELLE PAR VERRE

Avenue de la Place d'Armes.

CAFÉ RESTAURANT

PLATS DU JOUR

DINER A LA CARTE

PRIX FIXE

CAFÉ PIERRE

PLACE D'ARMES

GAND

TENU PAR

H. VANDENBOSSCHE-LEFEBVRE

ERNEST HOFFENBOM FILS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES PONTS ET CHAUSSÉES
4, Place du Grand Canon, 4, GAND.

FOURNISSEUR DE L'UNIVERSITE ET DE L'ACADÉMIE DE DESSIN

Papier parchemin pour épures — Papier pour le dessin à main-levée. —
Equerres. — Tés. — Pistolets. — Planches. — Crayons, etc. —
Cahiers pour étudiants. — Comptoir spécial pour la peinture à
l'huile et l'aquarelle.

AU COIN DE RUE

27, 29, 31, RUE DES CHAMPS

coin de la rue des VANNIERS

GAND.

MAISON

ZEPPEVELD & DE BECK

CONFECTIONS

POUR

HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS

Vêtements sur mesure en 8 heures

Seule Maison faisant la belle confection

SPECIALITÉ D'ARTICLES

Pour deuil, 1^{re} Communion, Uniformes et Livrées

GRAND CHOIX DE NOUVEAUTÉS

Anglaises, Françaises, Allemandes & du pays

*Envoi franco d'échantillons avec manière de prendre
la mesure soi-même.*

ENTRÉE LIBRE. — PRIX FIXE.

H. ENGELCKE

20, RUE DES FOULONS, 20
GAND

en face de l'UNIVERSITÉ.

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

IMPORTATION DE TOUS LES OUVRAGES DE SCIENCE

DANS TOUTES LES LANGUES

SCIENCES NATURELLES, MÉDECINE, JURISPRUDENCE,
LITTÉRATURE.

MAISON RECOMMANDÉE
à MM. LES ÉTUDIANTS

ARTICLES POUR FUMEURS

D. DONKELAAR

77, rue de Flandre, GAND
A CÔTÉ DU CAMBRINUS

CIGARES FINS

ET

CIGARES D'IMPORTATION

TABACS EXOTIQUES
et du pays

GROS ET DÉTAIL

SPÉCIALITÉ

DE

PORTRAITS PEINTS



On se rend à domicile

R. VAN DAMME
10, rue des Champs, 10, GAND



PROCÉDÉS

EN TOUS

GENRES

PLATINE, CHARBON, ETC.

PRIX MODÉRÉS.

VÉLODROME CENTRAL

Quai du Bas Escout, 16. — Reep, 16

G A N D

La plus belle des PISTES pour leçons de vélos

CABINETS DE LECTURE ET DE TOILETTE POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

Apprentissage complet. . . fr. 15 00

Leçon d'une heure. " 3.00

Location sur la Piste, l'heure. " 1.00

LOCATION PAR JOUR, PAR SEMAINE ET PAR MOIS

Les vélos employés sont neufs et en très bon état

ATELIERS DES MIEUX OUTILLIÉS

GRAND CHOIX DE MACHINES DE DIFFÉRENTES MARQUES ET PRIX

GRANDE NOUVEAUTÉ : Bicyclettes américaines, garanties, tous les derniers perfectionnements, pneumatiques au choix, complets avec les accessoires

255 Fr.

PAR 6, A LA FOIS, FR. 240

Toutes les pièces brutes ou finies, tubes, moyeux, têtes, brachet, raccords, rayons, nipples, billes, etc., en caoutchouc.

Tous les accessoires : Selles, lanternes, sacoches, cornets, etc.

Jos. HOUARD-VAN PLADIUS

GAND, Vélocrome Centrale. REEP, 16, GAND.

Des réductions sérieuses seront faites à MM. les Étudiants sur présentation de leur carte et à MM. les souscripteurs de l'Almanach munis de leur quittance.

J.-N. COLARD ET C^{IE}

71-73, rue des Champs, GAND.

TAILLEUR

pour Hommes et Enfants.

*Spécialité de vêtements de Cérémonie
et deuil.*

Vêtements sur mesure en 10 heures.

GRANDE CORDONNERIE BELGE.

Rue aux Vaches, 25.

Rue du Gouvernement, 44.

Maison spécialement recommandée à MM. les Étudiants.

Librairie VAN FLETEREN,

ÉDITEUR

GAND, 2, Place du Commerce, 2, GAND.

DROIT. -- JURISPRUDENCE. -- NOTARIAT.

Livres d'occasion. Ouvrages généraux et spéciaux.
Adresse sur demande le catalogue paraissant tous les 2 mois.

PIANOS. — ORGUES

LUTHERIE

Vente, échange, location, réparation

MUSIQUE. — Nouveautés de tous pays

M^{me} G. BEYER, succ^r de V. GEVAERT
30, RUE DIGUE DE BRABANT.

Maison fondée en 1842

MANUFACTURE DE GANTS DE PEAU EN TOUS GENRES

R. PELLAT, Père

16, RUE MAGELEIN 16,
GAND.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE AD. HOSTE

ÉDITEUR

rue des Champs, 47, à GAND.

SPÉCIALITÉ

D'OUVRAGES SCIENTIFIQUES EN TOUS GENRES.

PAPÉTERIE

FOURNITURES POUR ÉTUDIANTS.

Chapellerie VOLKERT, succ^r DE SMEDT

Maison fondée en 1802, par FR. DE SMEDT
seul dépositaire pour les deux Flandres des Chapeaux
Victor Jay et C^o; Scott et C^o; J. Vimenet fils.

Chapeaux de feutre souple et imperm. depuis fr. 3,25.

Equipement Militaire, Garde-Civique etc.

SPECIALITÉ DE TOQUES

pour Magistrats, Avocats, Professeurs à l'Université etc.

COIFFURES D'ÉTUDIANTS.

Chapeaux souples en Véritable feutre pesant 50 grammes
pour Vélodipédistes, Touristes, Chasseurs etc., depuis 5 francs.

Spécialité de Chapeaux de feutre pur extra légers, ne cassant pas,
depuis fr. **7,50.**

TOUTE MARCHANDISE DE LA MAISON EST GARANTIE.

REVUE UNIVERSITAIRE

paraissant tous les mois

ABONNEMENT : **5** francs par an

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

36, RUE BEAU SITE, BRUXELLES.

GENTSCHÉ STUDENTENALMANAK

VAN

'T ZAL WEL GAAN.

versierd met de portretten van *Jan Van Ryswyck*, burgemeester der stad Antwerpen en Prof. *P. Hoffmann*, hoogleeraar in de wijsbegeerte aan de Hoogeschool van Gent.

Inschrijvingsprijs { voor N.-Nederland . . . gld. **1.00**
 { voor Z.-Nederland . . . fr. **1.50**

Te bekomen bij **M. Rudelsheim**, student, Volderstraat 6, Gent.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.